



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

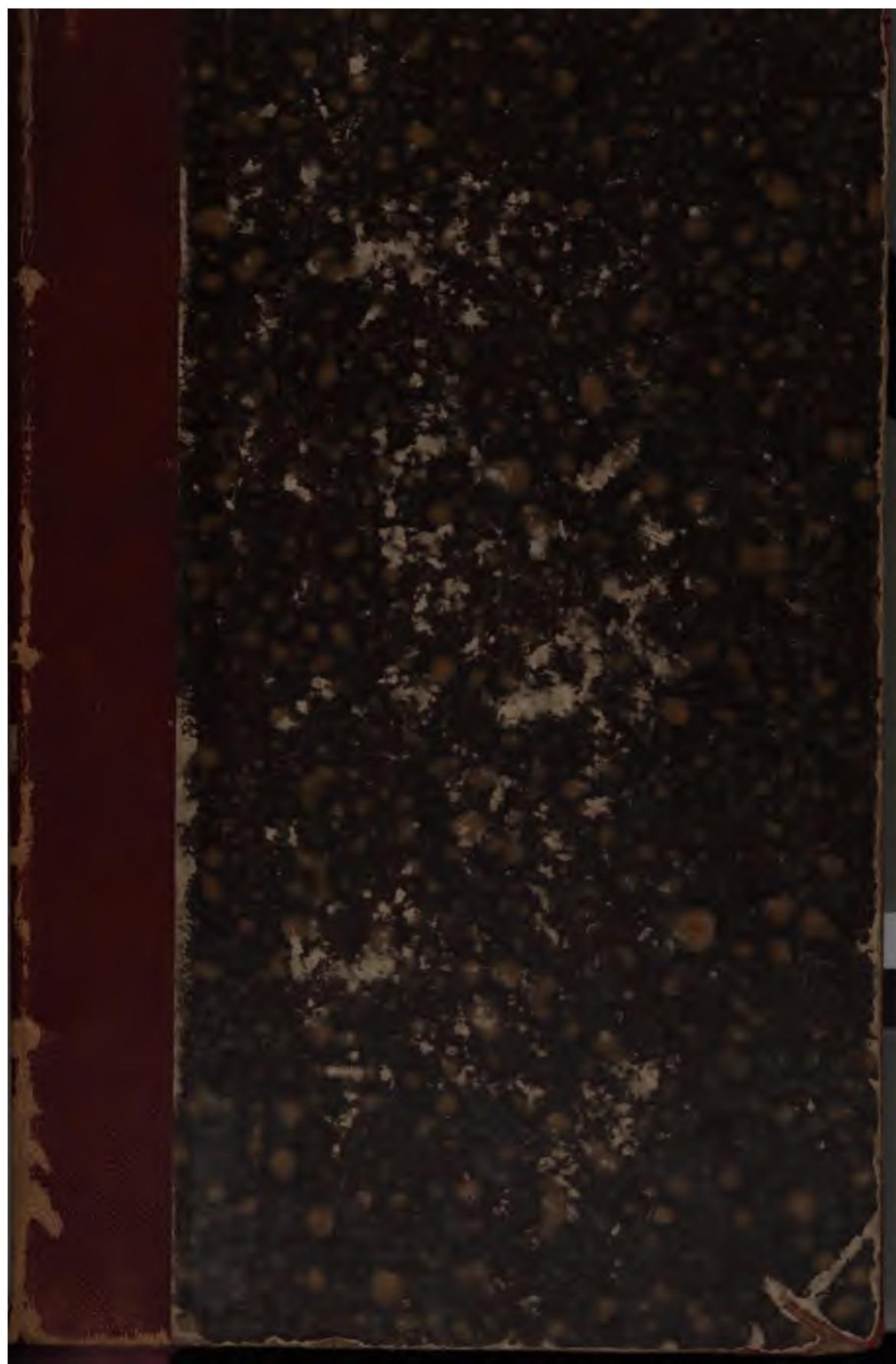
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

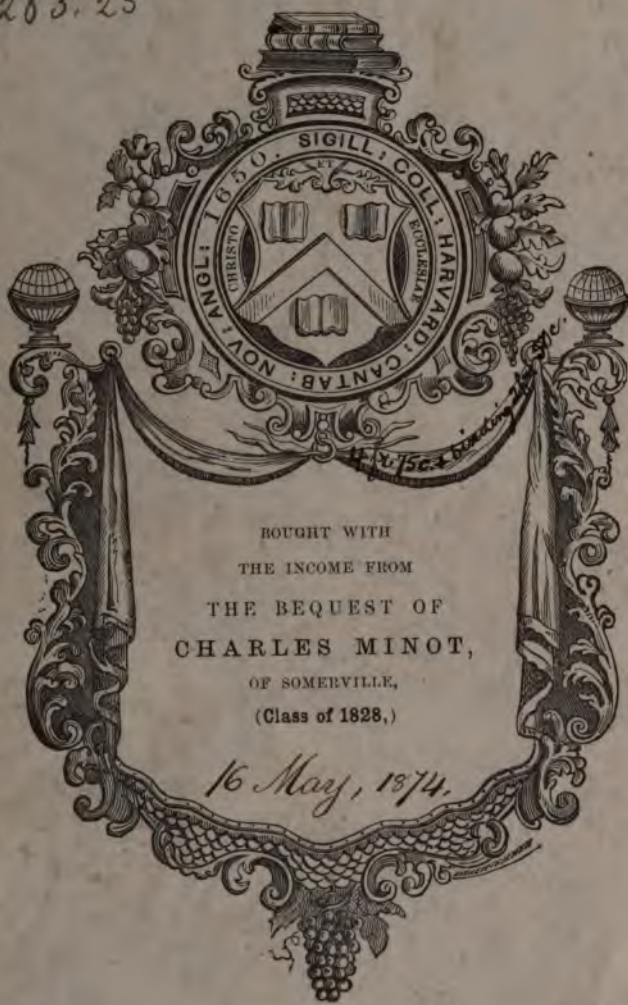
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



6283.25





CHRESTOMATHIE
DES
PROSATEURS FRANÇAIS

GENÈVE.—IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT.

9

CHRESTOMATHIE

DES

PROSATEURS FRANÇAIS

DU

QUATORZIÈME AU SEIZIÈME SIÈCLE

AVEC UNE GRAMMAIRE ET UN LEXIQUE
DE LA LANGUE DE CETTE PÉRIODE; UNE HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA
LANGUE FRANÇAISE DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'AU
COMMENCEMENT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE ET DES CONSIDÉRATIONS SUR
L'ÉTUDE DU VIEUX FRANÇAIS

PAR

CHARLES MONNARD

Professeur ordinaire à l'Université de Bonn

1^{re} PARTIE :

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES, GRAMMAIRE ET LEXIQUE

C'

GENÈVE

JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PARIS

MÊME MAISON, RUE DE LA MONNAIE, 40

1862

621B. 25
8

1874, May 16.
Minot Fund.

(4 fr. 75 c. + binding 2 fr. 50 c.)

CHRESTOMATHIE
DU
VIEUX FRANÇAIS

AVERTISSEMENT

Les éléments de cet ouvrage ont été déterminés et sa matière circonscrite par un programme. Il a pour objet, non de donner à la jeunesse studieuse une connaissance complète de notre ancienne langue, mais de l'initier à son étude. Aucune partie essentielle n'a dû être négligée : l'histoire de la langue et ses variations, l'orthographe et la lexicologie, l'étymologie et la grammaire réclamaient une place.

Les textes de la Chrestomathie sont écrits dans une langue qui n'est plus exactement la nôtre. Ils ont besoin d'explications. Persuadé qu'une étude, pour être fructueuse, ne doit pas se borner à donner aux élèves la becquée scientifique, mais réveiller leur activité d'esprit, nous n'avons pas accompagné les vieux textes d'une suite continue de notes explicatives. Outre l'inconvénient de répétitions à la fois fastidieuses et insuffisantes, un pareil commentaire aurait pu faire négliger, pour l'intérêt des choses, l'application à l'étude de la langue. Avidé de connaître la suite de l'histoire, l'élève aurait d'un coup d'œil trouvé le sens du mot ou de la construction qui l'arrêtait, et aurait passé

autre sans s'approprier par un travail quelconque la construction insolite ou le mot inconnu.

Nous avons préféré une autre méthode. Les mots ont été réunis par ordre alphabétique dans un *Lexique*, que les élèves devraient manier et remanier, et où ils apprendraient souvent autre chose que la signification dont ils auraient besoin au moment donné. Par la même raison nous avons préféré à des notes grammaticales de simples renvois aux paragraphes de la *Grammaire*, dont l'ordre est systématique. Notre commentaire, en quelque sorte tacite, offre donc à chaque pas, au lieu d'un expédient, une invitation à l'étude; au lieu de l'interprétation d'un passage, un fait d'une application générale. Nous n'entendons pas faire le procès aux commentateurs, mais justifier la marche d'un travail didactique.

Quelques renvois marqués par l'abréviation *Lex.* appellent à recourir au *Lexique* pour des mots que peut-être on n'aurait pas l'idée d'y chercher, ou pour la solution de quelque difficulté spéciale.

Des mots qui se comprennent sans dictionnaire y ont trouvé place parce qu'ils appartiennent à l'ancienne langue, et qu'on doit connaître toutes les sortes de différences qui la séparent de la nôtre.

On y a même admis quelques mots du *Dictionnaire de l'Académie française*, tels que des noms d'armes et des termes scientifiques, parce que, d'un usage moins commun, ils appartiennent à l'ancienne langue, et que malheureusement le *Dictionnaire de l'Académie* n'est pas entre les mains de tous les élèves.

Notre *Lexique* renferme un bon nombre d'étymologies,

mais non toutes les étymologies ; des formes diverses des mêmes mots, mais non toutes les formes. Ce n'est pas inconséquence. Les proportions d'un ouvrage élémentaire qui embrasse plusieurs branches, ne permettent pas qu'on dise tout sur chacune d'elles ; mais nous avons essayé de montrer comment on procède dans leur étude. Les lacunes aussi sont un appel à la réflexion et à l'activité. Les élèves chercheront eux-mêmes les étymologies, et apprendront à découvrir sous des apparences étranges la parenté avec des mots connus. Quelquefois il leur suffira de prononcer un mot ; l'oreille le reconnaîtra plus tôt que les yeux, par exemple. « Il estoit *frez* et nouveaux. »

Le *Glossaire de la langue romane*, par J.-B.-B. Roquefort, Paris, 1808 et 1820, 3 vol. in-8°, nous a été de la plus grande utilité pour la langue du XII^{me} au XV^{me} siècle ; cependant nous l'avons rectifié et complété, même sans parler du XVI^{me} siècle.

Dans le *Lexique* et dans la *Grammaire* on a fait des rapprochements entre l'ancienne langue et celle de nos classiques, pour montrer que, en dépit du déplorable appauvrissement qui marqua le passage du XVI^{me} siècle au XVII^{me}, il y a eu filiation et non interruption.

Dans d'autres rapprochements, l'ombre de l'antiquité protège des provincialismes, comme aussi des archaïsmes populaires, que l'on prend pour des altérations du langage plaisamment imaginées par des auteurs comiques.

Le premier objet de nos deux *Recueils* n'est pas de former proprement une anthologie littéraire, mais une réunion et une gradation de textes propres à faire connaître l'ancienne langue.

Ils ont été choisis pour cette fin, dans des domaines divers ; mais nous aimons à croire que notre choix concilie l'intérêt du fond et de la littérature avec celui du langage.

Une difficulté n'a pu être entièrement vaincue : c'est le rétablissement des textes primitifs. Ceux d'avant le milieu du XV^{me} siècle sont antérieurs à l'imprimerie et n'existent purs que dans des manuscrits et des bibliothèques privilégiées. Les plus anciennes éditions des ouvrages postérieurs ne sont pas accessibles à tout le monde. Nous avons toutefois fait des efforts pour approcher à cet égard d'une fidélité que puisse approuver une saine critique. Nous nous en sommes écarté volontairement sur deux points, en admettant dans les textes antérieurs à 1530 l'apostrophe et quelques accents pour en faciliter l'intelligence, et dans le même but, une ponctuation systématique, par conséquent moderne. Malgré cette double concession, si l'on compare nos textes avec ceux qu'ont publiés des éditeurs même très-savants, nous nous flattons qu'on nous trouvera *arriéré*.

INTRODUCTION

INTRODUCTION

L'enfant dont la curiosité s'éveille ne se contente pas de savoir le comment des choses, il veut en savoir le pourquoi. La même curiosité porte l'homme d'étude à remonter des résultats de la science à son origine et à son histoire. Cette investigation, qui rentre dans la science même, n'en est pas la partie la moins instructive ni la moins intéressante. Quel spectacle captivant ne déroule pas à nos yeux le tableau des progrès de la musique, de l'astronomie, des sciences naturelles? Le but entrevu, les essais, les efforts, les obstacles, les défaites, les conquêtes, tout cela n'est-ce pas, dans l'histoire d'une science ou d'un art, l'histoire de l'esprit humain?

Un des domaines où le point de vue historique n'a fait naître que tardivement des recherches suivies et complètes, ce sont les langues. Pour arriver sans détour à notre objet, l'histoire de la langue française, traitée partiellement par quelques savants du dernier siècle¹, n'a commencé que dans le nôtre, et principalement de nos jours², d'être étudiée dans son ensemble. Et pourtant la conversation même a dès longtemps soulevé des questions qui s'y rapportent. C'est que pendant des siècles les linguistes qui se sont occupés spécialement d'une ou de plusieurs langues ne se sont proposé que le but pratique d'en réglementer l'usage, et ceux qui se sont élevés à l'idée de la science n'ont connu d'autre objet que

¹ La Ravallière en tête des *Poésies du roi de Navarre*, Bonamy dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, etc.

² Travaux de MM. Ampère, Paulin Paris, Edélestand du Méril, Guessard, Diez, Bruguy, de l'Ecole des Chartes, etc.

la théorie générale du langage ou la grammaire générale, métaphysique déduite ordinairement d'un petit nombre de langues. Dans notre âge, surtout depuis qu'on étudie le sanskrit, ces abstractions ont été remplacées par la comparaison des langues et des diverses familles de langues. On a étudié les lois du langage dans les faits plutôt qu'*a priori*, et par des rapprochements on est arrivé à des résultats et à des lois de la parole que les métaphysiciens ne soupçonnaient pas¹. La linguistique a eu dès lors, comme le droit, son école historique, aujourd'hui triomphante.

L'étude de faits nombreux observés dans tous les domaines de la linguistique est donc le fondement de la science du langage. De même l'étude d'une langue en particulier, observée dans toute son étendue et dans tout le cours de son développement, en d'autres termes, l'étude de l'histoire d'une langue est indispensable pour en comprendre la formation, la composition, le génie, les lois, ainsi que les droits de ceux qui en font usage. Ici, comme en politique, l'histoire apprend aux hommes les droits et les limites de la liberté.

Les langues ne sauraient demeurer toujours dans le même état. Souple et transparent vêtement de la pensée, elles suivent les mouvements de l'esprit humain, dont la vie est activité et progrès. Elles ne languissent que chez les peuples frappés de langueur par le despotisme. Chez toute nation libre de céder aux impulsions généreuses de la nature, la langue, comme la pensée, est une source incessamment jaillissante, dont les eaux sont toujours de même nature et toujours nouvelles.

Les langues se modifient et se développent sous des influences diverses, dont l'effet est d'étendre leur domaine. Résumons celles qu'a subies la nôtre. Influence des peuples et des mœurs rapprochés par la conquête et la domination : les Romains et le reste de l'Europe méridionale, les Saxons, les Normands et la Grande-Bretagne. Influence de la civilisation générale et des grands événements, qui rapprochent les hommes et les pays : la chevalerie, les croisades, les découvertes, les inventions, les vastes expéditions du quinzième siècle, la Renaissance, la Réformation, la révolution française. Influence des institutions nationales et de leur progrès : la vie parlementaire en Angleterre et en France, la splendide royauté et la vie de cour sous Louis XIV. Influence des grands écrivains, dont le génie est le représentant de la vie intellectuelle de leur nation, et qui tirent de la mine inépuisable de la langue de nouvelles richesses, neufs sans choquer la raison, hardis sans sortir de la nature, originaux sans faire violence au

¹ Ne citons qu'un exemple, la loi de la transformation des consonnes dans les langues germaniques exposée par *Jacob Grimm*, *Deutsche Grammatik* et les observations analogues sur les langues romanes faites par *M. Diez*.

caractère national de la langue. Toutes ces causes ont concouru à former et à perfectionner notre idiome, à l'assouplir, à l'étendre.

La langue d'un peuple civilisé devrait donc s'enrichir à chaque progrès de l'intelligence, ajouter à ses anciennes richesses de nouvelles acquisitions et jouir des trésors amassés par les siècles. Il n'en va pas ainsi pourtant. Le contact avec d'autres peuples, la culture des sciences, des causes fortuites font naître des mots nouveaux ; l'incurie ou le dédain font négliger les anciens ; les noms savants des choses l'emportent sur les noms populaires ; pour le mot élégant on abandonne le mot énergique ; le langage du bon ton met en oubli la naïveté charmante du langage champêtre et la touchante familiarité de l'intimité domestique. La mode aussi, avec ses préférences et ses dédains, étend son empire sur le parler des hommes comme sur le reste de l'existence sociale ; elle a laissé des traces nombreuses de sa tyrannie dans l'appauvrissement de notre langue et jusque dans ses lois. En France, la patrie de la mode, où Paris donne le ton au pays, et les salons à Paris, la mode a peut-être plus puissamment qu'ailleurs déterminé les changements du langage. Plusieurs des changements les plus importants sont provenus de la cour ou du grand monde. Marie de Médicis, la seconde femme de Henri IV, a opéré une modification essentielle dans la prononciation¹. Qui oserait nier la part de l'hôtel de Rambouillet à une proscription de mots sanctionnée par l'Académie française ? Un homme, à son point de vue personnel, avait commencé cette réforme tyrannique avec une incroyable hardiesse. La langue d'un peuple, souvenir de toutes ses impressions, représentation des idées de toutes ses générations, est un vaste trésor et passe successivement à des héritiers

¹ Le changement du son *oi* en *ai*. Marie de Médicis a déterminé le changement du son *oi* en *ai* dans la prononciation de la cour et, de proche en proche dans celle de la ville et de toute la France. Ce changement avait été préparé par le son intermédiaire *oué*, qu'une partie de la France attachait à la diphthongue *oi*. — Dès le XII^{me} et le XIII^{me} siècle le dialecte normand remplaçait par la terminaison *éie*, à l'imparfait de l'indicatif, la terminaison *oe* ou *oie*, usitée en Bourgogne et en Picardie. « Dans l'Île de France, et à Paris surtout, comme le fait remarquer M Burguy (I, 323), la prononciation picarde, que représentait l'orthographe *oi*, fut de bonne heure abandonnée pour la prononciation normande, et néanmoins on y a continué d'écrire par *oi* ces syllabes qu'on prononçait en *ei*. » — De là ces rimes de Villon : *Moïne, essayne, royne, Seine. Estre, congnoistre, senestre. Etroicte, disette. Chayeres, cocquetoeres. Anthoine, Seine, essaine. Exploit, laiz. Poise, aise*. Dans Regnier poète rime avec *maladroite* et *chois* (choix) avec *cherchois*. Des rimes semblables abondent dans les vers de Malherbe, Corneille, Molière ; on en trouve chez Boileau et Racine ; Voltaire même, dans le *Pauvre diable*, fait rimer *être* avec *cratère*, écrit suivant la nouvelle orthographe, et M. Victor Hugo le vers *françois* avec *sois* (*Contempl.* t. I, 7).

d'humeur diverse, qui parfois, comme les gouvernements, pour une partie de leur fortune, négligent les autres. Malherbe, s'étant emparé par droit d'audace du superbe héritage légué par le seizième siècle, abattit des forêts, tarit des sources, aplanit des collines ombreuses. Il appauvrit, au grand regret de Fénelon, ce sol merveilleux de la langue française, assez riche néanmoins par lui-même pour produire toujours d'admirables moissons.

Dans l'histoire des langues il y a une différence entre *appauvrir* et *modifier*. Indépendamment des richesses qu'elles acquièrent ou qu'elles perdent, les langues modifient les éléments qu'elles possèdent ; elles suivent le mouvement des idées et des mœurs et passent en général de la rudesse à des formes plus adoucies, dans la composition des mots, dans la flexion des verbes, dans la prononciation, dans l'orthographe. Les aspérités s'effacent par la longue circulation comme les empreintes des monnaies. Les souvenirs historiques, l'étymologie, disparaissent dans l'usage journalier ; l'intérêt scientifique s'oublie pour la facilité gracieuse du parler. Les poésies françaises du XII^e et du XIII^e siècle prouvent que la terminaison *ent*, si fréquente dans le pluriel de nos verbes, se rapprochait alors, par une prononciation plus marquée, des terminaisons latines *ant*, *ent*, *unt*, d'où elle dérive. Dans les mots latins abrégés par la suppression d'une voyelle, comme *temps*, les consonnes gardaient primitivement leur valeur ; peu à peu elles l'ont perdue. Ce n'est qu'au XVI^e siècle qu'on a décidément cessé de prononcer l'*s* dans *teste*, *fenestre*, etc.¹

Les substantifs changent parfois de genre ; on en trouvera des exemples dans la *Grammaire*.

Les grammairiens de plus en plus sévères, jaloux de tenir le sceptre de

La grammaire qui sait régenter jusqu'aux rois
Et les fait à main haute obéir à ses lois,

ont progressivement érigé en règles des distinctions auparavant inconnues. Du temps de Corneille on employait indifféremment comme prépositions *dans* et *dedans*, *hors* et *dehors*, *sur* et *dessus*, *sous* et *dessous*. Ensuite on n'a plus admis comme prépositions que les premiers de ces mots, les seconds ont été déclarés adverbes.

L'ancienne latitude à l'égard des régimes des verbes a été rétrécie.

Les modifications qu'une langue subit sans s'appauvrir portent aussi sur l'orthographe. Très-anciennement déjà on a eu deux manières d'écrire, dont les théoriciens ont fait ensuite deux systèmes : l'orthographe étymologique, qui rappelle l'origine des mots, et l'orthographe phonétique, qui

¹ Pasquier dans un morceau de notre *Grand Recueil*.

en reproduit la prononciation. Mais l'histoire de la langue signale des habitudes et des changements étrangers à l'un et à l'autre de ces systèmes. Autrefois, par exemple, la langue française et la langue allemande faisaient grand usage de l'y, plus tard remplacé par l'i¹. Au XVII^e siècle encore on écrivait *moy*, le *roy*, je *croy*, *amy*, *fuy*, *ayeux*, *luy*, *icy*, *senty*.

La prononciation a changé aussi, même sans donner lieu à des changements d'orthographe. Dans la première moitié du XVII^e siècle la forte et grave prononciation de l'infinitif de la première conjugaison permettait les rimes normandes, alors si fréquentes, d'*aimer* avec *luner*, d'*enfler* avec l'*air*. Cette prononciation s'accordait avec la déclamation ampoulée à la mode.

Une partie intéressante de la science de notre langue, nécessaire parfois pour sa complète intelligence, l'étymologie, a été longtemps livrée à l'arbitraire du goût individuel. La lice des opinions ouverte, on y a rudement jouté. Les celtomanes, ayant pour eux la haute antiquité, ont flairé partout des origines celtiques; l'hellénisme a exagéré l'influence très-restreinte du grec; les latinistes ont prétendu soumettre de nouveau à la domination romaine toutes les provinces de la langue gauloise; il n'est pas jusqu'aux hébraïsants² qui n'aient réclamé leur part, comme les Juifs prélèvent un tribut sur toutes les nations. De nos jours la science de l'étymologie, solidement assise sur l'étude comparative des langues, a fait justice de l'esprit de système et des exagérations; elle a ramené chacune de ces prétentions à ses limites légitimes; elle a suivi avec érudition et sagacité les influences germaniques; elle est remontée jusqu'à leur source et a signalé, d'après les lois ou les faits généraux de la linguistique, les transformations de cet élément, en rapport avec les mutations des lettres provenant du jeu naturel des organes de la parole. Il appartenait à un savant qui avait si bien éclairci la formation et la *Grammaire des langues romanes*, M. le professeur Diez³, d'en traiter l'étymologie avec la même rigueur scientifique et de bannir enfin du terrain de la science, par une complète comparaison des faits, les caprices d'un art conjectural. Son *Lexique étymologique des langues romanes*⁴ servira désormais de code dans cette matière.

Nous ne connaissons pas un homme ou un peuple pour l'observer à

¹ Un fourrier allemand demandait à son lieutenant s'il fallait écrire tel mot avec i ou y. « En cas de doute, répondit l'officier, mettez toujours un y, c'est plus sûr. »

² Cf. *Mleitarii, Epist. de vocabulis quæ Judæi in Galliam introduxerunt*, à la suite de *Henrici Stephani Hypomneses de Gall. lingua*. 1552.

³ *Grammatik der Romanischen Sprachen*. Bonn 1860; 3 vol. 8^o, 2^{me} édit.

⁴ *Etymologisches Wörterbuch der Romanischen Sprachen*. Bonn, 1853; 8^o.

l'heure présente et le voir agir sous nos yeux ; nous avons encore besoin de savoir son enfance, son éducation, l'usage qu'il a fait de sa jeune liberté, sa destinée enfin jusqu'au moment où nous avons fait sa connaissance. Il en est de même d'une langue, organisme humain le plus complet, qui seul exprime toute la nature de l'homme et tout le caractère d'une nation. L'histoire des transformations est aussi importante que la vue des derniers résultats. Pour toute chose qui dure, le présent n'est qu'un fragment de l'existence.

La connaissance de l'histoire de la langue est indispensable pour l'appréciation équitable des écrivains. Il semble par trop naïf d'établir comme règle qu'un écrivain ne peut être tenu de parler que la langue de son temps et non celle de l'avenir. Que penserait-on d'un philologue qui blâmerait dans le style d'Ennius et de Plaute ce qui n'est pas conforme à Virgile et à Horace ? Autant vaudrait-il leur reprocher de n'avoir pas écrit en français. Est-il quelqu'un qui ait cru devoir reprendre dans les fabliaux du XIII^e siècle ce qui s'écarte de la langue et du style des contes de Voltaire ? Et pourtant une erreur semblable a été commise par de célèbres critiques du dernier siècle et du nôtre, par Voltaire lui-même dans son commentaire sur Corneille ; par Laharpe, dans quelques-unes de ses notes sur Racine ; par M. Auger, dans son édition de Molière.

La critique philologique appliquée à l'intelligence et à l'interprétation du vieux français n'a pas d'autre base que l'histoire de la langue. Ce n'est pas par des approximations, ou en devinant, qu'on saisit le sens de nos anciens auteurs. La science ne se contente pas d'à peu près, et l'ignorance ingénieuse ne la remplace pas. Il faut connaître les mots, leurs significations diverses, simultanées ou successives, leur histoire, l'esprit littéraire de chaque siècle, éclairé par l'esprit des siècles précédents. Par là seulement on évitera les erreurs lexicologiques, si nombreuses, par exemple, dans les notes sur les *Poésies de Charles d'Orléans*, édition de Paris, B. Warée, 1809, in-12. Par là, on ne sera pas réduit à remplacer la précision par le vague, comme il est arrivé à quelques interprètes du serment de 842 (ci-après *Histoire abrégée de la langue française*), ou de substituer à une traduction une paraphrase élogiquement abrégée. On apprendra à discerner dans nos vieux auteurs l'orthographe, les formes grammaticales, les mots même modernisés par des éditeurs désireux d'en faciliter l'intelligence. Si l'on ne peut recourir soi-même aux anciens manuscrits, toujours instructifs ; on recourra aux travaux des savants voués à la critique des textes.

On appréciera l'importance des éditions originales ou premières de Froissart, de Rabelais, de Montaigne et même de Corneille, de Molière, de Bossuet, de Racine. Des élucubrations philologiques ne sont pas moins

nécessaires pour le rétablissement du vrai texte de nos classiques que des classiques grecs et latins. Comme dans l'histoire de France la critique moderne a restauré la vérité des faits, des aspects, des institutions, des mœurs, de même la critique philologique doit rétablir, à l'aide des documents, la vérité du langage de chaque époque, ou de chaque province, elle discernera même quelquefois dans les manuscrits divers d'un livre le dialecte des copistes ¹.

Pour résoudre les difficultés que présente le langage d'un auteur, on le comparera avec celui de ses contemporains et des écrivains immédiatement antérieurs et postérieurs : on apprendra, par ces comparaisons, le sens précis des mots et l'usage des locutions, des proverbes, des idiotismes. C'est donc encore à l'histoire de la langue que l'on recourra ².

L'esprit de critique ainsi formé saura reconnaître l'authenticité des *Chansons d'Olivier Basselin* sous un langage plus moderne dont elles ont été revêtues en courant de bouche en bouche, parmi de joyeux compagnons, depuis le XV^e siècle jusqu'au temps où, recueillies pour la première fois, elles sont passées de la taverne dans la littérature.

Indépendamment de l'absence de tout ancien manuscrit, l'esprit de critique, initié à l'histoire de la langue, ne se laissera pas séduire par le charme de la poésie au point de croire à Clotilde de Surville et d'attribuer au XV^e siècle ou même au XIV^e ³ des vers pleins de délicatesse, de nombre, de naïveté, sans hiatus, sans allégorie dans l'expression de la sensibilité, des pièces d'une forme contenue par un goût exquis et par le sentiment perfectionné de l'art.

On voit par ces exemples que l'étude de la vieille langue française n'est pas moins nécessaire à la critique appliquée à l'histoire littéraire qu'appliquée à l'intelligence et à l'appréciation des ouvrages en eux-mêmes. Les exigences de la vérité historique pour le rétablissement des textes tronqués, celles, par exemple, auxquelles a dû satisfaire l'éditeur du seul Froissart complet que nous possédions, sont étrangères à notre objet et nous renvoyons les lecteurs curieux de s'en instruire à la préface du savant et consciencieux M. Buchon : *Collection des chroniques nationales françaises, Chroniques de Froissart*, tome I.

La comparaison de la langue avec elle-même aux diverses époques de

¹ De deux manuscrits in-folio, en caractères gothiques, des *Poésies de Froissart*, que possède la Bibliothèque impériale de Paris, l'un est évidemment dû à la plume d'un copiste picard, il écrit *chi* où l'autre a *ci*, etc.

² Le *Dictionnaire historique* de notre langue que publie l'Académie française sera un des grands services rendus à la linguistique dans le cours de ce siècle.

³ *Poésies de Clotilde de Vallon-Chalys, depuis madame de Surville; publiées par Ch. Vanderbourg*. Paris, 1803; 8°.

son développement est enfin d'une haute importance dans l'intérêt de son perfectionnement. L'esprit humain marche, soit qu'on lui laisse ses allures, ou qu'on l'entrave. Un peuple résolument engagé dans les voies de la civilisation fait incessamment de nouveaux progrès. Les pensées se modifient, se transforment, l'intelligence grandit, fait des conquêtes. Il faut que le langage les seconde, qu'il se plie, dans sa souplesse, aux sinuosités de ces mouvements, qu'il prenne son essor comme l'esprit, car le langage est l'incarnation de l'esprit. Les idées nouvelles ont besoin de mots nouveaux, les nouvelles combinaisons d'idées, d'expressions nouvelles. Par la rapide communication qui heureusement unit aujourd'hui les peuples, les découvertes, les inventions, les idées passent promptement des uns aux autres. Avec les emprunts de l'industrie, par exemple, on fait des emprunts de termes techniques. Ami du libre échange en toutes choses, surtout dans le commerce des esprits, nous ne nous opposons donc pas, en principe, aux importations de langage. Que les *waggon*s de l'industrialisme glissent à leur aise sur les *rails*. Si de nouveaux argonautes littéraires volent à la conquête de quelque toison d'or, loin de nous la pensée de *stopper* leur navire. Mais si, dans la sphère des intérêts matériels déjà, nous sommes d'avis qu'on ne néglige pas, pour les richesses étrangères, celles que la terre natale renferme dans ses entrailles, ni les ressources qu'elle possède dans les bras de ses fils, à plus forte raison pensons-nous que, pour les choses de l'intelligence, pour l'âme et la substance spirituelle d'une nation, qui se révèlent dans son langage, on ne doit recourir aux emprunts qu'après avoir reconnu l'insuffisance de l'opulence nationale.

Pourquoi vivrait-on d'emprunts sur le sol intellectuel de la France, non moins riche et fertile que son sol minéral et agricole ! Pourquoi demander aux étrangers des lambeaux de leurs idiomes quand la langue française possède des trésors de mots, de locutions, de combinaisons, trop longtemps négligés ? La langue, où se personnifie l'esprit français, n'a-t-elle pas, avec le sang romain qui coule dans ses veines, hérité de la vigueur de caractère des anciens maîtres du monde, de l'énergie, de la lucidité, de la précision de leurs idées administratives, de la concision, image de leur force ? N'a-t-elle pas reçu des aïeux gaulois l'esprit primesautier, le tour libre, la bonhomie narquoise et la gentillesse ? Les Germains, en l'adoptant, ne lui ont-ils pas, avec beaucoup de mots de leur vie usuelle, communiqué la faculté d'abstraire, qu'elle n'a toutefois acceptée qu'à la condition de n'être jamais obscure ? Ces trésors amassés lentement, réunis dans la seconde moitié du XVI^{me} siècle, enrichiront encore, quand on le voudra, la langue et les écrivains des âges modernes. Des hommes de talent et de goût apprendront à cette ancienne école l'art de combiner des expressions selon le génie de la langue française ; ils trou-

veront dans cette vieille mine, longtemps abandonnée malgré sa richesse inépuisable, des locutions, des mots vifs, scintillants, comme on découvre parfois dans une mine autrefois exploitée des diamants de la première eau. Que si la vétusté y a laissé son empreinte, les écrivains apprendront de leurs vieux maîtres l'art de les polir. En s'attachant ainsi aux ressources domestiques, ils éviteront les importations qui altèrent la langue et la calomnient : ils s'enrichiront de ses richesses cachées, comme on fertilise le sol en le remuant profondément ; ils resteront fidèles à son caractère primitif, type du caractère national ; car si les peuples doivent s'unir entre eux par les plus nobles liens de la nature humaine, ils doivent s'unir en conservant leur énergie propre et ne pas s'évanouir dans le vague du cosmopolitisme.

Ce livre étant destiné à faire connaître, du moins en partie, les anciennes destinées de notre langue, nous trouvons à propos d'étayer notre opinion de celle de l'homme qui a contribué le plus à la révolution que cette langue a subie au XVI^{me} siècle, c'est le poète Ronsard. Nous devons apprécier ailleurs sa tendance, nous ne citons ici en exemple que son respect pour la nationalité de la langue, dans les conseils qu'il donne au poète :

« Je t'aduertis, dit-il, de ne faire conscience de remettre en vsage les antiques vocables et principalement ceux du langage Wallon et Picard, lequel nous reste par tant de siècles l'exemple naïf de la langue François, j'entends de celle qui eut cours après que la Latine n'eut plus d'vsage en nostre Gaule, et choisir les mots les plus pregnants et significatifs, non-seulement du dit langage, mais de toutes les Provinces de France, pour seruir à la Poësie lors que tu en auras besoin. Malheureux est le débiteur, lequel n'a qu'une seule espece de monnoie pour payer son creancier. Outre plus si les vieux mots abolis par l'vsage ont laissé quelque reietton, comme les branches des arbres coupez se raieunnissent de nouveaux drageons, tu le pourras prouigner, amender et cultiuer afin qu'il se repeuple de nouveau. Exemple de *Lobbe* qui est vn vieil mot François qui signifie moquerie et raillerie. Tu pourras faire sur le nom le verbe *Lobber*, qui signifiera mocquer et gaudir, et mille autres de telle façon....

« Tu seras tres aduisé en la composition des vocables, et ne les feras prodigieux, mais par bon iugement, lequel est la meilleure partie de l'homme, quand il est clair et net, et non embaboüiné ny corrompu de monstrueuses imaginations de ces Robins de Cour qui veulent tout corriger. »

Il s'élève ensuite contre ceux qui emploient malheureusement leur talent à écrire en grec et en latin, au lieu de faire comme « Homère, Hésiode, Platon, Virgile, Tite-Live » et mille autres qui parlaient « ~~mesme~~

langage que les laboureurs, valets et chambrières. Car c'est un crime de leze Majesté d'abandonner le langage de son pays, vivant et florissant, pour vouloir deterrer ie ne sçay quelle cendre des anciens....

« Encore vaudroit-il mieux, comme vn bon Bourgeois ou Citoyen, rechercher et faire vn Lexicon des vieux mots d'Artus, Lancelot et Gauvain, ou commenter le Roman de la Rose, que s'amuser à ie ne sçay quelle Grammaire Latine qui a passé son temps....

« D'une langue morte l'autre prend vie, ainsi qu'il plaist à l'arrest du Destin et à Dieu, qui commande, lequel ne veut souffrir que les choses mortelles soient éternelles comme luy, lequel ie supplie tres-humblement, Lecteur, te vouloir donner sa grâce, et le desir d'augmenter le langage de ta nation ¹. »

Le vœu de Ronsard s'est accompli pour sa personne. Malgré ses aberrations partielles, ses mérites réels ont *augmenté le langage de sa nation*. Son exemple a été utile à ses prudents imitateurs, et à son plus fougueux adversaire, à Malherbe, malgré qu'il en eût. Du sol national de la vieille langue, fécondé par la culture classique, et par le génie et tout l'art de nos grands maîtres, sont nés les chênes centenaires et les fleurs qui paraissent chaque jour nouvelles. Regnier y a puisé cette sève de poésie et de style que n'égale point ses rivaux ; Corneille, l'énergie d'expression nécessaire à l'énergie de son âme ; La Fontaine, les hardiesses, souvent sublimes, jetées avec abandon au milieu des naïvetés de sa malice gauloise ; Bossuet, la langue puissante que créa la liberté de son génie gallican. Voltaire, qui a écrit un commentaire sur le théâtre de l'auteur du *Cid*, sans se douter que le siècle de Corneille avait sa langue à lui, Voltaire, le dix-huitième siècle incarné, a pourtant découvert au milieu de la foule de *solécismes* et de *barbarismes* qu'il relève, de vieilles expressions pleines de force qu'il regrette ou qu'il trouve dignes d'être conservées. Tant les beautés de la vieille langue des Français frappent les yeux les plus prévenus !

Un de nos plus habiles artistes en langage, La Bruyère, familiarisé avec l'esprit et l'idiome des grands écrivains du XVI^{me} siècle, en a conservé, avec sobriété, des mots et des tours qui font saillir sa pensée et assaisonnent son style à merveille. La réforme opérée dans la première moitié du XVII^{me} siècle les avait reniés sans les remplacer. Il vaudrait la peine de faire dans La Bruyère une étude spéciale, non d'un certain pastiche de Montaigne ², mais de son style à lui, de son habileté à s'approprier ces vieilles richesses avec mesure. Paul-Louis Courier s'est fait de ces em-

¹ Préface de la *Franciade*.

² Chap. *De la Société et de la Conversation*. « Je n'aime pas un homme, » etc.

prunts une manière ; M. Sainte-Beuve, un art. Des écrivains récents se sont parés avec grâce de quelques-uns de ces vieux bijoux de famille.

Voulez-vous reconquérir à notre langue une partie des richesses dont Malherbe et son école l'ont dépouillée ? Voulez-vous avec la souplesse spiritualiste qui adapte ce vêtement aux formes variées de la pensée et à ses mouvements énergiques ou délicats, lui rendre ses allures autrefois plus libres, depuis gênées par l'esprit mathématique des grammairiens du XVIII^{me} siècle ? Voulez-vous enfin lui maintenir la pureté de son caractère national ? Apprenez à connaître familièrement ses trésors, et osez y puiser avec cette sage liberté dont l'inspiration n'a jamais porté malheur au génie français.

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Avant l'ère chrétienne et pendant les premiers siècles qui la suivirent, la France s'appelait la *Gaule* et ses habitants *Galls*, *Galli*, *Gaulois*. Les *Gaulates* de l'Asie Mineure appartenaient à la même race, qui rendit son nom redoutable par ses migrations armées. César reconnut trois peuples distincts habitants de la Gaule : les Aquitains ou Ibères entre les Pyrénées et la Garonne ; les Celtes entre la Garonne au midi, la Seine et la Marne au nord ; de là jusqu'au Rhin, comme frontière septentrionale, les Belges.

La langue des Aquitains ressemblait beaucoup à celle des Ibères d'Espagne. Les Celtes parlaient la *langue celtique*, dont l'idiome des Belges était un dialecte. A différentes époques des tribus gauloises envahirent la Grande-Bretagne, s'y établirent et y portèrent leur langue¹. Quelques-

¹ La vieille question de l'identité ou de la différence des Celtes et des Germains s'est ranimée ces dernières années. L'identité a été soutenue à outrance par M. Holtzmann, dans *Kelten und Germanen*. Stuttgart, 1855, in-4. Il a été combattu avec beaucoup d'érudition et de sagacité par M. Brandes dans le livre intitulé : *Das ethnographische Verhältniss der Kelten und Germanen*. Leipzig, 1857, in-8.

unes de ces tribus portent le nom de *Kymri* ; leur dialecte différerait peu du celtique de la Gaule.

Les Gaulois formaient une libre confédération ou congrégation d'États organisés et civilisés au moins six siècles avant Jésus-Christ. César, dans sa *Guerre des Gaules* fait connaître ces États tels que les trouva la conquête romaine.

Les Gaulois avaient un sacerdoce voué à l'instruction de la jeunesse, les *Druides*, et des hommes distingués par leur éloquence, des poètes patriotes, les *Bardes*, et pourtant ils ne nous ont pas laissé un monument littéraire ; « l'histoire ne fait pas même mention d'un seul ouvrage écrit dans cette langue. Les druides étaient les seuls qui eussent été capables de le composer ; mais la religion leur défendait d'écrire quoi que ce fût qui touchât au *druidisme*, et le druidisme touchait à tout ¹. » Mais l'existence de leur langue est attestée par César et par des écrivains romains des cinq premiers siècles de l'ère chrétienne. Irénée, évêque de Lyon au II^{me} siècle, était obligé parfois de se servir de cette langue, et saint Jérôme, au IV^{me}, reconnut chez les Galates de l'Asie Mineure l'idiome qu'il avait entendu parler aux environs de Trèves. Les auteurs romains ne mentionnent guère qu'avec dédain cette langue, qui sonnait mal à leurs oreilles. Ils nous en ont conservé une centaine de mots isolés qui sont passés dans le français et dans d'autres langues, *aripennis*, arpent ; *becco*, bec ; *benna*, beneau, benon, espèce de charrette, *benne* dans l'Allemagne méridionale et dans le canton de Berne ; *bulga*, bourse de peau, devenu en vieux français *boulge* et *boulgette*, puis *bouge* et *bougette*, origine de *budget*, etc. ², d'autres encore. Probablement des noms propres de lieux et des terminaisons ou des syllabes géographiques qui ont un sens général nous viennent aussi des Celtes. Cependant on ne doit admettre qu'avec précaution les conjectures des Celtomanes, énoncées comme des faits, et appuyées même par l'autorité d'Adelung dans son *Mithridate* ³.

Six cents ans avant Jésus-Christ un navire marchand phocéén aborda sur la côte méridionale de la Gaule, à l'est de l'embouchure du Rhône. La petite colonie jeta les fondements de la ville de Massalia, aujourd'hui Marseille, et s'agrandit par une nouvelle émigration de compatriotes. Les Massaliotes étendirent leur commerce le long des côtes gauloises de la Méditerranée, y fondèrent des villes et pénétrèrent dans l'intérieur de la Gaule, où ils formèrent des comptoirs. Ils parlaient grec ; par eux la lan-

¹ A. de Chevallet, *Origine et formation de la langue française*. Paris, 1833, 2 vol. in-8°, t. I, p. 7.

² De Chevallet, t. I, 51-53.

³ *Mithridates oder allgemeine Sprachkunde*. Berlin, 1809, Th. II, 31-77.

que grecque se répandit dans le midi, et même, plus à l'intérieur, quelques petites villes semblaient grecques. Par suite de ces relations, comme il arrive, les Gaulois adoptèrent des mots grecs, des locutions et des tournures, qui font aujourd'hui partie de la langue française ou des dialectes de la France méridionale. Laissant en dehors de cette influence les mots scientifiques de composition moderne, *baromètre télégraphe*, etc., les termes ecclésiastiques et d'autres mots encore, introduits dans le français par l'intermédiaire du latin, *bible*, *ange*, *apôtre*, *catéchisme*, *église*, *agonie*, *caractère*, *écho*, *harmonie*, etc., il reste un certain nombre de mots et de phrases immédiatement dérivés du grec : *alphabet*, *ardillon* (ἄρδες, pointe); *balle*, *ballon*, *balloter* (βάλλειν, jeter); *bourbe* (βόρβορος), *despote* (δεσπότης), *migraine* (ἡμικρανία), *colle* (κόλλα), *crémaillère* (κρεμάειν, suspendre), *moustache*, (μύσταξ), *seringue* (σύριγξ, tuyau), etc.

Mais la dérivation du grec a été fort exagérée, surtout pour les locutions. Fondées sur un rapport naturel d'idées, les mêmes locutions se retrouvent souvent dans diverses langues, même éloignées de toute parenté appréciable. A cet égard on ne peut se laisser entraîner plus loin qu'un des plus savants hellénistes, *Henri Estienne* ¹.

En résumé, au temps de la prospérité de la colonie massaliote, la langue grecque a fourni aux Gaulois quelques mots usuels, peut-être quelques expressions, qui passèrent dans la future langue française.

Le *latin*, au contraire, exerça l'action la plus décisive et la plus complète sur la langue qui se parlait en Gaule et sur la formation de celle qui en naquit et qui se parle en France.

Environ un siècle et demi avant notre ère, les Massaliotes, vivement pressés par les Ligures, deux tribus sur la rive droite du Var, appelèrent à leur aide les Romains. Les Romains volèrent à leur secours, vainquirent leurs ennemis, laissèrent des troupes dans le pays des Massaliotes pour le protéger au point de s'en rendre maîtres. L'an 121 avant Jésus-Christ toute la contrée de la Gaule, située à l'orient du Rhône depuis sa sortie du lac Léman jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée, fut réduite en *province romaine*, dont le nom subsiste encore dans celui de *Provence*. De nouvelles conquêtes étendirent la province dans le midi; des colonies militaires les consolidèrent. César, chargé l'an 58 avant Jésus-Christ du gouvernement de cette province, soumit en sept campagnes la Gaule entière. Après son départ les peuplades vaincues se soulevèrent encore de

¹ *Traité de la conformité du langage françois avec le grec*. Paris, 1569, 8°.

temps en temps. Enfin l'an 79 de Jésus-Christ, sous Vespasien, toute la Gaule se trouva définitivement réduite en *province gallo-romaine*.

Les Romains, dans leurs calculs politiques, tendaient à s'assimiler les nations vaincues, à les soumettre non-seulement aux lois, mais aux idées romaines. Dans ce but ils leur imposaient la langue de Rome comme langue officielle ; les actes législatifs, administratifs, judiciaires, les communications avec les autorités, tout devait se faire en latin ; tout se fit en latin dans les Gaules.

Hâtons-nous de le dire à l'honneur de la nature humaine. Il n'est pas au pouvoir du vainqueur même le plus puissant d'imposer absolument sa langue aux vaincus. L'empire grec, soumis aux Romains comme la Gaule, garda sa langue, malgré l'obstination de ses dominateurs à la lui faire perdre. Dans le mélange des nations, résultat de la victoire, la langue qui finit par triompher est celle du peuple le plus éclairé, de celui qui a le plus d'idées à exprimer et qui les exprime le mieux. Ce cas était celui des Grecs à l'égard des Romains, des Romains à l'égard des Gaulois. Ceux-ci, peuple essentiellement belliqueux, qui avait fait trembler Rome et dont la supériorité militaire était reconnue même par les écrivains romains, n'égalèrent pas leurs maîtres en culture intellectuelle. L'énergie politique aidant, la langue romaine fut donc introduite dans la nouvelle et vaste province soumise par les armes impériales.

Les Gaulois y firent de rapides progrès : l'intérêt secondait la promptitude de leur intelligence ; des honneurs et des emplois étaient le prix de leurs progrès, et le talent oratoire, qui distinguait alors déjà les Gaulois du midi surtout, entoura d'éclat leur ambitieuse docilité. De bonne heure même ils donnèrent, à leur tour, des leçons à leurs maîtres ; les premières écoles de rhétorique furent ouvertes à Rome par des Gaulois. D'autres se distinguèrent par leur enseignement dans les académies dont les empereurs dotèrent la Gaule ; d'autres encore comme écrivains, comme poètes : Gallus fut l'ami de Virgile, et au V^{me} siècle Fortuné Venance répandit sur la cour des premiers Mérovingiens le lustre de la culture romaine et d'une poésie spirituelle. Avant lui, au IV^{me} siècle, des dames gauloises entretenaient avec saint Jérôme une correspondance en latin.

La langue dont nous venons de parler était la langue littéraire, celle des beaux-esprits, des livres et des classes cultivées.

Il existait une autre langue latine. Il s'en fallait que vers la fin de la république et au commencement de l'empire tous les Romains parlassent la langue de Cicéron, de César et d'Auguste ; le choix des mots, les finesses de construction et de syntaxe n'étaient pas à la portée des gens peu cultivés. Les classes inférieures dans Rome, le peuple des campagnes, l'armée avaient, comme en tout pays, un langage incorrect, populaire, une

espèce de patois, *lingua rustica, militaris*. C'est cette langue que la masse du peuple gaulois, en contact principalement avec les militaires, entendait parler et qu'elle s'appropriait insensiblement. En l'adoptant elle la corrompit encore par la prononciation, par l'introduction de mots gaulois, par l'ignorance de la signification des cas, de la flexion et du rapport grammatical des mots.

L'adoption de la langue des dominateurs fut lente, et l'usage de la langue des vaincus subsista longtemps après la conquête. Au III^{me} siècle, vers l'an 230, l'empereur Alexandre Sévère dut permettre que certaines transactions pussent être rédigées en gaulois, et au IV^{me} cette langue se parlait encore à Trèves, second siège de l'empire d'Occident.

Pendant ce temps le latin littéraire, en usage dans l'Etat, dans l'Eglise et dans la science, s'altéra de son côté. Depuis le V^{me} siècle, cette altération devint plus forte. La *basse latinité*, comme on l'appelle, est une langue en partie corrompue, en partie nouvelle, qui a son glossaire particulier¹. Pour la lexicologie on y trouve en effet des modifications de la forme des mots anciens, des formations latines nouvelles, des changements de signification et des mots nouveaux d'une origine germanique, gauloise ou incertaine. Pour la syntaxe, il s'y rencontre des constructions si étranges que, suivant le degré d'ignorance de l'écrivain, le hasard semble souvent avoir présidé aux rapports des mots et à l'agencement des phrases.

Ce fond de latin mêlé de gaulois allait être altéré encore par suite d'un grand événement et par un élément nouveau.

Un mouvement qui se prolongea pendant plusieurs siècles porta des flots de peuples armés du centre de l'Asie vers le nord et l'occident de l'Europe ; ils poussaient devant eux les peuples dont ils envahissaient le pays, et les forçaient à devenir envahisseurs à leur tour pour chercher un nouveau domicile. De cette manière commença dans la seconde moitié du III^{me} siècle l'invasion de la Gaule par des tribus germaniques du nord. Au IV^{me}, les Goths pénétrèrent dans l'empire d'Orient, les Franks dans l'empire d'Occident. Le commencement du V^{me} fut marqué par ce déluge de races qui inondèrent l'Occident et qu'on appelle la *grande irruption des barbares*. Sarmates, Suèves, Vandales, Alains, Huns, parcoururent et ravagèrent les Gaules. Les Visigoths se fixèrent dans le Midi et firent de Toulouse leur capitale. Les Bourguignons fondèrent leur royaume

¹ *Glossarium mediæ et infimæ Latinitatis auctore Car. Dufresne, domino du Cange*. Paris, 1733, 6 volumes in-folio. Une édition de Thurneisen, de Bâle, 1762, en 3 vol. in-fol., bien imprimée, mérite d'être recommandée pour sa grande correction. Ce Glossaire est un des plus admirables travaux de philologie exécuté par l'érudition et la patience ; sa place est à côté des *Trésors* de Henri et de Robert Estienne.

dans la partie orientale. Les Franks saliens occupèrent les provinces belgiques et arrivèrent avec de nouvelles forces jusque dans le cœur de la Gaule, où ils régnèrent, non sans contestation, sous leurs rois Clodion et Mérovée. Celui-ci donna son nom à la première race de rois, mais le véritable fondateur de cette nouvelle monarchie fut Clovis I^{er} : en 486, il mit fin, par la bataille de Soissons, à l'empire des Romains dans les Gaules ; en 496, par la victoire de Tolbiac ¹, il garantit son royaume de nouveaux envahissements germaniques. Des immigrations partielles et pacifiques continuèrent jusqu'au X^{me} siècle et amenèrent en Gaule un mélange de nouvelles races. A la suite de la domination incontestée des Franks, la Gaule fut appelée le pays des Franks ou la *France* ; la langue qu'on y parlera un jour, quand ce sera véritablement une langue, l'expression de toute la nature humaine, s'appellera la *langue française*. En attendant l'oreille est affligée pendant plusieurs siècles par un conflit et un mélange de langages informes.

Les migrations avouées et dévastatrices amenèrent une lutte entre deux grandes nationalités, entre les races romaine et germanique, entre une civilisation décrépite et la barbarie pleine de vigueur. Les vainqueurs et les vaincus habitèrent le même pays, les uns infligeant la souffrance, les autres la subissant. Leur assimilation fut ralentie par le désordre social et par de nouvelles immigrations. Depuis le V^{me} jusqu'au IX^{me} siècle la France présentait un état de chaos pour toutes choses et aussi pour la langue : les deux races communiquaient ensemble pour le seul besoin ; elles cherchaient à s'entendre, à se rencontrer dans un jargon de convention, tel que la langue franque entre les Maures et les chrétiens du nord de l'Afrique, ou les Chrétiens et les Turcs de Constantinople, ou tel encore que la langue créole, misérable lien entre les planteurs français et les nègres des colonies ².

Nous n'avons pas encore mentionné deux éléments de la vaste lutte, la force brutale et l'intelligence. Les Germains étaient de rudes conquérants et de rudes maîtres. La guerre, les armes, la violence, voilà leur vie. Les Gallo-Romains, quand l'invasion les surprit, étaient encore en possession de l'organisation romaine, des idées politiques et administratives de Rome. Au milieu des troubles et de la barbarie, l'Eglise ouvrit aux vaincus un asile non-seulement pour les personnes, mais pour l'intelligence. Des hommes de talent se réfugiaient dans les ordres sacrés et dans les monastères. De là ils exerçaient leur ascendant sur la masse des esprits et même sur les affaires de l'Etat. Les Franks, par dédain ou par igno-

¹ Zülrich, entre Bonn et Düren.

² Sismondi : *De la littérature du midi de l'Europe*, I, 17, 18.

rante incapacité, recouraient à des Gaulois pour les transactions, les stipulations, le gouvernement même, pour tous les offices où l'esprit a la plus grande part. Investis ainsi d'une autorité spirituelle, les Gallo-Romains ou les Gaulois romanisés dirigèrent les esprits des vainqueurs et mirent en circulation parmi eux leurs idées. Avec les idées les Franks adoptèrent nécessairement le langage qui les exprimait, le leur ne s'y pliant pas. Ainsi arriva-t-il que le langage foncièrement latin des habitants de la Gaule devint celui du nouveau mélange de nations qui composait le royaume des Franks. En d'autres termes, le latin devint la large base de la langue de la France.

Quiconque sait le latin voit du premier coup d'œil que la grande majorité des mots français en dérivent. La dérivation des mots d'un usage fréquent, moins évidente dans leur forme actuelle, le devient par l'intermédiaire du vieux français, que nous mettons entre parenthèses dans les exemples suivants :

Oui (oil), *hoc illud* ;
 Nenni (nennil), *non illud* ;
 Rien (ren), *rem* ; rien signifie aussi quelque chose ;
 Lieu (leuc), *locus* ;
 Car (quar), *quare* ;
 Ainsi (ensi), *in sic* ;
 Il, *ille* ;
 Le, la, *ille, illa* ;
 Ce, cet, cette, ces, celui, celle (cest, cest, cil, iquel, equelle), *ecce, ecce, ecciste, eccista, eccille, eccilla* ;
 Avant, *ab ante* ; d'avant, devant, *de ab ante* ;
 Dessous (de soubs), *de sub* ;
 Dessus, *de super* ;
 En sus, *insuper* ;
 Ensemble, *in simul* ;
 Dehors (de fors), *de foris* ;
 Etre (estre ester), *stare, extare, ert erat, erit*, je fui, *fui*, ils fuissent, *fuissent* ; (il estoient), *extabant*.

Les Gaulois altérèrent le latin par le retranchement des finales et par la construction. D'une culture intellectuelle sans rapport avec le savant organisme de la langue latine et insensibles au plaisir de l'oreille, ils ne comprenaient pas l'utilité des terminaisons des mots dont la racine déjà exprimait le fond de l'idée, et ils n'en goûtaient pas plus le charme musical que celui de l'adoucissement des consonnes par les voyelles dans l'intérieur des mots.

Une foule de mots français se sont ainsi formés par le simple retranchement de la finale latine, quelquefois remplacée par un *e* muet.

Damnnum, *donum*, *nomen*, *lacus*, *filum*, *aurum*, *sinus*, *finis*, *porcus*, *annus*, *purus*, *durus*, *fatuus*, *græcus*, *surdus*, *mortuus*, *curtus*, *grandis*, *multum* (moult); *exemplum*, *templum*, *fidelis*.

On abrégait les mots par l'élision de syllabes ou de lettres, surtout de voyelles à l'intérieur, ce qui produisait ordinairement un rude choc de consonnes.

Perdere, *ardere*, *dextera*, *findere*; *arbore*, *corpus*, *tempus*, *oraculum*, *avunculus*, *fabula*, *angulus*, *ungula*.

Gardait-on toutes les lettres d'un mot latin, on en rapprochait rudement les consonnes :

Asper (aspre), *Aspre*; *acer*, *acre*; *alter* (altre), *autre*; *noster* (nostre) *notre*; *liber*, *chiffre* (syfer en arabe).

Aux voyelles agréables à l'oreille, se substituaient des diphthongues déplaisantes qui, avec l'abréviation, formaient des sons nasillards :

Manus, *main*; *vanus*, *vain*; *panis*, *pain*; *punctum* (point), *point*; *pugnus*, *poing*; *canis*, *chien*; *longe*, *loin*; *cuneus*, *coin*; *minus*, *moins*; *sanctus* (sainct), *saint*; *sanus*, *sain*; *sinus*, *sein*; *frenum*, *frein*.

Nous ne poussons pas plus loin l'analyse de ces duretés ¹.

A la suite des migrations des peuples de la *Germanie* vers l'Occident depuis le III^{me} jusqu'à la fin du V^{me} siècle, la Gaule fut conquise par ces hordes guerrières et nomades. Les *Franks* s'établirent en maîtres dans la Gaule celtique et belge. Ils y formèrent une monarchie militaire, définitivement consolidée par Clovis à la fin du V^{me} siècle. En s'amalgamant lentement avec les vaincus, dont la culture intellectuelle était plus avancée, les vainqueurs adoptèrent leur langue, la langue gallo-romaine. Mais ils y introduisirent des mots de leurs idiomes. Adelung en porte le nombre au cinquième des mots de notre langue, M. Diez à mille environ. Quelques catégories de ces termes méritent d'être particulièrement remarquées.

Mots qui se rapportent à la guerre et aux armes : *Heaume*, *allem.* *helm*; *brand*, en vieux français glaive, dont nous avons conservé *brandir*, *anc. scandinave brand*; *hache*, *hacher*, *allem.* *hacke*, *hacken*; *dague*, *allem.* *degen*; *sabre*, *allem.* *sabel*, etc.

Mots qui se rapportent aux classes de la société : *esclave*, *allem.*

¹ B. Roquefort les attribue uniquement à l'influence des Germains. Voyez en tête du *Supplément au Glossaire de la langue romane*, Paris, 1820 : *Du génie de la langue française*, p. 33-39.

esclave ; *bourgeois*, allem. *burg*, ville fortifiée ; *riche*, allem. *rik*, *reich*.

Noms de dignités ou de fonctions féodales, tirées de l'ancien allemand : *mareschal*, *mariskalk*, préposé aux chevaux, *séneschal*, *siniskalh* ; *échançon*, *schenco* ; *eschevin*, *scepene* ; *marquis* et *margrave*, de *mark*, frontière ; *markgraf*, le comte, préposé à la garde des frontières.

Injures, mots qui exprimaient des idées déplaisantes : du gothique : *morne*, *maurnan*, être affligé ; *honnir*, *haunjan* ; *honte*, *honde* ; *souiller*, *sauljan*. — De l'ancien scandinave : *vogue*, *hrokè*, insolent ; *gaber*, *gabba* ; *loque*, *lokr*, haillon ; *se grimer*, *griman* ; *grima* masque ; *grimo*, ride.

Mots de la vie rustique : De l'ancien allemand : *gerbe*, *garba* ; *jardin*, *garto* et dans les cas obliques *garten* ; *hutte*, *hutta* ; *herde* en vieux français troupeau, herde ; *crèche*, *chripfa* ; *escurie*, *scheuer*.

Noms propres : *Clovis*, *Loys*, (Louis), *Hlodwig* ; ~~Raoul~~, *Radulf* ; *Rou*, *Hrolf* ; *Thibaut*, *Thebalt* ; *Giraud*, *Giroud*, *Gerald* ; *Marcou*, *Markulfr* ; *Oury*, *Uadalric*¹.

Un peuple apparenté aux races germaniques par l'origine et le langage, les *Normands*, pirates scandinaves, firent pendant plusieurs siècles des incursions dans des pays maritimes à l'occident et au midi de l'Europe, en France entre autres. Toujours plus nombreux ils en envahirent une des provinces septentrionales, la Neustrie. Charles le Simple, petit-fils de Charlemagne, la leur céda comme fief de sa couronne en 912. Dès lors elle reçut le nom de Normandie. Ils se marièrent dans leur nouvelle patrie et adoptèrent la religion de leurs femmes. Ils apprirent bientôt la langue du pays, et oublièrent la leur ; cependant elle laissa quelques traces dans la langue française et particulièrement dans certaines terminaisons significatives de noms géographiques : *eu*, *eur*, en irlandais *eyar*, île, en danois, *oe*, *oer*, *Flatö* *Faroer* ; en Normandie, *Cautaleu*, *Harfleur*, *Vittefleur* ; *dal* vallée, en allem. thal. Deux vallées de la Seine inférieure portent les noms de *Grandes dalles* et *Petites dalles* ; *Dieppe-dale*, *Croixdal*, *Bruquedal*,

bec, *beke*, en scandinave et en saxon ruisseau : *Bolbec*, *le Bec*, *Cau-debec*.

gard, jardin, verger ; (voyez ci-dessus l. 11 et 12). *Aupegard* *Epegard*.

Les Normands exercèrent une influence signalée non pas en important leur langue en France, mais en adoptant la langue de ce pays. Doués d'une vive intelligence et d'une grande activité d'esprit, dès qu'une vie plus sédentaire remplaça leurs expéditions aventureuses, leur curiosité

¹ Voy. une énumération plus complète dans le tome I^{er} de *Chevallet*, p. 58-70.

investigatrice se porta sur les intérêts de leur nouveau pays et de la pensée. En agrandissant le cercle de leurs connaissances et de leurs idées, ils furent nécessairement conduits à étendre et à perfectionner leur langue. C'est grâce à leur ardeur et à leur persévérance que nous allons voir l'idiome du nord de la France se plier à tous les besoins de l'esprit et devenir une langue littéraire.

Avec l'établissement consolidé des Normands, avec la fin de l'immigration des peuples, finit pour la France et pour la langue française, comme pour la plus grande partie de l'Europe, ce premier âge placé entre l'antiquité et la première aurore des temps modernes, entre l'empire romain et le moyen âge proprement dit ; on sort de la sombre période du V^{me} au X^{me} siècle, pour les langues comme pour la société période de fusion, de confusion, de désordre, de bouillonnement d'éléments anciens et d'éléments nouveaux. Les peuples, les Etats, les idiomes se forment.

Jetons un dernier coup d'œil en arrière, pour voir quelles langues se parlaient simultanément en France pendant cette période et ce qu'est devenue celle dont nous esquissons l'histoire.

Quelles langues furent en usage en Gaule du V^{me} au X^{me} siècle ?

La plus ancienne, la *langue celtique*, avait trouvé un refuge dans la province la plus occidentale, la plus séparée du reste du pays, dans l'Armorique ¹, appelée depuis la Bretagne, où elle subsiste encore dans l'idiome du peuple ².

Le *latin littéraire* fut encore quelque temps la langue des classes instruites, surtout de l'Eglise et des écrivains, depuis les panégyristes de la fin du IV^{me} siècle, et l'évêque de Clermont, Sidoine Apollinaire, poète et prosateur du V^{me}. Alors déjà, mais encore plus au VI^{me}, dans l'*Histoire de Grégoire de Tours*, par exemple, et surtout pendant les siècles suivants, la barbarie envahit progressivement la langue et le style littéraires.

La masse des habitants de la Gaule parlait le jargon gallo-romain, la *lingua romana rustica*, altérée encore par le peuple, puis modifiée de nouveau, enrichie par les Germains, et qui reçut le nom de *langue romane*. Dès le commencement du VI^{me} siècle, le peuple mêlait ce langage avec le chant latin de l'Eglise, au déplaisir de l'autorité ecclésiastique. Mais bientôt l'Eglise même dut admettre, pour l'instruction du peuple, le seul langage qu'il comprît. L'idiome populaire forma bien des variétés ou des dialectes, dès l'origine suivant la diversité des lieux et des populations, ensuite suivant la proportion du mélange avec les Germains, suivant la

¹ En celtique *ar*, près, *mor*, la mer.

² Voir *Chants populaires de la Bretagne*, recueillis par Th. Hersart de la Villemarqué, 4^{me} édit. Paris, 1846, 2 vol. in-12.

diversité aussi des tribus germaniques et de leurs idiomes particuliers. Dans le midi de la Gaule, par exemple, où les Germains pénétrèrent en moins grand nombre que dans le centre et le nord, la langue romane, moins altérée, demeura plus rapprochée du latin pour les mots, les formes et la mélodie. Si dans la partie occidentale de ce midi l'altération parut plus forte, elle se ressentit du moins de la présence des Goths, peuple qu'une langue plus douce et plus cultivée mettait au-dessus des Franks.

La langue théotisque ou tudesque, dans ses divers dialectes ne servit pas seulement à une altération nouvelle du gallo-romain : elle fut parlée en France par la race conquérante, tant que son amalgame avec les vaincus ne fut pas consommé. Au IX^{me} siècle encore, elle régnait à la cour de Karl le Grand ou de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, siège de son empire. Dans les efforts qu'il fit pour les progrès intellectuels de son peuple, nous le voyons donner aux mois et aux vents des noms allemands¹, rédiger lui-même une grammaire allemande pour maintenir chez les nationaux la pureté de la langue maternelle, enfin recueillir des chants allemands qui vivaient dans la mémoire des peuples d'origine germanique.

Ce dernier fait témoigne d'un degré quelconque de culture intellectuelle chez la race victorieuse, et d'un perfectionnement de son langage.

Celui de la race vaincue, la langue romane, se perfectionnait dans le même temps ; preuve en soit le plus ancien monument qui nous en reste, postérieur de vingt-huit ans seulement à la mort de Charlemagne, c'est le fameux serment de l'an 842. Le faible fils de Charlemagne, Louis le Débonnaire avait partagé son empire entre ses trois fils : Charles le Chauve eut la France occidentale et méridionale, Louis le Germanique l'Allemagne, Lothaire I^{er}, la France orientale et l'Italie. En 841, les deux premiers vainquirent Lothaire dans la bataille de Fontenay en Bourgogne. L'année suivante ils se lièrent contre lui par un serment qu'ils se prêtèrent, à Strasbourg, en présence de leurs armées. Charles le Chauve le prêta en allemand pour être compris des troupes de son frère ; par une raison analogue, Louis le Germanique le prêta en français ou en roman dans ces termes :

Serment de Louis, roi de Germanie.

« Pro deo amur et pro christian poplo et nostro commun salvament, dist di en avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvara jeo cist meon fradre Karlo, et in ajudha et in cadhuna cosa, si com om per dreit son fradra salvar dist, in o quid il mi altre si fazet, et ab Ludher nul

¹ Aug. Thierry, *Lettres sur l'Histoire de France*, lettre 3^{me}.

plaid nunquam prindrai, qui meon vol cist meon fradre Karle in damno sit. »

Traduction.

« Pour l'amour de Dieu et pour le peuple chrétien et notre commun salut, de ce jour en avant (à compter de ce jour), autant que Dieu m'en donne le savoir et le pouvoir, je défendrai mon frère Charles ici présent, et en aide et en toute chose, ainsi qu'un homme par justice doit défendre son frère, en tout ce qu'il ferait de la même manière pour moi ; et je ne ferai jamais avec Lothaire aucun accord, qui, par ma volonté, porterait dommage à mon frère Charles que voici. »

Serment des seigneurs français et sujets de Charles le Chauve.

« Si Lodhuvigs sacrament que son fradre Karlo jurat conservat, et Karlus meos sandra de suo part non lo stanit, si jo returnar non lint pois, ne jo, ne neuls cui eo returnar int pois, in nulla adjudha contra Loduwig nun li juer. »

Traduction.

« Si Louis observe le serment que son frère Charles lui jure, et que Charles mon seigneur, de son côté, ne le tient point, si je ne puis le détourner de cela, ni moi, ni aucun que je puis en détourner, ne lui serons en aide contre Louis. »

Quelques observations seulement.

Nous ignorons si la langue de ce document, sans doute rédigé d'avance, est plus littéraire, plus rapprochée du latin que la langue alors parlée par les Français, mais il ne s'y trouve pas un mot qui ne soit dérivé du latin, pas un mot d'origine tudesque. Il semble pourtant que, destiné à être entendu du peuple, ce serment dût être conçu dans la langue populaire.

Les terminaisons différentes du même mot ou du même nom peuvent désigner des cas différents. Au génitif, « pro Deo amur ; » au nominatif, « Deus savir et podir me dunat. » — A l'accusatif, « salvara jeo cist meon fradre Karlo, » et « son fradra salvar dist. » — Au datif, « qui cist meon fradre Karle in damno sit. » — Dans le serment des seigneurs, nous voyons au nominatif *Karlo* et *Karlus*, ce qui nous rejette dans le vague du hasard. — *Meon vol*, forme du nominatif, est ici employé comme ablatif, par ma volonté, avec ma volonté. Pour l'orthographe, on voit *jo* et *jeo*, *Lodhuvig* et *Loduwig*.

Une pièce en lignes rimées nous donne une idée de la langue du X^{me} siècle ; c'est l'épithaphe de l'annaliste Flodoard, mort à Reims en 966. La voici :

Si ti veu de Rein savoir ly eveque
 Lye le temporaire de Flodoon le saige,
 Y les mor du tam d'Odalry eveque
 Et fut d'Epernay ne (né) par parentaige;
 Vequit caste clerc, bon moine, meilleu abbé
 Et d'Agapit ly romain fut aubé.
 Par son histoire maintes nouvelles sauras
 Et en elle toute antiquité auras.

Ce langage champenois est postérieur de cent vingt-quatre ans au document précédent. *Lye*, (*lege*) lis. *Le temporaire*, les *annales* de Flodoard. *Y les mor* pour *il est mort*; *tam* pour *temps*, c'est l'orthographe de la prononciation. Un seul mot dans ces dix lignes est d'origine germanique : *maintes*, *manch*, *many*.

Tels furent les idiomes parlés en France jusqu'à la fin du X^{me} siècle, et l'état de celui dont la gloire devait resplendir bientôt sous le nom de langue française. Le latin, corrompu successivement, puis mélangé d'un langage énergique, y avait puisé une vigueur nouvelle, comme le caractère des descendants des Romains amollis s'était retrempé par le contact avec des peuples qu'ils appelaient barbares. A travers un long âge de ténèbres, l'Europe était arrivée au XI^{me} siècle, qui s'ouvrait comme un imposant portique du temple de la lumière. Une brillante destinée attendait la France et sa langue.

DIALECTES. — LANGUE D'OC. — LANGUE D'OÏL.

Comme dans tous les pays du monde, en France, avec la nouvelle langue, il se forma divers dialectes. Lorsque le chaos de ce langage se fut débrouillé et que le jour éclaira cette création, on reconnut deux dialectes principaux ou plutôt deux langues correspondant à deux nationalités.

Dans la France méridionale, sous l'influence d'un climat et d'une civilisation analogues à ceux de l'ancienne Ionie, patrie de la langue d'Homère, était né du latin, en conservant un air de famille, une langue énergique, souple et mélodieuse, la plus belle langue et la plus perfectionnée qui se parlât en Europe au XI^{me} siècle; c'était celle de la Provence. Elle dut sa perfection et sa célébrité au chant et à l'art ingénieux des troubadours. Ils furent les créateurs de la poésie moderne, et servirent de modèles aux premiers poètes italiens. De tous les idiomes néo-latins ou essentiellement dérivés du latin, c'est le catalan qui a le plus de rapport avec le provençal; l'italien et l'espagnol aident à le comprendre. Sa lexicologie et sa grammaire se rattachent fortement au latin. Le provençal fut la première des langues néo-latines régulièrement formée et appropriée à des productions littéraires. Le poème sur Boèce est antérieur

à l'an 1000; la *Noble Leyçon* des Vaudois est de l'an 1000, époque où les littératures circonvoisines ne naissent pas encore. Le provençal porte aussi le nom de *langue d'oc*, de l'affirmation *oc* (hoc est), oui.

Au nord de la Loire, dit-on communément, mais plus exactement au nord de la ligne tirée depuis l'embouchure de la Sèvre jusqu'à l'extrémité occidentale du lac de Genève, le roman plus fortement altéré par les Germains plus nombreux, et d'ailleurs bien établis dans le pays, devint une langue nouvelle aussi, moins belle, moins sonore, plus sourde, plus nasillarde, moins régulière d'abord, la *langue d'oïl* (oui), ou le *roman wallon*, première forme de notre langue française.

La distinction de ces deux grands dialectes qui se partagèrent la France fut probablement reconnue et leur dénomination adoptée, lorsque les Normands appliquèrent leur activité au perfectionnement de leur nouvelle langue et aux intérêts littéraires, et créèrent dans le nord une littérature rivale de celle du midi, quoique fort différente. Les premiers soins des Normands se portèrent sur des recherches d'histoire.

La langue d'oc et la langue d'oïl ont leurs *dialectes*. Dans la seconde, on en reconnaît trois principaux : celui de Normandie, formé le premier ; celui de Bourgogne, venu ensuite ; le dernier est celui de Picardie.

Le *dialecte normand* ou *anglo-normand* se forma principalement en Angleterre, sous les rois *normands* ; il domina dans la littérature jusqu'au commencement du XIII^{me} siècle, alors que Philippe-Auguste, à son tour, conquît la Normandie (en 1204). Les voyelles qu'il affectionne et ses diphthongues intermédiaires entre deux sons nets rappellent la prononciation anglaise. Guillaume le Conquérant mourut en 1087. Les lois qu'il donna à l'Angleterre sont donc les plus anciens monuments que nous possédions de la langue française du nord, après l'épithaphe de Flodoard. En voici des fragments :

« Ce sont les leis et les custumes que li Reis William grantuf^{er} tint le peuple de Engleterre après le conquest de la terre. Ice les meismes que le reis Edward sun cosin tint devant lui. »

1^o *De asylorum jure et immunitate Ecclesiastica.*

« Co est à saveir ; pais à Sainte Eglise ; de quel forfait que home out fait en cel tens, et il pout venir à Sainte Eglise ; out (habeat) pais de vie et de membre. Et se alquons meist main en celui qui la mere Eglise requieret. (Et si quis manum injecerit in eum qui matrem Ecclesiam quaesierit), se ceo fust u Abbeie, u Eglise de religion, rendist ce que il avereit pris, e cent sols de forfait, e de mer Eglise de Paroisse XX sols, e de Chapele X sols, e que enfraiant la pais le Rei en Merchenelega (et qui fregerit pacem regis in Mercheneliga [i. e. in lege Merciorum]) cent sols

les amendes (centum solidis emendet), altresì de Heinfare et de await purpensed. » (Similiter de compensatione homicidii et de insidiis praecogitatis.)

30° *De viis publicis.*

« De III chemins co est a saveir Wetlingstreet et Ermingtstreet et Fos. Ki en aucun de ces chemins oceit home qui seit errant per le pais, u asalt, si enfreit la pais le Roi. »

On possède du même siècle une traduction des Psaumes, du premier livre des Rois et de l'Evangile selon saint Luc. Quelques versets suffiront pour faire voir que la traduction et la langue suivent pied à pied le latin.

« Ne jetes mei de la tue face et le tuen esprit ne tolges de mei. »

(Ne proicias me a facie tua et spiritum tuum ne auferas a me. Psaume 50.)

« Misericorde e veritet aimet Deus. »

(Misericordiam et veritatem diligit Deus. Ps. 83.)

« Li nostre sire dunrat benignitet e la nostre terre dunrat sun fruit. »

(Dominus dabit benignitatem et terra nostra dabit fructum suum. Psaume 84.)

« Tu seigneuris a la poested de la mer. »

(Dominaris potestati maris, Ps. 58.)

« Li sire ad dit a munseigneur, se devers les meies dextres. »

(Dixit dominus domino meo, sede a dextris meis. Ps. 119.)

« Kar il ad fait a mei granz choses ki puissanz est. »

(Quia fecit mihi magna qui potens est. Saint Luc, ch. 1.)

« Magnefiet ma aneme li sire... »

(Magnificat anima mea Dominum. Saint Luc, ch. 1.)

« Ki esguardet la terre et fait li trembler, ki atuchet les munz et fument. »

(Qui respicit terram et facit eam tremere, qui tangit montes, et fumigant. Ps. 103.)

« Ot scut averonerat tei la veritet de lui. »

(Scuto circumdabit te veritas ejus. Ps. 90.)

« Li nostre pere qui ies es ciels saintefiez seit li tuens nums ; avienget li tuns regnes ; seit faite la tue voluntet si cum en ciel e en la terre ; li nostre pain cotidian dun a nus oi, e pardunes a nus les nos detes, essi cume nus pardununs a nos deteurs ; ne nous mener en tentation, mais delivre nus de mal. Amen. »

Une charte de 1133 de l'abbaye de Honnecourt pourrait bien être le plus ancien monument de cette espèce.

« Jou¹ Renaut Seigneur de Haucourt Kievaliers², et Jou Eve del Eries kuidant ke on³ jor⁴ ki sera⁵ nos ames kietteront⁶ nos kors, por si⁷ traïr⁸ a Dius no⁹ Seigneur et ke no poieon¹⁰ rackater no fourfet¹¹ en enmonant¹² as¹³ Iglises de Dius et as porre¹⁴ por chous¹⁵ desorendroit¹⁶ avons de no kemun¹⁷ assent¹⁸ fach¹⁹ no titaument²⁰ e derains²¹ vouletet²².

On possède en français des sermons de saint Bernard, dont le langage n'est certainement pas postérieur à la première moitié du XII^{me} siècle ; saint Bernard mourut en 1155. En voici un passage.

« Nos faisons vi, chier freire, l'encommencement de l'avent cuy²³ nous est asseiz renomeiz et connus²⁴ al monde si come sunt li nom²⁵ nen est mies²⁶ par aventure si connuë. Car li chaitif²⁷ fil²⁸ d'Adam n'en ont cure de veriteit, ne de celes choses ka²⁹ lor salutut³⁰ appartenent, anz³¹ quierent icil les choses defaillans et trespessaules³². A quel gent ferons nos semblans³³ les homes de ceste generation ou à quel gent ewerons³⁴ nos ceos³⁵ cui nos veons estre si achers³⁶ et si enracineiz ens³⁷ terriens solas³⁸ et ens corporiens, kil³⁹ departir⁴⁰ ne s'en puyent⁴¹. »

La principale impulsion pour le perfectionnement de la langue lui vint de la poésie, comme en Provence. La poésie assouplit le langage dans tous les sens, et le plie aux besoins variés de la pensée et même à ses caprices. Elle lui apprend à satisfaire aux exigences de l'intelligence, de

- | | |
|--------------------------------------|---|
| ¹ Je. | ²⁵ Qui |
| ² Chevalier. | ²⁴ Connu. |
| ³ Au. | ²⁵ Ainsi que sont les noms (les renommées). |
| ⁴ Jour. | ²⁶ Guère, point. |
| ⁵ Qui sera, qui arrivera. | ²⁷ Chétif. |
| ⁶ Quitteront. | ²⁸ Fils (pluriel). |
| ⁷ Se. | ²⁹ Qui à... |
| ⁸ Retirer. | ³⁰ Salut. |
| ⁹ Notre. | ³¹ Au contraire. |
| ¹⁰ Pouvons. | ³² Passagères, de <i>Trespasser</i> , passer outre, d'un lieu dans un autre. |
| ¹¹ Forfaits, péchés. | ³³ Ferons-nous semblables ? Comparerons-nous ? |
| ¹² Faisant des aumônes. | ³⁴ Futur de <i>ewer</i> , égaler, comparer. |
| ¹³ Aux | ³⁵ Ceux. |
| ¹⁴ Pauvres. | ³⁶ Acer, vif ; ferme. |
| ¹⁵ Cela. | ³⁷ Dans. |
| ¹⁶ Dès ce moment. | ³⁸ Plaisir. |
| ¹⁷ Commun. | ³⁹ Qu'ils. |
| ¹⁸ Accord. | ⁴⁰ Séparer, dégager. |
| ¹⁹ Fait. | ⁴¹ Peuvent. |
| ²⁰ Testament. | |
| ²¹ Dernière. | |
| ²² Volonté. | |

l'imagination et de l'oreille. L'esprit du nord de la France a paru à bien des juges moins poétique que celui du midi : il l'était différemment. Le lyrisme français n'égale pas l'enthousiasme provençal ; les éléments de la langue lui étaient moins favorables, mais alors déjà il rendait avec bonheur les pensées gracieuses et un mélange tout national de sentiment, d'esprit et de gaieté. Mais les deux genres les plus riches de la vieille littérature du nord de la France, ce furent les *Romans de chevalerie*, précédés, dans le XII^me siècle, de deux poèmes historiques qui s'en rapprochaient, le *Brut* en 1155, et la *Rou* en 1160 ; puis les *Contes* ou *Fabliaux*. La satire gaie avait une part considérable dans ces petites narrations ; la satire sérieuse trouvait sa place dans des poèmes didactiques et allégoriques, et dans des attaques directes comme celles du hardi poète *Rutebœuf*. Dans ces genres divers, la langue devint tour à tour brillante, ingénue, naïve, pleine de force, toujours claire, à moins qu'une allusion difficile à saisir ne l'obscurcisse, souvent d'une étonnante concision, comme dans ce vers de Rutebœuf sur les mariages d'argent :

Tant as, tant vaux et tant te pris ¹.

Un des traits du style et du langage de la plupart de ces poésies, c'est la réunion, contradictoire en apparence, de la précision et de la prolixité. L'expression de chaque pensée est précise ou même serrée et vive, mais les poètes ne se lassent pas de reproduire la même pensée sous plusieurs formes ; ils disent bien, mais ils ne savent pas s'arrêter, et la poésie dégénère en causerie. La langue travaillée par cette verve surabondante, comme par l'art savant de poètes plus jaloux de leur renommée, déploya des mérites nouveaux.

Ce fut surtout au commencement du XIII^me siècle, que les poètes de la France du nord, les trouvères, animés par les encouragements de Philippe-Auguste et de sa cour brillante, par la munificence des châteaux et par les applaudissements du peuple, acquirent de la gloire par les perfections inconnues dont ils ornaient la langue de la France.

La sociabilité plus vive, la conversation animée par la chevalerie et les croisades, l'urbanité de la cour du roi et des autres cours, telles que celle de Thibaut IV, comte de Champagne, firent faire à la prose, plus rapprochée des entretiens de la classe cultivée, des progrès plus rapides que ceux du langage de la poésie. Les vers de la fin du siècle ne différaient guère de ceux du commencement, tandis que dans la prose nous allons voir entre Villehardouin, historien contemporain de Philippe-Auguste, et Joinville, autre historien de soixante et treize ans plus jeune, une différence de plus d'un siècle pour le langage et le style.

¹ Je te prise.

La première croisade avait été prêchée à la fin du XI^{me} siècle. La quatrième fut annoncée à la fin du XII^{me} par Thibaut, comte de Champagne et de Brie. Parmi les seigneurs qui se croisèrent, le *Sire Geoffroy de Villehardouin* (1150-1213), maréchal de Champagne, puis de Roumanie, joua un rôle marquant comme diplomate et guerrier, et occupa une place non moins éminente dans l'histoire de la langue française. C'est de sa bouche que nous entendons pour la première fois une autre éloquence que celle de la chaire, et dans la *Chronique* qu'il écrivit de cette entreprise (*Chronique de la conquête de Constantinople par les Francs*), nous possédons la plus ancienne prose historique ornée de quelque beauté littéraire.

Villehardouin et cinq autres délégués furent députés vers le doge, qu'il appelle le duc de Venise, pour obtenir en faveur des nouveaux croisés des navires et la permission de s'embarquer dans le port de Venise. Écoutons son récit.

« Li dux de Venise qui ot nom Henris Dandole, et ere mult sages et mult prouz, si les honora mult, et il, et les autres gens, et les virent mult volentiers; et quand ils baillèrent les lettres lor seignors², si se merveillèrent mult por quel affaire il erent venus en la terre. Les lettres erent de creance; et distrent³ li contes que autant les creist⁴ en come lor cors, et tenroient⁵ fait ce que cis six feroient. Et li dux lor respont: « Seignors, je ai veues⁶ vos lettres, bien avons queneu que vostre seignor sont « li plus haut home qui soient sans corone⁷, et il nos mandent que nos « creons ce que vos nos direz, et tenons ferme ce que vos ferez. Or dites « ce que vos plaira. » — Et li message respondirent: « Sire, nos volons « que vos aiez vostre conseil; et devant vostre conseil nos vos ~~dirons~~ ce « que nostre seignor vos mandent, demain se il vos plaist. » — Et li dux lor respont que il lor requeroit respit al quart jor; et adonc aroit son conseil ensemble, et porroient dire ce que il requeroient.

« Il attendirent tres ei quart jor que il lor ot mis; il entrerent el palais qui mult ere riches et biax, et troverent li duc et son conseil en une chambre: et distrent lor message en tel maniere: « Sire, nos sommes a « toi venu de par les hals⁸ barons de France qui ont pris le signe de la

¹ Notre *Lexique* donne l'explication de beaucoup de mots des morceaux qui suivent. D'autres sont expliqués dans la *Grammaire*. Les notes se borneront ici à mettre les élèves sur la voie des recherches et des découvertes.

² Gr. § 48. — ³ Gr. § 28. — ⁴ Gr. § 28. — ⁵ Gr. § 26. — ⁶ Gr. § 96.

⁷ J. Selden, dans son livre intitulé *Title of honour*, Pl. II, C. V, infère de ce passage que les ducs et les comtes n'usaient pas encore de couronnes, ainsi qu'ils l'ont fait depuis.

⁸ *Halt*, haut; plur. *halts*, *hals*.

« croiz por la honte Jesu-Christ vengier, et por Jerusalem conquerre, se
 « Diex le voelt soffrir. Et porce que il savent que nule genz n'ont si grant
 « pooir comme vos et la vostre gent, vos prient por Dieux que vos aiez
 « pitié de la terre d'oltremere, et de la honte Jesu-Christ vengier, com-
 « ment ils puissent avoir navie et estoire. » — « En quel maniere? » fait
 li dux. — « En totes les manieres, font li message, que vos lor saurez
 « loer ne conseiller que il faire ne soffrir puissent. » — « Certes, fait
 « li dux, grant chose nos ont requise, et bien semble que il béent à haut
 « affaire; et nos vos en respondrons d'ici à huit jorz; et ne vos merveiliez
 « mie se li termes est lons, car il convient mult penser à si grant chose. »

« Al termes que li dux lor mist, il revinrent el palais. Totes les paroles
 qui là furent dites et retraites ne vos puis mie raconter; mais la fin de la
 parole fut tels: « Seignors, fait li dux, nos vos dirons ce que nos avons
 « pris à conseil, se nos y poons metre nostre grant conseil et le commun
 « de la terre que il otroit, et vos vos conseileroiz se vos le pourroiz
 « faire ne¹ soffrir. Nos ferons vuissiers à passer quatre mil et cinq cent
 « chevaus, et neuf² mille escuyers, et es nés quatre mil³ et cinq cent
 « chevaliers, et ving mille serjans à pié; et à toz ces chevaus et ces genz
 « iert telx la convenance que ils porteront viande a nuef mois. Tant vos
 « feromes al mains, en tel forme que on donra por le cheval quatre mars⁴
 « et por li home deux; et totes ces convenances que nos vos devisons, nos
 « tendrons por un an, dès le jor que nos departirons del port de Venise
 « à faire le servise Dieu et la chrestienté, en quelque leu⁵ que ce soit.
 « La somme de cest avoir qui ici est devant nommé, si monte quatre-
 « ving-cinq mille mars. Et tant feromes al mains que nos metteromes
 « cinquante galées por l'amour de Dieu, par tel convenance que, tant
 « com nostre compaignie durera, de totes conquestes que nos feromes par
 « mer ou par terre, la moitié en aurons, et vos l'autre. Or, si vos con-
 « seillez, se vos le porroiz faire ne soffrir. »

« Li messages s'en vont et distrent que ils parleroient ensemble et lor
 en respondront lendemain. Conseillèrent soi et parlerent ensemble celle
 nuit, et si s'accorderent al faire; et lendemain vindrent devant le duc et
 distrent: « Sire, nos sommes prest d'asseurer ceste convenance. » Et li
 dux dist qu'il en parleroit à la soe⁶ gent, et ce que il troveroit, il le lor
 feroit savoir. Lendemain al tierz jor, manda li dux, qui mult ere sages
 et proz, son grant conseil, et li conseilx ere de quarante homes des plus

¹ Gr. § 103. — ² Neuf. — ³ Gr. § 20.

⁴ Marcs. Au XIII^{me} siècle la valeur du marc était de 20 sols, du marc d'argent
 40 sols Parisiens ou deux livres Parisiens.

⁵ Lieu. — ⁶ Sua, la sienne, sa.

sages de la terre¹. Par son sens et engin, que il avoit mult cler et mult bon, les mist en ce que il loerent et volrent. Ensi les mist, puis cent, puis deux cent, puis mil, tant que tuit le creanterent et loerent. Puis en assembla ensemble bien dix mil en la chapelle de Saint-Marc, la plus belle qui soit, et si lor dist, que il oïssent messe del Saint-Esperit, et priassent Dieu que il les conseillast de la requeste, as messages que il lor avoient faite, et il si firent mult volentiers.

« Quant la messe fu dite, li dux manda par les messages, et que ils requissent à tot le pueple humblement que il volsissent que celle convenance fust faite. Li messages vindrent el mostier. Mult furent esgardé de mainte gent qu'il n'es avoient ainsi mais veuz. Joffroy, de Ville-Hardoin li mareschaus de Champaigne monstra la parole por l'accort ; et par la volenté as autres messages lor dist : « Seignor, li barons de France li plus
« halt et li plus poestez nos ont à vos envoiez ; si vos crient merci, que il
« vos preigne pitiez de Hierusalem qui est en servage des Turcs² que vos
« por Dieu voilliez lor compaignie à la honte Jesu-Christ vengier ; et por ce
« vos y ont eslis que il sevent que nulles gens n'ont si grant pooir, qui
« sor mer soient, come vos et la vostre genz, et nos commanderent que
« nos vos enchaissiens as piez, et que nos n'en leveissiens³ desque⁴ vos
« ariez otroyé que vos ariez pitié de la Terre-Sainte d'outremer. »

« Maintenant li six message s'agenoillèrent à lor piez mult plorant ; et li dux et tuit⁵ li autre s'escrierent tuit à une voix, et tendant lor mains en halt, et distrent : « Nos l'otroions, **nos** l'otroions ! » Enki⁶ ot si grant bruit et si grant noise, que il sembla que terre fondist. Et quant celle grant noise remest, et celle grant pitié, que onques plus grant ne vit nus hom, li bon dux de Venise qui mult ere sages et proz, monta el leteris et parla au pueple et lor dist : « Seignor, veez l'honor que Diex vos a fait, que la meillor⁷
« genz del monde ont guerpi tote l'autre genz, et ont requis vostre compai-
« gnie de si halte chose ensemble faire comme de la rescosse Notre Sei-
« gnor. » Des paroles que li dux dist bones et belles ne vos puis tout raconter. Ensi fina⁷ la chose ; et de faire les chartres pristrent lendemain jor ; et furent faites et devisées. Quant elles furent faites, si fu la chose seue que on iroit en Babyloine, por ce que par Babyloine porroient mielz les Turcs destruire que par autre terre. Et en oïant ce, fu devisé que de Saint Joan en un an qui fu mille deux cents ans et deux apres l'incarnation Jesu-Christ, devoient li baron et li pelerin estre en Venise, et les vassials appareillez contre als. Quant elles furent faites et seellées, si furent aportées

¹ Du pays.

² Saladin avait repris Jérusalem sur le roi Guy de Lusignan en 1187.

³ Gr. § 25. — ⁴ Jusque. — ⁵ Tout, tous. — ⁶ Ici, alors. — ⁷ Gr. § 29.

devant le duc el gran palais, où li grant conseil ere et li petiz. Et quant li duc lor livra les soes chartres, si s'agenoilla mult plorant, et jora sor sains¹ à bone foi à bien tenir les convents qui erent es chartres, et toz ses conseils ainsi, qui ere de quarante-six. Et li messages jurerent les lor chartres à tenir, et les sermens à lor seignor, et les lor, que il les tenroient à bone foi. Sachiez que là ot mainte lerne de pitié. »

Ce style ne manque pas de sentiment, mais de souplesse ; la langue, peu maniée, est encore rebelle ; les allures de l'écrivain sont en ligne droite, et ses mouvements un peu anguleux, comme ceux d'un chevalier bardé de fer. Mais déjà la précision et la clarté de la parole font voir les choses mêmes, et l'historien, sans rechercher ce mérite, peint ce qu'il raconte.

Par les soins d'un savant infatigable, M. *Francisque Michel*, dont les travaux ont si bien mérité de la littérature et de la langue de la vieille France, le public lettré est en possession depuis 1838 d'un petit roman en prose du commencement du XIII^{me} siècle aussi, délicieux par la triple naïveté des sentiments, de l'art et du langage. C'est le *Roman du roi Flores et de la belle Jeanne*. On y voit entre autres un chevalier, heureux époux, heureux père d'une fille nubile, et servi par le plus dévoué des écuyers, du nom de Robins. Un entretien du chevalier et de l'écuyer nous donnera une juste idée de la manière et de la langue de l'auteur.

« Ne demora gaires ke² li chevaliers mut à aler à. j. tournoient loing de son païs. Cant³ li vint là si fut tos retenus de maisnie⁴ ; il et si chevalier k'il avait de mesnie⁵ ; et fu ~~sa~~ bannière portée à l'ostel son mestre. Li tournois coumencha⁶ et le fist li chevaliers si bien par le bien fait Robin son eskuier, ke il enporta le los et le pris dou tournoi d'une part et d'autre. Au secont jour s'esmut li chevaliers à aler vers son païs, et Robins le mist à raison⁷ molt de fois, et li blas (ma) molt k'il ne marioit sa biele fille, et plusieurs fois li dist, et tant ke li sire li dist : « Robin, tu et ta dame ne me laissés en paise de ma fille marier ; mais encorre ne sais-je ne voi piersonne en mon païs à cui je le dounasse. » — « A, sire, dist Robins, il n'a chevalier en vostre païs ki volentiers ne le preist. » — « Robin, biaux amis, ils ne valent riens tout, ne je ne le donroie à nul d'aus⁸ ; si je ne sai orendroit piersonne à cui je le dounase, fors ke à j. tout seul homme, et si n'est mie chevaliers. » — « Sire, or le, me dites, dist Robins, et je parlerai u⁹ ferai parler si sotilment à lui ke li mariages iert fais. »

¹ Saints.

² Que.

³ Quand.

⁴ Retenu à demeure, invité.

⁵ Qu'il avait avec lui.

⁶ Commença.

⁷ Raisonna, s'entretint avec lui.

⁸ D'eux.

⁹ Ou.

— « Ciertes, Robin, dist li chevalier, au sanblant ke je te voi faire vosroies ¹ tu bien ke ma fille fust mariée ? » — « Sire, dist Robins, vos dites voir, car il en est bien tans. » — « Robin, dist li chevaliers, puis ke tu es si tangres ke ma fille fust mariée, elle sera asés tos mariée se tu t'i acordes. » — « Ciertes sire, dist Robins, je m'i acorderai volontiers. » — « Le me créantes-tu ensi ? » dist li chevaliers, « Oil, sire, » dist Robins. » — « Robin, tu m'as siervi molt bien, et t'ai trouvé pseudomme et loial, et tel comme je sui m'as-tu fait, et ai bien par toi acuis ². v. c. livrées de tiere, car il n'a ³ gaires que je n'en avoie ke v. c. Ore en ai-ge. M. livrées ; si te di ke je me loc ⁴ molt de toi : et por çou ⁵ te donrai-je ma bielle fille, si tu le veus prendre. » — « Ha, sire, dist Robins, por Dieu mierchi ! ke es-çou ke vous dites ? Je sui trop povre piersonne pour avoir si haute pucielle, ne si riche ne si bielle com ma damoiselle. est, ne je n'affiere ⁶ pas à li, car il n'a chevalier en ceste tiere, tant soit gentius ⁷ hom, ki ne le prenge volontiers. » — « Robin, saces ⁸ bien ke chevaliers de mon país ne l'aura jà ; mais je te le donrai, se te vius ⁹, et si te donrai avieuc CCCC. livrées de ma tiere. » — « Ha, sire ! dit Robins, espoir vous me mokiés. » — « Robin, dist li chevaliers, saces ciertainnement non fac ¹⁰. » — « Ha, sire ! ma dame ne ses grans linages ne s'i voroient mie acorder. » — « Robin, dist li chevaliers, riens de ceste chose ne feroie pour aus tous. Tien, veschi ¹¹ mon gant ; je te raviesc ¹² de CCCC. livrées de tiere et le te garandirai par tout. » — « Sire, dist Robins, je ne le refuserai mie, c'est biaux dons, puis ke je voi ke c'est à ciertes. » — « Robin, dist li chevaliers, tu as droit. » Li chevaliers li balla son gant, et le raviesti de la tiere et de sa bielle fille. »

Jehan, sire de Joinville, serviteur et ami de Saint-Louis, le suivit à la septième croisade entreprise par ce monarque. De retour de cette campagne et après la mort du roi, il écrivit avec amour et attendrissement l'*Histoire de saint Louis*. Sans que l'auteur cherche à mettre sa personne en évidence, son caractère se confond avec celui de la langue de son temps. De là le charme de ce langage et de ce style tout empreints de candeur et de loyauté, de sentiment et de raison, de malice et de naïveté. La gaité se mêle à la gravité dévote, et la bonhomie du récit à l'admiration enthousiaste pour le saint héros. La narration lucide et coulante nous plaît singu-

¹ Voudrais.

² Acquis.

³ Il n'y a.

⁴ Loue.

⁵ Cela.

⁶ De afferir.

⁷ Gentil.

⁸ Sache.

⁹ Veux.

¹⁰ Je n'en fais rien.

¹¹ Voici.

¹² Vieux présent de l'indicatif de *ravies-tir*, revêtir, mettre en possession.

lièrement par un charme d'ancienneté ; mais au fond nous reconnaissons déjà notre bonne langue française, claire, vive et gracieuse. Comparé avec son successeur, Villehardouin semble avoir écrit dans une langue morte.

Citons quelques traits par lesquels Joinville fait connaître le caractère du roi saint Louis.

« De sa bouche fut-il tres-soubre et chaste. Car onques un jour de ma vie ne luy oy deviser ne souhaiter nulles viandes, ne grant appareil de chouses delicieuses en boire ne en manger, comme font maints riches homs : ainçois mangeait et prenoit paciemment ce que on lui ataignoit et mettoit devant lui. En ses paroles il fut si atrampé que jamès jour de ma vie ne luy oy dire aucune mauvaise parole de nully, ne onques ne luy oy nommer le deable, lequel nom est bien espandu, et à present fort commun par le monde, ce que je croy fermement n'estre pas agreable à Dieu, mais ainçois luy desplaist grandement. Son vin atrampoit par mesure, selon la force et la vertu que avoit le vin, et qu'il le pavoit porter. Il me demanda par une foiz en Chippre pourquoi je ne metoye de l'eau en mon vin. Et je luy respondy que ce faisoient les medecins et chirurgiens, qui me disoient que j'avois un grosse teste, et une froide fourcelle, que je n'auroye povoir d'endurer. Et le bon roy me dist, qu'ils me decepvoient et me conseilla de le tramer ; et que si je n'apprenoye à le tramer en ma jeunesse, et que je le voulisse faire en ma vieillesse, les goutes et les maladies que j'avoie en la fourcelle me croistroient plus fort ; ou bien si je beuvais vin pur en ma vieillesse, que à tous les coups je m'enyvroye : ce qu'est trop laide chose à vaillant homme de soy enyvrer.

« Le bon roy m'appela une foiz, et me dist qu'il vouloit parler à moy, pour le subtil sens qu'il disoit congnoistre en moy ; et en presence de plusieurs me dist : « J'ay appelé ces freres qui cy sont, et vous fois une question et demande de chose qui touche Dieu. » La demande fut telle : — « Seneschal, dist-il, quelle chose est-ce que Dieu ? » Et je lui respons : « Sire, « c'est si souveraine et bonne chose, que meilleure ne peut estre. » — « Vraiment, fit-il, c'est mult bien respondre. Car cette vostre responce est escripte en ce livret que je tiens en ma main. Autre demande vous « foyes-je, savoir lequel vous aimeriez mieulx, estre mezeau et ladre, ou « avoir commis et commettre un pechié mortel. » Et moy qui onques ne « luy voulu mentir, lui respondi, que j'aideroie mieulx avoir fait trante « pechez mortelz, que estre mezeau. » Et quand les freres furent departis de là, il me rappelle tout seulet et me fist seoir à ses piedz, et me dist : « Comment avez-vous ozé dire ce que avez dit ? » Et je luy respons, que encore je le disoye. Et il me va dire : « Ha ! foul musart, musart vous « y estes deceu. Car vous sçavez que nulle si laide mezellerie n'est, comme « de estre en péché mortel ; et l'ame qui y est, est semblable au deable

« d'enfer. Parquoy nulle si laide mezellerie ne peut estre. Et bien est vray
 « fist-il. Car quand l'homme est mort il est sane et guery de sa mezellerie
 « corporelle. Mais quand l'omme qui a fait pechié mortel meurt, il ne
 « scet pas, n'y n'est certain qu'il ait en sa vie eu telle repentance que
 « Dien lui vueille pardonner. Parquoy grant paours doit-il avoir que celle
 « mezellerie de pechié lui dure longuement, et tant que Dieu sera en pa-
 « radis. Pourtant vous prie, fist-il, que pour l'amour de Dieu premier,
 « puis pour l'amour de moy, vous retiengnez ce dit en vostre cueur ; et
 « que vous aimez beaucoup mieulx, que mezellerie et autres maulx et
 « meschiefs vous viensissent au corps, que commettre en vostre ame un
 « seul pechié mortel, qui est si infame mezellerie. »

« Aussi illeques me enquist si je lavoye les piez aux pouvres le jour du
 jeudi saint. Et je lui dis : « Fy, fy en malheur ; ja les piedz de ces vi-
 « lains ne laveray-je mie. » — « Vraiment, fist-il, c'est tres mal dit.
 « Car vous ne devez mie avoir en desdaing ce que Dieu fist pour noustre
 « enseignement. Car lui, qui estoit le maistre et Seigneur, lava ledit
 « jour d'icelui jeudi saint, les piedz de tous ses apoustrés, et leur dist que
 « ainsi que lui, qui estoit leur maistre, leur avoit fait, que semblablement
 « ilz fissent les ungs aux autres. »

L'historien se fait connaitre lui-même ; tel mot révèle le caractère français :

« Et désormais que ces villains Turcs, qui estoient à pié, faisoient
 presse à ces heraulx, nous leur courions sus et tantoust s'enfuyoient. Et
 ainsi que nous estions là gardans ce poncel, le bon comte de Soissons,
 quant nous estions retournez de courir après ces villains, se railloit avec-
 ques moy et me disoit : « Senneschal, lessons crier et braire cette que-
 naille. Et par la creffe Dieu, ainsi qu'il juroit, encores parlerons nous
 vous et moy de ceste journée en chambre devant les Dames. »

Tel autre trait appartient à la naïveté de ce vieil âge. A la suite d'un
 combat des Templiers contre les Sarrazins :

« Le maistre capitaine de cette bataille avait perdu ung œil à la bataille
 du mardi, et à ceste-cy y perdit-il l'autre œil. Car il y fut tué, et occis.
 Dieu en ait l'ame. »

Terminons par quelques exemples de tours vifs et d'expressions heu-
 reuses.

« Quand le comte de Poitiers fut arrivé, grand joie s'esmeut en toute
 « l'armée. »

« En retournant de cette bataille les Turcs me donnerent de si grands
 « coups, que mon cheval se agenoulla à terre du grant poix qu'il sentoit,
 « et me jettèrent oultre par dessus les oreilles de mon cheval. Et tan-
 « toust me redressay mon escu au coul et mon espée au poing. »

« Aigrement et vigoureusement courirent sus à pié et à cheval contre les Turcs. »

« La maladie qu'il avoit lui commença incontinent à croistre durement. »

« Piteuse chose est, et digne de pleurer, le trespasement de ce saint Prince. »

Ainsi la chevalerie, civilisation du moyen âge, née et développée en France, patrie de ses premiers et plus brillants modèles, excitant les courages, purifiant les sentiments, élargissant l'horizon de l'intelligence, assouplit le langage, comme les membres, et ennoblit la parole en même temps que les âmes. La langue française, naturellement, s'enrichit et s'embellit la première. Sa *précellence*, comme s'exprime Henri Estienne, fut à tel point reconnue que des hommes de lettres étrangers s'en servirent dans des écrits, de préférence à leur propre idiome. Au XIII^{me} siècle, le Florentin *Brunetto Latini*, le maître de Dante, réfugié à Paris, y publia son *Trésor*, résumé des connaissances de son époque. Il le publia en français et il en explique la raison :

« Et se aucuns demandoit pourquoi chis livre est escrit en roumans selon la raison de France, pour chou que nous sommes ytalien, je diroie que ch'est pour chou que nous sommes en France ; l'autre pour chou que la parleure en est plus delitable et plus commune à toutes gens. »

Les 25,000 étudiants de diverses nations qui fréquentaient alors l'Université de Paris contribuaient à répandre en Europe, parmi les classes instruites, une langue qui se perfectionnait rapidement dans ce commerce des esprits et se distinguait éminemment par les qualités qui font le charme de la conversation.

Les Croisades, cette popularisation du dévouement héroïque et religieux, durent prendre naissance où la chevalerie était née. Les deux premières furent prêchées en France par Pierre l'Ermite et par Saint-Bernard. Elles furent une glorification de la langue française et reculèrent les limites de sa domination. L'établissement de l'empire franc à Constantinople, le zèle des prêcheurs pour la conversion des infidèles, les nombreux croisés et les pèlerins portèrent leur idiome jusqu'aux extrémités orientales de l'Europe et jusqu'en Asie. Ici ils l'enrichirent à son tour par le contact avec les Arabes. Avant cette époque déjà, le long séjour des Arabes en Espagne avait fait passer dans l'idiome du pays bien des mots de leur langue riche et cultivée. Au XI^{me} siècle des chevaliers français entendirent en Espagne et en rapportèrent sans doute quelques-uns. Ainsi s'explique l'introduction d'un certain nombre de mots arabes dans le français ¹.

¹ 1^o Mots qui se rapportent à l'organisation sociale, à la religion et aux mœurs des Arabes : Sultan, sultane validé, pacha, schérif, alcade (Kadi, Kada, gouver-

Les Normands aussi propagèrent la langue française avec leurs conquêtes. Ils l'introduisirent comme langue officielle dans les pays soumis, par exemple, en Sicile et dans le royaume de Naples, en Angleterre principalement. De là le grand nombre de termes français dans le dictionnaire des lois et des tribunaux anglais, et même certaines phrases sacramentelles, méconnaissables à l'oreille.

Les poètes français voyageaient et plaisaient en tout pays par leurs fabliaux et leurs chansons ¹.

Par toutes ces causes la langue française, pendant le XIII^{me} siècle, était parlée à Naples, en Calabre et en Sicile, en Espagne, à Constantinople, en Syrie, en Palestine, en Chypre, dans la Morée; c'était la langue du beau monde d'Athènes et de la contrée environnante; elle fut parlée aux Assises de Jérusalem ². Ce vaste règne s'est perpétué dans les salons des nations cultivées. La civilisation doit d'ailleurs à la France la langue de la diplomatie et celle de la cuisine, deux provinces alliées.

Nous venons de raconter les destinées de la langue française jusqu'à la fin du XIII^{me} siècle et de mesurer l'étendue de son domaine dans ce premier âge de sa gloire. Notre chrestomathie étant destinée à faire connaître la langue et la prose des XIV^{me}, XV^{me} et XVI^{me} siècles, nous serons ici très-succinct sur les faits développés dans le corps de l'ouvrage.

Au XIV^{me} et au XV^{me} siècle, c'est encore parmi les historiens qu'il faut chercher les écrivains qui ont rendu le plus de services et fait le plus d'honneur à la langue française, tant le talent de bien narrer est naturel

neur); mufti, uléma, iman, islamisme, musulman, derviche, minaret, harem, sérail. 2^o Termes de science : mathématiques, astronomie, chimie : Algèbre (*Geber* nom d'un mathématicien arabe), chiffre (cyffer), aldébaram (étoile fixe de première grandeur dans l'œil du taureau), almicantar et amulcantarat (petit cercle parallèle à l'horizon), halo (couronne lumineuse autour des astres), nadir (point du ciel opposé au zénith ou point vertical), alidade (alhada, règle); chimie (ché-méia), alcali (kali, soude), alcool (kohol, subtil), rob (suc). 3^o Mots de la langue vulgaire : Coton, orange, séné, sucre, pastèque, gazelle, girafe, musc, alezan (alhhassan, cheval courageux et de bonne race), algarade, almanach, apanage, assassin (notre Lexique), babouche, bagatelle (bawathal), bazar, câble (chabal), châte, crible, felouque, horde, magasin (trésor), mascarade, matelas, mesquin, mirage, mousseline (de la ville de Moussoul, comme tulle de la ville de Tulle), récif ou rescif, salamalec, sophia, talisman, tarif, etc.

¹ Muratori rapporte un règlement des officiers municipaux de Bologne, de l'an 1288, par lequel il est défendu aux chanteurs français de s'arrêter dans les rues. *Antich. Ital.* II, c. XXIX, p. 16.

² *Du Cange, Gloss. med. Latin*, Præf. § 17. *Eichhorn, Gesch. der Literat.* II, 172, 173.

aux Français ! Le récit naïvement pittoresque fait tout le génie de *Froissart* ; sous sa plume habile la langue étale de nouvelles richesses. *Christine de Pisan*, historiographe de Charles V, s'est essayée dans le style périodique. *Alain Chartier* l'a perfectionné. Comme les versificateurs de son siècle, il se plaît quelquefois, même dans ses ouvrages sérieux, aux jeux de la parole, aux antithèses de mots et de sons. *Comines*, ainsi qu'il convient à l'historien de Louis XI, a la sévérité de langage et parfois la concision de Tacite, à lui appartient la palme de la langue française dans ces deux siècles ; il en a saisi le génie plus complètement que ses contemporains. *Olivier de la Marche* honora la maison de Bourgogne, et *Enguerrand de Monrelet* continua pesamment Froissart.

A l'exception du drame, sérieux ou comique, qui se développa au XV^{me} siècle par l'établissement de théâtres fixes, la poésie était épuisée. *Villon* la ranima en chantant sa vie désordonnée, quelquefois avec l'accent pénétrant du remords. Il vivifia la langue de la poésie par des emprunts qu'il fit à celle du bas peuple, où il était né. Chez une classe de versificateurs la langue fit tous les frais de la poésie en fournissant des consonnances pour des jeux de mots et de syllabes dont les combinaisons étaient toujours artificielles, souvent ridicules.

Clément Marot, héritier de cet art, s'en servit avec mesure et avec esprit. Il montra par son exemple comment les allitérations, les consonnances, les assonances, musique capricieuse des vers, peuvent servir la poésie quand elles sont l'écho de la pensée ou du sentiment. Marot fut le dernier poète de la période gauloise et le plus achevé. La perfection relative de son style et de son langage se ressentit de la grande influence dont nous allons parler et qui opéra une révolution dans le cours du XVI^{me} siècle.

C'est au milieu du XV^{me} que remonte l'origine de la *Renaissance*, grand événement, dont l'action remua le monde de la science, de la pensée, des lettres et de la parole dans les pays de l'Europe où elles étaient cultivées, en Italie avant tout, asile de la littérature et des beaux-arts, puis en France et ailleurs. Nous n'avons à parler ici que de la France et de sa langue. Quelques notions de la littérature latine surtout s'étaient conservées dans ce pays avec la langue romaine ; Charles V avait fait traduire plusieurs auteurs. Mais il y avait un grand espace à franchir pour arriver à la connaissance des deux littératures de l'antiquité et pour les répandre. Ce fut l'œuvre de l'enthousiasme et de la persévérance. Les génies de la Grèce et de Rome secouèrent le long sommeil du tombeau, ils reprirent vie, ils communiquèrent la vie. L'admiration, le labeur, le talent, le génie, tout sembla renaître sous le souffle d'un printemps spirituel : ce fut une *renaissance*.

La puissance et le charme des langues anciennes dans la bouche ou

sous la plume des orateurs, des poètes, des historiens, des philosophes, sacerdoce de la vérité et de l'idéal, ravirent les esprits des Français studieux. Une ardeur d'imitation s'empara surtout de la jeunesse, elle rêva des conquêtes au profit de la langue française. Toujours dans les choses humaines on rencontre, à côté de quelques esprits profonds, beaucoup d'esprits étroits, et près de l'enthousiasme la pédanterie. L'étroitesse pédantesque vit dans l'érudition un but, non un moyen, et dans l'étalage de l'érudition une suprême jouissance. Le grand nombre n'aperçut dans les écrits de l'antiquité que des formes et des mots ; bien moins saisirent l'esprit qui devait vivifier et régénérer la littérature et les langues modernes. Les premiers plaquèrent sur la langue française des mots grecs et surtout des mots latins, à la façon des médecins de Molière et de médecins plus modernes, ou à la façon de l'étudiant de Paris, dont Rabelais se moque. (Ci-après Chrestomathie.)

A Paris, quelques jeunes gens unis par la même ardeur pour l'étude de l'antiquité et pour la régénération de la langue française et de sa littérature poétique, concurent sur les bancs de l'école le projet d'une réforme si hardie. Le plus ardent et le plus estimé pour la supériorité de son esprit, *Pierre de Ronsard*, se mit à la tête de cette association ou *Pléiade*¹. Il conçut, avec Joachim Dubellay, âgé comme lui d'une vingtaine d'années, et comme lui poète, le dessein de proclamer une révolution dans la langue française qu'ils avaient déjà entreprise dans leurs vers. Dubellay en rédigea le manifeste, non sans l'inspiration de son ami. Il parut au milieu du siècle, en 1549. Nous le ferons connaître par des fragments insérés dans notre *Grand Recueil*.

Quoique nous ayons à nous occuper essentiellement de la prose, nous ne pouvons passer sous silence la réforme radicale tentée dans le langage de la poésie ; elle se rattache à la question du génie de notre langue. Deux qualités surtout manquaient à la littérature française avant la renaissance, au style en général et à la langue même, l'élévation le plus souvent, l'idéal toujours. La beauté des langues et des littératures de l'antiquité révéla ce défaut. *Ronsard*, en qui se personnifient les suprêmes efforts de l'école dont il était le chef, *Ronsard*, qui avait l'âme plus grande que le génie du poète, eut la pensée de doter la poésie et la langue du mérite qui leur manquait. Comme la plupart des révolutionnaires et des révolutions, la fougue l'emporta au delà du but, et, après lui, on dut ré-

¹ Du nom d'un groupe que l'on croyait être de sept étoiles, on appela *Pléiade* une réunion de sept poètes illustres sous le règne de Ptolémée Philadelphe. En France on désigna par la même dénomination sept poètes unis par la même tendance, *Daurat*, le professeur des autres, *Ronsard*, *Dubellay*, *Baif*, *Remi Belleau*, *Jodelle* et *Pontus de Thyard*.

trograder de quelques pas. Tout désireux de demeurer fidèle au caractère de sa langue¹, il le méconnut à quelques égards dans son ardeur à marcher sur les traces des anciens.

A l'imitation d'Homère et de Pindare, il créa des épithètes composées que notre langue repousse, excepté quand le poète, comme La Fontaine, sourit lui-même de la solennité épique de son ton. Ronsard nous présente les géants *serpent-pieds*, les centaures *dompte-poulains*, les poètes *mâche-lauriers*. Il y joint d'autres épithètes traduites du grec, ou, plus simplement encore, toutes grecques, comme dans ce catalogue des vertus de Bacchus.

O Cuisse-né, Archète, Hyménéen,
Bassare, roi, Rustique, Euboléen,
Nytélien, Trigone, Solitaire,
Vengeur, Manic, germe des dieux et père,
Nomien, double, hospitalier.
Beaucoup, forme, premier, dernier.
Leneau, Porte-sceptre, Grandian,
Lysien, Baleur, Bonime,
Nourri-vigne, Aime-pampre, enfant,
Le Gange te vit triomphant.

D'autres épithètes, pour n'avoir rien de grec, n'en sont pas plus françaises ; quand il appelle, par exemple, le temps un *vilain mangeard*, et qu'il parle de la gorge *yvoirine*, de la chanson *sacrée*, de la louange *enniellée*, et de la jeune fille qui fuit d'un pied *fretillard*.

Certains mots, dont le sens est changé, nous apparaissent aujourd'hui, dans leur emploi poétique, souverainement ridicules. *Perruque* a peut-être été aussi noble que *chevelure* ou *cæsaries*, qui en sont la traduction ; mais nous ne savons si le XVI^{me} siècle acceptait sans rire l'*astre perruqué de lumière* et *Apollon perruquier*, si alors l'*estomac pantois* valait un cœur palpitant, et si tous les lecteurs comprenaient que la *tortue babillarde* n'était autre que la lyre.

Les mots que Ronsard a tirés de racines françaises n'ont pas tous fait fortune ; l'oreille, la délicatesse du goût, le caprice peut-être ont repoussé *enfeuer*, *empierrer*, *renglacier*, *player*, *malader*, *pour garder enflammer*, *endurcir*, *glacer* ou *refroidir*, *blessar*, *rendre malade*.

Les métaphores conformes au génie d'une langue finissent par en devenir un élément ; la plupart même des expressions popularisées et des locutions proverbiales sont métaphoriques. En tous pays, le peuple se sert d'images qui donnent à sa pensée un corps visible ; mais les écrivains aussi, les poètes surtout, créent des métaphores qui finissent souvent par

¹ Ci-dessus, p. 17.

entrer dans la langue usuelle, quand elles ne sont pas contraires à son génie et au bon goût. Tandis que le style des vieux poètes français, dans le laisser-aller de la causerie, avait peu de couleur, Ronsard et ses adeptes aspiraient à la vivacité pittoresque des anciens. Mais ce poète novateur ne put faire admettre que *l'hiver enfarine les champs*, ni que la belle Hélène eût *la poitrine cuite d'amour*. Dubellay essaya vainement de nous conduire *jusqu'au ventre des dangers*, de nous faire redire que

Les dieux ont les *pieds de laine*
Mais ils ont les bras de fer,

pour exprimer qu'ils sont lents à punir, mais qu'ils frappent à la fin ; vainement aussi *enyvra-t-il l'esponge de sa muse de nectar* pour nous *désaiquir le soucy*.

Mais aux jours d'une heureuse inspiration, Ronsard a doté la palette de notre poésie de nouvelles couleurs, et la langue, de métaphores qu'elle répète depuis trois siècles. « Mille expressions neuves et fortes, dit M. Saint-Marc Girardin, dues à sa témérité, enrichissent le langage. Le premier il *ensanglante* les bois ; une *verte vieillesse*, une *rage acharnée*, une *tourbe qui frémit*, sont des expressions qu'il hasarde et qui se conservent. La rose s'environne *des plis d'une robe de pourpre* ; la châtaigne d'un *rempart épineux*. Chez lui, la vertu *s'allume*, la colère *s'élance*, le printemps *verdoie* ; il faut *cueillir la jeunesse* et *moissonner les plaisirs* ¹. »

Le même écrivain rend agréablement compte d'une autre tentative hasardée par un des compagnons de l'auteur de la Franciade : « Baïf, dit-il, avait peu d'esprit, beaucoup d'entêtement, un savoir indigeste, et l'aveugle confiance du pédantisme. c'est le plus dur, le plus barbare et le plus obscur des glorieux poètes de la Pléiade. Non content de faire imprimer un volume de lignes mesurées à la grecque, vers qu'il nommait *Baïfins*, et qui sont alcaïques, saphiques, sans être d'aucune langue ; de faire *fruitir* les arbres, *soleiller* les astres, et *titiller* l'amour ; il détruisit jusqu'aux caractères de notre alphabet, introduisit la double lettre *ou* (s) des Grecs, inventa des *triphthongues* pour l'embellissement de la grammaire ; et, changeant nos comparatifs et nos superlatifs, prétendit forcer ses contemporains à nommer un homme *plus savant* un *savantieur*, et une homme très-savant un *savantime*. Il faut entendre Dubellay, dans un sonnet assez ingénieux, persifler l'excès de ces travers érudits que lui-même avait favorisés. *Bravime esprit*, dit-il à Baïf :

Bravime esprit, sur tous excellentime,
Qui méprisant de vanimes abois

¹ *Discours sur la marche et les progrès de la langue et de la littérature françaises depuis le commencement du XVI^{me} siècle jusqu'en 1610*. Paris, 1829.

As devancé d'une *hautime* voix,
 Des *savantieus* la troupe bruyantime,
 De tes doux vers le style coulantime,
 Tant estimé par les *doctieus* françois
Justiment ordonne que tu sois
 Par ton savoir à tous *révérendime*.
 Oui, mieux que toi, *gentillime* poète
 (Heur que chacun *grandiment* souhaite !)
 Façonne un vers *douciment* naïf !
 Ah ! nul, de toi *hardieurement* en France
 N'a pourchassé l'*indoctime* ignorance,
Docte, Docteur, et Doctime Baïf !

Les poètes qui marchèrent dans la carrière ouverte par Ronsard, Desportes, Bertaut, La Fresnaye, doués de moins d'audace et de vivacité, évitèrent ses défauts et profitèrent de ses leçons. Tout à la fin du siècle et au commencement du XVII^{me}, un homme de la même tendance que lui, Du Bartas, introduisit dans la langue de la poésie la multiplicité des épithètes et même des épithètes composées :

En un autre escadron je voy le *peureux* lièvre,
 Le lapin *oublieux* et la *broutante* chèvre,
 La *laineuse* brebis.
 Mais le chien *garde-fort, garde-parc, garde-hôtel*.

Chez lui aussi on trouve des images forcées, mais tout auprès de grandes beautés de poésie et de diction.

A la suite des guerres d'Italie et des communications habituelles entre ce pays et la France, sous le regard aussi de Catherine de Médicis, des courtisans, tirant vanité de leurs campagnes d'au delà des Alpes, en avaient rapporté des modes, des usages et un langage affecté mêlé de mots italiens ; ils se piquaient même d'altérer par une prononciation italienne les vieux mots français. Henri Estienne, toujours à l'avant-garde pour la défense de la langue nationale, arrêta cet envahissement par un écrit solide et spirituel, ses deux *Dialogues du langage françois-italianisé*, composés avec l'approbation du roi Henri III et publiés en 1579.

Pendant ces vives évolutions du langage de la poésie, la prose se formait sur le modèle des anciens avec le bon sens qui est son caractère. Elle acquit de la fermeté, de la dignité, du nombre, s'appropriâ des tours latins, qui devinrent promptement français. C'était une réforme plus qu'une révolution ; la connaissance des prosateurs de l'antiquité accomploit ce que Joinville et Froissart avaient commencé ; des hommes moins heureusement doués qu'eux du génie de l'écrivain et du charme de l'imagination donnèrent pourtant à leur style et à leur langage une dignité alliée au naturel, souvenir de l'antiquité. Nous ferons connaître sous ce rapport les

deux frères du *Bellay*, *Guillaume* et *Martin*, auteurs de *Mémoires*. Une simplicité antique, une simplicité de bon goût distingue la prose et la langue de plusieurs guerriers qui nous ont laissé leurs *Mémoires*, avant tous de *La Noue-Bras-de-Fer*. Mais aucun de ces écrivains originaux n'atteignit la gloire d'un simple traducteur, en possession de tous les trésors de sa langue, *Amyot*.

Une catégorie particulière de prosateurs de ce siècle est comprise sous la dénomination d'*école gasconne*. La population de la Gascogne se distingue par la vivacité d'un esprit original, fécond en tout genre de saillies. Le philosophe *Montaigne* en est le type le plus complet et le plus aimable. Les saillies de la parole sont à l'unisson de celles de la pensée. Les Gascons ont des locutions et des mots à eux, incisifs comme leur accent, des tours plaisants ou caustiques ; leur imagination encline à exagérer déteint sur leur langage. Dans ce seizième siècle, où l'expression des pensées s'étendit avec l'horizon de l'intelligence, la langue française atteignit le plus haut point de richesse où elle soit jamais parvenue ; elle ne dédaignait pas alors les ressources lexicologiques des provinces propres à éclairer de nouveaux rayons de lumière une face de l'esprit. Par là nous apparaît dans sa gracieuse liberté l'esprit *prime-sautier* de *Montaigne* et du peuple gascon. La même nationalité se reconnaît dans les *Mémoires de Blaise de Montluc*, que *Henri IV* appelait la Bible du soldat. Dans cette Bible la charité a cédé sa place à l'impétueuse et naïve expression du plaisir d'un égorgeur militaire. Malgré cette couleur, la narration plaît par la verve. Nous aimons mieux nous arrêter ici que de poursuivre cette classe d'écrivains et de descendre.

Un grand fait se présente encore dans l'histoire de la langue française à la fin du XVI^{me} et au commencement du XVII^{me} siècle, c'est la contre-révolution provoquée par les excès où se porta la révolution opérée par *Ronsard*. Toute révolution, en politique, en religion, en littérature, a besoin d'une force d'impulsion qui, faute de savoir se modérer, la pousse au delà des limites de la raison et l'égare :

Vis consilii expers mole ruit sua ¹.

Le bon sens réclame ; s'il est doué d'énergie, il réagit ; si la passion s'en mêle, elle l'égare à son tour. Tout comme une révolution ne peut s'opérer, si elle ne se fonde sur la nature des choses et sur un besoin réel, il est impossible qu'une contre-révolution s'accomplisse sans adopter ce qui, dans la révolution, était fondé sur la vérité.

Un Normand né en 1555, et qui vécut jusqu'en 1620, *Malherbe*,

¹ Hor. Lib. III, Od. 4.

brusque, dur, impérieux, ne ménageant ni les personnes ni les convenances, s'était pris de passion pour la langue française ; il employa sa vie principalement à l'épurer, à la limer, à la perfectionner. Il lâchait la bride à son humeur critique même à la cour où Henri IV (roi de 1589 à 1610) avait introduit par son exemple le langage et l'accent gascon. Il entreprit de *dégasconner* la cour, comme il s'exprimait. Sa rigueur à l'égard de la pureté du langage alla si loin qu'à l'article de la mort il reprit sa garde-malade. Il fit une guerre acharnée aux innovations de Ronsard. Un exemplaire de ce poète était posé habituellement sur sa table ; il y effaçait au fur et à mesure les mots et les locutions qui lui déplaisaient. Il finit par le biffer tout entier. Cette condamnation déraisonnable d'écrits dont souvent une page renferme plus de véritable poésie que tout le volume de Malherbe, signale l'exagération de sa fougue critique.

Malheureusement, cette proscription prononcée par « le tyran des mots et des syllabes, » comme on l'appelait, n'atteignit pas seulement Ronsard, mais la belle et riche langue du XVI^{me} siècle. Malherbe professait le respect pour le caractère natif de la langue du peuple ; il trouvait en même temps, comme ses prédécesseurs immédiats, une source principale de l'élégance du français dans ses rapports avec le génie du latin : il n'en plaça pas moins sur son lit de Procruste la langue de Rabelais, d'Amyot et de Montaigne.

Le despotisme réussit quand il s'allie avec l'audace, même dans un esprit étroit qui prend l'étendue de son égoïsme pour celle de ses idées. Aidé par la réaction qu'avaient provoqué les prétentions et la renommée exagérée de Ronsard, Malherbe accomplit sa contre-révolution. La France adopta la langue mutilée, mais polie, qu'il lui recommanda. Dès lors, de plus en plus on abandonna au peuple les locutions populaires, si fréquemment recommandables par leur énergie ou leur grâce, et l'on érita les mots et les expressions qui exhalaient un parfum d'antiquité. Il en est résulté que la langue de la grande moitié du XVII^{me} siècle est en partie une langue morte, que des critiques de renom l'interprètent parfois aussi faussement que les commentateurs font les auteurs grecs et latins.

Toutefois, contre une réforme si étroite, quelques hommes du XVII^{me} siècle protestèrent de fait par la liberté du génie, c'étaient Corneille, Bossuet, Molière et La Fontaine. Avant eux, Régnier, admirateur de Ronsard, unissant, avec l'aisance du génie poétique, l'imitation des anciens au caractère naïf de la langue française, qu'il aimait d'une passion plus éclairée que Malherbe, fit éclore de la sève de cette langue des fleurs et des fruits merveilleux. Lui aussi, adversaire et rude censeur de Malherbe, travailla au perfectionnement de « l'instrument ailé de la poésie, » comme Schiller l'a appelé, mais en conservant à l'idiome national le piquant de

la liberté gauloise et, parmi ses douceurs et son miel, une savoureuse âpreté de goût du terroir. En s'attaquant à la réforme de Malherbe, il fit voir par son exemple comment la langue pouvait se perfectionner et conserver ses qualités natives¹.

Malherbe fut rarement poète et jamais sans effort. Mais il introduisit dans la langue de la poésie et dans le mécanisme de la versification des changements que l'on a tous adoptés comme des améliorations. Ils ont été sanctionnés par Boileau dans ce code du classicisme qui, sous le nom de l'*Art poétique*, a gouverné sans partage le Parnasse français durant près de deux siècles. Il a résumé en quelques vers, sans cesse répétés, les services rendus par Malherbe et que les littérateurs français redisent avec une infatigable reconnaissance².

¹ Voy. particulièrement la *Satyre XI*.

² Enfin Malherbe vint... *Art. poét.* Ch. I.



GRAMMAIRE

INTRODUCTION

En abordant la question de la variété et de l'unité de la langue qui finit par être la langue française, rappelons-nous les faits suivants : la vaste étendue du territoire de la Gaule ; les trois peuples divisés en un grand nombre d'Etats, qui l'habitaient à l'époque de l'invasion romaine ; les différences de langue ou tout au moins de dialectes qui les séparaient ; la proportion inégale suivant les contrées, dans le mélange des indigènes et des vainqueurs ; les peuples germaniques divers parlant divers idiomes, qui se jetèrent sur la Gaule et s'y établirent ; les Franks, par exemple, au centre et au nord, les Goths au sud-ouest, et les Burgundes à l'est.

Pour peu qu'on ait observé le langage d'une population répandue sur vingt lieues carrées, on conclura de ces faits que si la langue romane se forma dans toute la Gaule par un procédé analogue de décomposition et de recomposition, ce procédé dut amener des résultats d'une variété conforme à tant de diversités de constitution physique et intellectuelle, de caractère, d'habitudes et de langage. On en conclura aussi que la prétendue unité d'une langue romane, qui, au moyen âge, aurait précédé la

formation des langues néo-latines, est un rêve de savant¹. Ce qui a précédé, ce qui précède partout l'unité littéraire du langage, c'est la variété populaire, fait constant, toujours subsistant dans les patois de tout pays, quelque limité qu'en soit le territoire.

Un homme qui a étudié à fond et d'une manière peut-être plus complète qu'aucun autre la langue française aux XII^e et XIII^e siècles, parce qu'il a connu les travaux de tous ses prédécesseurs, M. Burguy a consigné ce résultat de ses études : *Au XIII^e siècle, il n'y avait en France que des dialectes ; plus tard, il y a une langue française et des patois*². Ainsi donc dans ce XIII^e siècle, si riche en poètes et qui s'ouvre par la cour brillante de Philippe-Auguste, où les tournois poétiques étaient une des splendeurs de la chevalerie, la langue française n'existait pas encore *une* et fixée, mais elle flottait incertaine sur les ondulations sonores de la poésie au gré des inspirations, des sensations et des caprices des chantes normands, bourguignons ou picards.

C'est donc avec grande raison que le XIV^e siècle a été choisi comme point de départ pour ce recueil et pour l'étude élémentaire du vieux français ; c'est l'époque où la langue commence à se fixer, où, à la suite du tourbillonnement des dialectes, les sédiments descendent au fond, et au-dessus coule la masse pure, limpide, à la fois transparente et profonde des flots entraînants de la langue française. Rien n'est par conséquent plus conforme à la nature des faits que de commencer à cette époque l'exposition des lois de la langue, en les reliant toutefois, même dans un abrégé, à leur origine latine, par l'intermédiaire des deux siècles qui ont précédé.

Remarquons préliminairement un trait qui sépare profondément la langue du XIV^e siècle de celle des siècles antérieurs, et marque une ère nouvelle, c'est *la plus grande fixité des formes lexicologiques et grammaticales*, sans préjudice toutefois des différences dialectales et de la variété orthographique. Quelques exemples donneront une idée de l'incertitude précédente.

¹ Ce système est pourtant celui de M. Raynouard : *Choix de poésies des Troubadours*, t. I, Introd. xvi-xxi ; *Lexique roman*, t. I, dans les *Recherches philologiques sur la langue romane*, t. II, dans l'Introduction.

² *Grammaire de la langue d'Oïl*, ou *Grammaire des dialectes français aux XII^e et XIII^e siècles*. Berlin 1853, t. I, p. 14, n° 2.

Suivant les lois de mutation de *ou*, *o* et *u*, des consonnes liquides entre elles, de *g* et de *v*, de *b* et de *v*, mutations usitées dans le latin et les langues qui en dérivent, tout comme dans les idiomes germaniques, et ajoutant à la cause naturelle du jeu des organes de la parole, les habitudes particulières à une race, parfois le **caprice**, qui a son rôle dans l'histoire des langues, nos ancêtres ont fait du substantif latin *vulpes* ou *vulpis*, le renard : *voorpis*, *voorpiz*, *voorpil*, *volpil*, *werpis*, *werpiz*, *werpil*, *verpil*, *werpille*, *gopil*, *gorpil*, *gorpis*.

De *caballus* on forma *caval*, *ceval*, *cevaus*, *cevaux*, *cavax*, *ceviaux*, *cevieux*, *cheval*, *chevaus*, *chevaux*, *chevax*, *chaviaux*, *cheveux*.

Avec, de *ab hoc* s'écrit *aveuc*, *avæuc*, *avieuc*, *avoec*, *avuec*, *avecque*, *avecques*, *aveucques*, *avoecques*; — *avecque* chez Corneille encore, Molière et La Fontaine.

L'article déterminant se présente sous les formes suivantes (Burguy, I, 46) :

SINGULIER.

	Masculin.	Féminin.
Sujet :	Li, l'	Li, la, lai.
Régimes	{ Del, deu, do, dou, du.	De la, delai.
indirects :	{ Al, au, ou, el, eu (u, o, on)	A la, à lai, ai lai.
Régime dir. :	Lo, lou, le, lu.	La, lai.

PLURIEL.

Sujet :	Li.	Les, li.
Régimes	{ Des.	Des.
indirects :	{ As, es, aus (ens).	As, es.
Régime dir. :	Les (los).	Les.

Le dialecte picard n'a point de formes distinctes pour les deux genres.

Nous prenons un dernier exemple de cette variété dans la flexion des verbes. Il nous est fourni par *Roquefort*, *Gloss.* II, 729, 730.

Volsir, *vosir*, *voulsir*, *vossir*, *voussir* : *Vouloir* (de *velle*) ; d'où *volst*, *volt*, *voult*, *vot*, *vout*, *veut* (*vult*) ; *vols*, *vous*, *veux*, (*volo*) , *volz*, *vouz*, *voulus* ; *voloit*, *vulait* ; *volroit*, *voulroit*, *voudroit* ; *volront*, *voulront*, *voudront* ; *volrent*, *voudrent*, *vouldrent*, *voulurent*

(*voluerunt*) ; *volsisse, voussisse, aurais voulu (voluissem) ; volsistes, vossistes, voulûtes ; volsist, volxit, vossist, voulsit, vousist, vousit, voulsisse, voulût, eût voulu ; voussissiez, voulussiez, eussiez voulu ; vossistent, volxistent, voulsissent, qu'ils voulussent, qu'ils eussent voulu ; vorroie, je voudrais.*

Ce sont des rudiments d'une langue qui nait ; ce n'est pas encore une langue disciplinée.



GRAMMAIRE

§ 1. — La grammaire précède les grammairiens. Les langues se forment selon des lois inhérentes à l'esprit humain, et selon ce tour de l'intelligence qui constitue l'esprit d'une nation et forme l'élément essentiel du caractère national. Ces lois du langage, fondées sur une logique instinctive, s'établissent et se perfectionnent par le peuple et surtout par ses écrivains. Elles constituent une grammaire latente, en attendant que la culture intellectuelle dirige la réflexion sur cette partie de la vie du peuple. Dans la formation de ce monde intellectuel qu'on appelle une langue, le chaos précède la lumière, les éléments sont en confusion ; puis de leur mouvement même, de leur tourbillonnement naît peu à peu un travail d'assimilation et d'ordre, une régularisation dirigée par la raison, cette conscience de l'entendement.

Dès le XII^{me} et dans le cours du XIII^{me} siècle, quelques règles furent suivies et reconnues, par exemple celle de la terminaison du nominatif singulier en *s*, à l'instar du latin *filius*, *mons*, *fructus*, *dies* ; la flexion des verbes fut déterminée. Mais dans bien des parties régnait une variété qui tenait de l'incertitude. L'histoire et les principes de la formation de la langue dans ces deux siècles sont le sujet d'ouvrages savants dont les auteurs ne sauraient être honorés de trop de reconnaissance.

Au XIV^{me} siècle la langue est déjà mieux assise, plus régulière, plus une. C'est pour le fond notre langue, avec sa marche logique,

ses formes grammaticales et sa syntaxe, à quelques différences près. Ces différences sont moins considérables dans la grammaire que dans la lexicologie. Nous nous attacherons essentiellement à les signaler dans les règles suivies par les auteurs depuis le XIV^{me} siècle jusqu'au commencement du XVII^{me}. Pour tout le reste, nous proclamons ici l'identité de l'ancienne grammaire et de celle qui subsiste encore aujourd'hui.

CHAPITRE PREMIER.

ORTHOGRAPHE.

§ 2.— Dans les langues dont l'écriture est alphabétique, c'est-à-dire fondée sur l'analyse des sons, le premier objet de l'écriture et par conséquent de l'orthographe, est de reproduire les mots tels qu'ils frappent l'oreille. Mais aucune langue ne possède autant de signes que de sons ; on y supplée par des combinaisons de lettres plus ou moins arbitraires. C'est une cause de variété dans la représentation de la parole. La prononciation subit avec le temps et les circonstances des changements, dont les uns amènent des modifications de l'orthographe, et les autres se concilient tant bien que mal avec les anciennes habitudes orthographiques.

Du XIV^{me} au XVI^{me} siècle, l'orthographe se présente à nos yeux avec une incertitude, une variété, une inconséquence, qui dérouteraient les élèves, s'ils n'en étaient pas avertis dès l'entrée. Les mêmes auteurs nous offrent toutes les variétés que nous énumérerons tout à l'heure.

L'étude des littératures anciennes, dont les faibles commencements remontent au XIV^{me} siècle et principalement au règne de Charles V, dit le Sage, et qui fut une des passions dominantes de la fin du XV^{me} et de tout le XVI^{me}, chargea l'orthographe des fruits de l'érudition en introduisant dans la langue des mots latins

et dans l'écriture des lettres de source latine, qui se prononcèrent d'abord, ensuite s'effacèrent dans la langue parlée, mais demeurèrent dans la langue écrite, comme souvenir de l'étymologie. Dès lors est née et a continué dans le domaine de l'orthographe la lutte entre l'élément historique et l'élément phonétique. Les ouvrages les plus autorisés de notre temps n'ont pu mettre fin aux contradictions et aux inconséquences provenues de cette lutte.

Notre travail devant faire connaître la langue telle qu'elle a existé, la reproduction des variétés de l'orthographe est une condition de la fidélité historique. On trouvera donc dans nos textes les diversités suivantes, souvent à peu de distance ou dans la même période.

§ 3. — 1. *Echange de voyelles et de diphtongues.*

Espagnol, Espaignol; accompagner, accompaigner; gagner, gaigner; Bretagne; montaigne; parfaict, parfait, perfect; angin, engin; plain, plein; rang, reng.

Regle, regler, reigle, reigler; estrener, estreiner.

Païs, pays; il plaise, playse.

Seigneurie, signorie, signorie.

Ami, ni lui, voiage, envoie, moiën; plus habituellement àmy, cecy, ny, fourny, moy, roy, joye, j'ay, oyseau, yvre, nuyt.

Receu, leu, peu, veu, je peusse.

Cœur, cuer; nœud, neud; œuvre, œvre; — seur, sœur.

Garantir, guarantir; angoisse, anguoisse.

Soul, saoul; pou (peu); repoux (repos); souffire (suffire).

Voir, veoir.

Ombre, umbre; calumnie.

Oreille, aureille.

Dangier, meilleu (milieu).

Voyelle ajoutée.

Souspeçon; derrenier.

§ 4. — 2. *Echange de consonnes.*

Offenser, offencer; menasser, menacer; il face.

Ambaxadeur, palaix, fixation (fiction); il mancât, Afriquain.

Quand, quant, quans.

3. Consonnes simples et doubles.

Avaler, avaller; abatre, abattre; arondeles, arondelles; suite, suite; peine, peinne; saouler, saouller; abatu, abbatu; publique, publique; moquer, mocquer.

4. Consonnes étymologiques.

*Endebté, double, obmettre, sous, subject.
Dict, faict, poinct, poitrine, saint, lict, il luict.
Advertir, adviser, avocat, advouer, nud.
Besoing (besogne, bisogno), loing (longe), ung (unicus), cognoistre, cognu, inconnu, reconnu.
Faulx, fausse, doulx, deffault, hault, coupable.
Recevoir, recepte, neveu, niece.
Science, sience, sçavoir, savoir.
Havoir, heu, cholere, eschole, thrésor.
Aspre, nostre, chastier, honneste, fust (subj.), espine, estrangler, esponge, mesme, chascun, fresche.*

5. Consonnes superflues non justifiées étymologiquement.

Moings, heuroux, regreter, congnoistre, cigongne, autheur, authorité, habandon, vehu, participe de veoir.

6. Omission de consonnes étymologiques.

Omne, onneur, orloge.

7. i et j, — u et v l'un pour l'autre.

ie, ioly.

Vne, quelqu'en; — auoir, pouvoir, pouuoit.

8. Le g mis devant a, o, u, avec le même son que devant e et i.

Il manga, je vous chargai.

§ 5. — Signes orthographiques.

Cette dénomination comprend les *accents*, le *tréma*, la *cétille*, l'*apostrophe* et le *trait d'union*. Les écrivains français antérieurs à 1530, n'avaient aucune idée de ces signes; ils n'en firent jamais usage. Jacques Dubois, dit Sylvius, auteur de la première grammaire proprement dite publiée en France, en 1531, imagina des signes de cette nature, un peu différents des nôtres, pour la forme

et l'usage¹. Le peu de ces auxiliaires de l'orthographe, que des éditeurs, soigneux de reproduire fidèlement les textes anciens, y ont introduits, forment un anachronisme utile pour l'intelligence des lecteurs modernes. Les écrivains du XVI^{me} siècle en firent d'abord un usage très-limité : Rabelais, seulement de l'apostrophe et de l'accent aigu sur l'e final accentué ; Amyot y ajouta l'accent grave sur la préposition à, et le tréma : *flouët, païs*; Montaigne va un peu plus loin. Mais cette partie de l'histoire de notre langue exige encore une étude spéciale des manuscrits et des éditions publiées du vivant des auteurs.

Quelques observations seulement.

L'accent circonflexe n'existait pas ; on n'en avait besoin ni pour remplacer l's, qui alors subsistait dans l'écriture : *teste* (tête), ni pour marquer la longueur d'une syllabe, qu'alors on ne contractait pas ; on écrivait *aage, eage* (âge), *roolle* (rôle).

L'accent grave servait à distinguer de leurs homonymes les mots à, là, et leurs composés *delà, voylà, où*. On ne le mettait jamais sur l'e ; on écrivait *tres, pere*. — *Après* est dû aux éditeurs.

Le z final, très-usité, dispensait de l'accent sur l'e de la dernière syllabe : *procez, progresz*.

L'e ne s'accentuait guère au commencement et au milieu des mots. On lit dans les éditions de Montaigne, *aisément, nommément, réservément* ; l'authenticité de cet accent a peut-être besoin d'être prouvée.

Le tréma, plus employé que maintenant, se voit où nous ne songerions pas à l'employer ; dans *loüer, loüable, advoüer*.

Il semble indiquer une prononciation différente de la nôtre dans *cogneuë, euë, queuë, il secouë, fuër* (quelquefois), *païsant* (paysan).

La cédille était connue au XVI^{me} siècle ; mais l'orthographe la rendait quelquefois inutile là où elle nous est nécessaire : *commencea, perceant*.

L'apostrophe n'existait pas avant 1530 ; on écrivait *lan, limpression, cest, deglise, jay, quil*, quelquefois sans élision *que il, que on, de y mettre, si il*, ce qui n'empêchait pas que l'élision ne se fît sentir dans la prononciation.

¹ *Jacobi Sylvii in linguam gallicam Isagoge, una cum ejusdem Grammatica latinogallica. Parisiis 1531, in-4^o.*

Durant la même période, on écrivit sans apostrophe les contractions *mame* (ma ame), *mamour*, *mamie*.

Dans le cours du XVI^{me} siècle, on prit l'habitude d'écrire l'*ambition*, *n'en*, *n'emprunter*, *d'un*, *m'amie*, — *r'avoir*, *nostr'aise*, *encor'un*, *de bonn'heure*, *un'affection* (plus rarement), même *tout'une*, *n'aguerres* (il n'y a guère).

Le *trait d'union* servit aux écrivains du XVI^{me} siècle à lier les éléments des *mots composés* ; mais quelquefois ils les écrivaient séparément sans ce lien ; d'autrefois ils les réunissaient en un mot unique. Vous découvrez ces diverses manières dans le même livre, à la même page : *Souz-rire*, *soubs-rire*, *bon-heur*, *bonheur*, *clairvoyance*, *bien-vueillance*, *bien-facteur*, *quinte-essence*, *en-hault*, *avant-que*, *au par-avant*, *long temps*, *oultre cuidance*, *la plus part*, *la pluspart*, *tousjours*, *toutes voies*, *toutes-fois*, *toutes fois*, *autres fois*, *quoy que*, *puis que*, *par ce que*, *ce pendant*, *cependant*, *mal encontreux*, *malplaisant*, *entresemer*, *arcboutant*, *dequoy*, *parquoy*.

§ 6. — Ponctuation.

Avant les écrits des premiers grammairiens, on faisait usage de la ponctuation, mais au hasard, pour la seule commodité, sans lui donner pour base l'analyse logique. Les signes se bornaient à trois : le *point*, la *virgule*, et le *deux-points*, employés indistinctement, et, semble-t-il, au hasard. Qu'on en juge, ainsi que de l'absence de tout signe orthographique, par quelques lignes de Tory de Bourges, imprimeur-libraire à Paris, et auteur d'un livre publié en 1529.

« En deux Caietz (cahiers) a la fin sont adiouxtees Treze diuerses facons de Lettres. Cest ascauoir. Lettres Hebraïques. Greques. Latines. Lettres Francoises. et icelles en Quatre facons, qui sont. Cadeaulx. Forme. Bastarde, et Torneure. Puis ensuiuant sont les Lettres Persiennes. Arabiques. Africaines. Turques. et Tartariennes. qui sont toutes cinq en vne mesme Figure Dalphabet. »

« Sil eust vouluntiers enseigne cela : Mille autres hommes eussent depuis luy fait mainctes belles et bonnes Operations qui ne sont pas faictes : et ne seront iamais. »

Dans le cours du XVI^{me} siècle, on imagina le *point-virgule*, mais on en fit peu d'usage, le *deux-points* le remplaçant, il servait com-

modément à tout, excepté à séparer l'annonce d'un discours du discours même; là on mettait un point. « Il commença à semer ces propos parmi les jeunes hommes. Qu'il ne falloir point, etc. » (Amyot). Pasquier de même très-fréquemment. Il termine aussi par un *point* un membre de période qui n'a pas un sens fini, par exemple, une proposition incidente ou subordonnée, précédée d'un autre point, qui la sépare de la proposition principale. Souvent après un point, les écrivains commencent une nouvelle période par le pronom relatif. — Ces exemples d'imperfection suffisent.

La *Grammaire proprement dite* comprend deux parties, la *Lexicologie*, qui traite de la nature et de la forme des mots, et la *Syntaxe* qui traite de leurs rapports et de leur combinaison. Pour l'une et pour l'autre, nous renfermant dans notre objet, nous n'exposerons pas une théorie, mais seulement des faits par lesquels l'ancienne grammaire différait de celle qui a prévalu.

CHAPITRE II.

LEXICOLOGIE.

SUBSTANTIF.

§ 7. — Beaucoup de substantifs ont des formes et des terminaisons diverses, dont les unes sont plus anciennes, les autres plus nouvelles : *Flour*, fleur, par exemple, ne se trouve plus après le XIV^{me} siècle. Notre *Lexique* renferme de nombreux exemples de cette variété de formes.

GENRE.

Masculins qui sont aujourd'hui féminins.

Affaire, alarme, aventure, cymbale, dot, erreur, estude, extime, malice, noblesse, œuvre (dans un sens général), *rencontre, orloge*.

Féminins qui sont aujourd'hui masculins.

Amour (même quand il ne s'agit pas de sexe), *art*, *comté*, *doute*, *duché*, *espace*, *mésaise*, *navire*, *poison*, *reproche*, *reste*, *guide*, *mensonge*, *soupçon* ou *souspeçon*, *quelque chose* « qui ne fut fondée, » *honneur*, *ordre*, *voyage*, *murmure*.

Plusieurs mots de ces deux classes sont des deux genres.

Gens, précédé d'un adjectif, est masculin et féminin : *tous gens* ; *moult belles gens d'armes*.

Quelques substantifs sont d'un autre genre qu'aujourd'hui parce qu'ils ont une autre forme : *une deffaulte*, *toutes les revenues du comte*.

NOMBRE.

§ 8. — Au XIII^{me} siècle, l'addition de l's final à un substantif désignait le nominatif singulier et l'accusatif pluriel. Cela subsista pendant une partie du XIV^{me} siècle. Au milieu de celui-ci, l's ajouté au substantif qui ne se terminait pas par cette consonne ou par une consonne équivalente ne servit plus qu'à marquer le pluriel.

Les substantifs en *ant* et *ent* formaient leur pluriel par l'addition d'un *s*, avec ou sans retranchement du *t*, *gens* et *gents* ; *scavans* et *scavants* ; *entrelassemens* et *entrelasements*.

On rencontre des pluriels maintenant inusités, tels que les *folz*, les *ayeuls* (dans le sens d'ancêtres ou aïeux).

La langue du XVI^{me} siècle, enrichie et spiritualisée, comme la pensée, par l'étude des littératures anciennes, s'est approprié des latinismes souvent commodes, presque toujours élégants : tels sont les pluriels de noms abstraits, proscrits depuis par la grammaire¹, et poursuivis par les critiques². Ils sont commodes pour exprimer une vertu ou une qualité considérée chez plusieurs personnes, ou dans diverses applications, ou qui se produit dans diverses occurrences, comme on le voit dans ces exemples : « Les rois doivent mesnager leurs vies et leurs *honneurs*. » Brantôme. (*Honneurs* ne s'emploie plus que pour des charges et des dignités.) « J'en

¹ *Grammaire des Grammaires*, chap. 1, art. 2. *Substantifs qui n'ont pas de pluriel*.

² Voltaire, *Commentaire sur le Théâtre de Corneille*, *passim*.

ai entendu dire de grands *biens*. » Brantôme. — « Les vieux soldats qui avaient connu ses armes et ses *raleurs*. » Id.

Nous pourrions remplir des pages de citations de Corneille, de La Fontaine, de Molière, de M^{me} de Sévigné, de Bossuet, où des substantifs abstraits sont employés au pluriel avec une élégance qui charmait ces esprits et leurs contemporains, mais que Voltaire, Charles Nodier et M. Auger dénoncent comme des contraventions.

ARTICLE.

ARTICLE DÉTERMINANT.

§ 9. — Au nominatif et à l'accusatif *li* ou *ly*, très-usité dans le XIII^{me} siècle, l'est quelquefois encore dans le XIV^{me}, principalement en Picardie et en Lorraine. Mais ce fut dans ce siècle que *le* remplaça définitivement *li*.

Au féminin *le* quelquefois pour *la*, *le Royne*.

Au génitif masculin, *dou*, rarement. « Le dit *dou* Florin. Le débat *dou* cheval et *dou* Levrier, » titres de deux poèmes de Froissart.

Datif masculin singulier *al*, *ou*, *on* : « L'on le tenoyt *on* berceau. »

Datif pluriel, *es*, *ens es* : « En *es* chasteaux et *ens es* fortes villes. » Froissart.

ARTICLE NON DÉTERMINANT.

Un et *ung*, celui-ci même au féminin : « *Ung* autre loi civile. » Au féminin : *ungne*.

Uns au masculin se lit encore au XVI^{me} siècle.

ADJECTIF.

ORTHOGRAPHE.

§ 10. — Un adjectif fréquemment employé dans les narrations et dans la pratique et répété jusqu'à blesser le sentiment de l'élé-

gance, le dit, le dict, s'écrivait ordinairement avec l'article comme un seul mot, *ledit, ledict, laditte, ladicte*.

Les adjectifs terminés en *au* prennent parfois au singulier l'*x* dont nous avons fait la marque du pluriel : « Il était nouveaux. » Cet *x* est resté probablement de l'ancienne orthographe où il remplaçait l'*u*, mais non dans la prononciation, *noviax*, comme *Diax*.

Les adjectifs de nation s'écrivaient avec une majuscule, comme cela s'est pratiqué jusqu'à la fin du dernier siècle : « Un gentilhomme François. »

Les adjectifs terminés en *e* muet, perdent quelquefois cet *e* sans élision et sans apostrophe : *habil, fidel*, dans Brantôme.

DOUBLE FORME.

Quelques adjectifs ont deux formes, *bel* et *beau*, *nouvel* et *nouveau*, *vieil* et *vieux*. Nous n'employons au masculin, la première de ces formes que quand l'adjectif précède immédiatement le substantif avec lequel il s'accorde et que celui-ci commence par une voyelle ou un *h* non aspiré. Autrefois, il s'employait dans tous les cas possibles. « Il n'y avait aucune chose *de nouvel* contre lui. » Froiss. — « Il fait *bel* apprendre. » — « Dionysius *le vieil*. » Montaigne. — « Auteurs *vieils* et nouveaux. » Id. — « Nyl plus jeune refuse à philosopher, ny le plus *vieil* s'y lasse. » Id. — Cette forme s'est encore conservée au commencement et dans la première moitié du XVII^e siècle; Malherbe a dit : « *Vieil* comme je suis » et Corneille : « Tout *vieil* qu'il est. »

GENRE.

§ 11. — Les adjectifs dérivés d'adjectifs latins, qui sont les mêmes dans les deux genres, ceux qui se terminent en *is* et en *ens*, restaient souvent les mêmes au masculin et au féminin. Cette règle a été découverte par M. Ampère ¹. *Quel chose*; *robe cert*; *fors corroies*; *preus* (prudens); *raillant* (valens).

L'adjectif *grand* ou *grant* est de beaucoup le plus usité sous cette forme : « *Grand* cure; *grand* foison : il gasta *grand* partie du royaume d'Angleterre; *grands* prouesses; *grands* appertises;

¹ *Histoire de la formation de la langue française*, ch. v, Paris, 1841, in-8.

grands guerres; les *grands* entreprises et les *grands* faits d'armes. La plus *grant* et *puissant* bouticle. » Ol. Maillard. — M. Génin établit pour cet emploi de *grand* deux conditions : 1° que l'adjectif fût immédiatement uni au substantif; s'il en était séparé, ne fût-ce que par l'article, il rentrait dans la classe commune : « Or fu *grande* la noise. » 2° Que l'adjectif précédât le substantif. On trouve cependant des exemples qui dérogent à cette seconde condition, dans Froissart : « Cognées *grands* et bien tranchans. »

Royal et son autre forme *royaulx* servent également pour le masculin et le féminin : la *Court royal*; une *vierge royaulx*; de là cette expression conservée au palais :

J'obtiens *lettres royaulx* et je m'inscris en faux.

Les Plaideurs.

Parfois le féminin se forme plus sur la prononciation que sur l'orthographe : « *nud* sur la terre *nue*. » Montaigne.

Parfois on tenait compte de toutes deux : *naïfve* et l'adverbe *naïfvement*; *griefve*.

Le vieux français avait des adjectifs dont il n'est resté que quelques traces dans notre langue : *Mal*, *male*; *male renommée*. Il s'est conservé dans : *Bon an*, *mal an*; *bon gré*, *mal gré*; *malheur*, *malefaim*, *malepeste*. *Mi* n'est plus en usage que comme particule dans la composition de quelques mots : à mi-côte; mi parti. Nos vieux auteurs disent : « à *mie-chemin*; chacun luy contribua *demie-livre* de froment; à *mie-nuit*. »

DEGRÉS DE COMPARAISON.

§ 12. — Le latin avait pour le comparatif et le superlatif des formes nées d'une simple modification de la terminaison de l'adjectif. Pour quelques adjectifs très-usuels, cette différence de forme était plus considérable en latin; elle le fut ou l'est encore en français. Au comparatif : *Bon*, *meillor*, *mieldre*, *mieudre*, meilleur.

Mauvais, *pejor*, *pejour*, pire.

Grand, *greigneur*, *greigneur*, (Froissart); *major*, resté dans *major*, *tambour-major*, *major-dome*.

Petit, *minor*, mineur (Jacques le mineur); *meindre*, moindre.

La forme particulière du superlatif à la manière du latin était en

usage au XII^e et au XIII^e siècle. On a vu dans notre Introduction (pag. 48 et 49) l'essai malheureux que fit Baïf au XVI^e pour la ressusciter. *Grandissime* se lit dans Montluc. Hors ce mot, il ne s'est conservé que dans les titres *généralissime, illustrissime, révérendissime, sérénissime*.

Le français, comme toutes les autres langues romanes, forme le comparatif et le superlatif à l'aide d'un adverbe dérivé de *plus* ou de *magis*, et qui en a la signification, ou bien à l'aide de *moins*. Au superlatif, ce mot est précédé le plus souvent de l'article déterminant. Dans le français moderne il l'est toujours : *le plus savant*; dans le vieux français cet article peut se supprimer. « Il assembla une troupe *de plus légers* Gaulois, et qui plus avoient accoutumé de gravir ès montagnes. » Amyot. — « Elle soudain, me sçachant là, m'envoya deux des gentilshommes *plus apparents* qui fussent demeurez là. » Marg. de Valois. Au XVII^e siècle encore, les exemples abondent dans Malherbe, Regnier, Corneille, Molière, Bossuet. On en voit un même dans Racine.

Disons ici que le superlatif des adverbes se forme également par *plus* ou *moins* au lieu de *le plus* et *le moins*, ou par un équivalent. « S'accrochant comme *mieulx* ils pouvoient. » Amyot.

Dis-moy qu'est-ce qu'on doit *plus chèrement* aimer
De tout ce que nous donne ou la terre ou la mer?

REGNIER.

Ce Dieu touche les cœurs lorsque *moins* on y pense.

CORNEILLE.

« Quatre cent mille soldats qu'elle (l'Égypte) entretenoit, étoient ceux de ses citoyens qu'elle exerçoit avec *plus* de soin. » Bossuet. — « C'est le succès que l'on doit *moins* se promettre. » La Bruyère.

Trop mieulx signifie très-bien.

En italien on dit de même : « Espugnò le città *piu forti*. » — « Tronchero i suoi cedri *piu alti*. »

PRONOMS.

PRONOMS PERSONNELS.

§ 13. — 1^{re} Personne. Je n'a plus les autres formes usitées au XIII^e siècle : *jeo, jo, jeu, ieo, io, ieu*, etc., excepté *jou*.

Moi ou *moy* n'est employé au nominatif qu'avec *mesme*. « Je suis *moy mesme* la matière de mon livre. » Montaigne. Pour ce cas on met *je* où nous mettons *moi*. — « *Je* Jehan Froissart commence à parler. » — « *Je* qui ai emprisé ce livre à ordonner. » Id. — « *Je* qui le scay. » — « *Je* malheureux abandonnay le pays. »

Je celui qui tes songes
Naguières n'estimois que fables et mensonges.

RONSARD.

2^e *Personne*. *Tu*, est encore dans Alain Chartier où nous mettrions *toi* : « Car je t'aime en vraie entente et *tu* moy. »

3^e *Personne*. Emploi analogue de *il* où nous employons *lui* : « *Il* et messire son père. » Froiss. — « *Il* et tous *ceux* qui ont esté avec *lui* en ces batailles. » Id. — « *Il* qui estoit. » Id. — « Tellement que blâme n'en eussions ni *il* point de dommage. » Id.

Il est même, mais rarement, régime direct : « *Que mal ne t'en prist, il* et ses compagnons. » Id.

Eux au nominatif : « Comment dient *eux* ? » Gerson.

Li est passé du XIII^e siècle au XIV^e comme régime direct et indirect, masculin et féminin. « La royne les emmena avec *li* (elle). » Froiss. — « Quand la royne Isabelle fust arrivée à Boulogne.... le capitaine de la ville, et l'abbé et les bourgeois vinrent contre *li* et la recueillirent moult liement. » Id.

Luy, précédé d'une préposition sert aussi pour le féminin : « Considéré le grant amour que le conte son *mary* avoit en *luy*. » Artois¹. — « Ce que promeistes à la contesse vostre leale espousée, au point du sur partement que vous feistes de *luy*. » Id. — « La dame entra de nuit en une nef appareillée pour *luy* et son fils. » Froiss. — Joachim du Bellay dit de la langue française : « *Luy* donner ce qui estoit à *luy*. »

Luy et *eux* pour *se* : « *Il* visita une partie de son royaume pour *luy* deduire et esbattre. » Froiss. — « Pour *eux* defendre. » Id.

Luy, avant le verbe comme accusatif : « Se promettant de *luy* faire servir d'exemple en justice. »

Eux, avant le verbe pour *à eux*, *leur* : « Pour tous nobles cœurs encourager et *eux* monstrier exemple en matière d'honneur. » Froiss.

¹ Le livre du très-chevalereux conte d'Artois, dans notre *Grand Recueil*.

Les 3 personnes. Moy, toy, soy mis avant le verbe comme régimes directs ou indirects, où nous mettons *me, te, se*. — « Pour *moy* acquitter envers tous. » Froiss. — « S'il sçavoit *moy* monstrer un exemple. » — « De *toy* oser exposer à tant de périls. » — « Jamais homme n'est souffert *soy* eslever. » — « Le plus sage pour *soy* tirer d'un mauvais pas. » Comines. De même après le verbe : « Souffise-*toy* de vivre en paix. »

PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

§ 14. — Les mêmes mots, tous formés du latin, servent de pronoms démonstratifs proprement dits, remplaçant un nom, et d'adjectifs démonstratifs unis au substantif qui les suit. Certaines distinctions que l'on a prétendu observer dans leur emploi, ne tiennent pas contre la variété des exemples.

Ce, avant un pronom possessif : « *Ce mien* bastiment. »

Ce pour *cela* : « Pour *ce* n'en doivent mie les autres pis valoir. » Froiss. — « Non-seulement en *ce* mais en tout ce qui vous plaira. » Marg. de Val.

Cet, celle, ceulx : *Cel* office. *Celle* heure. *Celle* mer. *Celui, celuy, celluy* : « *celuy* messire Hugh. » Froiss. — « Du temps de *celuy* Evesque. » Id. — « Avoit à Gand un homme qui avoit esté brasseur de miel ; — *celuy* estoit entré en grand fortune. » Id.

Cest, ceste, cet, cette : « *Cest* moyen. »

Icelluy, iceluy, icelle : « *Icelluy* Dieu. » *Iceux*.

« *Ceste* manière. » — « *Cette* telle quelle faculté. » Montaigne. — « Or me veux retraire (borner) à la droite matière commencée et taire de *cette*, tant que temps et lieu viendront que j'en devrai parler. » Froiss. — « Je ne puis mieux que le vous représenter en *cette* (lettre), afin que vous soyez, » etc. Marg. de Val.

Cestuy, celluy : « *cestuy* pays. » — « J'ay peur que *cestuy* soit devenu fol. » — « *Cettuy* royaume. » Froiss. — « *Cettuy* fut grand. » Id. — « *Cettuy* vostre estre ¹. »

Icest, iceste : « *icestes* inclinations. »

Cil, plur. *cils*. « *Cil* messire Hugh. » Froiss. — « A *cil* ne s'en peust garder. » Id. — « *Cils* respondirent. » — « *Cils* qui estoient entrés. »

¹ *Cettuy-cy* est employé par Balzac.

Au XVI^e siècle on ajouta, dans certains cas, aux pronoms démonstratifs les adverbes *cy* et *là*. Le grammairien Meygret combattit cette adjonction comme inutile. « Cestuy-cy, cestuy-là, cette-cy, celsui-là. » — « Il faut nécessairement qu'il passe par un de ces trois chemins : Ce n'est ny par *cettuy cy*, ni par *celuy-là* ; il faut donc infailliblement qu'il passe par *cet* autre. » Montaigne.

PRONOMS POSSESSIFS.

§ 15. — Plusieurs pronoms possessifs en usage au XIII^e siècle ont cessé de l'être dès le XIV^e, ainsi *mes*, *tes*, *ses*, au singulier pour *mon*, *ton*, *son*, n'a laissé de trace que dans *messire*.

L'élision de la voyelle finale du pronom *ma*, *sa*, devant un substantif commençant par une voyelle : *mespée*, *mamour*, *mame*, *same*, se voit encore dans les poésies de Froissart ; elle ne subsiste plus que dans *mamour* et *mamie*. Au XV^e siècle on a remplacé en pareil cas le pronom féminin par le masculin, pour éviter l'hiatus par une inconséquence grammaticale ; dès lors on dit *mon ame*, *ton épée*, *son épau*le.

Mien, *tien*, *sien*, pronoms possessifs proprement dits, devenaient adjectifs possessifs quand ils étaient précédés de l'article déterminant ou non déterminant ou d'un pronom démonstratif, comme en italien. « Cornelio avec les *siens* Italiens. » Montluç. — « *Un mien* amy. » Comines. — « *Cette sienne* éloquence. » Montaigne. — « A la priere d'un *mien* cher seigneur et maistre. » Froiss.

Les féminins *mienne*, *tienne*, *sienne*, n'ont prévalu qu'après le XIII^e siècle.

Le pronom démonstratif se plaçait même devant l'adjectif possessif. « *Cette vostre* doute. » Amyot.

Le pronom possessif admettait même les degrés de comparaison : « Les qualitez *plus vostres*. » Montaigne.

PRONOMS RELATIFS.

§ 16. — Ce sont *lequel* et *qui*.

Lequel a quelquefois au datif *onquel* ; Rabel. et l'on trouve au féminin *LAQUEL chose* ; au pluriel *lesquieuls* ; au datif *ausquels*, quoique *aux* ne s'écrive pas *aus*, et *esquelz*. Rabel.

Qui, au nominatif, se met pour *ce qui*. « Nuit et jour il pleuvoit sur eux, *qui* leur fist moult de peine. » Froiss. — « Il estoit leger à parler des gens : sauf de ceux qu'il craignoit. *Qui* estoit beaucoup. » Comines. — « Quintilian parlant des anciens Romains : Peut-être (dit-il) parloient-ils tous comme ils escrivoient. *Qui* montre que de son temps on en usoit autrement » Pasquier. — « Que ce n'estoit rien de ceux qu'ils avoient fait mourir, si les principaux autheurs ne perdoient la vie, *qui* serviroit d'exemple à tout le royaume. » Montluc.

Qui pour *si quelqu'un, si l'on*. — « Seroit grand aumosne et grace envers nostre seigneur *qui* de tel meschef le pourroit garder. » Froiss. — « Il y auroit un grand point gaigné pour le soulagement de nostre misérable condition humaine, *qui* pourroit establir cette proposition vraie tout partout. » Montaigne.

Qui répété dans une série de membres de phrase de même construction, signifie *l'un, l'autre, un troisième*, etc. Quelques écrivains se servent encore, mais rarement de ce tour vieilli : « Le reste se retira en confusion, *qui* çà, *qui* là. — Leurs puissances (des dieux du paganisme) sont retranchées (limitées) selon nostre nécessité. *Qui* guérit les chevaux, *qui* les hommes, *qui* la peste, *qui* la teigne, *qui* la toux, *qui* une sorte de gale, *qui* une autre ; *qui* fait naitre les raisins, *qui* les aulx ; *qui* a la charge de la marchandise. » Montaigne.

§ 17. — *Que* pour *qui* : « Les avocats *que* sont icy. » — « Les plus furieux combats *que* jamais aient estez. » — « Façons estranges *que* seroyent trop longues à raconter. » Rabel.

Que pour *ce qui* : « Voici *que* arriva un jour. » Id.

Ce que pour *ce qui* : « Ils remirent *ce que* brisé et rompu estoit. » Froiss. — Il veut connoistre *ce que* lui appartient. » Comines. — « Nous convoitons *ce que* nous est dénié. — « *Ce que* nous effraya grandement. »

Que pour *ce que*. — « Ils lui demanderent *qu'il* voulait. » Froiss. — « Ces nouvelles vinrent au duc pour savoir *qu'il* en voulait faire. » Id. — « Je ne scay *que* je fais. » Rabel. — « Je me doute *que* c'est. » Id. — « Que fait-il ? *Qu'il* fait mes bonnes gens ! » Id. — « Après qu'on lui aura appris ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entendra *que* c'est que Logique. » Montaigne. — Il regarde *que* c'est. » Marg. de Valois. — « Il demande *que* c'est. » Ead. — Em-

ploi fréquent dans Malherbe et Regnier. Dans Corneille, Hor. IV, 2,

Le roi ne sait *que* c'est d'honorer à demi.

« La dignité du tragique rejette ces expressions de comédie, » prétend Voltaire. Ce tour n'étant plus en usage de son temps, Racine ne l'a employé qu'une fois, dans les Plaideurs, II, 7,

Je ne sais *qu'est* devenu son fils.

Dont pour *ce dont*, *de quoi*, *à cause de quoi*. — « Il ouit les mementos des prestres qui menoyent sa femme en terre, *dont* laissa son bon propous. » Rabel. — « La royne le voulut ouïr : *dont* ce bonhomme conceut un grand despit. » Brant. — « Le despit luy transperça le cœur *dont* il mourut. » Id.

Quoy, *quoi*, pronom relatif des deux genres et des deux nombres. — « L'estat en *quoy* estoit son armée. » Comines. — « Le renard *dequoy* se servent les habitants de la Thrace. » — « Les chiens *dequoy* se servent les aveugles. » Id. — « Cette place forte et la façon *dequoy* je m'y garde. » Marg. de Val. — « L'appréhension *enquoy* elle m'avoit mise. » Ead. — « Tant de ruses et d'inventions *dequoy* les bêtes se couvrent des entreprises que nous faisons sur elles. » Montaigne. — « Ces circonstances à *quoy* ils veulent asservir leur foy. » Id.

On voit par quatre de ces exemples que *dequoy* s'écrivait en un seul mot. Comines écrit de même *parquoi*. — « *Parquoi* (par ces choses) on peut assez avoir d'informations. »

Quoy, au commencement d'une phrase, pour *ce que* : *Quoy voyant*, son père commenda... »

Corneille, Molière, Bossuet, Bourdaloue, Pascal, M^{me} Perier, usaient de même de ce pronom, qui plaisait aussi à Vaugelas. La Bruyère encore a écrit : « Ils sont élevés au centre des meilleures choses à *quoi* ils rapportent ce qu'ils lisent. » — *Quoi* a l'avantage de la brièveté; grand attrait pour Molière entre autres, qui évite le plus qu'il peut *lequel*, *laquelle*; il n'a employé ce pronom plus long que trente-sept fois dans toutes ses comédies.

§ 18. — Où pour *auquel*, *dans lequel*, *vers lequel*, etc., a le même avantage, et a joui de la même faveur dès le XIV^{me} siècle : « Un chevalier où moult se fioit. »

En, que quelques écrivains ne reconnaissent pas pour un pro-

nom, est un véritable pronom relatif, puisqu'il tient lieu d'un nom ou d'un autre pronom qui précède et qu'on ne veut pas répéter. Autrefois, on en usait plus largement que depuis ; on le rapportait à la première et à la seconde personne non moins qu'à la troisième ; à l'idée exprimée par une phrase entière, non moins qu'à une idée renfermée dans un seul mot. *En* ne signifiait pas seulement *de lui, d'elle, d'eux, de cela* ; mais aussi *pour cela, par cela, à ce sujet, par ce moyen*. — Je la supplierai de ne plus vivre avec vous comme un enfant, mais de *s'en* servir comme de moy-même. » Marg. de Val. « Camillus *s'en* (à ce sujet) adressa encore aux officiers. » Amyot.

Corneille s'est porté héritier de cette large liberté, non sans encourir le blâme de Voltaire. On apprend de lui à tirer parti des ressources de notre vieille langue.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qui je suis :
Vous voyez quels effets *en* ont été produits.

Hér. IV, 4.

Il conspira tout seul, tu *n'en* es point complice.

Il rapporte même *en* dans le sens du pluriel à un nom mis au singulier.

J'apprends cent fois *le jour* que vous êtes en ville :
En voici presque trois que je n'ai pu vous voir.

Gal. du Pal. V, 5.

PRONOMS INDÉFINIS OU INDÉTERMINÉS.

§ 19. — *Un*, dans le sens de *quelqu'un, une personne* : « *Un* qui me ressemble. En y a maint *un*. » Montaigne.

On, l'on, s'écrit aussi *en, l'en*. L'article provient du primitif *hom, om, homme*. Dans le vieux italien, *uomo* se prend dans le sens de quelqu'un. *Man* signifiait dans l'ancien haut allemand *homme*, aujourd'hui *on*, et homme s'écrit *mann*.

L'on se mettait après le verbe, où nous mettons toujours *on* : « Voudroit-l'on dire ? Pourroit-l'on ? » Comines.

Aultre, autre, le plus souvent adjectif, est aussi pronom : « De l'un corps à *l'autre*. » Montaigne. — « L'un jugement subvertissant *l'autre* sans cesse. » Id.

A la fin du XVI^{me} siècle et dans la première moitié du XVII^{me}, les écrivains amis de la concision faisaient usage de *autre*, pronom, pour *nul autre* ou *quelque autre*, *un autre*.

Qu'*autres* que moy soient misérables

MALH.

Et nostre affection pour *autre* que pour elle
Ne peut mieux s'employer.

MALH.

Je ne pense pas qu'*autre* que toi me blâme.

CORN.

Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre.

CORN. *Hor.* II, 5.

C'est la moelle de la langue du XVI^{me} siècle. — « Une créature raisonnable se peut-elle sacrifier à *autre* qu'à Dieu ? » Bossuet.

Aultruy, *aultruy*, pronom, est aussi employé adjectivement : *L'aultruy dangier*. Les Italiens disent de même *la coscienza altrui*.

Aucun, *aulcun*, pour *quelqu'un*. « Je l'essaie par la preuve d'*aucuns* de mes amis. » Montaigne. — « Cette mesure qu'*aucuns* lui attribuent. Id. Comme *alcuno* en italien, qui a le même sens ; il dérive de *aliquis unus*.

Aucun est aussi adjectif pronominal : « Par *aucun* temps » (pendant quelque temps) O. d. la Marche. — « Ils doivent ménager leurs vies à la mode que font *aucuns* avars leurs trésors. » — « *Aucunes* choses ils les ont écrites pour le besoin de la société publique. » Montaigne.

De là le sens de l'adverbe *aucunement*, en quelque chose, en quelque façon, d'une manière quelconque. — « Si ce rayon de la Divinité nous touchait *aucunement*, il y paroistroit partout. » Montaigne. — « Si nous n'*en* trouvons point (du soulagement), au moins serons-nous *aucunement* contents de l'avoir cherché. » Du Vair.

Au XVIII^{me} siècle :

En un mot l'aimez-vous ? — Je l'aime *aucunement*,

Non pas jusqu'à troubler votre contentement.

CORNEILLE

Alors Orphise,
De sa frayeur première *aucunement* remise,
Sait prendre un temps si juste....

CORN. *Menteur*, II, 5.

— « Mon esprit s'abat trop pour que des maux qui, tout cruels qu'ils sont, sont *aucunement* supportables. » Bossuet.

Nul pour quelqu'un, et dans ce cas parfois joint à *ne*. « A peine n'osait *nul* apparoir aux defenses. » Froiss. — Au pluriel : « Si vous estes legistes, *nulz* de vous. »

Nulli, *nullui*, personne.

Quant que, tout ce que, *quantum quod*. — « *Quant* qu'il vouloit commander. » Froiss. — Au XIII^{me} siècle, souvent *quanquil*.

Quelconque avec *ne*, personne. — « Il n'y avoit *quelconque* sans peril de mort. » Gerson.

Quel que se met devant un verbe, surtout devant *être*. « *Quels que* soient vos titres, *quelles que* paraissent vos intentions. » Avec un substantif ou un adjectif, nous disons : « *Quelques* mérites qu'il ait ; *quelque* part qu'il aille ; *quelques* grandes que soient ses fautes. » Autrefois on était moins attentif à cette distinction. Froissart dit : « Laissez-les aller *quel* part ils voudront. »

En *quel* lieu que ce soit je veux suivre tes pas.

MOLIERE, *Fâch.*, III, 4.

Au pronom *chacun* répond l'adjectif pronominal *chaque*. Autrefois *chascun* était aussi adjectif et se plaçait immédiatement avant son substantif : « *Chascun* mois. » Comines. — « *Chascun* cop qu'il ravit. »

NOMS DE NOMBRE.

CARDINAUX.

§ 20. — Les différences d'avec la langue actuelle sont peu nombreuses.

Outre *deux* on avait *ambe*, *ambes*, signifiant aussi *avec* ; de *ambo* : quelquefois *ambe les deux*, *ambedeux*, *andeus*, comme en italien *ambedue*, *ambedui*. Il ne nous en est resté que le substantif *ambe*, terme de loterie.

On avait *septante*, qui ne s'est conservé que dans la *Version des Septante*, traduction grecque de l'Ancien Testament; de plus *huytante* et *octante* pour quatre-vingts; probablement *nonante*, qui subsiste encore comme provincialisme, à côté des trois mots précédents.

Les multiples de *vingt* étaient plus usités. Nous n'avons conservé que *quatre-vingts*, *quatre-vingt-dix*, et comme nom propre de l'hospice des aveugles les *Quinze-vingts*. *Six-vingts* était fort en usage au XVII^{me} siècle. Au XVI^{me}, Montluc parle de *six ou sept vingt gentilshommes*, et ailleurs de *huit vingt*; *trois vingt* se lit aussi, *onze vint* dans un roman du XIII^{me} siècle, et *douze vingts* dans Joinville. En anglais on comptait de même par vingtaines, *score* : *three-score*, *sixscore*, etc.

On voit par ces exemples, exactement copiés, que dans les multiples *vingt* s'écrivait avec ou sans *s*, arbitrairement et non comme aujourd'hui d'après une règle fixe; ajoutons que Montluc écrit *six vingts mille francs*, et Comines : *l'an mil quatre cens quatre-vingts et trois*. Il en était de même de *cent* : « L'an mil cinq cent. » — « Plus de cens mille francs. » Comines.

Mille et mil, on vient de le voir, servent également pour les dates. Ils servent indifféremment aussi pour le nombre des objets. La Boétie dit : « Les batailles qui ont esté données *deux mille ans* » (il y a 2000 ans). Montluc vient de parler de six vingts *mille francs*; ailleurs il écrit « quatorze *mil* livres; *mil* hommes, » et à peu de d'intervalle, « *dix mil* francs, six vingts *mille* francs. »

Un sabreur n'y regarde pas de si près; mais des écrivains plus pacifiques sabraient de même l'orthographe.

ORDINAUX.

§ 21. — Le vieux français avait de plus que nous une double forme pour les adjectifs ordinaux des six premiers nombres. Nous n'avons conservé complètement que le mot *second*; les autres cinq n'ont gardé qu'un emploi restreint.

Prime se retrouve dans un mot créé par Montaigne, un esprit *prime sautier*, comme dans *prime* et *primer*.

« Le *premier* luy apprenait la religion; le *second* à estre toujours véritable; le *tiers*, à se rendre maistre des cupidités; le *quart*, à ne rien craindre. » Montaigne.

Au XIII^{me} siècle, la terminaison de la plupart des nombres ordinaux était *ime* en Normandie, *isme* en Picardie ; *vintime*, *trentisme*. C'est au XIV^{me} que la terminaison *ième* commence à être employée plus fréquemment et avec quelque régularité (Burguy, I, 116).

Alors aussi prévaut l'usage d'exprimer les fractions par un seul mot (Ib. 118).

Le tiers, le quart, fraction. *Le tiers et le quart*, les premiers venus, la troisième et la quatrième personne qu'on rencontre. *Tierce, quarte, quinte, sixte*, termes de musique et de jeu. *Tierce* et *quarte*, termes d'escrime et de médecine ; *terce*, de plus, terme d'église, d'astronomie et d'imprimerie.

Quint, Charles-Quint, Sixte-Quint.

VERBES.

§ 22. — La formation d'après le latin des verbes romans et français en particulier, a été savamment exposée par MM. Diez, Fallot, Ampère, Burguy, Orelli et d'autres. Cette matière est en dehors du domaine élémentaire. La flexion latine a servi de modèle à la flexion française : plus reconnaissable dans le vieux français, elle l'est pourtant encore aujourd'hui. Au XII^{me} et au XIII^{me} siècle se forme, au XIV^{me} se présente à peu près formée, la conjugaison telle que nous la possédons dans ses modes, ses temps et ses personnes. Nous n'avons ici qu'à signaler quelques différences.

Les savants n'admettent que trois conjugaisons que caractérisent les terminaisons du présent de l'infinitif et du participe passé :

1 ^e Infinitif <i>er</i> ,	Participe <i>é</i> , anciennement <i>ed</i> ou <i>et</i> ;
2 ^e <i>ir</i> ,	<i>i</i> , " <i>id</i> ou <i>it</i> ;
3 ^e <i>eir</i> , <i>oir</i> , <i>re</i> ,	<i>u</i> , " <i>ud</i> ou <i>ut</i> .

La troisième comprend ainsi la troisième et la quatrième de nos grammaires à partir du XVI^{me} siècle, époque du début de la science grammaticale en France. Dans cet essai, nous suivrons la division vulgaire par trois raisons : 1^o la voyelle finale *u* du participe est celle de tous les verbes en *oir*, mais non de tous ceux en *re* ; 2^o le futur de l'indicatif se forme de l'infinitif, mais non exactement de la même manière dans les verbes en *oir* et dans ceux

en *re* ; 3° il est avantageux qu'un ouvrage élémentaire se rattache aux cadres reçus quand la logique et l'intérêt des choses ne s'y opposent pas.

C'est aussi dans les cadres de la grammaire usuelle que rentrent les différences de flexion auxquelles se borne l'exposé suivant. Nous ne choisissons dans chaque conjugaison que quelques exemples essentiels, et ne donnons guère que les modes, les temps et les personnes qui se rencontrent dans notre double recueil.

ORTHOGRAPHE.

§ 23. — Aux observations générales sur l'orthographe faites ci-dessus, page 60, nous en ajoutons quelques-unes relatives aux verbes.

Les manières diverses d'écrire les finales qui caractérisent les temps et les personnes, ne sont pas des différences d'un siècle à l'autre, mais se remarquent dans la même page ou même dans peu de lignes ; par exemple, à l'imparfait de l'indicatif, *j'aimoy*, *j'aimoye*, *j'aimoys* ; au conditionnel présent : *je pourroy*, *je pourroie*, *je pourroye*, *je pourrois*.

L'*s* final se trouve, mais plus rarement, à la première personne de ces deux temps tout comme du présent et du prétérit défini de l'indicatif, et à la seconde personne du singulier de l'impératif

Je di, *m'esbahy*, *fay*, *voy*, *enten*, *crain*, *respon*, mais aussi : *je prens*.

J'eu, *je fu*, *peu*, *fy*, *vy*, *vey*, *vein*.

A l'impératif : *ren*, *fay*.

Même à la seconde personne du présent de l'indicatif, mais rarement : *tu parle*.

Le *t* final se met ou se retranche à volonté à la troisième personne du singulier du prétérit dans les trois dernières conjugaisons.

Il fu ou *fut*, *sceu* ou *sceut*, *nasquy*, *vy*, *volu*, *fy*, *fit*, *fist*.

A la troisième personne du singulier du présent et du prétérit défini de l'indicatif, le *t* final est souvent remplacé par *d*, mais pas régulièrement.

Il void ou *voit*, *croid* ou *croit* ; *il condui*.

Il vid, *il conclud*.

Au prétérit défini *int* s'écrit toujours par un *t*, qui au pluriel se change en *d* : *Vint, vindrent ; print, prindrent*. Au XVII^{me} siècle cette consonne, même adoucie, disparut.

Le *t* final remplace quelquefois le *d* qui fait partie de la racine du mot, à la troisième personne du présent de l'indicatif, après un *n* : il *rent, prent, respont*.

On observe çà et là des suppressions moins régulières de consonnes finales : nous *revenon*, ils *fren*.

Les deux derniers faits et quelques-uns des précédents nous portent à croire qu'autrefois la prononciation inclinait vers le laisser-aller recommandé par M. Génin, à l'exclusion de la liaison des mots par les consonnes finales¹.

L's avant le *t* final ne manque jamais à la troisième personne du singulier de l'imparfait du subjonctif : qu'il *allast, fist, reçust*. Dans la personne correspondante du prétérit défini, l's se met ou ne se met pas : Il *fit* ou *fist* ; il *volut*, ou *volust*.

Entre *i* et *y* le choix était arbitraire : Je *di* ou *dy* ; il *fi* ou *fy* ; je *voulois* ou *vouloys* ; il *voudroit* ou *voudroyt*. — Mais on ne réunissait pas ces deux voyelles là où la logique grammaticale a, depuis, exigé leur réunion : l'imparfait s'écrivait comme le présent, dans *cryons*, par exemple, où il faudrait *cryions*, comme nous écrivons *criions*.

La terminaison *és* au lieu de *ez*, à la seconde personne du pluriel, *vous aimés, irés*, est représentée comme une innovation du XVI^{me} siècle : Jean Pillot, qui publia une grammaire française en 1581², dit que de son temps l'on commençait à écrire par *és*, mais que les vieillards écrivaient encore par *z*. On voit, mais rarement, *és* dès le XIV^{me} siècle.

Le participe présent se termine en *ent* au lieu de *ant* chez quel-

¹ De la prononciation du vieux français. *Revue de Paris*, janvier 1856, p. 331.

² *Gallicae lingua Institutio, latino sermone conscripta, per Joannem Pillotum*, Parisiis 1581 ; 1 v. in-8°. — M. Livet, dans son savant et utile livre : *La Grammaire française et les grammairiens au XVI^e siècle* ; Paris 1839 ; in-8°, ajoute au fait que nous venons de rapporter la note suivante : « Cette orthographe (*és*) extrêmement répandue, en fait, dans les manuscrits du XVII^e siècle, — je citerai entre autres ceux du P. Joseph et de Chapelain, — est très-rare dans les livres imprimés, et ne semble pas avoir été soutenue par les grammairiens. » P. 309.

ques écrivains, Rabelais entre autres : « *Entendent* ; plusieurs vices tous *tendens* au délit et aise du corps ; » — *cognoissent* et au pluriel *cognoiscens*.

Le participe passé de la troisième conjugaison et d'une partie de la quatrième se termine en *u* : *solu*, *condolu*, plus souvent écrit *eu* : *peu*, *sceu*, *veu*. Ronsard fait rimer ce dernier mot avec le *feu*. Montluc écrit dans un endroit *vu* et *cogneu*.

Ce même participe prend souvent au singulier l's ou le *z*, ordinairement marque du pluriel. *Il fut corociez*. *Vous avez estés*, en parlant à une seule personne. *De luy suis eschapez*. — *Son cuer fut par esjoyz*. — *Quant il fust venus*. — Ces exemples sont du XIV^{me} siècle.

Dans quelques documents de la première partie du XIV^{me} siècle, la première personne du pluriel conserve l'*m* de la terminaison latine, ensuite remplacé par *n* : *nous avoms*, *offroms*, *desiroms*, *sarissioms*, *quidoms*, *treoms* (de trere, traire, tirer). — Dans un passage de Froissart, *sumus* a conservé sa forme toute latine, à la place de sa transformation.

Enfin, par un rapprochement avec le latin, Rabelais encore écrit souvent au prétérit défini : ils *entrarent* (intrarunt), *allarent*, *parlarent*.

CONJUGAISON.

Verbes auxiliaires.

§ 24. ESTRE, ESTER. — ÊTRE, RESTER.

<i>Participe présent.</i>	Estant.
<i>Passé.</i>	Esté (ayant esté). « D'autres <i>esté</i> ses adversaires. » Chr. de P.
<i>Indicatif. Présent.</i>	Je suis.... Nous sommes ; nous sumus. Froissart.
<i>Prétérit défini.</i>	Je fui, forme primitive, se rencontre encore.
<i>Prétérit indéfini.</i>	J'ai été, je suis été ¹ . Montluc. « Possible ne <i>fussiez-vous esté</i> pris. » Brant.

¹ En italien *sono stato* ; en allemand *ich bin gewesen*.

AVOIR, AVER, HAVOIR.

Au XVI^e siècle le grammairien Dubois écrit tout le verbe avec *h*, de *habere*.

<i>Participe. Prétérit.</i>	Heu, eu.
<i>Indicatif. Présent.</i>	Il ha, hat ¹ .
<i>Imparfait.</i>	J'avoye, vous avoiez.
<i>Prétérit défini.</i>	Il ut; il y eult. Nous omes, vous otes, ils orent.
<i>Futur.</i>	J'averai ² . Froissart. Nous averons, arvons; vous aurez, arez.
<i>Impératif.</i>	Hai.
<i>Subjonctif. Présent.</i>	Il aye.
<i>Imparfait.</i>	Il eust.
<i>Conditionnel.</i>	J'averoye, averroye,.... Vous averiez, averriez.

Première Conjugaison.

ALLER ³.

§ 25. — Dans plusieurs langues romanes le verbe correspondant s'est complété, comme *aller*, par des emprunts faits aux verbes latins *ire* et *vadere*. Dans le vieux français les derniers seuls doivent trouver place ici.

<i>Indicatif. Présent.</i>	Je vois, voys, vas; il voist, il revoist (retourne); ils voysent.
<i>Subjonctif. Présent.</i>	Je voye, voise; ils voisent.

COMMANDER.

<i>Indicatif. Présent.</i>	Je command; — à Dieu je te command (recommande).
----------------------------	--

Plusieurs verbes de la première conjugaison retranchent ainsi à la première personne du présent l'*e* final. — Je convent (*con-venter*, s'engager). Je supply.

¹ Contracté de *habet*; allem. *hat*. Dubois écrit aussi *hat*. « Peut-être, dit M. Livet, la prononciation lui donnait-elle raison, quand le verbe se trouvait devant les voyelles, et peut-être disait-on : *il hat un livre*. Ces liaisons faites en haine de l'hiatus sont de règle dans certains patois. »

² Régulièrement formé de *aver*; mais les temps dérivés ont survécu à l'infinitif.

³ Voir sur l'étymologie de ce verbe le savant article plein de perspicacité de M. Diez, *Etym. Wörterb.* 18.

DONNER.

Subjonctif. Présent. Il doit.

ENVOYER.

Indicatif. Futur. J'envoierai.

Conditionnel. J'envoierois.

LAISSER.

Indicatif. Futur. Je laisserai, laisserai.

Subjonctif. Présent. Il laist, lest, aussi employé pour l'indicatif.

Conditionnel. Je lairois, lairrais.

Une particularité dans l'imparfait du subjonctif de la première conjugaison est exprimée en ces termes dans la grammaire de Jean Pillot : « A la première et à la seconde personne du pluriel dites *aimissions, aimissiez ; louissions, louissiez*, etc. et non *aimassions, aimassiez*, etc. J'ay quelquefois trouvé dans mes lectures, ajoute-t-il, *estimassiez aimassiez* et autres semblables, et c'est ainsi que les Poitevins, entr'autres, écrivent et prononcent toujours. » — Froissart écrit *accordissiez, gardissions, ouvrissent, de ouvrier* (travailler). Montluc *ostissions*, Calvin *trouvissiez*. Nous avons même lu le prétérit défini *il marchit*. — Pillot a donc trop restreint la règle ¹.

En général le vieux français aimait la voyelle *i* dans certaines terminaisons des verbes ; il la préférait à l'*u* : *il corist* (courut), *ils corirent, je corisse, vouluisse* (voulusse) ; il préférait aussi l'*i* pur à l'*i* modifié par le son nasal *n* dans *in* : *je venisse, il venist, je tenisse. Reconnaissant*, participe de *reconnoistre. Apparissant*.

Deuxième Conjugaison.

§ 26.

FAILLIR.

Participe présent. Faillant.

Indicatif. Présent. Il fault, faut. Vous faillez, ils faillent.

Futur. Il faudra.

¹ Le dialecte parisien repousse les imparfaits du subjonctif et les remplace par le présent : *il fallut que j'aïlle*. Il paraît qu'à la fin du dernier siècle encore, les terminaisons *asse, assions, assiez*, n'obtenaient pas toujours faveur, même dans les hautes régions littéraires, puisque Urbain Domergue, dans sa fougue grammaticale, s'écria un jour devant l'Académie française : « Messieurs, je voudrais que vous vous enthousiasmassiez pour nos imparfaits en *asse*. »

FERIR.

<i>Participe passé.</i>	Feru.
<i>Indicatif. Présent.</i>	Il fiert (de Afferir); affiert.
<i>Imparfait.</i>	Ils feroient.
<i>Prétérit défini.</i>	Il ferut.

ISSIR.

<i>Participe présent.</i>	Issant.
<i>Indic. Préter. défini.</i>	Il issit.

JOYR, JOUYR.

<i>Participe présent.</i>	Joyant.
<i>Indicatif. Présent.</i>	Il joyt.

MOURIR, MORIR, MURIR.

<i>Indicatif. Présent.</i>	Je muir. Ils morent.
<i>Futur.</i>	Je morrai.
<i>Impératif.</i>	Morez.

OYR, OÛR.

<i>Participe présent.</i>	Oïant, ouyant, oyant.
<i>Passé.</i>	Oy, ouy, ouyes ¹ .
<i>Indicatif. Présent.</i>	Je oy, il oyt, ot, vous oyez, oïez, oez; ils oyent, ouent.
<i>Imparfait.</i>	Il ouyoyt; nous oyons, oïons; ils oyoient.
<i>Prétérit défini.</i>	Je ouïs, il oy, oyt, vous ouïstes, ils ouïrent.
<i>Futur.</i>	Nous orrons, vous orrez, oïrez, ils orront, oïront.
<i>Impératif.</i>	Oyez.
<i>Subjonctif. Imparf.</i>	Il oyst, ouïst, ils oïssent.

RECUEILLIR.

<i>Indic. Préter. défini.</i>	Ils recueillierent.
-------------------------------	---------------------

TENIR.

<i>Indic. Préter. défini.</i>	Il tenist, tenit, tiensit, tint; ils tiendrent, tindrent.
<i>Subjonctif. Imparf.</i>	Vous tenissiez.
<i>Conditionnel. Prés.</i>	Ils tenroient.

¹ Dans la première moitié du XVII^e siècle, nous voyons encore *oyant* (Regnier et Berthelot). *J'oy* (Regnier). *J'ois* (Corn.). *J'oyois* (Regnier, Malh.). *Il ouït*, *préter. déf.* (Malherbe). *J'orraï* (Corn.); *il orra* (Malh.), *oïra* (Regn.). Ménage écrit en 1666 : « Nous disons présentement (sic) *on m'oïra, nous oïrons, vous oïrez.* » — *Oyons* (Corn.). *Que nous oyions* (Mol. Préc. réd 1639).

TOLLIR (ôter, enlever).

Indic. Préter. défini. Il tollat.
Futur. Ils toldront.

VENIR.

Indic. Préter. défini. Il venist, venit; il viensit; il vint, ils vindrent.
Subjonctif. Présent. Il vieigne; ils veignent.
Imparfait. Il venist.

Troisième Conjugaison.

§ 27.

CHOIR, CHEOIR.

Participe passé. Cheu, chu, cheust.
Indicatif. Présent. Il cheoit, chet, chiet, ils cheent, chieent.
Préterit défini. Il cheut (recheut), chey (il lui meschey); ils cheurent, cheirent.
Préterit indéfini. Ils sont cheux.
Subjonctif. Imparf. Ils cheissent.
Conditionnel. Il cherroit.

CHALOIR.

Indicatif. Présent. Il chault, chaut.
Futur. Il chaulra.
Subjonctif. Présent. Il chaille.

DEVOIR.

Indic. Préter. défini. Il deust, deut.
Subjonctif. Présent. Je doye, il doye.
Imparfait. Il deuwest, Froiss.; ils deussient.

DOULOIR.

Indicatif. Présent. Il nous deult.

POUVOIR.

Indicatif. Présent. Il poet, puet, peust; ils poiont; pevent, peuent.
Préterit défini. Je peuz, il pot; peust, peult, ils peulvent.
Subjonctif. Présent. Il puist.
Imparfait. Il peust, peult.
Conditionnel. Il purroit.

POURVOIR.

Indic. Préter. défini. Il pourvey, ils pourveirent.

SÇAVOIR.

<i>Indicatif. Présent.</i>	Je sçay, il scet, ils sevent.
<i>Prétérit défini.</i>	Il sot, seut.
<i>Subjonctif. Imparf.</i>	Nous savissions.
<i>Conditionnel.</i>	Je sarroye.

VALOIR.

<i>Indic. Préter. défini.</i>	Il vaulsist.
<i>Subjonctif. Imparf.</i>	Il vaulsist.

VOIR, VEOIR.

<i>Participe présent.</i>	Veant.
<i>Passé.</i>	Vehu, veu.
<i>Indicatif. Présent.</i>	Nous veons, vous veez.
<i>Imparfait.</i>	Il veoit, ils veoient.
<i>Prétérit défini.</i>	Je viez, je vei ; il veid, vid, visist (rare).
<i>Futur.</i>	Vous voirez.
<i>Impératif.</i>	Veez.
<i>Subjonctif. Imparf.</i>	Je veisse.

VOULOIR.

<i>Indicatif. Présent.</i>	Je veuil, il vout, volt ; vous voillez, voillés.
<i>Imparfait.</i>	Vous vouliés.
<i>Prétérit défini.</i>	Il volust, volut, vouldsist ; ils vaurent.
<i>Futur.</i>	Ils veuront, vauront.
<i>Impératif.</i>	Veuillés.
<i>Subjonctif. Présent.</i>	Je veuille, il veuille, vous vuilliez, ils veuillent.
<i>Imparfait.</i>	Il vouldsist, vouldsist, vous vouldsissiez, ils vouldsissent, vot sissent.
<i>Conditionnel.</i>	Je vouldroye, il vaurroit, vous vourriez.

Quatrième Conjugaison

§ 28.

ABSODRE.

<i>Indic. Préter. défini.</i>	Il absolut.
-------------------------------	-------------

BRUIRE.

<i>Indicatif. Présent.</i>	Ils bruyent.
----------------------------	--------------

CROIRE, CRAIRE.

<i>Indicatif. Présent.</i>	Nous creons, vous creez, crees.
<i>Subjonctif. Imparf.</i>	On creist.

DIRE.

Indicatif. Présent. Ils dient.

Prétérit défini. Il deist, ils distrent.

Subjonctif. Présent. Je die, il die (Amyot de même : *benie*), vous dyés, ils dient ¹.

ESLIRE.

Indic. Préter. défini. Il eslisit.

ESCRIRE.

Indicatif. Imparfait. J'escripsois.

Prétérit défini. Il escriptst (scripsit); ils escriptsirent, escriptstrent, escriptstrent, escrirent.

Futur. Escriverè.

ESMOULDRE (émoudre).

Indicatif. Présent. Il esmoult.

FAIRE.

Subjonctif. Présent. Je face, etc.

FEINDRE.

Subjonctif. Présent. Ils faindissent.

METTRE.

Indic. Préter. défini. Nous meismes.

PLAINDRE.

Participe passé. Pleint.

Indic. Préter. défini. Il plainsit.

PRENDRE.

Participe passé. Prins.

Indic. Préter. défini. Je prins, ils prindrent.

Subjonctif. Présent. Je preigne, preigne; ils preignent.

Imparfait. Je prinsse, il prensist, il prensissent.

RÉSoudre.

Indicatif. Présent. Il résolut (Montaigne).

¹ *Die*, fort en usage jusqu'après le milieu du XVII^e siècle, fut encore employé en 1670 dans *Bérénice*, en 1672 dans les *Femmes savantes* et dans *Bajazet*, en 1674 dans *Iphigénie*. Vaugelas écrit souvent *quoiqu'on die* et paraît, dans une de ses remarques, le préférer à *quoi qu'on dise*. L'Académie, dans son observation sur cette remarque, décide qu'il ne faut plus se servir de *quoi qu'on die*, en ajoutant « qu'il s'est dit autrefois, surtout en poésie. »

TRAIRE (*trahere*), (attirer, retirer).

<i>Participe passé.</i>	Trait.
<i>Indicatif. Imparfait.</i>	Ils traioient.
<i>Prétérit défini.</i>	Il traist, se retrait, traient, retirent, retrahirent.
<i>Futur.</i>	Il traitra.

VAINCRE.

<i>Indicatif. Futur.</i>	Je vainquerray.
--------------------------	-----------------

VIVRE.

<i>Indic. Préter. défini.</i>	Je vesquy, nous vesquismes, ils vesquirent.
-------------------------------	---

Verbes de plusieurs conjugaisons.

Un certain nombre de verbes ont plusieurs infinitifs de différentes conjugaisons. Les temps des autres modes dérivent tantôt de l'un, tantôt de l'autre ; de là une flexion mélangée.

Première et deuxième Conjugaisons.

§ 29. **AFFERER, AFFERIR.**

<i>Indicatif. Présent.</i>	Il affiert (il convient).
<i>Prétérit défini.</i>	Il affera.

FINER, FINIR.

<i>Participe présent.</i>	Finissant.
<i>Indicatif. Présent.</i>	Il fine.
<i>Prétérit défini.</i>	Il fina.
<i>Conditionnel.</i>	Il finiroyt.

GISER, GEHIR, GESIR.

<i>Participe passé.</i>	Geu.
<i>Indicatif. Imparfait.</i>	Ils gissoient.
<i>Prétérit défini.</i>	Ils girent.
<i>Futur.</i>	Il gerra.

HEER, HAÏR.

<i>Indicatif. Présent.</i>	Je hay.
<i>Imparfait.</i>	Il heoit.

RECOUVRER, RECOUVRIR (recommencer, récupérer).

<i>Participe passé.</i>	Recouvré, recouvert.
-------------------------	----------------------

Première et troisième Conjugaisons.

§ 30. SEER, SEOIR.

<i>Participe présent.</i>	Seant.
<i>Passé.</i>	Sis, sise.
<i>Indicatif. Présent.</i>	Il seoit, sied, sist (il convient).
<i>Imparfait.</i>	Seoit.
<i>Prétérit défini.</i>	Il sist, ils sistrent, se seirent.
<i>Subjonctif. Prétérit.</i>	Il siese.
<i>Imparfait.</i>	Il sist, ils sissent.

VEER, VEOIR.

<i>Participe passé.</i>	Veu, vehu.
<i>Indicatif. Imparfait.</i>	Je veoïs, il veoît.
<i>Prétérit défini.</i>	Je viez.

Première, troisième et quatrième Conjugaisons.

§ 31. PARRER, PERER, PAROIR, PAROISTRE ; APPAIRER, APPAROIR, APPAROISTRE.

<i>Indicatif. Présent.</i>	Il pert, appert ; ils perent.
<i>Futur.</i>	Il parra, appaira.

Deuxième et troisième Conjugaisons.

§ 32. FAILLIR, FALOIR, FALLOIR.

<i>Participe présent.</i>	Faillant.
<i>Passé.</i>	Failli.
<i>Indicatif. Présent.</i>	Il faille, faut (manque, ne peut pas), vous faillez, ils faillent.
<i>Imparfait.</i>	Il falloît ; faillôit, failloyt.
<i>Futur.</i>	Il fauldra, faudra.
<i>Subjonctif. Présent.</i>	Il faille.
<i>Conditionnel.</i>	Il fauldroit.

Deuxième et quatrième Conjugaisons.

§ 33. NASQUIR, NAISTRE (P. de la Ramée, Grammaire).

<i>Participe présent.</i>	Naissant.
<i>Passé.</i>	Nay.

Indicatif. Présent. Il naist.
Prétérit défini. Il nasquy.

QUERIR, QUERRE, QUISTRE.

Participe présent. Querant.
Passé Quis.
Indicatif. Présent. Je quier, quiers, tu quiers, nous querons.
Imparfait. Je queroye.
Prétérit défini. Je quis, il quist, quit, resqui, quistrent, quirent.
Subjonctif. Imparf. Je quisse.

SUIR, SUIRE, SUIVIR, SIVIRE, SUIVRE.

Participe passé. Suis (je poursuis).
Indicatif. Imparfait. Je suiroye, il suiroyt.
Prétérit défini. Ils suirent (ils acconsurent, de *acconsuivre*, *acconsieure*, suivre de près, atteindre).
Subjonctif. Présent. Ils suissent.
Imparfait. Ils sivissent.

Troisième et quatrième Conjugaisons.

§ 34. ARDOIR et ARDRE, quelquefois ARDER.

Participe présent. Ardant. Il est resté dans notre adjectif *ardent*.
Passé. Ars, arse, art.
Indic. Préter. défini. Il ardit, ils ardirent.

SOULOIR, SOLOIR, SEULDRE.

Indicatif. Présent. Il seult (*solet*); (il a coutume, il est d'usage); ils seulent.
Imparfait. Je souloye, tu soulois, il souloit, nous soulions, vous souliez, ils souloient ¹. Grammaire de J. Garnier.

PRÉPOSITIONS.

§ 35. — Quelques prépositions anciennes n'existent plus dans la langue actuelle; d'autres y sont restées; mais leur emploi diffère

¹ La Fontaine a employé cet imparfait dans son épitaphe :

Quant à son temps bien sçut le dispenser :
 Deux parts en fit dont il *souloit* passer
 L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

à quelques égards de celui que nous en faisons. Avec la diversité de leurs significations, que nous exposerons, elles forment un des liens de la langue ancienne et de celle du XVII^e siècle. En général les prépositions sont une partie importante de la linguistique. Comme expression de la liaison des idées et de leurs rapports, souvent les plus délicats.

Prépositions inusitées maintenant.

ATOUT, A TOUT.

Avec « *Atout* son ost. » Froiss. (Avec toute son armée). — « Conduisant ce lion *à tout* une petite lesse. » Montaigne. — « *A tout* nos dents et nos griffes. » Id.

EMMI.

Parmi. Proprement *en mi*, au milieu.

ENCONTRE.

Contre « Aller *encontre* l'ennemi. » Ital. *Incontro*, ordinairement avec le datif, *incontro à*.

ENTOUR.

Autour. Avec le régime direct : *Entour luy*.

LEZ.

A côté, près, avec le régime direct. *Plessis-lez-Tours*, maison de campagne, château près la ville de Tours. Nom d'un château de Louis XI, sa demeure.

Aussi *de lez*. *De lez luy*. Froiss. (Auprès de sa personne.)

PUIS.

Depuis « *Puis* l'an de grâce 1336. » Froiss. — « *Puis* le temps du gentil roi Arthur. » Id. — Adv. « Donc *puis* il lui meschey. » Id.

SUS.

Sur « *Sus* l'instant. » Rabel. — « *Sus* eux. » Ronsard. — « *Sus* bout, » sur-le-champ. Montaigne.

Prépositions restées dans notre langue.

A (à)

§ 36. — Avec. « Le royaume de France ne fust oncques si desconfit qu'on n'y trouvast bien toujours *à* qui combattre. » Froiss. — « Et s'en affuit le roy d'Angleterre *à* moult peu de gens. » Id. — « Le chevalier se conseilla *aux* (délibéra avec les) autres barons et chevaliers. » Id. — « Et nous, *à tout nostre sçavoir*, nous plongeons aux abismes infernaux. » Montaigne. — « La société de l'homme *à Dieu*. » Id. — « Il joua as eschecs *à* Jehan de Chandos. » Vie de Duguesclin.

Contre. « Se courrouçant *aux* archers de cette indiscretion. » Marg. de Val. — « Changer la terre *à* de plus dignes lieux. » Malh.

Dans, en. « La Justice divine punissant *aux* enfans la faute des pères. » Montaigne. — « De ce sçavoir, il faudroit qu'elles se ressouvinssent encore estans *au* corps. » Id. — « Plongé en l'oysiveté et *aux* delices. » Id. — « Se mettre *à* chemin. »

De. « Compagnon *à* quelqu'un. » — « Fils *au* roy. » Froiss. — « Qui fust père *au* gentil roy Edouard. » Id. — « Il fust moult amy et secret (confident) *à* très-noble et douté seigneur. » Id. — « Prendre congé *à* quelqu'un. » — « Quelque gentille flamme qui eschauffe le cœur des filles bien nées, encore les despend on *à* force du col de leurs mères. » Montaigne.

Par. « Ne se faut point laisser endormir *au* plaisir. » Id. — « Tous les roys ont eu tousiours cela : ils se laissent gouverner *à* quelques uns, peut-estre trop. » Montluc.

Pour. « Nous faut-il meilleure preuve *à* juger l'impudence humaine? » Montluc.

AU DELA.

« *Au delà* cette vie. » Montaigne

AU TRAVERS.

« *Au travers* tous les deux. » Id.

AVEC.

Cette préposition a eu, dans la langue romane, plusieurs formes :

*avec, avoec, aveuc, avieuc, avieuc, avecque, aveuques, avoecques, avec*¹. Du XIV^{me} au XVI^{me} siècle, elle ne s'offre plus guère que sous trois formes, mais chez les mêmes auteurs : *avecques, avecque, avec*. — *Avecques* est la manière dont Montaigne l'a écrit le plus souvent².

L's final ajouté à quelques prépositions et adverbess ou supprimé, n'est pas un calcul de versification ; les deux manières d'écrire sont aussi communes aux prosateurs ; l'orthographe s'est ainsi formée arbitrairement, et la versification en a fait son profit : *doncque* et *doncques*, *jusque* et *jusques*, *guère* et *guères*, *même* et *mêmes*.

DE.

Avec, par, marquant l'instrument, la manière, le moyen, la cause. « Tuer *de* glaive. » Montaigne. — « Il y pourvey *de* remède moult felonneux. » Froissart. — « Pour monsther *de* quelle renardise et finesse ces saints frères se sont insinuez entre nous. » Pasquier. — « Trois gentilshommes qui *d'une* hardiesse incroyable soustenoient seuls l'effort de son armée victorieuse » — « Nous soustiendrons ces flots *d'une* fermeté inflexible et immobile. » Montaigne. — « Voyez l'horrible impudence *de* quoy nous pelotons les raisons divines. » Id.

En. « Confiance *de* sa grâce. » — « Cellui-cy semble encherir sur les autres *de* ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime. » Montaigne.

DEDANS, DEHORS, DESSUS, DESSOUS.

§ 37. — Ces quatre mots ne sont plus aujourd'hui qu'adverbess : jusqu'àprès le milieu du XVII^{me} siècle ils ont été adverbess et prépositions.

« *Dedans* ce livre. » Froissart. — « Avoir le pied *dedans* la fosse. » Marot. — « *Dedans* mes champs ma pensée est enclose. » Desportes. — « *Dedans* dix jours. » Froissart.

¹ Des diverses étymologies imaginées par les savants (voir Ampère, *Histoire de la formation de la langue française*, 291), la plus naturelle est celle qu'a défendue M. Diez (Rom. Gr. II, 405) ; il dérive *avec* du roman *ab*, qui correspond au latin *apud* et de *oc*, latin *hoc*, près de cela, en cela.

² *Avecques* se voit encore au XVII^e siècle chez Regnier ; *avecque* très-souvent dans Corneille et Molière, comme aussi dans La Fontaine. Regnard même l'a encore employé trois fois dans le seul *Joueur*.

« *Dehors* la terre il tire les trésors. » Regnier.

« *Dessous* le joug. » Regnier. — « *Dessous* cette *Ægide*; — *Dessous* les feuillées. » Malherb.

« *Dessus* ma lyre. » — « *Dessus* le dos. » Ronsard. — « Pour venir *dessus* ces discours. » Brantôme. — « *Pallis dessus* un livre. » Regnier.

On écrivait aussi *desur* et *de sur*: « Les peuples d'Espagne l'un *desur* l'autre ruez¹. » Ronsard. — « *De sur* terre. » Amyot.

DEVANT, DERRIÈRE.

§ 38. — Se disent de la place occupée dans le temps et dans l'espace, et signifient *avant* et *après*. Le temps et l'espace sont deux notions correspondantes; ils sont les milieux où se passent les événements, et de plus se servent de mesure l'un à l'autre; de là les mêmes mots pour des idées des deux ordres, le mot *espace* par exemple: *un espace de temps, une heure de temps, une heure de chemin*. C'est le cas des particules *où, là, après, dans, etc.*, et aussi *devant* et *derrrière*. — « *Devant* ce. » Froiss. — « La nuit *devant* la misérable course en lice. » Marg. de Val. — « Ne l'avois-je pas vu *devant* hyer ? »

On emploie aussi ces mots adverbialement: « Dès le soir *devant*. » Ead.

De même substantivement pour le temps antérieur et le temps postérieur: « La mort occupant tout le *devant* et tout le *derrrière* de ce moment (la vie), et encore une bonne partie de ce moment. » Montaigne².

¹ Corneille a écrit deux seules fois *de sur*:

Ses regards DE SUR vous ne pouvoient se distraire.

Gal. du P. I, 9; mais cela signifie: *de dessus vous, de vous.*

Ils ont vu tout cela DE SUR une éminence,

Suite du Ment. III, 4.

² *Devant* pour *avant* et *auparavant* est resté longtemps en usage dans le XVII^e siècle.

Il vit sa récompense acquise avant la peine,

Et *devant* le combat sa victoire certaine. Corn. Gal. du P. II, 7.

Bossuet: *six jours DEVANT PAQUE. — C'est ce qui arriva un peu DEVANT la guerre de Judée*, et à la page suivante: *C'est ce qui est arrivé... un peu AVANT la guerre de Judée. — DEVANT ce temps* (l'âge de vingt ans) *l'on est enfant*. Pascal.

§ 39. — A. « *En* sa venue. »

ENVERS.

En comparaison de, au prix de : « Ce qu'on t'a rapporté *envers* ce que nous eussions dit, ne fust que jeux. »

OUTRE.

Comme préposition de lieu, ne sert plus que dans les mots composés, *oultre-mer*, *oultre-Rhin*, *oultre-Rhône*. Au XVI^{me} siècle encore, et même au commencement du XVII^{me}, *oultre* se plaçait seul devant un substantif, comme *ultra* en latin, d'où il dérive : « *Outre* la vie. » Montaigne.

Soit que le Rhône *oultre ses bords*
Lui vist faire éclater sa gloire.

MALH.

Nous eussions fait enfler la Seine *oultre ses bords*.

RACAN.

« *Outre* notre promesse. » M. du Bellay : en dehors de notre promesse, c'est-à-dire contre notre promesse.

PARMI

ne se met que devant un pluriel ou devant un singulier collectif. Anciennement on le mettait devant un singulier exprimant un lieu, une situation, un fait, dont l'idée a quelque étendue. « *Parmi* la ville. » Froiss. — « Quelque part que ce fut *parmi* Flandre. » Id. — Régnier a donc pu dire : « *Parmy* la vue; *parmy* l'orage; *parmy* la misère ¹. »

Le soleil aujourd'hui

Trouve tout le chapitre éveillé *devant* lui. Boileau.

Adverbe : Se trouvant à la fin amis comme *devant*. Corn.

Ce fut en disant *devant*, ce fut en répétant après : « Un de vous me trahira. »

Boss. — « Il fallait m'en avertir *devant*. » M^{me} Périer.

¹ Corneille a donc pu écrire :

Il m'a porté respect *parmi son insolence*. Clit. iv, 3.

Parmi ce grand amour que j'avais pour Sévère,

J'attendais un époux de la main de mon père. Poly. 1, 2.

« *Parmi* ce grand amour, dit Voltaire, est un solécisme. *Parmi* demande toujours un pluriel ou un nom collectif. »

PAR

exprima essentiellement: 1° la manière ou le moyen; 2° la durée.
 « *Par* paix faisant. » Froiss. — « Il desconfit celui roi *par* bataille rangée et arrestée, et dura la chasse de cette desconfiture *par* deux jours et *par* deux nuits. » Id. — « Tant chemina *par* ses journées que elle s'en vint à Paris. » Id. « *Par* l'espace de trois ans. » Id. — « *Par* nuit. » Id.

POUR

sert fréquemment à marquer l'intention, le but ou la cause, où nous mettons à cause de, *par* ou à. — « *Pour* exemple » (par exemple). — « Elle mit tous ses soins *pour* le parer. » — « Ils s'entr'empeschaient *pour* leur grande multitude. » — « *Pour* l'ignorance qui estoit en luy, à plus haut sujet ne pouvoit-il dresser son esprit. »

PRÈS, AUPRÈS.

En comparaison, au prix de. « Toutes les beautés *près* de la sienne sont laides. » Brant.

SOUS.

Comme nous disons : « *Sous* le règne de.... » *Sous* rend le rapport de dépendance d'un supérieur ou d'une protection. « Il me suffit *sous* la faveur de la fortune, me préparer à sa défaveur. » Montaigne.

SUR.

Au-dessus de... *Sur tous*, au-dessus de tous, plus que tous les autres. Cette locution a été remplacée depuis par l'adverbe *sur-tout*.

A l'égard de. « Il est de grand voulenté *sur* la confusion de nos ennemis. » Chr. de Pisan.

Où nous mettons *sous*, pour la menace d'un châtiment : « *Sur* peine de la hart. » Montaigne.

VERS.

Envers, auprès. « Procéder *vers* ses subgiez. » Chr. de Pisan.
 — « Requerir *vers* vous. » Ead.

* *Vers* pour envers, fréquent dans Corneille et ses contemporains.

Locutions prépositives.

A L'ENDROIT DE.

§ 40. — A l'égard de, envers. *A vostre endroit*. Voy. le *Lexique*. Les écrivains de nos jours ont repris cette locution assez longtemps abandonnée; reprise de possession qui est d'un bon exemple.

AU REGARD, POUR LE REGARD DE.

Quant à. « Les sages disent que, *pour le regard* du sçavoir, il n'est que la Philosophie, et *pour le regard* des effets, que la Vertu, qui généralement soit propre à tous degrez et à tous ordres. » Montaigne.

« Qu'*au regard* d'elles, elles auroient de luy tout ce qu'elles avoient de Darius. » Amyot.

A L'ENCONTRE DE.

Contre. « Une conjuration *à l'encontre* de sa personne. » Amyot.

Prépositions inséparables.

§ 41. — Ces particules, qui entrent dans la composition d'un très-grand nombre de mots, sont, pour la plupart, les mêmes qu'en latin, et avec la même signification, ou des significations correspondantes; quelques autres dérivent du moins du latin.

A, AD,

donne au primitif le sens d'une action, ou d'une action plus intense : *abellir* (parer); *abrever*, *abrevier* (diminuer); *asseer*, *asseyer* (faire asseoir, poser); *asseier*, *asseger* (assiéger); dans ces deux mots le double s n'est là que pour conserver la prononciation de l's entre deux voyelles; — *adjeuner*, faire jeûner.

Idée d'adjonction *acroistre*; *aplouvoir*, *apleuvoir*, affluer.

Vers : *Advenir* (venir vers, arriver); *adjucence* (contiguïté); *advertir* (tourner vers, faire attention).

CON, COM devant B, M et P.

Avec ; idée d'assemblage, de réunion : *comparoir* (paraître devant plusieurs) ; *concueillir* (rassembler, se réunir).

CONTRE.

Compensation, opposition. *Contrevuloir* (égaler en valeur). *Contrevoloir* (vouloir contraindre, s'opposer) : *Contrester* (ester, stare, contre, résister) : « *Contrester* contre les garnisons françoises. » Froiss. — *Contredire* (répondre) ; *contralier* (contrarier) ; *contralius* (d'humeur contrariante).

DES, DE

§ 42. — Signifie, comme le latin *de*, ôter de, écarter de, défaire.

Se *desferrer*, *desmettre*, *desprendre*. « L'ame se relaschant aux larmes et aux plaintes semble se *desprendre*, se *desmesler* et se mettre plus au large et à son aise. » Montaigne. — « *Desployer* nos plaintes et nos persuasions. » Id. — « *Desprendre* la chair d'avec les os. » Id.

Desvoyer (dévier).

Négation : *Desconnoistre* (ne pas reconnaître) ; — *descroire* (ne pas croire, se défier).

Abaissement. *Desmis* (demissus, demissa auris). « *Desmise* humble et suppliante. » Montaigne.

DIS, DI.

Séparation, dispersion. *Dispersion* ; *dispars* ; *discourir* (courir ça et là) ; *dispatrier* (exiler, séparer de la patrie) ; *dissonant*, *dilucider* (éclaircir toutes les parties).

EN, EM, IN, IM.

Dans, entrer, faire entrer. « La terre *embue* du sang du juste. » Rabel. — « Il faut qu'il *imboive* leurs humeurs, non qu'il *aprenne* leurs préceptes. » Montaigne. — *Infondre*, fondre, verser dans. *Enduire* (introduire). *Engigner* (tromper, faire tomber dans un piège, mettre dedans, selon la locution populaire, à laquelle correspond : donner dedans)..

Faire devenir ce qu'indique le mot primitif : *ensourdir*, *enfoller*; *endurir*, *infamér*.

ENTRE, INTER.

§ 43. — Entre-deux, à moitié : *Entrelouir*, *entreluire* (luire à moitié); *entrebeu* (à demi ivre); *entrevez* (qui paraît peu, entrevu); *aller l'entrepas* (aller au petit pas); *interpousé* (interposé); — *entreclos* (nous avons le mot contraire *entr'ouvert*).

Réciproquement : « Ils *s'entredisoient* les uns aux autres. » Amyot. — *S'entrepromettre*; *entrevoloir* (vouloir mutuellement), *s'entresoloir* (s'accoutumer réciproquement); *s'entr'occire*.

EX, ES.

Ex a passé dans le vieux français avec des mots d'origine latine ou même entièrement latins; *exclamer*, *excogitation*, *exir*, *expeller*, *extoller*, *extens* (extensus) *expert*.

Il est entré avec le même sens dans des mots qui n'existent pas en latin, mais en dérivent : *Expatriation*, *exoriller* (couper les oreilles), *expaisé* (exilé). Même dans des mots qui n'ont pas de rapport avec le latin : *Exharnir*, une des variantes de *escharner*, *escarnir* (médire, calomnier, injurier).

Au lieu de *ex* on écrivait bien plus souvent *es*, à la façon des Italiens, des Espagnols quelquefois, ainsi que des Portugais. *Es-purger*, *esclos* (*ex* et *claudere*), *escamper* (*campus*), *escolorit* (pâle), *esbeu* (ivre, qui a bu jusqu'au bout), *escondire* (refuser, repousser, congédier, de *ex* et *condicere*).

Es conservait, comme particule prépositive, les acceptions de *ex* même dans des mots qui ne rappelaient pas à l'esprit une origine latine immédiate : *esrouté* (sorti de la route), *esbouillir* (bouillir complètement).

Es au commencement des mots n'est pas toujours une syllabe significative; dans beaucoup de cas c'est moins une syllabe qu'un composé de deux éléments, l's initial du mot primitif et un *e* euphonique. Dans les mots dérivés du latin où l's initial est suivi d'une autre consonne, la plupart des langues romanes le font précéder d'un *e* pour éviter dans la liaison des mots un concours dur de consonnes. Le vieux français a moins usé de ce moyen que les langues du midi occidental de l'Europe. Dans le français moderne l'*e* a été rejeté quelquefois, comme dans *escandale*, qui n'existe

plus que comme provincialisme, et l's a été supprimé là où il n'ajoute rien à la prononciation, par exemple dans *eschevin*, *eschele* ¹.

FOR.

Hors. *Forclore* (exclure); *forpaistre*, *se forpaistre* (aller paître hors de son lieu); dans *forfaire* (commettre un crime, exposer à perdre, mettre à l'amende) il y avait peut-être l'idée de se mettre hors la loi, agir en dehors de la loi.

IN, IM.

Négatif. « Gens nobles et in-nobles. » Froiss.; *inacoustumance*; *impourveu* (dépourvu).

MAL, MAU,

porte sa signification en lui : *maldire* (maudire et médire); *malfeuteur*; *maufeteur*; *malmettre*, *maumettre* (mal placer, maltraiter); *maunez* (mal né); *malprendre* (voler); *maltraire*, *mautraire* (mal-mener, traire, *trahere* ²).

¹ LATIN	FRANÇAIS	ESPAGNOL	PORTUGAIS	CATALAN	PROVENÇAL
sperare	espérer	esperar	esperar	esperar	esperar
spatha	espée	espada	espada	espada	espad
spalla	espaule	espalda	espalda	espatila	espala
scandalum	escandale	escandale	escandale	escandol	escandal
schola	eschole	escuela	escula, eschola	escola	escola
scriptura	escripture	escritura	escritura	escriptura	escriptura

Mots où le français n'a pas l'e comme d'autres langues romanes.

stylus	style	estilo, stilo	estilo	estil	estyle
statua	statue	estatua	estatua	estatua	estatua
statuere	statuer	estatuer	estatuer	estatuer	estatuar
sperma	sperme	esperma	esperma	esperma	esperma

La langue italienne n'a la syllabe initiale *es* suivie d'une consonne que pour rendre *ex*, et dans quelques mots latins commençant par *es* comme *esca*. En revanche les Italiens ont la faculté de placer un *i* euphonique devant un certain nombre de mots commençant par *s* suivi d'une consonne.

² Les écrivains du XVII^{me} siècle emploient *mal* devant un adjectif où nous mettons *peu*, parfois pour éviter un double sens, comme dans *mal-propre*, qui revient souvent sous la plume de Corneille.

Dans le *Misanthrope* aussi Alceste dit :

Monsieur, je suis *mal-propre* à décider la chose.

Corneille a dit semblablement :

J'ai l'oreille mal faite à ces galanteries. Pl. roy. II, 9.

Il emploie *mal propice*, *mal dire*. — Nous avons conservé *mau* dans trois mots : *maudire*, *maugréer*, *maussade* (*sade*, doux, gracieux).

signifiait *mal* et portait cette signification, quelquefois celle de simple négation, dans la composition des mots : *mescheoir*, *meschoir* (venir mal, tourner à mal, tomber dans le malheur); *mescroire* (ne pas croire, se défier); *mescreant* (infidèle, hérétique); *mescreable*; *mesparler* (médire) : « *medisant mesescripvant* et aboyant contre les antiques philosophes et orateurs comme ung chien. » Rabel. — « Qualités *mesadvenantes* à son rang. » Montaigne.

NON, NO.

§ 44. — Négation. *Nonchalent* (de chaloir, se soucier); *noncontrestant*, le même sens que *nonobstant*; *nonper*, non pareil; *non-sachance* (ignorance); *no-racontable*.

OULTRE, OUTRE.

Au delà, à l'excès. *Oultrebeu* (qui a trop bu); *oultrecuider* (*cui-der*, croire, penser), (avoir trop bonne opinion de soi); *oultrecuissance*; *oultreplus* (le surplus); *oultremoitié* (au delà de la moitié); *oultresailir* (tressaillir).

PAR.

Jusqu'au bout; marque le plus haut degré ou l'achèvement d'une action : *Parchanter la messe* (achever de chanter la messe); *parester* (persister); *parardre*, réduire en cendres; *parcroistre* (grandir fort); *paraller* (aller jusqu'au bout); *pardire* (achever de dire); *parfaire* (achever).

POR, POUR.

Intention dans l'action, et par là plus d'intensité; quelquefois il n'ajoute rien au sens du primitif. *Porcacher*, *porchacer* (pourchasser, poursuivre, préméditer); *porprendre* (prendre de force); *porquerir* (fouiller, rechercher); *pourferir* (abattre avec force); *poroffrir* (offrir, présenter); *pourveoir* (pourvoir); *pourveance* (provision).

RE.

Dans notre orthographe moderne, on distingue entre *re* non accentué, qui signifie *de nouveau*, de retour, et *ré* dans toute autre acception : « Après avoir *réparti* entre ses enfants le produit de son voyage, il est *reparti*. » — « On a *réformé* ce régiment,

mais dans peu on le *reformera*. • — Avant le XVI^{me} siècle on n'a pu faire cette différence, les accents étant inconnus ; au XVI^{me} on n'y a pas encore pris garde.

Signifiant de nouveau, de retour : *R'aller*, *recheoir*, *restre*, *re-clore*, et *raclore* (de acclore); *reccire*, *retoltre*, *retraire*, *recroire* (restituer); *revoyer* (remettre dans le bon chemin).

Avec la même signification que le mot simple, ou légèrement renforcée : *Resjouir* (esjouir); *ruvaler* (abaisser); *reconter* (raconter); « les moynes sont *refuys* du monde. » Rabel.

SOUBS, SOUS, SUB.

§ 45. — Sous, par-dessous, après : *Soubsaagé*, *soubszaagé*, *sousagé* (enfant, mineur, plus jeune; caduc, retombé en enfance); *sousceler* (cacher sous); *sousclocher* (boiter d'un côté); *soustoiter* (cacher dans sa maison, sous son toit). *Submettre*, *substenir*.

SOR, SUR.

Par-dessus, après : « Il *surcroist* des rejetons après l'hiver; » *surdire* (enchérir à l'encan, parler sur quelqu'un; médire). — « Ce qui *surnaist* au chesne. » Monet. — « Son jumeau lui *surnaquist* une heure après; — *sorprendre*, *sorvivre*.

TRA, TRANS.

Au delà, à travers. *Tramettre* (transmettre, envoyer, députer); *transfreter* (passer une rivière, la mer); *transfiner* (conduire le bétail en pâture sur un finage de commune, traverser un ban intermédiaire); *translater* (traduire); *transsuder* (filtrer, suer).

TRES.

Comme *trans*: *Tresnoer* (passer à la nage); *trespasser* (traverser, passer outre, passer d'une vie à l'autre); *tresvoir* (voir à travers, entrevoir) ¹.

CONJONCTIONS.

§ 46. — Nous renvoyons à notre Lexique pour ceux des mots qui y sont expliqués.

¹ Roquefort explique *tressuer* par suer abondamment; *très* aurait le sens de *fort*, *beaucoup*, comme dans les superlatifs. Tant qu'on ne citera pas d'autres exemples de cette signification, *tressuer* nous paraîtra être le même mot que *transsuder* qu'on vient de voir.

AINS. (*Lexique.*)

CAR

s'écrivait tout anciennement *quar*, à cause de son étymologie *quare*.

ADONC. (*Lex.*)

Il se met aussi au commencement d'une période.

PAR AINSI. (*Lex.*)DEQUOY. (*Lex.*)

Parquoy, pourquoi, pour ce que, cependant que, puisque, combien que, parce que, pour que, comme que, pourtant, pourtant que, tant que, après ce que, si. (*Lex.*)

QUE

s'emploie dans les divers sens qu'il a conservés.

Il s'écrivait quelquefois *c* devant *a, o, u* : *conques, qu'onques, con, qu'on.*

Que.... que, tant.... *que* : *que morts que prins*. Le premier des deux *que* pouvait se supprimer : « Et en occirent *que* meshaignerent plus de cinq cents. » Froiss.

Que nous sert à lier les deux termes d'une comparaison d'inégalité : *plus grand, moins grand que*. Anciennement il liait de même les comparaisons d'égalité : *Pareil, pareillement que*.

Que était quelquefois remplacé par *comme* après un comparatif : « Tu seras en plus grand peril, *comme* tu seras monté en plus haut lieu. » Al. Chartier.

Aussi dans les comparaisons ou rapprochements d'égalité : « Tant à Paris *comme* ailleurs. » — Ainsi *comme* ils veulent dire.

TRES QUE.

Dès que, aussitôt que.

ADVERBES.

§ 47. — La terminaison *ment* du plus grand nombre des ad-
verbes est aussi ancienne que la langue. Elle dérive de l'ablatif
latin *mente*, exprimant la disposition d'esprit dans laquelle une
action se fait : *placida mente, mala mente*. Dans le bas-latin, et de
là dans les langues néo-latines, ce mot, ajouté à des qualificatifs

comme suffixe ou terminaison, a passé du sens particulier qu'il avait au sens plus général de manière ou de mode dans l'acceptation la plus étendue.

Par suite de cette origine, *ment* dérivant d'un substantif féminin s'est rattaché au féminin des adjectifs : *Bonnement, malement, durement, belement* (doucement, sans bruit), *couardement* (avec crainte).

Cette règle a été suivie jusqu'à la fin du XVI^me siècle, même pour les adjectifs dont l'*e* muet final était précédé d'une voyelle : *Attrampeement* (avec modération), *désordonnéement, ingénueement*; Montaigne; *vrayement*. Id. — Au XVII^me siècle on a supprimé cet *e*, gênant pour la prononciation. Avant ce temps déjà l'on remarque des exemples épars de cette suppression : *sauvément*.

Par une autre construction et par l'attraction naturelle ou organique de toute consonne liquide pour elle-même, dans les adjectifs féminins en *ante* et en *ente*, on changea cette terminaison en *am* et en *em* devant *ment* : *Picquamment*. Montaigne.

Mais on rencontre à côté de cette abréviation la formation primitive : *Opulumentement*.

Les adverbes qui semblent formés du masculin dérivent des adjectifs qui autrefois avaient la même terminaison pour le masculin et le féminin ; anciennement : *fortment, mortellement*. Cette remarque est de M. Ampère¹.

Pour tout le reste, le *Lexique* donnera les explications nécessaires.

¹ Voir sur toute cette matière : Ampère, *Hist. de la form.*, 266-269. — Diez, *Grammatik der rom. Spr.* II, 382.

CHAPITRE III.

SYNTAXE ¹.

SUBSTANTIF.

§ 48. — Au XIII^e siècle, beaucoup de substantifs avaient retenu des terminaisons latines ou adopté l's final comme marque du nominatif singulier ; au pluriel le nominatif ne l'avait pas, mais seulement le régime direct. Cette règle avait ses variations. Au XIV^e on n'en trouve guère de traces que dans la poésie, qui aime à rappeler la langue créée par les poètes ; par exemple dans une pièce de vers de Froissart :

Uns tres bons mestres argentiers

Au XIV^e et au XV^e siècle, le génitif d'appartenance ou *de* dépendance est souvent marqué par la position immédiate d'un substantif, avec ou sans article et adjectif, à la suite d'un autre substantif ; en d'autres termes, *de* entre les deux substantifs se met ou se supprime.

Ainsi Alain Chartier dit également : « L'église de nostre dame des Champs et l'église Monseigneur Saint-Denys. » Cette dernière construction est fréquente, par exemple chez Froissart : « En nom Dieu. » — « La pacification nostre dame. » — « Le corps nostre Seigneur. » — « Le père messire Gautier. » Christine de Pisan : « Jeroboam, qui ot esté sergent Salomon. » — « La court le Comte. »

Ce tour subsiste encore dans des noms de lieux ou de bâtiments : *Villeneuve-le-Roi* ; *le Bourg-la-Reine* ; *le pont Saint-Michel* ; *l'Hôtel-Dieu* ; *les filles-Dieu*.

¹ Docile au programme qui nous sert de guide, nous nous bornons encore ici aux notions élémentaires, en exposant les différences de l'ancienne syntaxe et de la nôtre. L'étude savante de la syntaxe des langues romanes est l'objet du 3^{me} volume de la *Grammaire de M. Diez*, dont la seconde édition, perfectionnée et enrichie, vient de paraître.

Le génitif prend quelquefois la préposition *à*, ou, si l'on veut, il est remplacé par le datif, comme encore aujourd'hui parfois dans le langage populaire. « Le frère *au* comte Thomas, père *au* duc de Lancastre. » — Froiss. « Qu'il me fist donner de l'argent *au* Roy pour faire de la vaisselle d'argent. » Montluc.

L'union de deux substantifs dont le second est un régime du premier, diffère quelquefois de notre usage dans l'emploi des prépositions. « En butte *de* tant d'offenses ; en bute (sic) *de* tant *de* harquebuzades ; en seureté *de* nouvelle chute ; la correspondance *de* nous aux bestes. » Montaigne.

ARTICLE.

§ 49. — Contre la règle définitivement adoptée, l'article pluriel se place devant deux substantifs singuliers : « *Les* teste et lyre d'Orpheus. » Rabel.

L'article se place devant les pronoms indéfinis : « *Les* aucuns, *les* plusieurs. » Froiss. ; « *une* telle quelle image. »

D'après la grammaire actuelle, quand un substantif pluriel pris dans un sens partitif est précédé d'un adjectif, l'article se supprime, et au lieu de *des*, nous mettons *de* : « *de* bons citoyens. » Jusqu'à la fin du XVI^e siècle, il en était autrement. Nous lisons dans tous les auteurs : « *des* bons guerriers, *des* vilains garçons, *des* grandes misères ; dans *des* bons parcs. »

Devant *autre*, pronom indéfini pris substantivement, l'article se supprime (Voy. ci-dessus, § 19). Au pluriel, il se met avec ou sans *de* : « *D'autres* ont arrêté l'âme au corps des trespasés pour en animer les serpents, etc. » — « *D'autres* la divisent en une partie mortelle et l'autre immortelle. » — « *Autres* la font corporelle. » Montaigne.

§ 50. — L'article ne se répète pas devant le second de deux substantifs qui sont dans le même cas, alors même qu'ils diffèrent de genre ou de nombre. « Il luy donna toute la charge et gouvernement du Roy. » Comines. — « Il m'a voulu récompenser du bienfait et guerison qu'il avoit reçu de moy. » Montaigne. — « Le père et mère de Platon. » Id. — « Vous voyez les alliances qu'il a gagnées et honneurs à ses enfans. » Id. — « Une ample instruction de l'histoire et affaires de son temps. » Id.

L'article peut de même ne pas se répéter devant le second de deux infinitifs pris substantivement. « De l'obeyr et ceder naist toute autre vertu. » Id.

Il entrait dans un petit nombre de locutions, où nous préférons le supprimer, telles que : « Prester la main forte. » Montluc.

§ 54. — Rien n'est plus fréquent que la suppression de l'article dans un certain nombre de cas :

1° Quand le substantif est pris dans un sens général et absolu : « C'est à l'homme science et cognoissance bastie par art et discours, de discerner les choses utiles à son vivre. » Montaigne. — « La fin et le commencement de science se tiennent en pareille bestise. » Id. — « Je n'y veux mettre ni oster, oublier ni corrompre, ni abrégier en rien. » Froiss. — « Pour vérité dire. » Id. — « Telle maleurté seuffre (-) nature humaine. »

Parmi les idées absolues vient se placer ici, comme une des plus fréquentes, celle de la *nature* ; ainsi que dans la spéculation philosophique, elle joue dans la grammaire à peu près le même rôle que *Dieu*, et son nom rejette de même l'article, fréquemment du moins, surtout quand elle est personnifiée. Les exemples abondent chez Montaigne ; on en trouvera dans les morceaux que nous transcrivons. En voici quelques autres : « *Nature* a embrassé universellement toutes ses créatures. » Dans des vers qu'il cite, le soleil est appelé

Fils aîné de *Nature* et le Père du jour.

2° L'article se supprime souvent devant les substantifs pris dans un sens partitif, d'où résulte aussi la fréquente suppression de l'article indéterminant devant un substantif singulier. « Car (-) faits d'armes qui si chèrement comperés (achetés), doivent être donnés et loyalement departis à ceux qui par prouesse y travaillent. » Froiss. — « Quand il vouloit dire que (-) argent lui falloit, on l'en croyoit. » Id. — « Il vous a pleu octroyer (-) églises à vos subjects. » Calvin. — « Mesler (-) choses frivoles parmi les saintes. » Id. — « Gagner nom et réputation c'est merveille. » Montaigne. « Ne se présentant occasion de le faire. » Id. — « Prendre nouveau party. » Id. — « (-) Multitude de gens meprise ceulx que fortune a ravalliez. » A. Chartier. — « L'un des tuyaux gettoit (-) lait, l'autre (-) vin vermeil, l'autre (-) vin blanc et l'autre (-)

eaux. » — « Affirmant ouïr (-) voix diverses. » — « Nous discernions les voix jusqu'à entendre (-) mots entiers. »

3° Devant des substantifs pris dans un sens attributif : « Il semble que ce soit raison. » Montaigne. — « Pourquoi ne disons-nous de mesme que c'est science et prudence. » Id. — « Ce seroit (-) injustice de luy avoir retranché ses moyens et puissances. » Id. — « Ce fut dict de (-) pere constant et fut sentence de (-) homme de grand mérite. »

A cela se rattache l'expression du mode ou de la manière. « Son adoration s'exprime par (-) offices et paroles sensibles. » Montaigne.

4° Après l'adjectif *tout* et avant l'adjectif *même* : « Il reconquit toute (-) Ecosse. » Froiss. — « Toutes autres apparences sont communes à toutes (-) religions. » Montaigne. « Tout (-) jour ne cessa d'occire gens. » Froiss. ¹

« De (-) mesme chose ils disent tantost gris tantost jaune. » Montaigne. — « Nous avons quelque moyenne intelligence de leurs sens, aussi ont les bestes des nostres, environ à (-) mesme mesure. » Id. — « D'où vient cela qu'il s'en trouve si peu qui ayent maintenu (-) mesme volonté et (-) mesme progrez en nos mouvemens publiques, et que nous les voyons ², tantots n'aller que le pas, tantost y courir à bride avalée; et (-) mesmes hommes, tantost gaster nos affaires par leur violence et aspreté, tantost par leur froideur, mollesse et pesanteur; si ce n'est qu'ils y sont poussez par des considérations particulières et casuelles, selon la diversité desquelles ils se remuent ³. »

5° L'article se supprime dans une foule de locutions, entre autres dans celles qui sont formées d'un verbe et d'un régime : *avoir advertissement*; *avoir nouvelles*; *avoir loisir*; *asseoir jugement*;

¹ *Toute nuict* dans Régnier et cinq fois dans le *Menteur* de Corneille. En italien *tutta notte*.

² A remarquer l'orthographe de ce subjonctif.

³ *Même* sans article appartient à la langue de Corneille et de Molière : « *Même* desir vous presse; » — « *Même* soin me regarde; » — « *Même* prix est acquis à sa peine. » Cid, etc.

Tout autre n'eut pas fait *même* chose à sa place. *Dép. am.*

Si sa bouche dit vrai nous avons *même* sort. *Amphitr.*

Et je lui dis ici *même* chose que vous. *Misantr.*, etc.

croire conseil, mépriser conseil; faire fin; faire salade; prendre résolution de partir; nourrir superstition; manier armes; choisir vie solitaire; échapper à fortune; lever argent; tenir propos; à mode; à nage.

ADJECTIFS.

ACCORD AVEC LE SUBSTANTIF.

§ 52. — L'adjectif (et le participe passé comme adjectif) uni à des substantifs de genre différent s'accorde avec le plus rapproché. — « *Sauves* leurs vies, leurs membres et leur avoir. » Froiss. — « En toutes ses alées estoit *tout* ordre et mesure gardée. » Chr. de Pisan. — « Une vie terrestre accompagnée de toutes sortes de plaisirs et de commodités mondaines. » Montaigne.

Quelquefois on met au pluriel l'adjectif qui se rapporte à un collectif singulier. « La clergie *revestuz* des vestemens ecclésiastiques. » Quoique *clergie* soit féminin, les individus compris dans ce nom étant des hommes, l'adjectif est masculin.

PLACE.

§ 53. — On mettait l'adjectif avant le substantif plus habituellement que les grammaires modernes ne nous le permettent et pour toutes sortes de qualités, même la couleur : « Une grande abbaye de *noirs* moines. » Froiss. — « L'*humaine* vie; les *humaines* forces; les *naturelles* facultez; les *fortunées* prospérez; la *perverse* fortune; les *privez* courages; la *nécessaire* conséquence. »

Les participes passés, placés de la même manière, ne sont pas rares. Alain Chartier nous fournit les suivants : « Une *contrainte* nécessité; les *depourveux* evenemens; les *desesperez* mechiefs; gens de *failli* courage; » et Christine de Pisan : « l'*accoutumee* manière; » — « avec *résolue* volonté, » dit Montaigne. « En signe de *solennisée* joye¹. »

¹ Les *renommés capitaines*, le *redouté capitaine* et l'*assuré rempart* que des critiques modernes louent comme d'heureuses libertés du style de Bossuet, appartenaient à la langue formée par les trois siècles précédents, et qui était celle des contemporains du grand orateur et des écrivains peu antérieurs; l'*assuré*

Même des épithètes moins simples et plus longues ou multipliées obtenaient leur place devant le substantif. Dans Montaigne : « Il se void infinis pareils exemples ; une non légère consolation ; un tel quel ombrage et feint (dans les paysages des peintres) ; une telle quelle brute connaissance. » Christine de Pisan exalte un « tres hault magnific tres poissant et tres ordené prince, » et dans Charles V : « des maintiens tels qu'appartiennent à rempli de sagesse hault prince. » — « Conduite par mauvaiz et sans conscience administresurs. »

Parmi les adjectifs dont, pour nous, l'acception varie suivant qu'ils précèdent le substantif ou le suivent, plusieurs conservaient dans les deux positions le même sens. « *Certaine chose est que l'opinion des Anglois communement est telle.* » Froiss. — « *Mout estoit bon homme et saint.* » Id. — *Même*, que nous mettons après le substantif pour porter au plus haut degré l'idée qu'il exprime et en montrer en quelque sorte la personnification, se mettait avant : *C'est la mesme bonté* signifiait c'est la bonté même ; *leur mesme condition*, leur condition même, leur condition propre. « *Ils estoient pauvres comme la mesme pauvreté.* » Pasquier¹.

Un détail mérite ici une petite place. Il est reçu que *gens* est féminin quand l'adjectif précède, et masculin quand l'adjectif suit. Si donc un adjectif précède ce substantif, et qu'un autre le suive, la grammaire perfectionnée veut que le premier soit au féminin, et le second au masculin, et nous oblige de dire : *de bonnes gens vertueux*. L'ancienne pratique était plus simple : nous lisons dans l'histoire de Duguesclin : « Nulles gens chrestiennes. »

refuge, l'assuré secours, l'assuré rempart, sont de Malherbe, de Maynard, de Du Bartas, de Corneille ; *la plus reculée postérité* est de Mascarón. — Plus tard aussi Boileau nous montre un *désolé vieillard*, et Regnard un *emporté joueur*. La Bruyère *de vieux et inexpérimentés capitaines*.

¹ Tour fréquent chez Corneille et qui se voit aussi dans Molière.

Sais-tu que ce vieillard fut *la même vertu* ?

La vaillance et l'honneur de son temps, le sais-tu ? *Cid*.

Et *la même équité* m'ordonna la douceur. *Ib*.

Ce que vous m'ordonnez est *la même justice*. *Ment*.

Avoir ainsi traité

Et *la même innocence* et *la même bonté*. *Sgan*.

En italien on dit de même *l'istessa virtù*.

RÉGIME DES ADJECTIFS.

§ 54. — Les régimes de plusieurs adjectifs différaient des régimes actuels : « Semblable courage de ce qui est esprit de Trayan ; » — « estre serf à fortune ; » — « estre amy, ennemy à quelqu'un ; » — « traistre de soy-mesme ; » — « pareil de luy ; » — « prest de faire ; » — « il me trouveroit tousjours preste de le servir. » Marg. de Valois ¹.

DEGRÉS DE COMPARAISON.

§ 55. — Le comparatif est souvent suivi de la préposition *de*, au lieu de notre *que* : « Je ne scay en mon royaume nul chevalier *plus preux de* vostre corps. » — « N'en ouïs oncques nul priser *plus avant de* l'autre. » Id. — « L'on ne nommera nulle part de *meilleur* chevalier *de* luy. » — Même dans une comparaison d'égalité : « Il ne fust *si* grand ne *si* puissant *de* sa partie. » O. d. l. Marche. — « On les traiteroit de la *mesme* façon *de* plusieurs autres. » De la Noue. — Cette construction était la plus ordinaire au XII^e et au XIII^e siècle : « Vous estes *meillor de* moltz de muske-rouns. » Matth. X, 31. — « *Mielz* volt, se dist Salemons, li patiens *del* fort baron. » St.-Bernard. — En italien on dit toujours : « È pin dotto *del* suo padre e piu eloquente *di* Cicerone. »

Nous avons conservé *plus d'à moitié*.

Quand les deux termes d'une comparaison d'inégalité sont deux propositions, on met dans la seconde, après *que*, *ne* devant le verbe : « Louis est plus studieux *que* je ne l'étais au même âge. » La raison de cette particule négative explique une tournure ana-

¹ *Prêt de* est commun dans les vers de Corneille et même dans sa prose : « Les grands de Castille étant *prêts de* former une guerre civile. » *Ep. déd. de D. Sanche*. — « Il joint les députés comme ils étaient *prêts d'arriver*. » — Nous le lisons quelquefois encore dans le dernier tiers du XVII^e siècle : « Si l'eau de mille belles fontaines n'était *prête d'éteindre* le feu. » Fléchier, *Les Grands Jours*.

Cette utile frayeur propre à nous pénétrer,
Vient souvent de la grâce en nous *prête d'entrer*. Boileau, Ep. 12.

Mon cœur se propose
D'arrêter son courroux déjà *prêt d'éclater*. Regnard.

logue de la vieille langue quand le second terme de la comparaison n'avait pas de verbe. « Pexodorus fut bien plus content d'avoir Alexandre pour son gendre, *que non pas* Aridous. » Amyot. — « J'aimeroye mieux surmonter les autres en intelligence des choses hautes et très-bonnes, *que non pas* en puissance. » Id. — « Et font estat de trouver bien plus facilement, *pourquoy* une chose soit fausse, *que non pas* qu'elle soit vraie. » Montaigne.

ADJECTIFS PRIS SUBSTANTIVEMENT.

§ 56. — *Le victorieux*, pour le vainqueur ; — *en son naïf*, dans sa naïveté. — « Il n'y a *autre certain* que l'incertitude. » Montaigne. — *Le commun*, le peuple, la masse. *Un contraire*, un accident, un malheur. — *Le demourant*, le reste.

ADJECTIFS PRIS ADVERBIALEMENT.

Un adjectif, se rapportant au sujet d'une proposition, se place quelquefois après le verbe de manière à tenir lieu d'adverbe : « Il y regarde *plus entier* et *plus attentif* qu'aux événements qui nous sont légers. » Montaigne. Voir *Lexique* s. v. *Premier*.

PRONOMS.

PRONOMS PERSONNELS.

§ 57. — Le pronom *il* devant un verbe impersonnel est pour nous une sorte de neutre, comme *it* en anglais et *es* en allemand. Dans l'ancienne langue il avait, en cette qualité, un emploi plus étendu, et se mettait aussi devant les verbes personnels, où nous le remplaçons par *cela*. « Soit qu'elle veuille montrer sa douceur ou sa gravité, *il* sert d'embraser tout un monde. » Brantôme.

Le trait le plus marquant de la Syntaxe dans la matière que nous traitons, c'est la suppression fréquente du pronom personnel sujet, à la première, à la seconde et à la troisième personne, au singulier et au pluriel. Les exemples suivants renferment tous ces cas.

« Pour ce que je n'y veux mettre ni oster,... ni abreger histoire en rien, (-) vous veux de point en point parler. » Froiss. — « Or (-) me veux retraire à la droite matière commencée. » Id. — « Je t'admoneste que (-) employes ta jeunesse. » Rab. Olivier de Serres, en traçant par exemple les devoirs du père de famille, commence souvent ses préceptes par le verbe, en sous-entendant le sujet, sans le remplacer par *il* : « (-) Mettra ses affaires en tel point que.... (-) Leur défendra les blasphèmes. — (-) Apprendra aussi à mesurer le temps. » — Le *il* neutre se supprime également. « Et (-) est aisé à voir. » Montaigne. — « Et (-) ne se faut point laisser endormir au plaisir. » Id. — « A qui qu'il en déplaie. » — « Ce que (-) te seroit horrible à trouver. » — « Sire, (-) souviennne-vous des Athéniens. » Montaigne. — « Thémistocle résista fort et ferme, et (ce) fut lorsqu'il fit ces saines responses notables. » Amyot. — « Plus (-) persévérions escoutants plus (-) discernions les voix. » Rab. — « Ce que (-) desirez de moy. — Je me suis aperçu des bons offices que (-) m'aviez fait, le lendemain que (-) fustes partie. » Calv. — « Compagnons, oyez (-) rien ? » Rab.

Quand deux membres de phrase se suivent unis par une conjonction, le pronom personnel, sujet du second membre, peut être sous-entendu quoiqu'il ne soit pas de la même personne ou du même nombre que le sujet du premier, et que les deux verbes ne soient pas au même temps : « Tout le jour je le vis triste et colère et (-) leur manda de ne proceder aucunement. — Veuillez refréner vostre courage et (-) vous suffise ce que vous en avez fait. » Froiss. — « Ces paroles me pleurent et (-) me sembloit que j'estois transformée. — Il ne faut pas grande entreprinse pour m'y (à ces livres) mettre et (-) les quitte où il me plaist. » Montaigne. — « Il me fist grand plaisir et (-) les luy laissay. » Id. ¹

Le pronom régime peut se supprimer avec les verbes pronominaux employés comme réciproques ou réfléchis : « Ils (-) regarde-

¹ Régnier de même :

On appelle un vallet, la chandelle s'allume ;
 On apporte la nappe et met-on le couvert,
 Et (-) suis parmy ces gens comme un homme sans vert.
 L'un faict plus qu'il ne peut, et l'autre plus qu'il n'ose.
 Et (je) pense, en les voyant, voir la Métamorphose....

rent chascun l'un l'autre. » Froiss. — « Si (-) vous conseille que vous (-) departiez. » Id. (Il emploie souvent *se departir*.)

Le pronom personnel, si souvent retranché, se met parfois d'une manière redondante, après le mot qu'il représente, gallicisme usité jusqu'à la fin du XVI^e siècle : « Qui a appris à mourir, *il a desappris à servir*. » Montaigne. — « Celle qui meurt à cinq heures du matin, *elle meurt en jeunesse*. » Id.

§ 58.

SOY

se rapporte à une idée déterminée, personnelle, aussi bien qu'à une idée indéfinie : « Ces paroles firent sortir Brennus hors de *soy*. » Amyot. — « Il y en (de lions) avoit un entr'autres qui attiroit à *soy* la vue de toute l'assistance. » Montaigne. — « Ce pauvre misérable (l'esclave Androclus) tout transy d'effroy et hors de *soy*. » Id. — « Il ne cessa de faire requeste à Dieu de l'oster de ce monde et de l'appeler à *soy*. » Id. ¹

¹ Nous n'aurions pas rapporté cette règle constamment suivie, si des grammairiens modernes d'une grande autorité n'avaient pas établi la règle contraire, que M. Auger sanctionne et déplore dans sa note sur ce vers de *Tartuſe*, I, 1 :

Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez *soi* ce dévot personnage.

« La règle actuelle, dit ce critique, veut que *soi* ne puisse se rapporter aux personnes, hors des cas où le sujet de la proposition est indéterminé, comme en ces phrases : *n'aimer que soi; chacun vit pour soi*. Il est regrettable qu'on n'ait pas la faculté d'employer *soi* à la manière des Latins, qui prévenaient les ambiguïtés en distinguant par *se* et par *ille* ce qui était le sujet du verbe de ce qui n'en était que le régime. Il est certain que dans le vers de Molière *lui* serait grammaticalement équivoque, puisqu'il pourrait se rapporter à Tartuſe aussi bien qu'à Orgon. » — La même raison semble excuser ce vers que, dans Polyeucte, III, 3, Félix adresse à Pauline :

Qu'il fasse autant pour *soi* comme je fais pour lui.

Néanmoins Voltaire le blâme : « *Soi* ne se dit qu'à l'indéfini : Il faut faire quelque chose pour *soi*; il travaille pour *lui*. » — Nous oserons opposer à Voltaire l'autorité de l'auteur de *Zaïre*, qui a dit comme Corneille :

Ou mon amour me trompe ou Zaïre aujourd'hui,
Pour l'élever à *soi* descendrait jusqu'à lui. I, 1.

La *Grammaire nationale*, n° 299, a fait justice de cette étroitesse grammaticale, en s'appuyant sur la pratique de nos plus grands écrivains. Aux huit exemples qu'elle a choisis elle aurait pu en ajouter cent autres. Nous nous garderons de transcrire tous ceux que nous avons recueillis.

Il se rapporte aussi à un pluriel : « Ils se resveillèrent en sursaut et revenans à soy prirent les armes. » Amyot.

PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

§ 59. — Un emploi autrefois fort ordinaire du pronom démonstratif suivi du relatif doit être remarqué. *Celui, celle qui*, se disait pour *homme, personne à faire telle ou telle chose* : « Engrans de combattre comme *ceulx qui* estoient tous raliés soubz la grande bannière de Guernade. » Artois. — « Il n'estoyt entre eux *celluy ne celle qui* ne sceust lire et escrire. » — « Je ne suis pas *celuy qui*ouldroit soustenir. » Amyot. — « Il n'y eut *celuy d'eulx qui* osast ouvrir la bouche. » Id.

PRONOMS POSSESSIFS.

§ 60. — *Leur*, rapporté à un nom collectif singulier : « La première *embusche* (embuscade) commença, au commandement de *leur* capitaine, à prendre la fuite. » Artois. — « Ils donnèrent temps et loisir à la *tourbe* qui s'enfouit hors la ville, de se retirer à *leur* aise en lieu de sûreté. » Amyot ¹.

Le pronom possessif mis une seule fois pour deux substantifs, même différens de genre ou de nombre : « A *son* préjudice et honte. » Comines. — « Les traicts de *mes* conditions et humeur. » Montaigne. — « Ils donnent certaine interprétation à *sa* voix et mouvemens. » Id.

PRONOMS RELATIFS.

§ 61. — *Que*, pour le pronom relatif et une préposition, a été légué à l'âge classique par les âges précédents : « Avec le bon sens *qu'il* convient à gouverner chevalerie. » Chr. de Pisan. — « En l'âge *qu'il* est. » Brant. — « Ils doivent mesnager leur vie à la mode *que* font aucuns avares leurs trésors. » Id.

Pour la place des pronoms relatifs, des grammairiens modernes, enclins à resserrer les liens qui entravent les libres mouve-

¹ Le pronom personnel pluriel se rapporte aussi à un collectif singulier : « *Ad* subjettissans à eulx *la commune* en *leur* imprimant opinion qu'ils étoient quelque chose plus que hommes. » Amyot.

ments du langage, ont décidé que ces pronoms devaient suivre immédiatement leur antécédent. Heureusement, cette loi n'a pu avoir d'effet rétroactif, en arrêtant la liberté gauloise de nos anciens, et des classiques, héritiers de cette liberté ; la concilier avec la clarté, de telle sorte qu'on ne puisse se méprendre sur le sens des idées ni des mots, voilà la seule loi qu'ils ont reconnue. — « Et s'en sont *beaucoup* trouvez trompez, ayans cette imagination, *qui* s'enhardissoient d'entreprendre des folies contre luy, *qui* estoient foiblement appuyez. » Comines. — « Le *président* luy fist commandement de respondre, *auquel* le prince declara qu'il en appelloit. » Castelnau. — « J'ai beu souvent de l'*eau* dans ces vases ainsi froide, et ayant grand chaud et courant la poste, *qui* ne m'a jamais fait de mal. » Brantôme. — « Au bout de cinq ou six jours arriva le *courrier*, que les parens et parentes de monsieur de Viole avoient envoyé devers le Roy, *qui* porta interdiction aux commissaires, etc. » Montluc. — « Les chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur *créance* par des raisons humaines, *qui* ne se conçoit que par foy ¹. » Montaigne.

La liberté prise pour règle ne justifie pas les ambiguïtés comme la suivante : « Gobrias estant aux prises bien estroictes avec un seigneur de Perse, Darius y survenant, l'espée au poing, *qui* craignoit de frapper : *il* luy cria qu'*il* donnast hardiment, quand il devrait donner au travers tous les deux. » Id.

¹ La *Grammaire nationale* cite quatre exemples analogues de Boileau, Racine et J.-B. Rousseau. Parmi un grand nombre nous en choisissons quelques-uns d'une plus frappante liberté : « Son plus puissant charme estoit une *civilité* et une *complaisance* extraordinaire pour les nouveaux venus, *qu'elle* redoublait souvent pour retenir ceux qui commençaient à s'éloigner d'elle. » Furetière, Rom. bourg. — « Il demanda à d'autres *gens* de quelle matière estoit fait le cheval de Bronze, *qui* voyant sa naïveté, luy persuadèrent que les pecheurs venoient la nuit tirer du poil de sa queue pour faire leurs lignes. » Id. — M. Arnault le vint voir pendant sa maladie, à *qui* il fit toutes sortes de protestations d'amitié. » M^{me} Perier. — « Le *roi* dans ce moment étoit entré dans le cabinet où elle étoit, *qui* par sa présence interrompit sa réponse. M^{me} de Motteville.

Si *celle-ci* venoit *qui* m'a rendu sa lettre. Corn. Menteur.

Un *loup* survint à jeun *qui* cherchoit aventure. La Font.

« Que les *mœurs* du pays où vous vivez sont saintes *qui* vous arrachent à l'attentat des plus vils esclaves. » Montesq. — « J'ai entendu jadis un *orateur*, dans le temps où nous avions des assemblées politiques en France, *qui* disait, etc. » De Tocqueville, de l'Acad. fr.

Pour l'aisance et la clarté de la construction, l'idée renfermée dans le pronom relatif régime est quelquefois reproduite par le pronom *le, la* : « Pour éviter la guerre, *que* vous savez combien je l'apprehende et *la* dois craindre, etc. » Marg. de Valois.

Y, EN.

§ 62. — Ces deux pronoms se retranchent quelquefois : « Et n'y (en) avoit aucun qui osast. » Froiss. — « Espier s'il (y) avoit nulle part personne. » Id. — Ha il ? (Y a-t-il ?) — Ha (il y a). — Ital. *Havrei; havvi?*

Plus souvent encore ces pronoms, *en* tout particulièrement, inutiles pour la clarté, forment un pléonasme, peut-être dans l'intérêt d'une liaison plus complète de la pensée, mais pas dans celui de l'élégance : « Une cave dans laquelle le vin et l'eau *y* demeuroient aussi frais que glace. » Montluc. — « Les livres sont plaisans : mais si *de leur fréquentation* nous *en* perdons enfin la gayeté et la santé, nos meilleures pièces, quittons-les. » Montaigne. — « La proie *dont* ils *en* y trouveront grand foison. » Froiss. — « *En* y eut foison de morts. » Id. — « *Dequoy* les chevaliers plus courageusement s'*en* aventuroient. » Id. — « Volontiers le peuple *du mal* qu'il souffre n'*en* accuse pas le tyran. » La Boétie. — « *De cela* il y *en* a de grands disputes, *dont* je m'*en* rapporte aux grands docteurs ¹. » Brantôme.

Quand les deux pronoms *y* et *en* se suivent dans une même phrase, nous les mettons dans cet ordre. Autrefois on pouvait suivre l'ordre inverse : « *En* y eut foison de mortz. » Froiss. — Mais on disait aussi : « Allez vous-*y-en* vous. » Montaigne.

¹ Ce genre de pléonasme n'était pas inusité dans la première moitié du XVII^{me} siècle :

Je creu qu'il me falloit *d'une mauvaise affaire*,
En prendre seulement ce qui m'en pouvoit plaire. Régnier.

Alors *de tous ensemble*
 On *en* verra sortir un tout qui te ressemble. Corn.

« *De cet enfant* sauvé par la supposition d'un autre, j'*en* ai fait. » Heraclius. *Id.*
 — Même encore dans la 1^{re} satire de Boileau :

De servir un amant je n'*en* ai pas l'adresse.

VERBES.

SORTES DE VERBES.

Actifs ou transitifs qui aujourd'hui sont neutres.

§ 63. — Approcher la verisimilitude.

Argumenter une doctrine. La déduire d'un principe.

Chevaucher un pays. Le parcourir à cheval.

Consentir un voyage.

Desmordre une prise. La lâcher.

Discourir une chose à quelqu'un. L'exposer, la développer.

Fureter tous les coins ; il n'est plus actif que dans la phrase
fureter des nouvelles.

Gauchir la meslée. Eviter d'en venir aux mains.

Guerroyer le pays : *les partis se guerroyoient.*

Jouir une chose, *jouir son estre, la santé.*

Maugréer quelqu'un.

Parler. « Ce que j'en parle. » Calvin. Il n'a aujourd'hui un régime direct que quand il s'agit d'une langue ou d'une matière générale : *parler français, parler politique.*

Marcher, *En les marchant à terre.*

Reculer. « Par leur force ils reculèrent les payens. » Artois.

Renoncer un privilege. Il n'est plus actif que dans *Renoncer quelqu'un*, le renier.

Resister. « Que les ennemis Dieu *feussent resiste*z. »

Tomber de l'eau, Montaigne. — Expression gasconne pour *faire de l'eau.*

Actifs aujourd'hui pronominaux.

§ 64. — Accoutumer quelqu'un ou quelque chose ; s'accoutumer à. Montaigne dit du penser de la mort : « Ostons-luy l'estrangeté ; pratiquons-le, *accoutumons-le.* »

Escrier son cri.

Enquerrir quelqu'un. L'interroger.

Laver. « Le roy *lava* et fit *laver* tous ses chevaliers (au moment de se mettre à table). » Froiss.

Fortifier. } « Les Anglais multiplièrent et fortifièrent telle-
 Multiplier. } ment qu'il convint les Bretons reculer. » Froiss.
 — *Multiplier* n'est aujourd'hui neutre que dans le sens de s'ac-
 croître par la génération. Dans le passage de Froissart, il signifie
 se multiplier par l'arrivée de nouvelles troupes.

Refroigner son front. Se refrogner ou se renfrogner.

Neutres ou intransitifs aujourd'hui actifs.

§ 65. — Appeler à délices. Aussi avec le régime direct.
 Tancer avec son valet. Aussi avec le régime direct.

Neutres ou intransitifs aujourd'hui pronominaux

§ 66. — Amender. « Si l'âme est immortelle, elle ira en *amendant*. »
 Montaigne.

Appaiser. « La douleur *appaïsa*. »

Arrêter. « Ayant *arresté* quelques jours. » Montaigne. Il est
 aussi neutre aujourd'hui dans le sens de cesser de marcher, d'agir,
 de parler; faire une station.

Diversifier. « Nous voyons flotter les événements et *diversifier*. »
 Montaigne.

Enquerir. S'enquerir.

Esbattre. S'ébattre. Aussi s'esbattre.

Estudier à faire quelque chose (*Studere*).

Fourvoyer. « La nature mortelle ne fait que *fourvoyer partout*. »
 Montaigne.

Glacer. Geler, se glacer.

Mesprendre. Se mesprendre.

Noyer. Nous *noyons*.

Repaître. Se repaître.

Ruer. Se ruer.

Troubler. « Les yeux *troublent* à ceux qui travaillent outre me-
 sure à cet exercice. »

Plusieurs verbes neutres qui prennent aujourd'hui l'auxiliaire
avoir se construisaient avec *être* : « Or *est* nostre secours *faillly*. —
 Il *est* fuy. »

Verbes pronominaux qui ne le sont plus.

§ 67. — S'apparaître.

Se bouger. Montluc.

Se combattre, comme *se battre, sich schlagen*.

Se commencer. Froiss.

Se craindre. « Le Pape *se craignant* qu'on lui tient propos qui peust offenser les ambassadeurs des autres princes. » Montaigne.
— « Se craindre de quelqu'un » (*sich fürchten*).

Se croupir. « Ne craignons pas en cette solitude *nous croupir* d'oisiveté ennuyeuse. » Montaigne.

Se délibérer. Se résoudre.

Se désirer à avancer. Froiss.

S'enquêter. S'informer, faire des recherches.

Se feindre. Feindre, hésiter.

Se guerroyer. Froiss. Se faire la guerre.

Se partir. Froiss.

S'en partir. « Je *m'en partiray* d'ici plus ignorant toute autre chose que mon ignorance. » Montaigne.

Se prendre garde. Prendre garde, observer. Montaigne parlant des chiens des aveugles : « Je *me suis pris garde* comme ils s'arrêtent à certaines portes, d'où ils ont accoustumé de tirer l'aumosne. »

Se revenir d'un profond sommeil.

Se tiédir.

Malgré le grand nombre de verbes pronominaux, l'ancienne langue supprimait souvent à l'infinitif et dans d'autres modes le pronom de ces verbes (ci-après Infinitif, § 86) et n'aimait pas le même pronom mis deux fois de suite : « Gautier vous (-) en irez à ceux de Calais. » Froiss. — « Nous transporter en pays incongneu sans savoir comme nous (-) y devons trouver. » Calv. — « Il ne vous en faut (-) esbahir. » Id. — « Nous (-) sommes retrouvés. » O. d. l. M.

Verbes impersonnels.

§ 68. — Il a, pour : Il y a. « Il *avait* un valet qu'on appeloit Nihilvalet. » Pasquier.

Il est, cela est, c'est une chose : « *Il est* plein de raison et de piété ; » il est conforme à la raison et à la piété.

Il ne me chault ou chant (de chaloir). Il ne m'importe.

Il seult (de seuldre, souloir). Il est d'usage.

Il affiert (de afférir). Il convient.

Il me deult (de douloir). Il me fait de la peine.

Il me desplaist de cela. Froiss.

Il se supprime devant le verbe impersonnel quand la phrase commence par un adverbe : « *Pis me fait*, il m'est plus pénible. »

Al. Chartier.

Accord du sujet et du verbe.

Le verbe peut s'accorder avec un sujet collectif partitif ou indéterminé, au lieu de s'accorder avec le pluriel qui en dépend. « *Infini nombre* de riches familles *est* tombé en ruine. » O. de Serres.

Après deux sujets au singulier, même quand ils ne sont pas synonymes, le verbe et l'attribut peuvent se mettre au singulier : « Lorsque la chaleur et moiteur *est* grant. » Chr. de Pis.

Quand, au lieu de la construction avec un verbe personnel, nous employons le tour impersonnel, le verbe s'accorde avec *il* qui le précède et pas avec le nom qui suit et qui est le véritable sujet dans la pensée ; au lieu de dire : *dix mille hommes lui furent donnés*, nous pouvons mettre : *il lui fut donné dix mille hommes*. Le vieux français conserve ce dernier tour, même en sous-entendant *il* : « *Et luy fut baillié dix mille hommes*. »

Cette construction subsiste encore, quand, avec la suppression de *il*, le nom sujet de la pensée précède le verbe au lieu de le suivre : « Deux grants maux *peut* ensuivre de bataille desroutée. » Chr. de Pis. — L'auteur avait présent à l'esprit l'impersonnel *il peut*.

Le verbe d'un premier membre de phrase peut être sous-entendu dans le second, à une autre personne et un autre nombre, se rapportant à un autre sujet : « Par le roy fus appelée et (fut) fait ce que je requeroie. » Chr. de Pis. ¹

¹ Rien de plus fréquent dans les plus beaux ouvrages de Corneille :

J'aimois, j'étois aimée et nos pères d'accord. Cid.

Votre colère *est* juste et vos pleurs légitimes Ib.

Régime des Verbes.

§ 69. — Plus on étudie les langues, plus on est frappé de la difficulté de séparer toujours logiquement et pour le fond des idées, les verbes transitifs et les verbes intransitifs, puis ceux qui ont avec l'objet de l'acte un rapport *direct*, comme s'expriment les grammairiens, de ceux dont le rapport est *indirect*. La liberté de l'esprit humain se joue de mainte distinction grammaticale, quand on prétend la rendre rigoureuse. La matière dont nous parlons dépend trop de la manière nationale et individuelle d'envisager les idées pour qu'on la règle avec une rigueur systématique. Le même acte peut être considéré dans l'agent seulement, comme pur acte sans objet, en dehors de lui-même : *chanter*, ou dans l'agent et dans un objet extérieur : *chanter une chanson*. De là beaucoup de verbes, actifs dans un sens, et neutres dans un autre, quelquefois flottant entre deux. Même rapprochement entre le régime direct et le régime indirect, séparés souvent par de légères nuances : une balle a *frappé un arbre*, une autre a *frappé au but*. Le latin de différentes époques dit : *adulari aliquem* et *adulari aliqui*. Notre observation explique les changements que le temps opère dans le régime des verbes, et l'impossibilité de rendre toujours compte par le raisonnement des faits semblables ou différents qu'on rapproche. On s'en convaincra par les exemples suivants de diverses variations de ce genre.

RÉGIME DIRECT.

§ 70. — Conseiller quelqu'un, quand on met en outre le régime de la chose : « Il fut conseillé par ses avocats de ne pas répondre. » Calv.

Contribuer : « Chascun luy contribua demie livre de froment. »

Oubliez l'amitié comme lui les bienfaits. Cinna.

Je *suis* toujours moi-même et ma foi toujours pure. Ib. III, 4.

Voltaire prétend que *ma foi* ne peut être gouverné par *je suis*.

A propos de cet autre vers, v, 1 :

Ma cour *fut* ta prison, mes faveurs tes liens,

le même commentateur fait cette remarque fort juste : « On sous-entend *furent*. Ce n'est point une licence, c'est un trope en usage dans toutes les langues. »

Eschapper la fureur; Amyot; la corruption.

Demander prend l'accusatif de la personne et de la chose : « Or en demandez *la vérité qu'il* vous plaist. »

Assener quelqu'un d'un grand coup d'espée. Mont.

Entrer : « Quels signes entroit le soleil. » Rabel.

Ressembler : « Point ne le *ressembloit* de sens ni de prouesse. »

Froiss. — « Ressembler son père ; ressemblant des fantomes. »

Songer les moyens de remédier.

Régime direct de la chose, indirect de la personne, où nous faisons l'inverse : « Je ne *vous* pourray jamais *récompenser le bien* que vous me faictes. » Larivey. — « Empescher quelque chose à quelqu'un. » — « Luy empescher la liberté de ses actions. » Montaigne.

Quelquefois le régime direct s'unit à un infinitif : « Apprendre la faim à rire. » — « Cela occasionnerait messieurs de Toulouse à nous accommoder de ce qui nous serait nécessaire. » Montluc.

DATIF.

§ 71. — Bien des verbes se construisent avec le datif, entre autres ceux qui signifient demander et ordonner.

Charger : « Il *leur chargea* qu'ils gardassent son royaume. »

Exhorter à quelqu'un.

Prier : « Leur priant le bien servir ; en lui priant. » Froiss.

Requerir à quelqu'un : « Je requiers au Sauveur. » Froiss.

Assister : « Leur assister de vivres. »

Consentir à quelqu'un qu'il fasse. Calv.

Favoriser à quelqu'un.

Gratifier à quelqu'un (se rendre agréable). Calv.

Se courroucer à quelqu'un.

Servir à Dieu. Calv.

Prendre congé à quelqu'un. Froiss.

Flater à quelqu'un (*adulari, blanderi alicui*).

Puer à l'huyte et à la lampe. Montaigne.

Toucher à ; où nous mettons le régime direct : « Ils (les Gaulois) demeurèrent en quelque temps en doute d'en (des sénateurs) approcher et de *leur toucher*. » Amyot.

Contredire. « Le roy ne *luy contredisoit* nulle chose qu'il voulut dire ni faire. » Froiss.

Le datif régime exprime souvent le but auquel aboutit l'acte ; à équivalant alors aux locutions prépositives : *à l'intention de, à l'égard de*, ou aux prépositions *pour, contre, envers* : « *Combattre aux Français.* » Froiss. — « Son intention est que sans lui *nous ne nous combattions au* pouvoir de France. » Id. — « La famine *leur* alloit croissant. » Amyot. — « En *leur* usant de fausses promesses. » Montaigne. — « Le dit messire Hugh *leur* pourchassait grand destourbiers » (dommage). Froiss.

Au XIV^e siècle, la préposition *à* se supprimait quelquefois devant le régime : « *Se* (si) Dieu plaist. — Le roy le dit messire Hugh. » Froiss.

GÉNITIF.

§ 72. — Se fier de : « Il s'en descouvrit à quelques siens amis, *desquelz* il se fioit le plus. » Amyot.

Se fuir de quelque chose.

Se desrober (priver) : « En se desrobant *du* sentiment. » Montaigne.

Se joindre d'un parti.

Exhorter : « Vous m'avez *exhorté de mon devoir* ; je vous *exhorte du vôtre.* » Henri IV.

Retenir. « Se retenir de menaces. » Calvin. (Comme *s'abstenir*).

Qu'est-il de faire ? Rabel.

Se plaire de. Brant.

REGIME VERBE.

§ 73. — En analogie avec ce qu'on vient de voir, un verbe peut régir un autre verbe, à l'infinitif, sans préposition comme le régime direct, ou avec les prépositions *à* ou *de*.

Sans préposition.

Commander. « Il *commanda faire* commencer la bataille. » Froiss. — « L'avis que vous avez *commandé* me faire donner. » Calvin.

Conseiller. « Il *conseilla* faire arrêter ses gens. » Froiss.

Contraindre. « Je suis *contraint* m'en plaindre. » Calvin.

Prier. « *Priant* Dieu luy donner longue vie. » Id.

Supplier. « Je vous *supplie* croire. » Id.

Datif.

Desirer à ouir.

Détourner à faire.

Promettre à donner.

Commander à eux tous tuer. Froiss.

Génitif.

Commander *de* les tuer tous. Froiss.

S'apprivoiser d'obéir.

PLUSIEURS RÉGIMES.

§ 74. — En rapprochant quelques-uns de ces exemples, on voit que le même verbe se construit, pour le régime, de deux ou même de trois manières; tel est le cas de *commander*. Montaigne, en deux pages, se sert trois fois du verbe *débattre* avec trois régimes différents. « On ne débat que *sur* les branches. » — « C'est religion de débattre de ses (d'Aristote) ordonnances; comme de celles de Lycurgus à Sparte. » — « On n'y (dans la Logique) débat rien pour le mettre en double; mais pour deffendre l'auteur de l'Escole des objections estrangères. »

Temps.

§ 75. — *Variation*. Dans les récits, les écrivains entremêlaient arbitrairement le temps présent et les divers temps passés, honorant moins par là la liberté de la langue qu'ils ne blessaient la logique. « Ces deux hommes *commencèrent* à jurer une ligue, *font* quelques voyages et *sonnèrent* après leur retraite... A Venise, ils *hypocrisent* quelque austérité, et voyant que leur superstition *commençoit* à être suivie, ils *prindrent* la hardiesse de se transporter à Rome. » Pasquier. — « Soudain que je *fus* dans mon cabinet; je *me mets* à prier Dieu. » Marg. de Val. — « Le roy mon mary qui *s'estoit mis* au lict, *me mande* que je m'en allasse coucher. »

Modes.

INDICATIF.

§ 76. — Le vieux français permettait de faire usage de l'indi-

catif dans une proposition subordonnée où nous nous servons du subjonctif.

Il peut s'agir, il est vrai, d'un fait positif, et alors l'emploi de l'indicatif, que notre usage réprouve, est pour le moins aussi logique que celui que nous faisons dépendre de *croire* : « Je *crois* qu'il vient, qu'il est venu. » — Calvin a pu dire ainsi : « Je suis joyeux que vous *avez* notre frère, maistre Pierre Viret, » et ailleurs : « Je suis bien aise que vos lettres m'*ont donné* occasion de vous escrire. » Froissart, imité en cela par ses successeurs, dit non moins logiquement : « Ne demeura guère (Il ne se passa guère de temps) que le roi de France *assembla* plusieurs grands seigneurs. » — « Il n'est langue qui *suffit* à décrire cela. » Gerson. — « Que veult-ce estre que celui-ci *vient* exhorter ? »

La logique ne justifie pas de même l'usage de l'indicatif pour un acte subordonné à un autre acte exprimé par le verbe de la proposition principale, comme dans les exemples suivants, dont le nombre, qu'il serait facile d'augmenter, nous fait voir une habitude de langage autorisée. « Je conseille que vous *demeurez* en ceste vallée. » Froiss. — « Si vous conseille que vous *départez* de ci. » Id. — « Je vous donne ce chapelet et vous prie que vous le *portez* cette année. » Id. — « Je veuil que vous *prenez* le cœur de mon corps et le *faictes* bien embauser. » Id. — « Grands mercis, mais que vous me le *creantez* comme bon chevalier et loyal. » Id. — « Ains est son intention que vous vous *mettez* tous en sa pure volonté. » Id. — Au XVI^e siècle encore même construction : « N'est-ce mieux que dès cet instant nous *reposons*. » Rabel. — « Le propous requiert que *racontons* ce qu'advint. » Id. — « Ne doutant pas que la chose *estoit* ainsi advenue. » Calvin. — « Nous disions que seriez bien ayse que vostre fils *doit* estre gendre de cest homme de bien. » Larivey ¹.

L'indicatif suit même des conjonctions qui, depuis, ont constamment régi le subjonctif. « *Afin* qu'on le *peult* faire venir. » Calvin. — « *Combien* qu'il ne nous fault pas attendre. » Cependant Calvin écrit aussi : « Combien que je ne sceusse. » — *Jasoit* (quoi-

¹ Les premières pièces de Corneille connaissent cette sorte de construction :

C'est assez que je sais qu'à votre heureux secours

Je dois tout le bonheur du reste de mes jours. Veuve, v, 1.

que, *jà soit*) que je le *prins*. » Id. — Il dit aussi : « *Jasoit* que je *desirasse* ¹. »

Comme en grec et en latin, le vieux français permet l'indicatif au lieu du conditionnel, du moins à l'imparfait et au plus-que-parfait. « Le messager *estoit arrivé* trop tard, si je n'y eusse mis la main. » Montluc ².

SUBJONCTIF.

§ 78. — Tandis que l'indicatif subsiste, pour ainsi dire, par lui-même, le subjonctif, mode subordonné, exprime un acte dont la réalisation est simplement possible, par conséquent douteuse. Cette subordination et cette incertitude, c'est son caractère propre, qui devrait toujours en déterminer l'emploi. L'usage, dans les langues, ne se règle pourtant pas avec cette parfaite conséquence. Comme nous avons vu l'indicatif mis à la place du subjonctif, par une sorte de compensation le second de ces modes se montre où, selon la syntaxe moderne, nous croirions le premier indispensable. Dans une phrase de Froissart, composée de deux membres, les deux verbes expriment chacun un fait positif, et pour la pensée leur rôle est le même ; et pourtant le premier est à l'indicatif et le second au subjonctif. « Les gens du pays ne s'en *donnoient* de garde et ne *cuidassent* que les François dussent passer si avant. »

Après la conjonction *comme*, on rend par le subjonctif même les faits présentés comme positifs. « Comme il *soit* voir. » Chr. de Pis. — « *Comme* jeunesse *soit* de soy encline à mains mouvements hors ordre de raison. » Ead. — « *Comme* l'ame de sa nature *tende*

¹ *Bien que je n'ay* de quoy. Régnier.

² Corneille affectionne ce tour élégant :

Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigné tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie. Cid. II, 9.

Et ta beauté sans doute *emportoit* la balance,
Si je n'eusse opposé contre tous tes appas
Qu'un homme sans honneur ne te *méritoit* pas. Ib. III, 4.

La mort seule aujourd'hui peut couronner ma gloire ;
Encor la *falloit*-il sitôt que j'eus vaincu,
Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu. Hor. V, 2.

au lieu dont elle est venue, c'est assavoir à hautes choses. » Ead. — « Comme le roy de Perse *fust* en chemin et les Athéniens *commencassent* à deliberer. » Amyot.

Non-seulement notre ancienne langue compense, ainsi qu'on vient de voir, un abus très-partiel de l'indicatif, elle semble avoir affectionné le subjonctif.

Elle s'en sert quelquefois uniquement pour marquer la subordination d'un verbe à un autre, sans la plus légère nuance d'incertitude. « Il ne faut pas ignorer que le duc n'*aimast* cordialement le dict messire Jacques. » O. d. l. M.

Après *savoir*, l'indicatif semble à sa place ; mais quand nous le mettons de même après les verbes *croire*, *estimer*, *penser* et semblables, une sorte de présomption égale notre opinion à la certitude. L'ancienne langue était plus réservée, ou, si l'on veut, la langue de Comines, de Rabelais, d'Amyot, de Montaigne, inclinait à un doute modeste. Les verbes qui expriment une opinion, sont suivis chez eux du subjonctif, et même quelquefois le verbe *sçavoir*. « Nous *ereons* qu'il *soit* d'autre part et qu'il se *combate*. » Froiss. — « *Cuidans* que ceux-là *fuissent*, ils se mirent à la fuite. » Comines. — « Ils *cuyderent* que ce *fussent* vaisseaux d'amys. » Amyot. — « Je me *doute* que ce *soit* M. de Montluc. » Montl. — Comme je *sceus* qu'il *fust* dans sa chambre. » Id.

Quand le verbe *sçavoir* est accompagné de la négation, le doute justifie le subjonctif : « Comme une impression spirituelle *face* une telle faussee dans un sujet massif et solide, et la nature de la liaison et cousture de ces admirables ressorts, jamais homme *ne l'a sceu*. » Montaigne. — « S'ils prouvent que rien ne se *sçache*. » Id. — « Il y en a aussi des nostres mesmes qui ont estimé que des ames des condamnez, il s'en faisoit des diables, comme Plutarque *pense* qu'il se *face* des dieux de celles qui sont sauvées. » Montaigne. — Remarquez toutefois que dans le premier membre de cette période, Montaigne fait dépendre de *ont estimé* l'indicatif *il s'en faisoit*. Ailleurs encore il dit : « J'aime mieux *croire* qu'ils *ont traité* la science casuellement. »

§ 79. — Après la conjonction hypothétique *si*, nous mettons toujours l'indicatif. « *Si*, conjonction, dit Laveaux, exprimant par lui-même le doute de l'esprit, n'a pas besoin d'un mode douteux au verbe qui le suit. » Cet usage est déjà consacré par l'ancienne

langue : « *Si nous l'avons acheté, s'il ne nous plaist.* » Montaigne. Mais l'usage contraire subsistait à côté. *Si* prenait le subjonctif aussi, parce que, parler d'un acte sous forme de supposition, c'est laisser de l'incertitude sur sa réalisation : « Pour aller au royaume de Galles, *s'ils peussent.* » Froiss. — « Mais nul jà ne l'approchast, *se il ne l'appelast.* » Chr. de Pis. — « Comme *s'il fust* insensé. » Pasquier. — « *Si Circé eust présenté* à Ulysse deux breuvages. » Montaigne. En latin *si* régit l'indicatif quand le fait est accompli ou s'accomplit, et alors il équivaut à *puisque*; mais tant que le fait reste hypothétique, *si* régit le subjonctif. En français, à mesure qu'on approche de la fin du XVI^e siècle, *si* se joint plus ordinairement à l'indicatif.

§ 80. — Quand une proposition subordonnée est liée à la principale par un pronom relatif, le verbe se met à l'indicatif si le fait est positif, et au subjonctif, s'il y a de l'incertitude. Mais l'ancienne langue présente quelquefois le subjonctif même dans le premier cas : « Comme si tous ceux *qui n'adhérassent* à leur secte fussent séparés de cette compagnie (de Jésus). » Pasquier.

§ 81. — Les écrivains rendaient élégamment par le subjonctif le moindre doute, la moindre hésitation dans la manifestation de la pensée. « Vous me faites plus d'honneur que je ne *vaille* » (doute modeste sur ce qu'il peut valoir). Froiss. — « Ne *sçauroye* dire par quel lieu on se *puisse* assurer les uns des autres. » Commines. — « Il est incertain où la mort nous *attende*, attendons la partout. » Montaigne. — « L'inconstance du bransle divers de la fortune fait qu'elle nous *doive* présenter toute espèce de visage. » Id.

§ 82. — Le *que* devant le subjonctif impératif peut se supprimer : « Veuillez refrener vostre courage, et *vous suffise* ce que vous en avez fait. » Froiss. — « Les natures plus roides et plus fortes *fassent* leur cachette mesme glorieuse et exemplaire. » Montaigne.

Le *que* peut se supprimer encore quand il est alternatif et signifie *soit que* : « Se retraist chascun vers leur ville, *voulüst* le connestable ou non » (que le connétable le voulût ou ne le voulût pas). Froiss. — « *Voulust* ou non le roy. » Id.

§ 83. — L'imparfait du subjonctif tient quelquefois lieu du conditionnel présent ou passé : « Ha ! dame, *j'aimasse* trop mieulx,

que vous fussiez autre part que cy. » Froiss. — « Qui me payastje m'en *allasse*. » Pathelin. — « Comme il lui fut noncié que son filz s'en retournoit vilainement d'une bataille, et venoit devers luy, il respondit que plus joyeusement il *allast* à l'encontre de ses os. » Amyot. — « Se le vin ne fust sitost faillis, ce que on t'a rapporté envers ce que nous eussions dit ne *fust* que jeux. » Chr. de Pis.

§ 84. — Le rapport des temps du subjonctif et de l'indicatif était moins rigoureusement déterminé qu'il ne l'a été depuis. « Je me *mets* à prier Dieu qu'il lui *plust*. » Marg. de Val.

CONDITIONNEL.

§ 85. — Ce mode s'employait de la même manière qu'aujourd'hui; mais, de plus, il remplaçait le subjonctif après les mots exprimant la crainte : « En crainte que les Allemands *se joidroient* avec la ville. » Montl.

INFINITIF.

§ 86. — On a déjà pu remarquer dans ce qui précède quelques traits particuliers de ressemblance entre la construction grammaticale du vieux français et celle du latin. Cette ressemblance est surtout frappante dans la syntaxe de l'infinitif.

Rien de plus fréquent dans nos anciens auteurs que la construction latine, commode, vive, concise, qu'on appelle *le QUE retranché*, dénomination moins appropriée au latin qu'au français, où le verbe régime ou subordonné se construit ordinairement avec *que*. Les exemples, que nous ne craignons pas de multiplier, feront voir combien cet élément de la vieille langue est regrettable. « Jamais homme n'est souffert soy *eslever*. » — « Comme il soit voir nature humaine *estre* encline à plusieurs vices. » Chr. de P. — « Il juge l'amer *estre* doux. » Ead. — « Nul autre paradiz ne présument leur *estre* propice. » — Ead. — « Si vaut-il bien *estre dit* deux fois. » Comines. — « Vous demandiez tous les estats et gouvernements de ce royaume *estre ostez* à ceux qui les possedoient. » Sat. Ménip. — « J'ay estimé cet héritage *avoir esté* miraculeusement basti. » — « Vous delivrant des erreurs où il permet les siens mesmes *tomber* quelquefois. » Calv. — Le calque du latin, à cet égard, n'est chez aucun écrivain plus sensible ni plus fréquent que

chez Montaigne, dont l'éducation fut essentiellement latine. « Thales luy apprend la cognoissance de toute autre chose lui *estre impossible*. » — « Il n'est pas estrange de plaindre celui-là mort, qu'on *ne voudroit* aucunement *estre* en vie. » — « Je suis de ceux qui pensent *leur fruit ne pouvoir* contrepeser cette perte. »

L'infinitif régime s'offre encore dans des constructions un peu différentes. « La volt chastier *par luy accroistre son estat* » (en lui donnant une plus haute position). Froiss. — « Ils se sont occis l'un *par pendre*, l'autre *par noyer*, l'autre *par ferir* d'un cousteau au cuer. » Id. — « Des testes de bœuf insculpées representans le labeur de cest animal *causer* ces superbes edifices. » O. de Serres. — « Taschant d'adoucir les humeurs qu'il pourroit avoir contraires à tant louable exercice *par n'y estre pas né*. » Id.¹

§ 87. — La liberté absolue de prendre l'infinitif substantivement fut une précieuse ressource pour la vieille langue : la concision, la vivacité et la grâce en font le mérite littéraire, la brièveté d'expression, le mérite grammatical. « Que j'aye le temps et loisir *du faire* et vous *du lire*. » Froiss. — « Plus grand plaisir me ferés *du prendre* mille fois que *du refuser*. » Artois. — « Or pensez du choisir. » Id. — « Moult se delieta *au regarder et escouter*. » Id. — « Ils se penoient *du tenir* le chasteau qu'ils avaient prins. » Froiss. — « Voilà pas un *taire* parler ? » Montaigne. — « *Le vrai vaincre* a pour son rosle l'estour, non pas le salut. » Id. — « *L'offenser* et *l'estre offensé* sont également tesmoignage d'imbécillité. » Id.

L'infinitif se prend substantivement, même accompagné d'une négation, d'une circonstance accessoire, d'un régime simple, d'un régime complexe. — « *Le n'avoir point de mal*, c'est le plus avoir de bien que l'homme puisse espérer. » Id. — « *Le beaucoup sçavoir* apporte l'occasion de plus doubter. » Id. — « *Le sçavoir mourir* nous affranchit de toute subjection et contrainte. » Id. — « *Le longtemps vivre* et le peu de temps vivre est rendu tout un par la mort. » Id. — « *Le paistre l'erbe es pasturages* est salutaire au jeune cheval. » O. de Serres.

¹ Le même tour se rencontre chez La Bruyère : en voici deux exemples :

• Voulez-vous être rare, rendez service à ceux qui dépendent de vous : vous le serez davantage par cette conduite que *par ne pas vous laisser voir*. » —
• Quelques-uns par une intempérance de sçavoir et *par ne pouvoir* se résoudre à renoncer à aucune sorte de connaissance, les embrassent toutes et n'en possèdent aucune. »

§ 88. — L'infinitif d'un verbe pronominal régi par un autre verbe perd ordinairement le pronom régime, l'intérêt de l'oreille et l'aisance de la diction l'emportant sur l'exactitude grammaticale: « Il ne fust nul qui avec la royne d'Angleterre se mist à voie pour li aider a (-) remettre en Angleterre à mainarmée. » *Froiss.* — « Themistocle acheta l'ambition d'Epicyle pour le faire (-) déporter de la poursuite. » *Amyot*¹.

¹ Voilà l'origine d'un tour fréquent chez Malherbe, qui avait quarante-cinq ans quand le XVI^{me} siècle finit, chez Régnier, né dans ce même siècle et chez les classiques les plus vieux du XVII^{me}.

Une plus belle amour se rendit la plus forte
Et le *fist* (-) *repentir* aussitôt que pécher. *Larmes de S.-P.*

Ceux que l'opinion *fait* (-) *plaire* aux vanités. —
N'espérons plus, mon ame, aux promesses du monde;
Sa lumière est un verre et sa faveur une onde,
Que toujours quelque vent *empesche de* (-) *calmer*. *MALH.*

S'il est vray sans faveur que tu l'*escoutes* (-) *plaindre*
D'où vient pour son respect que l'on te voit (-) *contraindre* *REG.*

Si j'avois un prétexte à me mécontenter,
Tu me verrois bientôt (-) *résoudre* à le quitter. *CORN. Gal. du Pal.*

Vous verrez si soudain (-) *rallumer* son amour,
Que la feinte n'est pas pour durer plus d'un jour. *lb.*

Va flatter, si tu veux, la douleur de Flavie
Et me *laisse* (-) *éclaircir* sur l'état de ma vie. *Id. Théodore.*

Voilà cet accident qui le *fait* (-) *retirer*. *Id. Ste. du Ment.*

Annibal, qu'elle vient de lui sacrifier,
M'engage en sa querelle et m'en *fait* (-) *défier*. *Id. Nicomède.*

« *Me fait défier* n'est pas français » dit Voltaire.

Elle voit (-) *dissiper* sa jeunesse en regrets,
Mon amour en fumée et son bien en procès. *RACINE. Plaid.*

Laharpe voit dans la suppression de *se* « un défaut de grammaire : »

J'ai de quoi confondre et punir l'imposture
Venger le Ciel qu'on blesse et *faire* (-) *repentir*
Ceux qui parlent ici de me faire sortir. *MOL. Tartufe.*

La peur, plus d'une fois, *fit* (-) *repentir* Régnier.

BOILEAU.

On dit quelquefois par menace : « *je l'en ferai bien repentir.* » *Dictionnaire de l'Académie.*

D'autres locutions, même très-particulières, pourraient être remarquées, parce qu'elles ont fait autorité pour les écrivains venus plus tard. Un seul exemple : l'Infinitif actif remplace élégamment le passif : « Je puis bailler ramentevance *digne d'écrire.* » O. de la Marche¹.

§ 89. — L'infinitif précédé d'une préposition, exprimant l'intention, le but, le moyen, etc., doit, d'après les grammairiens rigoristes, se rapporter, comme le participe présent (§ 93), au sujet de la proposition. Jusqu'à la fin du XVII^{me} siècle il pouvait aussi bien se rapporter à un régime ou s'entendre dans un sens indépendant et absolu. « Outre cette mutation qui se présente *sans y penser* » (sans qu'on y pense). Pasquier. — « Avec François I^{er} estoient portez les deux corps de ses deux enfans, qui n'avoient encore de sépulture, *pour vouloir attendre* à faire compagnie au roy » (parce qu'on vouloit attendre qu'ils fissent...) Brantôme².

Participes.

PARTICIPE PRÉSENT.

§ 90. — La distinction entre le participe présent et l'adjectif verbal, entre un mot, primitivement le même, exprimant un fait ou exprimant une qualité, est la base de toute la théorie de ce participe. Sans elle les notions demeurent confuses et l'on ne se rend pas compte des aspects divers sous lesquels le même mot se présente à la pensée et au bout de la plume. C'est ce qui est arrivé dans l'ancienne langue. La distinction fondamentale n'a pas même

Un flatteur aussitôt cherche à se récrier
Chaque vers qu'il entend le *fait* (-) *extasier*.

BOILEAU.

« Pendant qu'il la (la ruine de sa patrie) prédisoit et après qu'il l'eût *vue* (-) *accomplir*. » BOSSUET, *Médit. sur l'Evang.*

¹ La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir,
Ou de nouveau reçue ou *prête à recevoir*. CORN. *Polyeucte*.

² « Votre Majesté a beau dire, et M. le légat et MM. les prélats ont beau donner leur jugement, ma comédie, *sans l'avoir vue*, est diabolique et diabolique mon cerveau. » (Sans que le curé, auteur d'un écrit contre *Tartufe* l'ait *vue*.) MOLIÈRE, 1^{re} *Placet*.

été faite par les grammairiens du XVI^e siècle. De la confusion naît l'inconséquence, point d'usage fixe; variation d'écrivain à écrivain et chez le même écrivain. Pas de principes arrêtés, même chez Montaigne, qui avait tant étudié le latin, moins peut-être, il est vrai, en grammairien qu'en esprit avide de pensées. Il lui arrive d'écrire, en deux lignes, parlant des Turcs faits prisonniers sur mer : « Il leur succéda (réussit) *frottant* des clous de navire l'un à l'autre, et *faisans* tomber une étincelle de feu dans les caques de poudre, d'embraser et mettre en cendres eux, leurs maîtres et le vaisseau. » — Même inconséquence dans ce passage de Marguerite de Valois : « Cette guerre dura encore quelque temps, ceux de la religion *ayant* toujours du pire ; ce qui m'aidoit à disposer le roy mon mary à une paix. J'en escrivis souvent au roy et à la royne ma mère ; mais ils n'y voulurent point condescendre, se *fiant*s en la bonne fortune. » — Nous avons donc à exposer, moins des règles fixes qu'une suite de faits et d'usages qui ne se concilient pas toujours entre eux.

Le manque de fixité est rendu plus frappant par le grand usage que nos anciens écrivains font du participe présent, commode pour l'aisance de la structure grammaticale et pour la brièveté de l'expression.

Quoique les écrivains fassent tous usage du participe présent comme indéclinable, il n'en est aucun qui ne le décline où il le trouve à propos.

Pour l'orthographe, indéclinable ou au singulier il s'écrit régulièrement avec un *t* final ; cependant on lit dans Pasquier : « Ne *restans* plus de tous leurs écrits qu'une carcasse, » et dans Vauquelin de la Fresnaye : « La muse nous *guidans*. »

Au pluriel on transforme presque toujours le *t* final en *s* ; quelquefois l'*s* s'ajoute au *t* : *ayans* et *ayants*.

§ 91. — *Genre*. Généralement on n'admet, soit au singulier, soit au pluriel, que la forme masculine pour les deux genres, dans les verbes neutres aussi bien que dans les verbes actifs : « Les cuisses *faisans* par leur grosseur suffisamment élargir les jambes du cheval. » O. de Serres. — *Estans* doctes en ce gouvernement les plus simples femmelettes. » Id. — (Les poules) « *ayans* toutes la chair très-bonne, ne *cédans* en délicatesse à nulles autres. » Id.

— « Les Huguenots *ayants* recommencé la guerre. » — « Ces observations *servans* d'adresse à vostre peuple. »

Cependant le participe reçoit aussi la terminaison féminine, et, chose remarquable, non-seulement quand il marque une qualité, mais quand il exprime un acte passager ou qu'il est suivi d'un régime; ce qui, au jugement de la grammaire moderne, lui ôte le caractère d'adjectif verbal.

Cela se voit principalement chez Amyot, le grand maître de la langue du XVI^m siècle; il dit : « Les choses *appartenantes à la religion*. » — « Il engravra en grandes lettres des paroles *adressantes aux Ioniens*. » — « Mille autres raisons *tendantes à cette fin*. » — Marg. de Val.

Le participe, marquant une qualité ou une manière d'être habituelle, peut s'accorder : 1^o Avec le sujet : « Par ainsi elles (les âmes) eussent esté telles, *estans* exemptes de la prison corporelle aussi bien avant que d'y entrer, comme nous espérons qu'elles seront apres qu'elles en seront sorties. » Montaigne. — « De ce sçavoir il faudroit qu'elles se ressouvinsent encore *estans* au corps. » Id. — (Les femmes) *estans* plus soigneuses de l'honneur de leurs maris que de toute autre chose. » Id.

2^o Avec le régime : « Le roy François I^{er} rechercha avec grand soin et despense l'accointance des hommes doctes, les recevant chez luy comme personnes saintes et *ayans* quelque particulière inspiration de sagesse divine. » Id.

Il en est souvent de même du participe exprimant un acte : 1^o Accord avec le sujet : « Les autres se le font accroire à eux-mêmes ne *sçachants* pas pénétrer que c'est que croire. » Id. — « Ces considérations *l'ayants* un jour amené à Nerac. » Marg. de Val. — « Les batteaux où je debvois aller par la rivière de Meuse jusques à Liege ne *pouvants* estre sitost prests, je fus contrainte de séjourner le lendemain, où, *ayants* passé toute la matinée comme le jour de devant l'après disnée, nous *mettants* dans un très beau bateau sus la rivière, nous abordasmes en une isle. » Id.

2^o Avec le régime : « Ceux qui les peignent *mourants* et qui représentent cette action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier crachant au visage de ceux qui le tuent et leur faisant la moue. » Montaigne. — « Combien voit-on des personnes populaires conduictes à la mort, y apporter une telle assurance

qu'on n'y apperçoit rien de changé de leur estat ordinaire : *establisans* leurs affaires domestiques, *se recommandans* à leurs amis, *chantans*, *preschans* et *entretenans* le peuple : voire y *meslans* quelquefois des mots pour rire, et *beuvans* à leurs cognoissans aussi bien que Socrates. » Id. ⁴

Quelques exemples du participe invariable se rapportant à un féminin singulier ou pluriel compléteront cette matière. Nous les empruntons à Marguerite de Valois. « Moi *pressant* à toute heure, le Roy me vouloir permettre d'aller trouver le Roy mon mary. » — « Elle *passant* en Languedoc. » — « *Estant* en ces altères, mes femmes plus curieuses que moy de ma seureté et de la leur, prennent la corde. » — « Je dis à mes femmes qu'elles allassent tout bellement à la porte demander ce qu'ils vouloient, *parlant* bas, comme si j'eusse dormy. »

§ 92. — Le participe présent étant déclinable, on a eu fort na-

⁴ Les exemples analogues sont communs dans la première moitié du XVII^{me} siècle. Cependant déjà sur ce vers de Malherbe :

Mais tant de beaux objets tous les jours *s'augmentans*,

Ménage dit, sans donner de raison : « *S'augmentant* au gérondif seroit beaucoup mieux. » Néanmoins nous voyons quelquefois encore le participe présent variable après le milieu du siècle. Pascal avait écrit dans la première Provinciale (1659) : « Je les luy offris tous ensemble comme ne *faisants* qu'un mesme corps et *n'agissans* que par un mesme esprit. » Dès la seconde, publiée huit jours après, on ne retrouve plus ce participe décliné. En vers on se le permettait encore. Boileau, dans la vi^e satire (1666) :

Et plus loin des valets, l'un et l'autre *s'agaçans*,
Font aboyer les chiens et jurer les passans.

Le 3 juin 1679, l'Académie proclama cet arrêté : « La règle est faite, on ne déclinera point les participes actifs. » Cette règle ne fut pourtant pas uniformément observée dans les dernières années du XVII^{me} siècle et dans les premières du XVIII^{me}. Boileau, l'homme de la règle, ne se soumit pas :

Entendra ces discours sur l'amour seul *roulans*. Sat. x (1694.)

Et pour lier des mots si mal *s'entr'accordans*. Ep. xi (1695.)

Qu'infâmes scélérats à la gloire *aspirans*...

Cent mille faux zélés le fer en main *courans*. S. xii (1703.)

Et pour qu'on ne croie pas qu'il ait seulement usé du privilège de la rime, il a écrit en prose dans sa préface de 1701 : « Je ne suis point de ces auteurs *fuyans la psine*. » Voltaire aussi dit :

Les spectateurs en foule *se pressans*.

turellement l'idée d'en faire un *substantif*. Nous avons vu dans le dernier exemple de Montaigne. (§ 91) *leurs cognoissans*, comme nous disons *leurs connaissances*. Amyot crée un autre substantif : « Ses armes reluisantes esblouissoient la veue des *regardans*. »

§ 93. — *Rapport syntactique*. Les grammairiens modernes ont décidé que le présent du participe doit toujours se rapporter au sujet de la proposition. L'usage des auteurs classiques jusqu'à la fin du XVII^{me} siècle n'autorise pas cette règle ; il laisse à l'écrivain plus d'aisance et de variété. Dans l'ancienne langue, le participe se rapporte indifféremment au sujet ou à un régime, ou encore ni à l'un ni à l'autre, mais à la proposition entière, ou il exprime une circonstance, comme l'ablatif absolu des Latins. « *Changeant de chemise*, parce qu'il m'avoit toute couverte de sang, M. de Nançay me conta ce qui se passait. » (Tandis que je changeais de chemise.) Marg. de Val. — « Par la figue, répondit l'asne, *laquelle un de nos ancestres mangeant*, mourut Philémon. » Rabel. — « Les langages ressemblent aux rivières, *lesquelles demeurans toujours en essence*, toutefois, il y a un continuel changement des ondes. » Pasquier¹.

PARTICIPE PASSÉ.

§ 94. — La théorie du participe passé, plus complexe que celle du participe présent, n'a pas eu besoin de moins de temps pour se dégager du chaos de l'usage. Ceux des grammairiens du XVI^{me} siècle qui ont réfléchi sur l'accord de ce participe ont des vues divergentes, et les écrivains, de leur côté, divergent et sont de plus très-variables. Commençons encore ici par des traits d'inconséquence. Montaigne dit : « Notre mère Nature nous avoit *munis* et *planté* de tout ce qu'il nous falloit ; » et Montluc, à peu d'intervalle : « Une lettre que son fils luy avoit *escrite*, » et « L'attaque que les ennemis avoient *receu*. »

§ 95. — Quand le participe passé, sans verbe auxiliaire, a le

¹ Sans juges nous jugeons, *estant nostre raison*
Là-haut dedans la teste ou selon la saison
Qui regne en nostre humeur, les brouillars nous embrouillent
RÉGNIER.

« *Ne paroissant rien* dans tout ce discours, de ce manger en figure, de ce boire en allégorie.... il s'ensuit que.... » Bossuet.

simple caractère d'un qualificatif, son accord avec le substantif qu'il accompagne ne saurait rencontrer la moindre difficulté.

Il en est de même quand le verbe auxiliaire *estre* est un lien entre le substantif et le participe qualificatif. Remarquons seulement que cet accord subsiste encore quand le participe précède le substantif : « Estant venue la nouvelle. » Amyot.

§ 96. — Accompagné de l'auxiliaire *avoir*, le participe passé reste invariable quand le régime le suit, et s'accorde avec le régime quand celui-ci le précède. Cette double règle fondamentale est quelquefois observée par nos anciens auteurs. Marot l'a nettement exposée dans une pièce de vers conservée par Pasquier¹. Pierre Ramus, dans sa Grammaire, s'appuie sur son autorité. Du Bois et Maigret avaient proposé des systèmes différents. Ainsi vous voyez dans Montaigne : « Les javelots et les dards qu'on leur a jettez ; les desplaisirs que nous avons soufferts. » Id. — « Il me les (mes lettres) avoit renvoyées. » Marg. de Val.

Bien plus souvent, Montaigne et d'autres semblent considérer le participe et son auxiliaire actif comme un tout, tel que *amavi*, *amavit*, etc., qui ne change point, quel que soit le régime qui précède. Les passages sont innombrables où cette méthode est suivie : « La cour enrichit ceux qui l'ont mal desservi. » Al. Chartier. — « Ma matière que trop ay delaissié. » Chr. de Pis. — « Il les avoit envoyé. » Comines. — « Les commentaires que j'ay publié. » Calv. — « Les ayant persuadé. » Amyot. — « L'opinion que vous avez conceu. » Montl. — « Il a entendu des choses que je n'ay pas entendu. » Id. — « La forme corporelle que Nature leur a donné. » Montaigne. — « Si les plaisirs que tu nous promets en l'autre vie sont de ceux que j'ay senti ça bas, cela n'a rien de commun avec l'infinité. » Id. — « Les grandes courvées de guerre qu'il avait fait et souffert². » Brant.

¹ Enfants, oyez vne leçon, etc.

² Encore au XVII^{me} siècle : « Je ne connois en vous ni mon image que j'y avois formé ni le caractère de chrétien. » Bossuet. — Dans ses *Remarques sur la langue françoise*, Vaugelas commence la Remarque 184, *De l'usage des participes passifs dans les prétérits*, par ces mots : « En toute la Grammaire Françoise il n'y a rien de plus important ni de plus ignoré. » — Ménage avant lui et lui-même ont établi quelques règles particulières, inutiles, mal fondées en logique et pour cela rejetées plus tard. Nous en rapportons deux. La première dispensait d'accorder le participe avec le régime direct antérieur lorsque le nominatif sui-

En revanche, on accorde parfois le participe avec le régime qui suit : « Comme il eust *oye* la parole. » Chr. de Pis. — « Bien avoit *retenue* la parole qu'avoit *dit* Tibere. » Ead. — « Puisque n'avez *trouvez* mes escus. » Larivey. — « Après qu'il auroit *lue* la sentence. » Montluc.

Il est une construction particulière à la poésie, c'est celle du régime direct placé entre l'auxiliaire *avoir* et le participe passé. Là, parfois le participe demeure invariable, comme dans ces vers de Garnier :

Quand elle *eut* quelque temps *ses désastres ploré*,
Et les *playes* du mort de *baisers honoré*.....
Vous avez l'inhumant *mes édits transgressé*.

Mais Garnier suit aussi le système qui a prévalu ensuite de rendre dans ce cas le participe déclinable :

Est-il vray ? Avez-vous *cette faute commise*¹ ?

vait le participe. Mascaron a donc pu dire : « La fermeté naturelle qu'a *eu* ce cœur pendant toute sa vie. » Et Corneille :

Là par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont *enduré nos pères*. *Cinna*.

Dans la même tragédie il a dit d'Emilie :

Et qu'ont *mise* si haut *mon amour et mes soins*.

Par la seconde règle, dans certains cas, le participe après le régime direct demeurerait invariable quand il était lui-même suivi d'un qualificatif. D'après ce principe Mascaron a dit : « Ce n'est pas encore le dernier degré du malheur de notre âme : jusqu'ici vous l'avez *vu abusée, trompée, séduite*. » — Et Bossuet, dans l'Or. fun. de la reine d'Angleterre : « Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes grâces : l'une de l'avoir *fait chrétienne* ; l'autre, messieurs, qu'attendez-vous ?... C'est de l'avoir *fait reine malheureuse*. » Quatre lignes plus loin il rentre dans la règle ordinaire : « Que ses douleurs l'ont *rendue savante* dans la science de l'Evangile. » Les Pensées de Pascal nous présentent ce passage : « Moïse ne vous a point *tiré* de captivité et ne vous a pas *rendu* véritablement libres. » Le second participe est justifié par Vaugelas et le premier peut-être par « attraction » comme dit la grammaire.

¹ Ce tour est fort ordinaire aux poètes de la première moitié du XVII^{me} siècle :

A quel front orgueilleux *n'a l'audace ravié*
Le nombre des lauriers qu'il a déjà plantés. —
Quiconque de plaisir *a son ame assouvie*

MALHERBE.

Et bien qu'elle (la fortune) ne *m'ait sa faveur départie*.

RÉGNIER.

Le participe est rendu déclinable même dans les verbes neutres fléchis avec l'auxiliaire *avoir* : « Bien que la redite d'une *mesme* chose *ait accoutumée* d'estre ennuyeuse. » O. de Serres.

Nous réunissons ici, sans réflexions, quelques cas particuliers, dont les élèves pourront se rendre compte.

« Voir des grands qui *se fussent voulus* entremanger. » Montluc. — « La ville *se fust bien peue* esmouvoir. » Chr. de Pis. — « Au temps que je les (ses chausses) *avois faites faire*. » Montluc. — « Ils se sont *reservez* un merveilleux avantage au combat. » Montaigne. — « *Veuë* sa nature. » Comines. — Il écrit aussi : « *Veu* la grande obéissance. » — « Il fist semblablement à maint de ses citoyens et autres *esté* ses adversaires, retournez à mercis. » Chr. de Pis.

§ 97. — *Participe passé absolu*, semblable à l'ablatif absolu latin. « Brennus, *ceste demande ouye*, se prit à rire. » Amyot. — « En estants assiégés tout court furent un jour et une nuit sans boire et sans manger, *la plus part de leurs bestes mortes*. » Montaigne. — « *Finis les dits huit jours* elle fait venir en sa chambre ledit Julio. » Brantôme.

Orthographe. — Remarquons, pour terminer, une singularité d'orthographe : au XIV^e siècle, le participe passé masculin en *é*, reçoit quelquefois au singulier un *s* ou un *z* final : « Il en seroit *parlez* en honneur. » — « Le conte d'Artois qui leur affaire avoit bien *regardez*. » — « Sire, vous n'y fussiez *entrés*. » Chr. de Pis.

§ 98. — Une particularité de la flexion des verbes dans l'ancienne langue, c'est que le *t* euphonique, destiné à empêcher l'hiatus entre la troisième personne du singulier terminée par une voyelle et le pronom personnel, est à peu près inconnu. On le découvre bien rarement, comme dans cette interrogation de Mon-

Et ceux qui par le fer *ont ma perte jurée*. RACAN.

Aussitôt que ma femme *eut sa vie expirée*. *Id.*

Mon père *est mort*, Elvire, et la première épée

Dont s'est armé Rodrigue *a sa trame coupée*. CORN. *Cid.*

Aucun étonnement n'*a leur gloire flétrie*. *Id. Hor.*

Un homme dont l'épée

De toute ma famille *a la trame coupée*. *Ib.*

Le seul amour de Rome *a sa main animée*. *Ib.*

taigne : « N'adresse-t-elle pas ? » Devant *on*, l' remplace : « Et les recouvre l'on. » Ordinairement l'hiatus subsiste en plein dans l'orthographe. « Reprendra-il, » écrit O. de Serres, et Montaigne : « Aussi-a-elle. Encore-l'a-elle rangée. Encore nous trompera-elle. A peine sera-elle propre à juger. Semble-il pas ? Descouvre-il pas ? »

PRÉPOSITIONS.

§ 99.

AVANT, DEVANT

régissant un infinitif, 1^o, et c'est la manière la plus ancienne, précède seul l'infinitif : « Avant monter ; Avant vous en venir ; Avant passer outre. » Montaigne. — « Avant mourir. » Brantôme. — 2^o Avant que : « *Avant que* sortir. » — « *Avant que* tomber en ceste calamiteuse fortune. » Du Vair. — 3^o Avant que de : « *Avant que de* mourir ¹. »

DE

devant un substantif ou un infinitif, où nous préférons à. « En butte *de* tant d'offenses. » Montaigne. — « Qu'est-il *de* faire ? » (Qu'y a-t-il à faire ?) Rabel. — « Apprendre *de* policer notre maison. » — « Condamner *d'*estre pendu. »

Au lieu de *par*, marquant la cause : « Pour complaire à ce fils, que *d'*affection, *de* devoir, *d'*espérance et *de* crainte elle idolastrait. » Marg. de Val.

Au lieu de *pour* devant un infinitif : « Le duc ne vouloit pas estre noté en son jugement, *d'*avoir départi les champions à l'avantage de l'estranger. »

L'ancien français affectionne la construction d'un substantif uni à un infinitif par *de* : « Le remède *de* la soustenir » (une maison qui tombe en ruine). — « L'amère poincture *de* souffrir. »

Le *de*, qui nous sert à lier un substantif, un adjectif ou un verbe avec un infinitif suivant, est souvent supprimé : « N'est mie sans

¹ Les deux dernières manières étaient celles du XVII^{me} siècle. *Avant qu'*aimer se voit dans Destouches, au XVIII^{me}. *Avant de* est la locution la plus moderne.

grant peril (-) donner auctorité de seigneurie à enfant. » Artois. — « Et est l'effet d'une haute ame et bien forte (-) sçavoir condescendre à ces allures puériles. » Mont. — « Les Suisses offroient (-) rendre ce qu'ils avoient pris. » Comines. — « Force me est (-) te rappeler. » Rabel. — « Il dict n'estre mon estat (-) suivre les courts de gros seigneurs. » Id. — « Sans cesser (-) abattre chevaliers, (-) fendre heaulmes, (-) percer escus. » Artois. — « Il commanda (-) le traiter à la fourche. » Rabel. — « La bergiere les advertit (-) cribler avoyne hault en l'aer. » Id. — « En vous congratulant (-) vous entretenir en ce bon couraige. » Calvin. — « Je fus contrainct me desrober de luy. » Montaigne. — « Il me suffit sous la faveur de la fortune (-) me preparer à sa défaveur. » Id. — « Il faut qu'il tasche (-) se conformer à leur humeur. » Montl. « Ils estoient contraincts (-) se haster. » Comines. — « Délibéra (-) ne me mesler d'autre chose. » Montaigne. ⁴

§ 400.

PENDANT

placé après son régime, semble un participe absolu : « Le siège *pendant*. » Froiss.

POUR

séparé de l'infinitif régime, comme en style de Palais : « Rechercher la douleur *pour*, par le tourment de cette vie, en *acquérir* la beatitude d'une autre. » Montaigne. — « Ils se sont seulement reculez pour mieux sauter et *pour* d'un plus fort mouvement *faire* une plus vive faussee dans la troupe. » Id. — « Escrivans à leurs amis, *pour*, du maniement des affaires et des grandeurs, les *retirer* à la solitude. » Id. — « Diodorus le dialecticien mourut sur le champ, et pris d'une extrême passion de honte, *pour* en son escole et en public ne se *pouvoir* desveloper d'un argument qu'on luy avoit fait. — Ce seroit injustice de luy (à l'âme) avoir

⁴ La suppression de ce *de* est fréquente dans Régnier :

Au moins je le supplie

(-) Sçavoir que le bon vin ne peut estre sans lie.

On la remarque encore chez Corneille :

Qu'il sera dangereux (-) rencontrer sa colère. *S. du Ment.*

C'est plutôt quelque ivrogne ou quelque autre sottise

Qui ne meritoit pas (-) rompre votre entretien. *Ib.*

retranché ses moyens et ses puissances, de l'avoir désarmée; *pour*, du temps de sa captivité et de sa prison, de sa foiblesse et maladie, du temps où elle auroit esté forcée et contrainte, *tirer* le jugement et une condamnation de durée infinie et perpétuelle. » Id.

AU TRAVERS.

Nous disons *à travers*, avec le régime direct, et *au travers de*. Autrefois *au travers* se mettait aussi avec le régime direct : « Au travers tous les deux. » Montaigne.

Préposition avec deux régimes d'espèce différente (substantif et verbe).

« *Après la conquête* de Lille en Gascogne, *et que* le comte Derby y eust laissé gens d'armes et archers. » Froiss.

Préposition non répétée.

§ 102. — Rien n'est plus ordinaire dans notre ancienne langue, qu'une préposition non répétée devant un second régime, ou même devant plusieurs régimes consécutifs, substantifs ou infinitifs : « *Après le congié prins au* roy de France et (-) tous les princes de sa court. » Artois. — « Quelle autre œuvre pourroit estre plus digne *de* louange et (-) religion ? » Gerson. — « Du temps de Ciceron (-), César et (-) Saluste. » Pasquier. — « Une promptitude de langue non commune à l'Angevin et (-) Manceau. » Id. — « Ils escrivoient qui *en* Picard, qui (-) Champenois, qui (-) Provençal, qui (-) Tholozain. » Id. — « Pour nous parer de leur (des animaux) beauté, et nous cacher sous leur dépouille *de* laine, (-) plume, (-) poil, (-) soye. » Montaigne. — « D'avoir attribué la divinité non seulement *à* la foy, *à* la vertu, *à* l'honneur, (-) concorde, (-) liberté, (-) victoire, (-) piété : mais aussi *à* la volupté, (-) fraude, (-) mort, (-) envie, (-) vieillesse, (-) misère : *à* la peur, *à* la fièvre, et *à* la male fortune, et (-) autres injures de nostre vie fresle et caduque. » Id.

« Il fut conseillé *de* ne pas respondre, ains (-) demander son renvoy par devant d'autres juges. » — « Elle prist résolution *de* se joindre à la Royné et (-) se conformer à sa volonté. . . Quant aux discours de la Philosophie, ils ont accoustumé *d'esgayer* et

resjouir ceux qui les traitent, non (-) les renfroygner et contrister. » Montaigne ¹.

La suppression de la préposition a lieu même quand les régimes ne sont pas entièrement semblables, par exemple quand l'un est précédé de l'article, et l'autre pas, ou qu'ils n'appartiennent pas à la même classe de mots : « Cela fut confirmé tant *par témoignages* de l'Escripture que (-) *les exemples* de l'Eglise ancienne. » Calvin. — « Pour l'amour du Roy et (-) luy tenir compagnie. » Froiss.

¹ Cet usage passa du XVI^{me} siècle au XVII^{me} avec Malherbe et Régner. Deux citations seulement de celui-ci :

Apprenons à mentir, (-) nos propos desguiser,
A trahir nos amis (-) nos ennemis baiser,
(-) Faire la cour aux grands et dans leurs antichambres
Le chapeau dans la main nous tenir sur nos membres,
Sans oser ny cracher, ny tousser, ny s'asseoir,
Et nous couchant au jour (-) leur donner le bon soir. S. iv.

Un chacun a son vice ;
Le mien est d'être libre et (-) ne rien admirer,
(-) Tirer le bien du mal lorsqu'il peut s'en tirer,
Sinon (-) adoucir tout par une indifférence,
Et (-) vaincre le malheur avec la patience ;
(-) Estimer peu de gens, (-) suivre mon ver coquin,
Et (-) mettre à même taux le noble et le coquin. S. xv.

Corneille suivit les errements de la langue, telle qu'il la trouva chez les poètes

Que je tâche de vaincre un indigne courroux
Et (-) vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous. *Cinna*.

Nous aurons la gloire
D'achever de César ou (-) troubler la victoire. *Pomp.*

Mais c'est une imprudence assez commune aux rois
D'écouter trop d'avis et (-) se tromper au choix. *Ib.*

Les prosateurs usaient de la même liberté. Ménage blâme, il est vrai, d'Abblancourt d'avoir écrit : « Ils sont riches *en* gros et (-) menu bétail. » Il falloit, dit-il, « *en* gros et *en* menu bétail. » Cependant Bossuet écrit : « Il étoit bon aussi de prévenir le scandale de la croix et (-) faire voir que. . . La gloire *de* ne prier et (-) ne gémir que pour les autres. » Les grammairiens censuraient alors déjà, comme depuis, toutes ces suppressions si longtemps permises ; ils n'empêchèrent par La Bruyère de dire : « Je cherche par la connoissance de la vérité, à régler mon esprit et (-) devenir meilleur. »

CONJONCTIONS.

QUE.

§ 103. — Cette conjonction forme le lien entre la proposition subordonnée et la proposition dont celle-ci dépend. Il arrive souvent qu'entre *que* et le verbe se place une incise exprimant une condition, un motif, une restriction, une circonstance quelconque. Dans ce cas, l'ancien français répète le *que* après l'incise, sans doute dans l'intérêt de la clarté plus que de l'élégance. « Les physiciens (médecins) luy dirent *que*, s'il ne mangeoit pas, *qu'il* estoit mort. » Al. Chartier. — « Je conseilloy en Italie à quelqu'un qui estoit en peine de parler italien, *que* pourveu qu'il ne cherchast qu'à se faire entendre, sans y vouloir autrement exceller, *qu'il* employast seulement les premiers mots qui luy viendroyent à la bouche... » Montaigne. — « Il nous faut avoir esperance *que* cependant que nos corps dorment en terre, *que* nos ames vivent avec luy. » Calv. — « Et croy bien *que* si le Roy eust voulu, *qu'elles* y eussent été. » Brant. — « Je vous prie *que* si je meurs, *que* vous vous monstriez amy de ma femme et de mes deux filles. » Montl.

Lorsque entre une proposition subordonnée dont la conjonction *que* fait partie, et une proposition précédente, il y a comparaison, le lien comparatif est formé par une autre particule *que*. Les deux se rendent en latin par *quam ut*, en allemand par *als dass*, en anglais par *than that*. En français la logique exigerait, mais l'oreille repousse *que que*¹. Nous évitons cette répétition en choisissant une autre tournure. Nos pères se tiraient d'embarras en supprimant le second *que*. « Ils avoient plus cher à mourir *que* (-) fuite vilaine leur fust reprochée. » Froiss. — « Lors commanda le pallefrenier *que* plus toust les chevaux n'eussent de huit jours avoyne *que* (-) l'asne n'en eust tout son saoul. » Rabel.²

¹ *Que que* était admis au XIII^{me} siècle et signifiait *pendant que, tandis que*.

² Ce tour subsistait encore au XVII^{me} siècle :

J'aimerois mieux être un peu plus tard à toi
Que (-) tes justes devoirs manquassent vers ton roi. CORN.² *Clit.*
 Plutôt, plutôt la mort, *que* (-) mon esprit jaloux

NE.

§ 104. — Il serait difficile de justifier ou même d'expliquer toujours la présence ou l'absence de *ne* dans une proposition subordonnée. Quelquefois il semble être une simple copule entre deux propositions, à moins qu'on ne pense motiver l'emploi de la conjonction comme annonçant la possibilité d'une incertitude; par exemple : « Il luy tardoit bien qu'il *ne* fust jà à cheval. » Comines. — « Il ne faut pas ignorer que le duc *n'*aimast cordialement le dit messire Jacques. » O. de la Marche. Ou encore lorsque la forme de la proposition principale est négative : « Si ne pourroit-on reprocher au roy d'Espagne qu'il *n'*aye grandement aymé la guerre. » (Le sens de ces paroles, déterminé par l'ensemble, est : « Et pourtant on ne saurait faire au roi d'Espagne un reproche de ce qu'il a aimé la guerre. »)

Ne souvent supprimé.

1° Après *craindre*, etc. : « Il craignoit qu'il (-) fust veu de guères de gens. » Comines. — « Craignant qu'il (-) se guastast. » Rabel. — « Je crains que l'absence (-) m'y nuise. » Marg. de Val. — « J'ay peur que cestuy (-) soit devenu fol. » Larivey¹.

Forme des sentiments si peu dignes de vous, Id. Nic.

J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure

Qu'il (-) eût reçu pour moi la moindre égratignure. MOL. *Tartufe*.

¹ Après *craindre*, avoir peur, de peur que, Régnier supprime souvent *ne*, Corneille et Molière quelquefois.

Tant je craignais qu'il (-) eust

Quelque procès-verbal qu'entendre il me fallust. RÉGNIER.

Lui, dis-je, qui craignoit que, faute d'autre proie,

La beste (-) l'attaquast, ses ruses il employe. Id.

Mais j'ay grand peur enfin que l'amour (-) soit plus forte. Id. II.

De peur qu'en les joignant quelqu'une (-) eust l'avantage

Avec un bel esprit, d'avoir un beau visage. Id.

Je crains à tout moment qu'on (-) me surprenne ici. CORN.

De peur qu'encore un coup Philiste (-) me devance. Id.

Mais hélas ! je crains bien que j'(-)y perde mes soins. MOL.

« Peut-on craindre que des choses si généralement détestées (-) fassent quelque impression dans les esprits ? » Id.

De peur que ma présence encor (-) soit criminelle.

Quand il est à craindre qu'une chose n'arrive pas, nous mettons *ne... pas*. Anciennement on se contentait de *ne*. « Je crains que le Roy, mon père, courageux comme il est, *ne s'amuse toujours* à la chasse, mais devenant ambitieux (-) veuille changer celle des bestes à celle des hommes. » Marg. d. Val.

2° Avec un mot négatif : « *Nulle* qualité (-) nous embrasse purement et universellement. » Montaigne. — « *Nulle* accointance ou communication de chose estrangere (-) y trouve place. » Id. — *Ny* le bled, *ny* le vin (-) se voit, *ny* aucun de nos animaux en ce nouveau coin du monde. » Id.

3° Dans l'interrogation de forme négative : « Epicurus (-) opposeroit-il *pas* cela à Platon avec grande apparence de l'humaine raison ? » Id. — « (-) Voilà *pas* une forme de parler certaine ? » Id. — « (-) Voilà *pas* un taire parlier ? » Id. — « Le plus hault (-) est-il *pas* tousjours le plus digne¹ ? »

¹ Tour fort ordinaire dans les écrivains classiques.

Mais quoy ? *tant de malheurs* (-) *te suffisent-ils pas* ? RÉGNIER.

(-) *Avez vous point* sur vous quelque chanson nouvelle ? Id.

(-) *Voy-je pas* vos bontés à mon aide paroistre ? MALH.

Les feux du firmament (-) *sont-ce pas* des oracles
Dont le silence parle et s'entend par les yeux ? RACAN.

(-) *Dois-je pas* à mon père avant qu'à ma maitresse ? CORN.

(-) *T'ai-je pas* là-dessus ouvert cent fois mon cœur ?
Et (-) *sais-tu pas* pour lui jusqu'où va mon ardeur ? MOLIÈRE.

(-) *Sais-je pas* que Taxile est une ame incertaine ?

Que l'amour le retient quand la crainte l'entraîne ?

(-) *Sais-je pas* que sans moi sa timide valeur
Succomberait bientôt aux ruses de sa sœur ? RAC. *Alex.*

Mais de quoi s'agit-il ? (-) *Suis-je pas* fils de maître ? Id. *Plaid.*

Hé bien ! (-) *l'ai-je pas dit* ? Ib.

« (-) *Est-il pas* très-juste que le pécheur souffre et que le crime ne demeure pas impuni ? et la justice *n'est-ce pas* un grand bien ? » Bossuet, *Serm.* —

« (-) *Avez-vous pas* connu Jésus-Christ comme médecin des infirmes ? » Ib. —
Ses miracles (-) *devoient-ils pas* faire taire les bouches les plus médisantes ? » Ib.

Après cela, après cent autres exemples de ces auteurs et de leurs contemporains, il semble étonnant que M. Augier, dans une note sur les *Précieuses ridi-*

Il en est naturellement de même des propositions subordonnées de forme négative exprimant une interrogation indirecte ou un doute, comme dans ces vers de Régnier :

Et lui demanda-t-il *s'il (-) s'estoit point* blessé.—

Afin qu'il se puisse scavoir

Si le goût (-) dément point ce que l'œil en peut voir.

NI OU NE.

§ 105. — *Ne*, synonyme de *ni*, était une conjonction négative ou disjonctive. Dans l'un et l'autre cas, elle était d'un usage plus étendu que notre *ni*. Elle servait non-seulement pour la négation et la disjonction proprement dites, mais encore lorsqu'une demi-négation était implicitement renfermée dans l'idée d'empêchement, d'obstacle, de difficulté, ou dans le doute, par conséquent aussi après une interrogation, ou quand elle se rapportait à une phrase négative, sans qu'elle-même exprimât une négation.

« La dame requist conseil quelle chose elle en pourroit faire, *ni* où se traire à garant, *ni* à conseil. » Froiss. — « Quoiqu'ils feussent ainsi priés *ne* requis d'arrêter, ils n'en firent compte. »

cules, sc. v, *vous avois-je pas commandé?*... ait écrit : « Molière, contraint par la mesure, a quelquefois retranché le *ne*, partie essentielle de la négation ; mais cette suppression qui est une licence en poésie, est une faute en prose, où rien ne la motive. Il est vrai qu'on se la permet souvent dans la négligence du langage familier. Peut-être a-t-il cru par là imiter avec plus de vérité le style de la conversation. » Des académiciens plus récents n'ont pas méconnu ainsi la langue de leurs pères. M. Victor Hugo :

C'est une femme, *est-ce pas*

Qu'attendait ta maîtresse?

Quoi donc ! *vous prit-il pas* l'autre jour un baiser?

M. Alfred de Musset :

Par fatigue du moins *t'arrêteras-tu pas ?*

La source sanglante

Où Paris baptisa sa liberté naissante,

La sens-tu pas encor qui coule dans ton sein?

« Tu as de singulières idées sur l'éducation des femmes. *Voudrais-tu pas* qu'on les suivît ? » — Et M. Emile Augier :

De bonne foi, Madame, *est-ce pas* mon devoir? etc.

Id. — » Le tuez sans deport (délai), comme grand *ni* comme haut qu'il soit. » Id. — « Adonc estoit le royaume de France gras, plein et dru, *ni* on n'y savoit parler de nulle guerre. » Id. — « Si fist le roy Philippe le plus bel appareil qui oncques eust esté fait pour aller outre mer *ni* du temps de Godefroy de Bouillon *ni* d'autre. » Id. — « Grand foison y survinrent pour voir ceux de Calais, *ni* comment ils fineroient. » Id. — « Où iras-tu, *ne* quel seur retrait as-tu advisé ? »

Après le superlatif, *ni* semble rendre l'idée qu'il n'y a rien au-dessus : « La plus grand grace qu'ils pourront trouver *ni* avoir. » Froiss. — « Quant à la nourriture des enfants, qu'il estimoit estre la plus belle et la plus grande chose que scauroit establir *ni* introduire un réformateur de loix. » Amyot.

Enfin, *ne*, *ni* sert de copule ordinaire comme *et*. « L'autre chose est pour donner à entendre comment *ne* par quelle maniere je vein. » O. d. l. Marche.

Conjonction non répétée.

§ 106. — Comme la préposition (§ 99), la conjonction ou particule conjonctive, qui devrait se répéter dans un second membre de phrase, ne se répète pas : « S'il vous plaisait et (-) me voulusiez prester six ou sept cents armeures. » Froiss. — « Ils *ne* pouvoient ni (-) devoient fuir. » Id¹.

ADVERBES.

Négations².

§ 107. — *Non*, le véritable adverbe négatif, se joignait autrefois aux verbes. Il a été remplacé dans cette dernière fonction

¹ Madame, il faut garder que quelqu'un *ne* nous voie
Et du palais du roi (-) découvre notre joie. CORN. *Med*.

Elle n'ôte à pas un ni (-) donne l'espérance. Id. *Cid*.

² La théorie de la négation française est l'objet d'un chapitre spécial de la Grammaire romane de M. Diez : III *Abschn. Kap. 2; 1. u 2. Ausg.* — Comme pour le reste, nous nous bornons ici à marquer les différences essentielles entre le vieux français et le français moderne.

par *ne*, devenu la véritable négation française ; on lui a donné pour appui ou complément d'anciens substantifs ou monosyllabes qui l'accompagnent ordinairement : *pas, point, rien, mie*, devenus des adverbes artificiels, comme les appelle M. Génin. L'usage s'est donc établi en français de nier au moyen d'une double négation, surtout *ne pas, ne point*.

Mais dans l'ancienne langue on se contentait, quand on le trouvait bon, avec toute espèce de verbe, de la négation *ne*, et l'on supprimait la seconde. « Je vois que la différence d'âge, *n'empesche* (-) la conformité d'humeurs. » — « Sire, *ne* craignez (-) de nous accorder nostre requeste. » Montluc. — « Il est adverty que les Seize *ne* se contentent. (-) » Sat. Ménip. — « Afin de *ne* me (-) les rendre. » Larivey.

Pour mieux nier, il s'est introduit fautivement dans le langage populaire une triple négation, qu'on ne saurait admettre dans la langue disciplinée et littéraire ; elle excite la colère des *Femmes savantes* contre la pauvre Martine, qui trouve que tous leurs biaux dictons *ne servent pas de rien*.

Cette faute, que l'on croit fort ordinaire dans nos anciens auteurs, parce qu'on les juge d'après notre langue et non d'après la leur, y est moins réelle qu'apparente.

1^o Certains mots qui pour nous sont négatifs ne l'étaient pas toujours, même au XVII^{me} siècle : *Aucun* signifiait souvent *quelqu'un, aliquis, alcuno*. *Pas un* et *personne* se disaient également pour *quelqu'un, une personne*. *Rien*, suivant son étymologie *rem*, prenait la signification de *quelque chose*¹.

¹ Au XVII^{me} siècle : *Aucun* :

Je n'ai *point* lieu d'en craindre *aucune* résistance. CORN.

Sans donner à *pas* un *aucun* lieu de se plaindre.

Pas un :

Jamais pas un de vous *ne* reverra mon onde.

MALHERBE.

Si *pas un* en maint passage signifie *nul*, en maint passage aussi le sens positif est évident.

On l'amène et du port nous le voyons venir,
Sans que *pas un* d'entr'eux daigne l'entretenir.

CORNEILLE.

2° Quand il y a trois mots regardés comme négatifs, le troisième se rapporte ordinairement à un autre verbe que les deux premiers, et c'est là ce qui distingue Molière de Martine, bien qu'on ait prétendu qu'il avait souvent commis la même faute qu'elle.

Une analyse exacte justifiera nos écrivains dans la plupart des cas. « Tu *n'as pas rien* vaincu, sinon toy-mesme. » Al. Chartier. — « Il fait bien à noter que *jamais* Lycurgus *ne* voulut qu'il y eust *pas* une de ces loix mise par escript. » Amyot. — « Je *ne* voy *pas* maintenant *personne* qui oyant parler de Néron, ne tremble mesme au surnom de ce vilain monstre. » La Boétie.

§ 108. — Dans les comparaisons d'inégalité formées par deux propositions, les anciens écrivains mettent comme nous *ne* à la seconde, à moins que la première ne soit négative ou interroga-

Ils combattront plutôt et l'une et l'autre armée.

Et mourront par les mains qui leur font d'autres lois

Que *pas un* d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix. Id.

Remarquez qu'ensuite de ce sens affirmatif le verbe *renoncer* n'est pas accompagné de la négation *ne*. Dans l'*Épître dédic. de don Sanche* Corneille écrit de même : « Il avait conçu de la passion pour toutes deux sans oser prétendre à *pas une*, se croyant si fort indigne d'elle. » — Et M^{me} Périer, dans la *Vie de Pascal* : « On prenait son avis sur tout avec autant de soin que de *pas un des autres*.

Si j'en connais *pas un* je veux être étranglé.

RACINE, *Plaid*.

Personne :

Je *ne* voudrais *pas* conseiller à *personne* de la tirer en exemple.

CORNEILLE, *Pr. d'Héraclius*.

Rien :

Albert *n'est pas* un homme à vous *refuser rien*. MOL.

Nous *n'avons pas* envie aussi de *rien* savoir. Id.

Pour *ne pas* consentir à *rien* prendre de vous. Id.

« Il *ne faut pas* qu'il *sache rien* de tout ceci. » Id. — « *Ne faites point* semblant de *rien*. » Id. — Dans ce dernier exemple, dit M. Génin, *rien* est visiblement un substantif au génitif, gouverné par un substantif qui le précède, *semblant* : « *Ne faites pas* semblant de quelque chose, ou qu'il y ait quelque chose. »

On *ne veut pas rien fuir* ici qui vous déplaît.

RACINE, *Plaid*.

tive¹. Mais souvent à ce *ne* ils joignaient *pas* : « Il enst fait plus faveur au duc de Lorraine *qu'il ne faisoit pas*. » Comines. — « Quant à l'amitié, elles l'ont (les bestes) sans comparaison plus vive et plus constante *que n'ont pas* les hommes. » Montaigne².

Ou bien *ne* se supprime et l'autre négation reste : « L'animal le plus aisé à tourner qui soit *point*. » Amyot.

Adverbes de quantité.

§ 109. — Ils peuvent se lier immédiatement et sans *de* au substantif ou à l'adjectif qu'ils régissent. « Beaucoup gens. » Comines. — « L'Anglois avoit assez puissance et beaucoup hardement et courage. » O. de la Marche. — « Vistez-vous jamais rien si rabaisé, si changé, si confus ? » Montaigne.

§ 110. — L'adverbe *tout* devant un adjectif se change souvent en adjectif : « *Tous* petits que nous sommes. » Amyot. — On le voit écrit de cette manière, même devant un autre adverbe : « *Tous* ainssi comme. » Chr. de Pis.

CHAPITRE IV.

STYLE.

§ 111. — Le mot *style* exprime une matière générale et vaste que nous ne sommes point appelé à traiter. Nous n'avons à parler ni de ces mérites dus aux qualités les plus brillantes de l'esprit, en tout pays et à toutes les époques, ni de ces mérites individuels qui pro-

¹ Exemple de l'exacte observation de cette règle restrictive : Amyot, parlant des filles spartiates : « *Il ne leur estoit pas* moins bien séant de s'exerciter à la prouesse, et estriver entre elles à qui emporterait le prix *qu'il est* aux hommes. »

² Ah ! vous avez plus faim que vous *ne* pensez *pas*.

MOLIÈRE.

Tu juges mes desseins autres qu'ils *ne* sont *pas*.

CORNEILLE.

cèdent du talent de chaque écrivain. Nous devons moins considérer, malgré leur parenté, les qualités littéraires que les qualités grammaticales. Il ne sera même question que de deux traits, qui impriment à notre vieille langue un cachet distinctif : *l'inversion* et la *concision*.

INVERSION.

§ 112. — La langue française est peut-être de toutes les langues d'une riche culture celle où l'ordre des mots est le plus exactement déterminé par la logique et par le besoin de marcher droit au but. Ce qui s'écarte de cet ordre s'appelle *inversion*. Anciennement les écrivains jouissaient à cet égard de plus de liberté : ils déterminaient l'ordre d'une phrase au gré du caractère de la pensée. Au XIV^{me} siècle, les inversions étaient habituelles. Elles diminuent à mesure qu'on avance vers le XVII^{me}. Faisons-les connaître par un nombre d'exemples suffisant pour caractériser la vieille langue.

Substantif ou pronom régime direct avant le verbe : « Jean le Bel qui grand cure et toute bonne diligence mist en cette affaire. » Froiss. — « Pour ton nobles cœurs encourager. » Id. — « Pour vérité dire. » Id. — « Pour les périls esloigner où ils estoient. » Id. — « Grand dépit en eurent. » Id. — « Il rapporta qu'ils avoient bien mort desservie » (méritée). Id. — « Les chaisnes qui le pont tenoient. » Id. — « Il fit sa bannière mener. » Id. — « Il sembloit qu'il deust son sens perdre. » — « Pour la ruine eschever. » Al. Chartier. — « Sans effroy faire. » Id. — « Ce bien lui apprint adversité. » Comines. — « Cette imagination leur donnoit l'obscurité du temps. » Id. — « Protestions voix quelconques n'entendre. » Rabel. — « Grangousier lequel voyant. » Id. — « Ceci ay-je reconnu de mes yeux. » Montaigne. (Chez lui les inversions deviennent rares.)

Substantif ou pronom régime indirect avant le verbe ou le nom qui le régit. « De plusieurs et belles avenues il en fut chef et cause et des rois moult prochain. » Froiss. — « Ceux qui par prouesse y travaillent. » Id. — « Par plaisance qui tondis m'a à ce incliné. » Id. — « Aux dictes besoignes traire a fin moult aydièrent

les communes du pays. » — « Les choses qui de leur mesme condition sont plus à mespriser que par vices d'autrui à priser, tu loues et exaues. » Al. Chart. — « Nous qui sommes à terre couche. » Montaigne. — « A ce prince mesme qui le vid sur ses derniers traits (à sa dernière heure) il fit une instante supplication. » Id. — « Mon regret est plustot par le temps augmenté que diminué. » — « Je me suis en devoir mis. » — « Il est au plaisir, qu'il ne peut honnestement recevoir, tout ouvert et dissolu; et au tort et à la douleur, qu'il ne peut honnestement souffrir, insensible. » La Boétie.

Infinitif régime avant le verbe : « Ceux qui parler en oyoient. » Froiss. — « Seigneurs qui bien aider vous pourroient. » Id.

Participe avant son auxiliaire. — « Si requis et examinés en estoient. » Froiss. — « Les grands faits d'armes qui avenus en sont. » Id. — « Ce que brisé et rompu estoit. » Id. — « Les enfants que vus n'avoit. » Id. — « La haute entreprise que faite avoient. » — « Ainsi que commandé l'avoit. » Id. — « Si ven l'avez. » Rabel.

Participe présent au commencement de la phrase immédiatement avant le sujet avec lequel il s'accorde. « Sonnant ce mot mal à la bouche. » Rab. — « N'estant pas leur pays suffisant pour nourrir leur multitude. » Amyot. — « Ayans les Romains repris courage. » Id. — « Ne se présentans occasion de le faire. » Montaigne.

Adverbe avant le verbe. « Les seigneurs qui là estoient. » Froiss. — « Son frere qui encore vivoit. » Id. — « Qui si puissamment a regné. » Id. — « Plusieurs autres qui honorablement l'amenerent en la cité de Paris. » Id. — « De nuit entra en une nef. » Id. — « Pour plus fort te encourager. » Rabel.

L'adverbe, et parfois la conjonction au commencement d'une proposition fait placer le verbe avant le sujet. « Puis se retrairent les Gascons sagement. » Froiss. — « Tant chevaucherent les Anglois qu'ils vinrent devant le chastel. » Id. — « Adonc se retrairent les Anglois tous merencolieux. » Id. — « Et puis fist la reine ramener messire Huc. » Id. — « Si luy fist leur venue grant joye. » — « Petit y gagnèrent. » — — « Et pourtant évita religieusement Epicurus d'en alleguer en ses escrits. » Montaigne. — « Si sont aucuns des nostres tombés en pareille erreur. » Id. — « Ainsi

eslance nostre ame ses pointes diversement et imperceptiblement. » Id.

La conjonction *et* unissant deux propositions fait souvent mettre, dans la seconde, le verbe avant le sujet, construction ordinaire en allemand. « Et ne voulut nul repondre premier. » Froiss. — « Son beau visage en fait foy et diroit-on que. » Amyot.

Le sujet se plaçait après le verbe au gré du sentiment de l'auteur, comme en latin : « Adjoustoyent aucuns, que ces mesmes ames remontent au ciel par fois, et en dévalent encores. » Montaigne.

Dans l'interrogation c'est l'ordre naturel ; mais il y a cette différence que nous mettons aujourd'hui le substantif, puis le verbe, suivi du pronom personnel représentant le sujet, tandis que l'ancienne langue avait le privilège de mettre le substantif sujet après le verbe, et de se passer du pronom. « Sur quel fondement de leur justice peuvent les Dieux recognoistre et récompenser les actions vertueuses. » Montaigne.

L'attribut, enfin, suivant l'effet qu'il doit produire, se place au commencement de la phrase, ou se rapproche du verbe, du nom ou pronom, au gré du sentiment de l'écrivain : « Vray est que.... » — « Comme débiles sont les armes au dehors. » — « Confessons ingénument que Dieu seul nous l'a dict, et la foy : car *leçon n'est-ce pas* de nature et de nostre raison ? » Montaigne. — « J'ay soigneuse entretenu les neux de ses liens cruels. » Marg. de Val. — « C'est ce qui me fait *plus patiente* supporter mes malheurs. » Ead.

CONCISION.

§ 113. — La concision ou la brièveté de l'expression, conforme à la vivacité de l'esprit français, fut, dès l'origine, un des mérites de nos écrivains en vers et en prose. Les poètes, même quand ils laissaient leurs pensées couler avec surabondance et reproduisaient plusieurs fois de suite la même idée, la rendaient chaque fois en serrant l'expression. Ils alliaient deux choses contradictoires en apparence, la prolixité du fond et la concision de la forme. Cette alliance était un des caractères des fabliaux. Parmi les prosateurs, la concision est un mérite de Villehardouin; elle

nous surprend parfois et toujours nous charme dans l'abandon de Joinville et dans la richesse de Froissart ; chez Comines elle est l'image de son esprit. Mais c'est dans le XVI^m siècle surtout que le génie français, ayant pris à l'école des anciens une plus vive conscience de lui-même, affectionna la brièveté féconde, qu'il tira du fond de sa langue native, ou de celle des Romains par une imitation sans servilité. En ce point, comme dans toutes les autres parties du langage, Amyot, quand il le veut au milieu de son abondance, et surtout Montaigne, sont restés nos maîtres et nos modèles. Ils nous ont fait voir, mieux que personne, que parmi les élégances de la diction, il n'y en a pas de supérieure à ces traits incisifs qui frappent l'esprit d'une plus vive secousse.

Nous avons fait connaître dans cet essai de grammaire quelques moyens de concision qu'offrait le génie de notre ancienne langue : les suppressions d'articles, de pronoms personnels, de prépositions, de négations ; le remplacement de pronoms par des adverbes, l'usage varié de l'infinitif, les participes absolus, même certaines inversions. Les mots de *marotisme* et *marotique*, créés au XVIII^m siècle pour désigner le style des imitateurs de Marot, restreignent à un poète ce qui appartenait à l'ancien idiome et lui donnait un charme de vivacité, innocent de la lourdeur des imitations. Les mêmes tours vifs et brefs se rencontrent dans la prose de Calvin aussi bien que dans les vers de l'*élégant badinage*.

La vivacité nationale, qui a suggéré certaines formes de langage, s'est imprimée dans un grand nombre d'*expressions* aussi anciennes que la langue ou adoptées à l'exemple des plus fidèles interprètes de son génie : « Vray que. » Pasquier. — « Pis me fait. » Froiss. — « Profiter à vertu. » Id. — « Non ferait mon peuple. » Id. — « Il fait bel. — Faire espaule. — Faire à contre poil. — Il est danger. — Haïr à mort. — Rompre un bois (une lance). — Pour nostre particulier. — Tirer court d'un grain. — Tout revient à une. — Nulles nouvelles. » Ces expressions nous sont fournies par Montaigne. « Chacun dans sa chaumière. » Rab. et Mont.

Nous n'énumérerons pas des traits de concision, qui, tout conformes à l'esprit français sont restés pourtant la propriété des auteurs, bien que répétés par d'autres. Dans Froissart : « La bataille est en son feu. — Tout ce qu'il veut dire et faire il l'est. » — Dans Montaigne : « Tout empenné (tout d'une pièce). — La trahison de nos

appétits. — Desloger quelqu'un d'une créance. — Surprendre quelqu'un d'ignorance. — Trouver son plus court (le moyen le plus court). » — « Jules-César donna congé aux lois et à la liberté. » La Boétie.

L'ellipse, dont la critique moderne vante avec raison l'élégante hardiesse dans un vers célèbre d'*Andromaque*, servait merveilleusement à la concision de nos anciens auteurs : « La estoient tant de comtes, de barons et de chevaliers *que sans nombre*. » Froiss. — « Le cuidèrent mort, *ce que non*. » Artois. — « Si vous allez avec un visage pasle... quand toute la ville et tous les soldats auroient cœur de lions, *vous leur ferez venir de moutons*. » Montluc. — « Est-ce à toy de nous gouverner *ou à nous toy* ? » Montaigne. — « Les trente tyrans t'ont condamné à mort. *Et Nature eux*, répondit-il. » Id. — « Les bestes nous flattent, nous menassent, nous requièrent; *et nous elles*. » Id. — « Ils se disent toutes choses des yeux. *Quoy des mains* ? » Id.

Nous terminerons par quelques réflexions de Marmontel à propos du marotisme. « Depuis que Pascal et Corneille, Racine et Boileau, ont épuré et appauvri la langue de Marot et de Montaigne, quelques-uns de nos poètes, regrettant la grace naïve des anciens tours qu'elle avoit perdus, l'heureuse liberté de supprimer l'article, une foule de mots injustement bannis par le caprice de l'usage, et quelques inversions faciles qui, sans troubler le sens, rendaient l'expression plus vive et plus piquante, essayèrent, en écrivant dans le genre de Marot, d'imiter jusqu'à son langage. Mais comme, pour manier avec grâce un style naïf il faut être naïf soi-même, et que rien n'est plus rare que la naïveté, La Fontaine est le seul poète qui ait excellé dans cette imitation...

« Il est à souhaiter qu'on n'abandonne pas ce langage du bon vieux temps; il perpétue le souvenir, et il peut ramener l'usage des anciens tours, qui avoient de la grâce, et des anciens mots, qui, doux à l'oreille, avoient un sens clair et précis. La Bruyère en a réclamé quelques-uns : il y en a un bien plus grand nombre, et l'on feroit un joli dictionnaire de ceux qu'on a eu tort d'abandonner et de laisser vieillir...

« L'ancienne langue françoise était un arbre qu'il fallait émonder, mais qu'on a mutilé impitoyablement¹.

« Le vieux langage, dit Fénelon, se fait regretter quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amyot, dans le cardinal d'Ossat, dans les ouvrages les plus enjoués et les plus sérieux ; il avait je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif et de passionné. On a retranché, si je ne me trompe, plus de mots qu'on n'en a introduits. D'ailleurs, je voudrais n'en perdre aucun et en acquérir de nouveaux. Je voudrais autoriser tout terme qui nous manque et qui a un son doux, sans danger d'équivoque². »

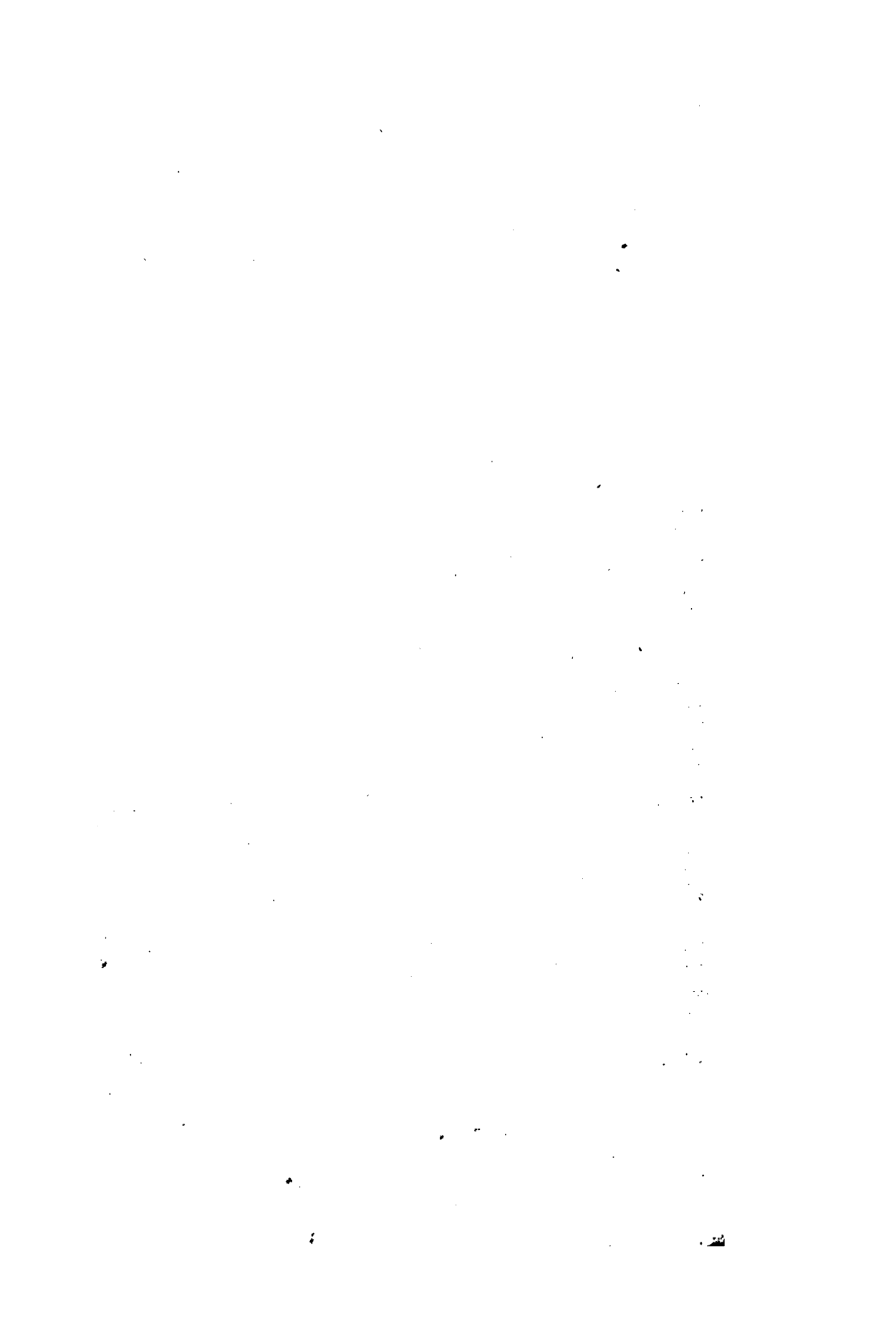
En fils bien nés, soyons héritiers respectueux ; usons largement et généreusement de l'héritage de nos pères, mais ne le laissons ni se perdre ni s'amoindrir.

¹ *Eléments de littérature § Marotique.*

² *Lettre écrite à l'Académie française sur l'éloquence et la poésie, etc.*



LEXIQUE



A

A

à. Avec. *Etre d'accord à quelqu'un. S'accorder à quelque chose*, y consentir.

à, prép. Avec. *à pou de paroles*, Avec peu de paroles. Combattre *à* quelqu'un. *à force*, Avec force, en employant la force. *à toute sa route*, Avec toute sa troupe. En ital. *a ragione*, avec raison.

à, prép. Auprès. *Il estoit entré en grand grace à tous les Flamands*. Froissart.

à, prép. Contre. « Avoir de la hayne à quelqu'un. » *Se courroucer à eux. Incliner aux François. Les assaults et les escarmouches qui estoient presque tous les jours à ceux du chastel*. Froiss. *Rebelle à lui*. Id.

à, prép. Dans, etc. *Au faict du prince*, Dans l'action, par l'action du prince.

à, prép. En. Je mourrai plus *à paix*. Froissart.

à. Envers et pour. *Amour filiale au roi, mon père*. Gerson. *Piteux au peuple*. Comines.

à, prép. Par. *à qui commencerai-je ? Il se laissoit plus gouverner à d'autres qu'à elle*.

à, prép. Pour. *A quoy feroye plus long conte. Il se presenta à demander ceste charge*. Amyot. *Ils le vouloient avoir à seigneur*. Froiss. *Il avoit à femme la fille messire Hue*. Id. *Ils le couronnerent à roi*. Id.

à, prép. Sur. Répandre les faveurs *aux* autres gentilshommes. Mettre à voiture, comme nous disons mettre *à cheval*. Au XVII^m siècle, on trouve des exemples de toutes ces acceptions

AC

dans Régnier, Malherbe, Corneille, Molière, Bossuet.

A, du verbe avoir, souvent pour *Il y a. Avoit*, Il y avait.

Aaisier, aaiser, aiser, aisser, etc., v. a. Mettre à l'aise, soulager, aider, causer du plaisir, satisfaire.

Abominer, v. a. Haïr, détester.

Abordée, s. f. Abord, *de prime abordée*, de prime abord.

Accebuté, voy. Hacquebute.

Accoint, adj. Familier, lié avec quelqu'un.

Accointance, s. f. Familiarité, liaison, connaissance, compagnie. *Prendre accointance des uns aux autres*. Se lier, se familiariser les uns avec les autres.

Accoiser, accoysier, acholiser, aquayser, etc., v. a. Adoucir, apaiser, calmer. De *Coi*, *quies*.

Accomplir, voy. Armes.

Acconsuir, aconcuir, aconcieure, acconsuire, v. a. Suivre de près, atteindre, rejoindre.

Accord, s. m. Parti. *Estre de l'accord de la roine*.

Accorder, v. a. Promettre, s'engager à faire ce qu'un autre demande.

Accorder, v. n. Convenir, tomber d'accord.

Accorder (S') à quelque chose, v. pron. Y consentir.

Accouster, v. a. Écouter.

Accoustumance, s. f. Coutume, habitude.

Accueillir, v. a. Recueillir. *S'accueillir*, v. pron. Se rassembler, se concentrer.

AC

A ce que, loc. adv. et conj. De manière que, afin que.

Acertener, v. a. Rendre certain, informer.

Acertes, acertement, adv. Assurément, sérieusement, avec assurance.

Acesmer, assesmer, assemer, etc., v. a. Orner, parer, embellir. On le fait dériver du bas latin *acomare*, peigner les crins des chevaux, étriller.

Acouragé, adj. Courageux.

Adresse, s. f. Direction, avis.

Addresser, adresser, adressier, adrecher, adreter, adreder, etc., v. a. Diriger, dresser, redresser, corriger, faire réussir. *Ad* et *directum*. En bas latin *addretiare*, *addressare*. Ester à droit, comparaître devant le juge.

Adextre, adj. ou partic. Accompanyé ou ayant à sa droite. *Il estoit adextre des deux princes.*

Admendir, v. a. Amoindrir.

Admiration. Plein d'admiration. Digne de toute admiration.

Admiral, s. m. Amiral. En allemand *Admiral*.

Admonnetement, s. m. Admonition, exhortation, avertissement. *Admonere*.

Adoler, adouler, v. a. Affliger, chagriner. — V. n. S'affliger, ressentir de la douleur. *Dolor*.

Adonc, adhonc, adont, adoncques, adv. Alors. *Ad tunc*. Jusques *adonc*, jusques au moment que...

Adonc, conj. Donc.

Adresse, s. f. Direction, but vers lequel on dirige ses efforts. De *Adressier*, *adreccer*, etc. Diriger, redresser, parvenir.

Aduleur, s. m. Flatteur. *Adulari*.

Advenir, v. n. Arriver, avoir lieu.

Advenir (S'), v. pron. S'accorder, convenir.

Adventure, s. f. *Par cas d'adventure*, loc. adv. Par hasard.

Adventure. *A l'adventure*, loc. adv. Peut-être.

Advenue, avenue, s. f. Événement, aventure.

Advis, s. m. Bon conseil, avertissement, prévision.

AF

Advis, s. m. Sentiment, opinion, idée. *Il m'est advis, se m'est advis, ce m'est advis*. Il me semble, je crois, c'est mon opinion. Roquefort dérive *advis* et *adviser* du bas latin *advisare*; Du Cange dérive *advisare* du vieux français *adviz*; Hiccesius (*Gram.theot.*) de la préposition latine *ad* et du vieux allemand *wisan*, en kymri *visa*, montrer, instruire. M. Diez le fait venir plus naturellement de *visum*, *visum mihi fuit*; en vieux italien, *fu viso a me*; en vieux français, *il m'est vis*, *li est vis*. De là s'est formé le composé italien *avviso*, prov.; en français, *adviz*, *avis*.

Advis de pays, s. m. Bruit public, opinion répandue.

Advisé, adj. Sage, prudent, éclairé.

Advisement, avisement, s. m. Avis, conseil, intelligence.

Adviser, v. a. Faire savoir, délibérer, consulter, avoir égard, avertir.

Adviser (S') **de**, v. pron. Imaginer, concevoir une idée, se rappeler, prendre conseil de.

Advocasser, v. a. Plaider.

Aer, s. m. Air. *Aër*.

Afaire, afaitier, affaitier, affaictier, etc., v. a. Réparer, entretenir, disposer, arranger, préparer. **Afaitié**, adj. Instruit, savant, poli, ajusté.

Affaire, s. m. *Homme de grand affaire*, Homme à grandes affaires, personnage important.

Affectement, adv. D'une manière affectée.

Affecter, v. a. Ne se prend pas seulement dans le sens d'affectation ou de recherche, mais signifie aussi désirer, unir, approprier. *Cela m'est affecté*, Cela m'appartient en propre. *Afectar*, en espagnol, a toutes ces acceptions.

Afferer, aferer, afferir, v. n. Convenir, être convenable, appartenir. *Il affiert*, il convient. *Afferre*.

Affermer, v. a. Affirmer. *Firmus* ayant été changé en *ferme*, *affermer* était la forme naturelle, comme *affermer*.

Affier, v. a. Confier à la foi de quelqu'un. En bas latin, *affidare* signifiait: 1° Engager sa foi, promettre,

AF

et au XIII^{me} siècle *affier* avait le même sens; 2° Certifier, prouver; 3° Fiancer. En italien, *affidare*, assurer, donner sa foi. Au XVI^{me} siècle, la signification d'*affier* était changée en *confier*.

Affiger, v. a. Afficher. *Affigere*.

Affin, s. m. Parent, allié, voisin. *Affinis*.

Affoler, v. a. et n. très-usité, a plusieurs significations : 1° Blesser le cœur, l'esprit, par une passion, surtout par l'amour, faire perdre la raison; 2° Perdre l'esprit, la raison; 3° Blesser d'une blessure incurable ou qui laisse toujours des marques; estropier; 4° Causer un dommage, détruire, perdre. Voir Ducange, *Gloss.*, in *Affolare*. Selon ce savant, le mot *fol*, *fou* est d'origine gauloise (celtique); chez les Armoricaïns, *ffol* signifiait fou, imbécile, idiot.

Affuir, v. n. Fuir.

Affuster, v. a. Mettre à l'affût, viser, mirer.

Afourrager, v. a. Pourvoir de fourrage.

Aggrandir (S'), v. pron. Grandir.

Agmodéré, adj. Modéré. On trouve dans Plaute *admoderari* avec la même signification que *moderari*.

Agu, adj. Aigu, tranchant, incisif. *Acutus*.

Aguillion, s. m. Aiguillon.

Ahan, s. m. Peine, fatigue, respiration violente, tourment. Ce mot est une imitation du bruit d'une respiration précipitée.

Aidier, adier, aister, ayder, etc., v. a. Aider, servir, donner secours. *Aist*, présent du subjonctif: *M'aist diex*, que Dieu m'assiste, m'aide. De même au participe passé. *Adjuvare*.

Aïe, ahie, aye, etc., s. f. Aide, secours. Exclamation de douleur pour demander secours.

Ainçois, conj. Au contraire, aussitôt, avant, mais, plutôt, en attendant.

Ains, conj. Mais. Très-usité jusqu'à la fin du XVI^{me} siècle, même encore quelquefois dans la première moitié du XVII^{me}.

Ains, prép. et adv. Avant, auparavant.

Ains-né, adj. Aîné.

AM

Ainsin, adv. Ainsi.

Ainsi que, adv. A mesure que, dès que. « Ils les occirent *ainsi qu'ilz* les trouvoient errans çà et là par les champs. » Amyot.

Ainsi que, conj. Lorsque, quand. « Et si estoient les François fort las et travaillés *ainsi qu'ils* venoient. » Froiss.

Ainsi que, conj. Dès que, aussitôt que.

Ainsois que, conj. Aussitôt que, dès que.

Ains que, conj. Avant que.

Aïse, *Tout aise*, à plaisir, à son aise.

Aïenviron (d'), adv. D'à l'environ, d'alentour.

Allangourir, v. a. Rendre languissant.

Aller (s'en), construit avec un participe passé, ou nous mettons *aller* avec l'infinitif. *Il s'en va mort*, Il va mourir. Montluc. *La religion s'en alloit perdue*, La religion se perdait, allait se perdant. Ce tour a été imité par les plus anciens poètes du XVII^{me} siècle. Malherbe a dit : *Mes années s'en vont terminées. Nos pasturages battus de gresles et d'orages, s'en alloient désolés*. Et Racan : *Nostre printemps s'en va presque expiré*.

Alliance, s. f. Relation d'amour.

Alloier, alloyer, aloier, v. a. Lier, allier.

Ambe, ambes, adv. et nom de nombre. Avec; les deux. Quelquefois *ambe les deux*, comme en italien *ambedue, ambo*.

Amenrir, amendrir, amansir, v. a. Amoindrir, diminuer, mutiler; v. n. Dépérir, s'amoindrir. *Minuere*.

Amentevoir, v. a. Rappeler, redire, comme ramentevoir. *Mens*.

Ameur, s. m. Amateur, du verbe *amer, amare*.

Amoderer, v. a. Modérer, ralentir.

Amollier, v. a. Amollir, adoucir.

Amonter, v. n. Monter, avancer, arriver à un but élevé; v. a. Elever, hausser, agrandir, exalter.

Amy, s. m. *Estre amy à quelqu'un. Vous m'estes amy*. — Aussi *amy de quelqu'un*.

AN

Anatomie sèche, s. f. Squelette. Montaigne.

Ancesserie, ancessorie, an-chiserie, ancesterie, s. f. Ancienneté d'une famille, suite d'aïeux.

Ancien, adj. Vieux. *Les anciens pères*. Aujourd'hui encore provincialisme.

Anel, s. m. Anneau.

Angele, s. m. Ange. *Angelus*.

Anuit, annuit, ennuit, anuyt, etc., adv. Ce soir, cette nuit, aujourd'hui. Formé de *à* et *nuit*.

Aorer, aourer, adourer, aeurer, aorrer, etc., v. a. Prier, adorer, honorer. *Adorare*.

Aorner, v. a. Orner. *Adornare*.

Aourer, v. a. Honorer, adorer.

Apert, appert, adj. Intelligent, connaisseur, savant; évident. *Apertus*. *En appert*, évidemment.

Apertement, adv. Ouvertement.

Apertise, appertise, s. f. Adresse, dextérité, capacité, évidence.

Apetiser, appetisser, appeticier, v. a. Rendre petit, diminuer, amoindrir.

Appaourir, v. a. Appauvrir.

Appareillement, adv. Avec soin, avec préparation.

Apparement, adverb. Evidement.

Apparence, s. f. Probabilité, vraisemblance, apparence de raison ou de droit; excuse, moyen de justification. *Ma sœur dit qu'il n'y avoit point d'apparence de m'envoyer sacrifier comme cela*. Marg. de Valois.

Apparent, s. m. Apparence, préparatif. *Faire apparent de*, Faire mine de, se montrer disposé à.

Apparer, aparer, aparoir, apperer, v. n. et a. Paraître, apparaître; faire paraître, rendre évident, prouver. *De apperer, il appert. Apparer*.

Apparoir, v. n. Apparaître.

Appartenant, adj. Convenable, qui appartient à la chose, à la situation. *D'emouvoir guerre au roi d'Angleterre, ce n'estoit pas chose qui fust appartenante*. Froiss.

Appenser, v. n., **appenser** (s'), v. pron. Penser, méditer, agir avec prudence.

AR

Appertise, s. f. Manifestation, montre.

Appeter, v. a. Désirer. *Appetere*.

Appetit, s. m. Désir, goût, fantaisie; à *mon appetit*, à ma fantaisie. *A l'appetit d'autrui*, au goût, selon le désir d'autrui.

Appointement, s. m. Arrangement, accord, conciliation.

Appointer, v. a. Convenir, déterminer. *Appointer avec quelqu'un*, s'entendre, traiter avec quelqu'un.

Après. *En après*, loc. adv. Après cela.

Après ce que, loc. conj. Après que.

Appresser, appressier, v. a. Accabler, opprimer, fouler, pour-suivre.

Approchement, s. m. Approche.

Approfiter, v. a. Mettre à profit.

Approuvander, approven-der, v. a. Pourvoir d'une prébende, approvisionner.

Archie, archiez, s. f. Courbure d'un arc tendu. forme d'arc.

Ardoir, ardre, v. a. Brûler. Participe passé *ars. Ardere*.

Argentier, s. m. Officier préposé à des distributions d'argent. L'argentier du roi était autrefois le surintendant des finances, appelé aujourd'hui ministre des finances.

Arguer, v. a. Argumenter; réprimander, blâmer; avertir. *Arguere*.

Armes. *Accomplir les armes*, terminer légalement un combat; remplir les conditions d'un combat singulier.

Armure, s. f. Mis pour homme armé; *armure de fer*, cuirassier, comme *lance* pour soldat armé d'une lance.

Arois — aroient, conditionnel présent de avoir, aurais — auraient.

Aronde, arondelle, s. f. Hirondelle.

Arraisonner, v. a. Parler raison; interroger, questionner. *Raison; ratio*.

Arrenter, v. a. Doter d'une rente.

Arrere, arriere, adv. et prép. Derrière, arrière; de retour; chez, auprès.

Arreter, v. n. Durer, tarder. *Et n'arresta gueres que Jacotin vint*, Il ne se passa guère de temps que... *Voy. Demeurer*.

AR

Arrière de (Estre), n'avoir pas atteint, être privé de.

Arrivée. *De belle arrivée*, Dès l'abord, dès le commencement.

Arsure, s. m. Incendie; action de mettre le feu.

Articulement, adv. Nettement, d'une façon bien articulée.

Asçavoir, adv. Savoir, c'est-à-dire.

Ascun, adj. Aucun, quelque.

Assassinateur, s. m. Assassin. Mot adopté par les langues romanes; *assassino* en italien et portug., *asesino* en esp., *assassin* en prov. D'après le savant Silvestre de Sacy, il vient de l'arabe *haschischin*, nom des membres d'une secte dans l'Orient, qui, exaltés par une boisson, *haschich*, tirée du chanvre, juraient d'exécuter tout homicide qui leur serait ordonné par le Vieux ou le *Scheik* de la Montagne, *Schajch algabal*.

Asseurance, assecuranche, s. f. Assurance, promesse.

Assemblée, s. f. Assemblage, réunion.

Assembler, v. n. S'assembler, se joindre à. *A celle compagnie assembla le connestable. Assembler aux ennemis*, v. n. En venir aux mains.

Assentir, s'assentir. Consentir, donner son assentiment; sentir, pressentir, ressentir. *Assentiri*.

Asses, assez, assex, asselz, etc., adv. Assez, beaucoup, trop, en grande quantité. *D'asses*, abondamment. *Il suffiroit asses* n'est pas une tautologie, mais signifie : « il suffirait bien. »

Asseur, adv. Assurément, certainement; en sûreté, en sécurité.

Assurer (S'), v. pron. Se confier, compter sur, avec de. « Vous avez raison de vous assurer de moy. » Se rassurer; se convaincre.

Assis, adj. Sis, situé.

Atant, à-tant, atante, ataunt, a-taunt, adv. Au temps, alors, après, maintenant, au reste.

Atorner, atourner, atorneir, atourneir, v. a. Arranger, habiller, parer; adapter, régler.

A tout, loc. prépos. Avec. *A tout la langue*, Avec la langue. *A tout les armes*, Avec les armes.

AV

Atrampé, adj. Modéré, tempérant.

Atramper, v. a. Modérer, tempérer. Atramper son vin, y mêler de l'eau; c'est l'origine de l'expression usitée depuis : *tremper son vin*. Roquefort a omis ces deux mots.

Attemprance, s. f. Modération. *Ad temperare*.

Attendre (S') à, v. pron. Faire attention.

Attraire, v. a. Attirer, allécher. Nous en avons conservé le substantif *attrait*.

Aucques, auques, adv. Alors, en ce moment; quelque part. Adj. Aucun, quelqu'un.

Aucunement, aulounement, adv. De quelque manière, en quelque degré.

Audlancer, v. a. Assigner à une audience; prendre jour pour juger une cause.

Auparavant, prép. Avant. *Auparavant cette bataille*.

Auparavant que, conj. Avant que. Corneille fait plusieurs fois usage de cette conjonction. Voltaire déclare que cela n'est pas français.

Aussi, adv. Au commencement d'une proposition, De même. *Aussi disoyt le franc archier de Baingnolet*. Rabelais.

Autant. *D'autant que*, adv. D'autant plus que; puisque, comme, pour autant que.

Autant, d'autant que, conj. Parce que, comme. *D'autant qu'il n'y a point d'appel du roy, pour cette raison il appela...* Castelnau. « Cette locution, qui a tout à fait vieilli, s'employait surtout en style de pratique et de chancellerie. » Acad.

Autel, otel, adj. Semblable, tel; adv. Semblablement.

Authoriser, v. a. Sanctionner, donner autorité.

Autre. *L'autre hier*, avant-hier, il y a peu de jours; comme nous disons *l'autre jour*. En italien, *l'altro jeri*, *jer l'altro*, *altriieri*.

Auxi, axi, auxint, adv. Aussi.

Aval, prép. et adv. En bas, vers le bas; à travers, par. « Il fut manifesté *aval* le pays, » par tout le pays.

AV

Avaler, v. a. Faire aller à val, abaisser, jeter bas, renverser; accoucher. Dans la seule acception que ce mot ait conservée, *aval* signifie donc faire descendre la nourriture. *Ravaler* se rattache dans un sens moral à la signification primitive.

Avaler, v. a. Mettre à val, en bas, abaisser, descendre; v. pron. *S'aval*, se glisser en bas, descendre.

Avaluer, v. a. Evaluer, faire valoir, augmenter la valeur.

Avant, *en avant*, du temps. *Dès lors en avant*, dès ce moment, dans la suite.

Avant, prép. avec l'infinif. *Avant mourir*. Comines.

Avant que, conj., suivi d'un infinitif. *Avant que choquer*. Construction fréquente chez Corneille et ses contemporains.

AY

Avenamment, adv. D'une façon avenante, avec grâce.

Avenant, adj. Agréable, affable, convenable.

Avenir, *advenir*, v. n. Arriver. Il avint, advint.

Aventurer, v. n. Aller à l'aventure, chercher fortune.

Aventureux, adj. Qui aime les aventures.

Aver, v. a. Avoir.

Averai, **averrai**, **averois**, **averrois**. J'aurai, j'aurais.

Avictuallier, v. a. Pourvoir de vivres.

Avolé, adjectif. Etranger, qui est d'un autre pays ou qui est passé dans un autre pays; étourdi, tête légère. *Avolare*, voler d'un lieu dans un autre.

Aye, s. f. Aide, secours.

B

BA

Bachelor, **bachelier**, **bachelor**, s. m. Jeune homme en dessous de l'âge viril, mineur, gentilhomme aspirant à devenir chevalier, apprenti dans les armes, les sciences ou les arts. Ital. *baccalare*, puis du fr. *bacellière*, esp. *bachiller*, port. *bacharel*, prov. *bacalar*. Ducange a traité à fond cet article au point de vue des choses. *Baccalaria* était un petit fonds de terre tenu en fief et cultivé par un vassal d'un rang supérieur aux simples paysans, et qui portait le titre de *baccalarius*. Ce sens remonte au IX^{me} siècle, et le mot était usité surtout en France et dans le nord-ouest de l'Espagne (Diez). Plus tard, on a donné le nom de *baccalarii* à des hommes voués à la carrière militaire, mais pas assez riches ou trop jeunes pour lever bannière. De là viennent les acceptions du mot bachelier. L'étymologie de *baccalaria*, *baccalarius*, est fort controversée, mais non éclaircie.

Bacteler, **batteler**, v. n. Battre, frapper à coups redoublés, en parlant, par exemple, du carillon des cloches.

BA

Bacinet, **bassin**, s. m. Espèce de chapeau de fer des hommes d'armes.

Bacul, s. m. Croupière.

Badin, adj. Sot, extravagant.

Bague, s. f. surtout usité au pluriel. Bagages, hardes, meubles. *Sortir vie et bagues sauvées*, c'est-à-dire avec tout ce qu'on peut emporter.

Bailler, v. a. Donner.

Baloier, **baloyer**, v. n. Flotter, voltiger, se mouvoir de ça et de là. Ital. *balicare*, catal. *balejar*. Roquefort le dérive de *vacillare*, au moyen d'une transposition forcée de consonnes. M. Diez hésite à le faire venir de *ballare*, danser. Mais de *baloyer* dérive naturellement *balayer*.

Balotter, v. a. Donner son suffrage, voter au moyen de balotes de couleur différente.

Ban, s. m. Défense, ordonnance; peine, punition, exil.

Ban, s. m. Territoire d'une seigneurie; circonscription territoriale des biens et des droits d'une commune. Ducange a traité à fond tout ce qui concerne le *ban* et les mots qui dérivent de ce nom, au mot *Banerum*.

BA

Baneret, banneret, banderet, banret, bannier, etc., s. m. Chevalier ayant droit de porter bannière à la guerre et assez de vassaux pour former une compagnie. Dans quelques parties et villes de France, et de la Suisse française, on appelait ainsi certains officiers de paroisse ou fonctionnaires municipaux. De *Ban*. **Bannerolle**, s. f. Banderole, petit étendard.

Baragouin, barragouin, employé comme adjectif par Montaigne : «*Autheurs barragouins et François.* » Ce mot est substantif. Il dérive des mots bretons *bara*, pain, et *guin*, vin, que les Français entendaient souvent de la bouche des Bretons; ils en firent le nom d'un langage barbare, étrange. Ce mot se rencontre le plus anciennement dans des chansons satiriques. Villemarqué, *Dictionn. franç. bret.*

Barat, baral, baras, baraz, s. m. Embarras, empêchement, ruse, tromperie, dispute. Ital. *baratto*, esp. *barato*, prov. *barat*, marché ou échange frauduleux.

Barge, barje, s. m. Barque, esquif, grande barque.

Baronnie, s. f. Réunion de barons.

Bas, adv. *En bas*, Bas, à voix basse.

Bas. Voy. *Vespre*.

Basme, s. masc. Baume. *Balsamum*.

Baston, batton, s. m. Arme, bâton, hache, épée. Toute arme offensive ou défensive. Voir Olivier de la Marche.

Bataille, s. f. Bataille; corps de troupes, corps d'armée; l'ensemble des troupes.

Batterie, s. f. *Faire batterie*, attaquer une place avec de l'artillerie.

Battre des mains, (voy. *Paulme*).

Beau, *Voir son plus beau*, Avoir beau jeu, jouir des faveurs de la fortune.

Béchée, s. f. Becquée ou béquée.

Beer, bayer, v. n. Aspirer à, attendre avec impatience, viser à, désirer; se construit avec à. *Beer à haut affaire*; *beer à trahison*. Au sens propre : Rester la bouche béante à regarder

BO

der une chose; *bayer aux corneilles*. Molière.

Beguine, s. f. Religieuse de l'ordre de ce nom.

Benevolence, s. f. Bienveillance.

Besoguer, v. a. Travailler, se donner de la peine.

Biax (prononcez biau), adj. Beau.

Bidaus, bidaux, bldeaulds, pitaux, s. m. pl. Froissart. Corps de mauvaise infanterie qui combattait avec des lances. Monstrelet les nomme *bibaux*. *Bidaldi* en bas latin, dérivé du français.

Bien, adv. *Estre bien de quelqu'un*, Etre bien vu de quelqu'un, être dans ses bonnes grâces.

Bieneuré, bien euré, ad. Bien-heureux.

Bienfait, s. m. Action honorable, mérite.

Bien-faire, v. a. Faire du bien, rendre service. *Je luy bien-feray volontiers*.

Bienseance, s. f. Convenance, utilité, avantage.

Bienveigneur, v. a. Faire bon accueil, souhaiter la bienvenue.

Bien venir quelqu'un, v. a. Bien accueillir, bien recevoir.

Bieu, bleu. Voy. *Jurons*.

Boe, s. f. Boue.

Bon, *Tout à bon*, loc. adv. Ouvertement, rondement.

Bon homme. Homme bon, moral, honnête homme.

Bouchon (à). Cette expression ne se trouve dans aucun lexique ou dictionnaire. Nous ne l'avons rencontrée qu'une fois dans Olivier de la Marche, *abattre à bouchon*; elle veut dire le visage (la bouche) contre terre. En italien *cader boccone* (de *bocca*, bouche), tomber le visage et le ventre contre terre. En patois de la Gruyère *Tségi a bothon* (le *th* prononcé comme en anglais). Quand les Gruyériens parlent français, ils traduisent cette expression par *tomber à bouclons*.

Boulevard, s. m. Boulevard, boulevard. Chez Roquefort *Bollewerque* et *boulverch*; chez Nicot *boulevert*; chez Oudin *boulevard*, *boulevert*, *boulever*. De l'allemand *Bollwerk*, bastion.

BO

Boutée, s. f. Effort, attaque, impulsion.

Bouter. *Bouter trois testes en un chaperon*. loc. prov. Se rapprocher, se concerter.

Bouticle, s. f. Boutique, magasin. Ital. *bottega*, esp. *botica*, prov. *botiga*, napol. *potega*, sicil. *putiga*. De *Apotheca*. Diez.

Boutillerie, s. f. Intendance du vin de la cour. Il ne s'est conservé dans la langue moderne que le titre de *boutillier*, échanton, *Grand boutillier de France*.

Boutis, s. m. Choc, rencontre (action de bouter).

Bouvine, s. m. Race bovine, bœufs et vaches.

Adj. Bestes bouvines.

Bragmart, braquemart, s. m. Epée courte et large, sabre.

Brague, braguée, braguier, s. f. et m. Divertissement bruyant. *Faire brague*, etc., Se divertir, vivre dans la joie.

Braguerie, s. f. Braverie, étalage de luxe ou de divertissement. *Se braguer*, provincialisme, se vanter, faire étalage de quelque chose.

Braver, v. n. Faire le brave, le fringant, marcher fièrement.

Braverie, s. f. Bravade.

Bref. Voy. Heure.

Brehagne, brehaig, brehai-

BU

gne, brehaine, etc., adj. Stérile, infructueux.

Bren, s. m. Son de farine; ordures; l'ordure la plus sale.

Brevement, adv. Dans peu, bientôt.

Brief, adj. Bref. *De brief*, loc. adv. Dans peu, bientôt.

Brigandine, s. f. Sorte d'armure ancienne en forme de corset ou de cotte de mailles.

Briser, v. a. Au XIV^{me} siècle, dans le sens de *rompre*, si usité au XVI^{me} et dans la première moitié du XVII^{me}, pour toute espèce d'interruption ou de cessation. *Briser un voyage*. Froiss.

Brodure, s. f. Broderie.

Broissailles, s. f. pl. Broussailles.

Brouillas, s. m. Brouillard, temps obscur.

Brouillis, s. m. Désordre; brouillerie.

Bruit, s. m. Renommée, réputation. *Gagner son bruit*, Se faire un nom. *Avoir le bruit*, Avoir la réputation; passer pour le premier dans son art.

Buffe, buffie, s. f. Coup de poing, soufflet.

Buffet, s. m. Soufflet.

Voy. le curieux article *Buf* dans Diez, *Etymol. Wörterb.*, 75.

Buissart, s. m. Petit navire de transport.

C

CA

Ça bas, adv. Ici-bas, dans ce monde.

Caduque, adj. Caduc. *Le mal caduque*, Le haut mal, l'épilepsie.

Cagne, caigne, cagnie, s. f. Chien, chienne. *Canis*.

Cale, calette, cale, s. f. Calotte, ornement de tête, bonnet.

Cambre, s. f. Chambre. *Camera*.

Campana, s. f. Cloche. *Campana*, de *Campane* où les cloches furent inventées.

Campanes d'or et de sole; ornements, sans doute en forme de cloches.

CA

Canonnière, s. f. Meurtrière dans une muraille pour tirer des coups de feu sans être vu.

Capeluche, s. f. Chaperon. Voy. ce mot.

Cappe, chappe, s. f. Chaperon, capuchon; gros manteau.

Cappette, s. f. Petit manteau.

Care, s. f. Visage, figure. (*Voyez Chère*.)

Caraque, carraque, caravelle, s. f. Barque, nacelle. Ital. *caracca*, esp. et port. *carraca*. En bas lat. *carraca*, navis oneraria, comme l'interprète Ducange.

CA

Carger, cargier, v. a. Charger. Ital. *caricare*, *carcare*, esp. et prov. *cargar*. En ital. *caricare* signifie aussi surcharger, exagérer; de là *caricatura*, caricature; en franç. *charger* et *charge* ont la même acception.

Carme, s. m. Poème, poésie. *Carmen*.

Carrousse, s. f. et **Carroux**, s. m. Débauche de table, intempérance. *Faire carroux*, Faire des excès de table.

Cas, s. m. Acte, trait.

Cathédral, s. m. Celui qui préside à une thèse de théologie ou de philosophie. Celui qui parle en chaire. *Cathedra*.

Caut, cault, adj. Rusé, fourbe; sage, prudent. *Cautus*.

Cautelle, s. f. Précaution. *Cautela*. *Cautèle* signifie maintenant ruse, finesse.

Cautement, adv. Prudemment, avec circonspection.

Cautilleux, adj. Rusé, précautionné, prudent; cauteleux.

Caution, s. f. Précaution. *Cautum* de *cavere*.

Cependant que, conj. Tandis que, pendant que. Cette conjonction est encore employée au XVII^{me} siècle par Malherbe, Regnier, Racan, fréquemment par Corneille, une fois par Molière dans sa première pièce, *l'Étourdi*, en 1653. Dans La Fontaine, le Chêne dit au Roseau :

*Cependant que mon front au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.*

Charles Nodier dit sur *cependant que* : « Manière emphatique de parler qui est plus propre à la poésie, surtout dans cet exemple. » Dans le grand nombre d'exemples que nous avons recueillis, *cependant que* est une manière ordinaire de parler et signifie *tandis que*, ni plus ni moins. Nouvel exemple du peu d'attention que même des linguistes renommés ont donné à l'histoire de la langue. Vaugelas, *Remarque* 448, dit : « Pour bien parler, on ne doit jamais dire *cependant que*, non plus qu'*auparavant que*. »

Certaineté, s. f. Certitude, assurance.

CH

Certes (à), adv. Avec certitude, sérieusement.

Cestes, pron. dém. plur. *Cestes présentes* (lettres); aussi pour : ce temps-là.

Ce temps, pendant, loc. adv. *Stapendant* dans la langue populaire. *Cependant*. On écrivait aussi *ce pendant que*.

Chache, chace, s. f. Chasse; l'acte et le produit.

Chaire, s. f. Fauteuil, chaise. « Assis en la *chaire* des Conseils. » A l'entrée de Brennus dans Rome, il vit les sénateurs *assis dedans leurs chaires en gravité sans mot dire*. Amyot.

Chalan, chalon, s. m. Petit bateau où l'on nourrit le poisson; espèce de barque; boutique.

Chalange, chalonge, chalaunge, s. m. Contestation, dispute, opposition.

Chaloir, v. n. Importer, dans le sens de se soucier. Il se construit avec le datif. *Il ne leur doit chaloir*, Ils ne doivent se soucier.

Champ. *Estre, mettre aux champs*, Etre, mettre en campagne, en parlant de troupes.

Chanter, v. a. Dire, contenir, en parlant d'un écrit : « Une cédule *chantant* que on doit à tel tant. » Gerson. Cette signification s'est maintenue dans le langage populaire et plaisant. « Qu'est-ce qu'elle *chante*, cette physique? » demande le *Bourgeois gentilhomme*.

Chanu, adj. Chenu, blanc de vieillesse. *Canus*.

Chapel, s. m. Chapeau.

Chaperon, s. m. Habillement de tête, espèce de capuchon que les hommes et les femmes de tous les rangs portèrent jusqu'au XV^{me} siècle. Il était en drap, et ressemblait à un bourrelet, avec des pendants aux côtés du chaperon. On s'en enveloppait la tête comme avec une coiffe. Riches et pauvres portaient le chaperon, et, suivant le commandement de Charles VII, en 1447, chacun fut obligé d'avoir une croix dessus, à moins qu'elle ne fût sur la robe. Lorsqu'on voulait saluer quelqu'un, on levait ou l'on reculait le chaperon de manière que le front

CH

fût découvert. La reine Isabelle de Bavière prit en haine Jean Torel, par la seule raison qu'il ne levait pas son chaperon lorsqu'il lui parlait. Lorsque les habits étaient mi-partis, c'est-à-dire de deux couleurs, le chaperon l'était aussi. *Cappa, capero* de caput; en provençal *capagroun*. Roquefort.

Chaple, caple, capleis, chapleis, chapliz, etc., s. m. Combat, carnage, combat à l'arme blanche, cliquetis d'épées, blessure. Du Cange le dérive de *capulatura, capulatio*, blessure; *capulare, capellare*, tailler.

Char, s. f. Chair, viande. *Caro*.

Charnure, s. f. Carnation.

Charope, s. f. Femme paresseuse et indolente. Mot dauphinois et suisse roman. *Charoupe, Glossaire genevois* de J. Humbert. *Tsarope*, patois vaudois. *Charospa* (prononcez *tcharôspe*) en provençal moderne, une coureuse, une femme de mauvaise vie. Honnorat, *Dictionn. franç. prov.* Digne, 1846, 47; 3 vol. in-4°.

Chastellerie, s. f. Châtellenie, territoire d'un baron, d'un châtelain.

Chastelet, châtelet, s. m. Petit château. Il y avait autrefois à Paris deux châteaux : le grand Châtelet, où l'on rendait la justice, et le petit Châtelet, où l'on tenait les prisonniers. Il signifiait également, à Paris, la juridiction, le tribunal où les affaires civiles et criminelles se jugeaient en première instance. *Conseiller au Châtelet. Notaire au Châtelet. Procureur du Châtelet. Sentence du Châtelet*. Académie franç.

Chaudecole, chaude-colle, s. f. Promptitude, premier mouvement de colère. *Cole* dérive, comme colère, de *χολή*, bile.

Chauver, chauvir, chouer, v. n. Remuer, dresser les oreilles, comme les ânes, et comme quelques hommes aussi. Voy. *Dict. de Bayle*, art. *Hercule*, rem. G.

Chef, chief, s. m. Tête, bout. *Au chef de*, Au bout de.

Chef, s. m., t. de Blason. Pièce qui est au haut de l'écu, et qui en occupe le tiers.

Choeir, choir, v. n. Tomber, tourner en injure.

CH

Cher. Aimer cher. « *J'aimerois aussi cher* que mon escolier eust passé le temps à jouer à la paume. » Montaigne. *Avoir plus cher, Préférer. Ils avoient plus cher à mourir que fuite vilaine leur fust reprochée*. Froiss.

Chere. (Voy. Chiere.)

Cherger, chergier, carger, v. a. Charger, enlever.

Chermer, v. a. Charmer, enchanter, ensorceler.

Chesne, s. f. Chaîne.

Chevaler, v. a. Monter à cheval, s'en servir pour poursuivre quelqu'un ou une affaire. Soumettre comme un cheval que le cavalier force à lui obéir. *Chevaler les voyageurs*, les poursuivre pour les dépouiller.

Chevalereux, adj. Qui a les qualités d'un chevalier, héroïque.

Chevalerie, s. f. Vertus, qualités chevaleresques. *La fiancée qu'il avoit eu en la chevalerie de son chevalier*.

— Réunion de chevaliers.

Chevalet, s. m. Petit cheval.

Chevance, s. f. Bien, faculté, héritage; bonne fortune, ruse. Les mots de la basse latinité *chevancia* et *cabentia* dérivent du français; on les trouve à la fin du XIII^{me} et du XIV^{me} siècle dans des chartes écrites en Angleterre.

Chevauchier, chevaucher, v. n. Monter, aller à cheval.

Chevestre, s. m. Licol.

Chevetain, chevetaine, chevetaigne, s. m. Capitaine, chef. La forme primitive, que l'on trouve aussi, est *chefvetain*. *Capitaneus* en bas lat. *Caput*, chef.

Chiere, chere, s. f. Visage, mine, contenance; accueil. *Chiere lie*, bonne mine, visage gai; *faire chiere lie*, bonne ou belle chiere, faire bon visage, bon accueil. *Faire grande chere*, faire grand accueil; étaler de la pompe. *Cara* en bas latin, visage. On voit dans Corripus, poète du VI^{me} siècle : « *Postquam venere verendam Cæsaris ante caram*. » Ducange fait dériver ce mot de *χάρα*, la tête, que les Eoliens faisaient féminin. *Cara*, espagn., portug. et provençal.

Chierté, s. f. Cherté, rareté. *Estre en chierté*, Être cher, rare.

CH

Chieux, prép. Chez.

Chimacree, **chimagree**, s. f. Simagrée, façon affectée.

Chevacher, v. n. Chevaucher.

Chose, s. f. Souvent employé pour personne. *Vous étant la chose du monde que j'aime le plus.* Ce sens est fréquent dans les poésies du XIII^{me} siècle. Voy. *Rien*.

Chouse, s. f. Chose. (XIII^{me} s.)

Cl, cy, adv. Ici.

Cl, cist, cest, pron. dém. Ce, ces, ceux, ceux-ci. *Iste*, XIII^{me} s.

Cithre, s. f. Cithare, guitare. *Κίθαρη*.

Clair, adj. Sincère, ouvert. *De clair cœur*. Froiss.

Clamer, v. a. Crier, publier, recommander, accuser, appeler, nommer. *Clamare*.

Clergie, s. f. Clergé.

Coadjuteur, s. m. Aide, appui, dans un sens général, non ecclésiastique.

Cotte d'armes, **cotte-d'armes**, s. m. Casaque que les chevaliers portaient par-dessus leur cuirasse.

Cogne, s. m. Petit bateau.

Cohardise, s. m. Couardise, poltronnerie.

Colacion, **collation**, s. f. Conférence, assemblée, discours, harangue.

Colée, s. f. Coup d'épée sur le cou; coup, soufflet.

Colier, s. m. Ce qu'on appelle aujourd'hui *collet*, espèce de lacs à prendre les lièvres, les lapins, etc.

Collegial, s. m. Homme de collège, professeur.

Combattre, v. a. Rivaliser. *Combattre la durée* de quelque chose, Rivaliser de durée.

Combien que, conj. Quoique. *Combien qu'on le suppliait*.

Comite, s. m. Sous-officier de navire qui répète l'ordre du capitaine.

Commander, v. a. Recommander. *A Dieu je te command*.

Comme, adv. Comment. Même dans les interrogations. « *Comme voulez-vous que je me la fasse rendre?* » Rien de plus fréquent dans la première moitié du XVII^{me} siècle. Dans *Tartufe* encore (1667), Orgon de-

CO

mande : *Comme est-ce qu'on s'y porte?*

Comme ainsi, soit que... Espèce de locution conjonctive, Comme il arrive que, comme il est d'usage que; ce qui pourrait simplement se rendre par *comme* suivi de l'indicatif.

Comme, avec un adjectif, Quelque. *Comme grand qu'il fust*, Quelque grand... Froiss.

Comment que, conj. Pendant que.

Commun, s. m. Le peuple, la masse.

Commutation, s. f. Echange.

Compagner, **compaigner**, v. a. Accompanyer, faire société; soutenir le parti de quelqu'un.

Compagnon, s. m. Nom donné en Flandre à une petite monnaie valant un gros ou deux sous et demi.

Comparer, **comparrer**, **comperer**, v. a. Acheter, payer, acquitter, récompenser, rémunérer. Esp. *comprar*, ital. *comperare*, *comprare*. *Comparare* en latin classique et en bas latin signifie aussi *acheter*.

Compétant, adj. Suffisant. *En assez compétant nombre*. Amyot.

Comporter (Se), en parlant des affaires, Marcher, être dirigé.

Composé, adj. Constitué, formé.

Concept, s. m. Intelligence.

Concion, s. f. Discours, harangue. *Concio*.

Condition, s. f. Humeur, goût, disposition.

Conditionné, adj. Doué de certaines qualités bonnes ou mauvaises. *Gens mal conditionnés*, Gens corrompus, pervers, méchants.

Les conditions, les qualités bonnes ou mauvaises, le caractère d'une personne.

Conducteur, s. m. Chef de bande, chef de partisans, qu'on appelait en Italie *condottiere*.

Conduiseur, s. m. Conducteur, chef.

Conduit, s. m. Gouvernement, direction, action de mener.

Conférer (Se) avec quelqu'un, se concerter, conspirer avec lui.

Confes, **confez**, adj. Confessé, avoué; qui se confesse.

Confiance, s. f., suivi de *de* au lieu

CO

de *en. Je pris confiance de moy-mesme.*

Conforter, v. a. Fortifier.

Confortant, part. présent pris substantivement, Aide, appui, auxiliaire.

Congé, s. m. Permission (dans un sens général).

Connil, s. m. Lapin. *Cuniculus.*

Conniller, v. n. Esquiver, fuir, comme le lapin qui se cache dans son terrier; tergiverser, chercher des dé-faites.

Connoissant, s. m. Une personne que l'on connaît, une connaissance.

Conquereur, s. m. Conquérant. En anglais aussi *conqueror.*

Conquester, v. a. Conquérir.

Conroi, conroy, coroi, etc., s. m. Compagnie, troupe; provision; soin, suite, ordre. *Cura.*

Consau, consauls, consaulx, etc., s. m. Echevin, consul; dessein, résolution; avis, conseil, projet. *Consulere.*

Conseiller (Se) à, v. pron. Délivrer avec, prendre l'avis de.

Consister, v. n. Etre affermi, avoir de la consistance.

Compte; comte, conte, compter, conter. Par suite des progrès de la science grammaticale, l'orthographe plus réglée sépare des notions que primitivement l'orthographe arbitraire avait mêlées. Nous écrivons *comte*, dérivé de *comes*, le titre du gentilhomme qui accompagnait le prince. En vieux français, il s'écrivait fort souvent *conte*, comme les fabliaux et récits. Les Italiens disent de même *conte*, *comte*; *contado*, comté, contrée; les Espagnols, les Portugais *conde*; les Provençaux, conformément à l'étymologie, *coms*. *Conte*, en vieux français, se dit aussi pour *compte*, *compter* pour *compter* et *raconter*. Ces deux notions, entre lesquelles il y a un rapport naturel, sont exprimées dans plusieurs langues par le même mot: ital. *contare*, esp. *contar*, prov. *comtar*, anc. haut allemand *zeljan*, allemand *zahlen*. *Compter* dérive de *computare*.

Conserve, s. f. Conservation.

Consonante, s. f. Consonne. *Consonans.*

Contemnement, s. m. Mépris.

CO

Contemner, v. a. Mépriser, dédaigner. *Contemnere.*

Contemptible, adj. Méprisable. *Contemnere.*

Contendre, v. a. Prétendre, soutenir.

Contens, content, contends, s. m. Contention, dispute. *Prendre contens à quelqu'un*, Se prendre de querelle avec quelqu'un.

Contentement, s. m. *Estre en contentement à quelqu'un*, Le contenter, lui faire plaisir.

Contester (Se), v. pron. Contester l'un avec l'autre.

Continuer, v. a. Lier, former un ensemble.

Contour, s. m. Changement de mouvement, mouvement de côté ou en arrière, retour.

Contourner, v. a. Circonvenir, prendre dans ses filets.

Contraire. *Au contraire*, loc. adv. Dans un sens opposé à ce qui a été dit ou fait.

Contraire, contrere, s. m. Accident, malheur, chagrin, ennui.

S. m. Adversaire. *Les contraires de la foi chrétienne*. Froiss.

Contre, prép. Au-devant, à la rencontre.

Contredit, s. m. Contradiction, opposition, résistance. *Sans contredit*, Sans opposition.

Contregarder, v. a. Se mettre en garde contre, protéger.

Se contregarder, parer les coups.

Contre-mont, adv. En haut. *Gravir contre mont.*

Contrepointé, adj. Tout piqué comme une contre-pointe ou courte-pointe, couverture de parade d'un lit.

Contre-rolle, contre-roulle, contre-roller, contre-rolleur, contrôle, contrôler, contrôleur. Ces mots dérivent d'un rôle authentique avec lequel on en compare un autre pour examiner l'exactitude de celui-ci.

Convenance, s. f. Convention, stipulation, condition. Accord des opinions.

Convenant, s. m. Contenance, disposition.

Convenir, v. n. Arriver, comme

CO

conséquence nécessaire ; être imposé comme devoir ou obligation : *Il me donna une telle descharge que tomber me convint par terre. Convient que toutes choses par nature preignent fin.* Se construit avec l'accusatif et avec le datif : *Mourir le convint, Mourir lui convint.* Froiss.

Convent, s. m. Convention, condition.

Conventer, v. n. Faire un accord, s'engager à, promettre.

Conversation et **Converser** ne désignent pas seulement les entretiens, mais l'habitude de vivre avec les autres, comme *conversari* et *conversatio*.

Convive, s. m. Repas. *Convivium*.

Convoier, convoier, v. a. Conduire dans la voie, guider, accompagner. *Cum viare*.

Cop, coop, cope, s. m. Un coup, une fois ; coup que l'on frappe : *A cop*, Tout à coup, à l'instant.

Coquin, adj. Gueux, mendiant.

Cor, s. f. Cour.

Corde, cordelle, s. f. Attache, parti. *Attirer à sa cordelle, trere à sa corde*, Engager dans son parti.

Cordouanier, s. m. Cordonnier. Autrefois la ville de Cordoue, en Espagne, fournissait la meilleure peau pour les chaussures, soit de ses propres fabriques, soit comme entrepôt du maroquin qu'elle tirait du Maroc. La peau pour les souliers en reçut, en espagnol, le nom de *cordoban*, en ital. *cordoan*, en provenç. *cordoan*, en français *cordouan*. Celui qui en fabriquait des chaussures fut appelé en italien *cordovaniere*, en français *cordouanier*, *cordouanier*, d'où dérive la forme plus moderne *cordonnier*.

Coreux, adj. Attaché de cœur, dévoué ; courageux.

Corir, v. n. Courir.

Corner, v. a. Sonner du cor.

Cornes. Dresser les cornes, Faire le fier.

Cornet, s. m. Coin, par exemple, d'une pièce d'étoffe. *Les quatre cornets du poêle*.

Corocier, correcier, corrodier, courechier, v. a. Courroucer, mettre en colère. M. Diez ramène

CO

ces mots à l'étymologie italienne *corruccio* pour *colleruccio*, de *cholera* bile, affection bilieuse. Roquefort les dérive de *cor*, Ménage de *coruscare*, Barbazan de *corrodere*.

Corps, s. m. Personne.

Corpulence, s. f. L'extérieure, la conformation.

Corpulence, s. f. Forme du corps, stature.

Corrompable, adj. Corruptible.

Cortine, courtine, s. f. Rideau de lit ; loge ou galerie, ornée de rideaux.

Cote, cost, cotte, s. f. Veste, soubreveste, robe de dessous.

Couleur, s. f. Apparence, prétexte.

Coulevrine, couleurine, s. f. Canon long. Au XV^{me} siècle, *coulevrine*, *coulevriniers*, *coulevriniers*, désignaient non l'artillerie, mais une espèce de milice armée d'arquebuses.

Coulpe, s. f. Faute. *Culpa*.

Coup. *A coup*, loc. adv. Promptement, tout à coup. *A un coup*, D'un seul coup. *Trop à coup*, Trop subitement. Voyez *Cop*.

Coupé. *Un mont coupé*, Escarpé, à pic.

Courage, s. m. Du XIV^{me} siècle jusqu'au milieu du XVII^{me}, ce mot a eu les significations suivantes : 1^o Ame, comme être et substance ; 2^o Ame, cœur, comme siège du sentiment ; 3^o Disposition d'âme, sentiment ; 4^o Indépendance d'esprit, disposition d'esprit toute personnelle ; 5^o Bravoure, valeur, malheureusement la seule acception qui subsiste, en attendant que des écrivains de renom aient le courage de rétablir les autres. Au pluriel, *les courages* se dit des âmes courageuses. Corneille a fait des divers sens de ce mot le plus bel usage. On en trouve des exemples isolés dans La Fontaine, Racine et Lemierre. — *De bon courage*, De bon cœur.

Coureur, s. m. Coureur.

Courre, v. n. et a., qui n'est plus usité que dans le langage de la chasse, l'était autrefois de la même manière que *courir*. *Courre et recourre de bas-taille en estour*. Artois.

Courvée, s. f. Corvée.

CO

Cousteau, coustoux, coustet, s. m. Coteau; couteau. *Cultellus*.

Coustille, s. f. Epée tranchante des deux côtés. *Cultellus*.

Coustiller, coustillier, s. m. Soldat armé de la coustille.

Coyement, adv. Tranquillement, sans bruit. De *coi*.

Cranequin, s. m. Pied de biche, instrument en fer pour bander les arbalètes; il se portait à la ceinture.

Cranequinier, s. m. Arbalétrier à pied et à cheval.

Creable, adj. Croyable.

Creanter, v. a. Consentir, garantir, promettre, cautionner.

Credit, s. m. Confiance. *A crédit*, Par confiance, sur la foi d'autrui.

Creffe, s. f. Gale, écaille. *Par la creffe-Dieu*, jurement dans Joinville. Est-ce par leur gale infligée de Dieu?

Creist, prêter. déf. de croire, il crut. *Credidit*. (XIII^{me} siècle.) *Nos creons*, Nous croyons.

Cremeur, cremor, cremour, etc., s. m. Crainte, de *cremer, cremayer, cremir*, craindre. *Tremere*.

Crever, v. n. Eclater, sortir, commencer à paraître. *L'aube creve*.

Cri, s. m. Mot d'ordre, mot de ralliement ou qui sert de signal.

Croche, s. f. Crosse.

Croissement, s. m. Croissance, augmentation.

Crouster, v. a. Couvrir d'une croûte. Nous avons *encroûter*, en terme

CY

de maçonnerie, Enduire de mortier; *s'encroûter* et le participe *encroûté*, le plus souvent employés au figuré.

Cru, crud. *A crud*, Sur la peau nue.

Crueusement, adv. Cruellement.

Cry. *Le cry et le huy*, La levée en masse. *Cry* signifie l'appel au secours, et *huy* ou *hui* aujourd'hui, à l'instant.

Cueillir, v. a. Accueillir, surprendre. *Un tourment le prit et cueillit en mer*.

Cuider, cuyder, v. n. Penser, croire.

Cuider, s. m. Opinion; opinion qu'on a de soi, présomption, de là *outrecuidance*.

Cuire, v. a. Digérer, comme en latin *concoquere*.

Cultiveur, s. m. Celui qui cultive, étudie à fond une science.

Cupidité, s. f. Désir en général, désir vif.

Cure, s. f. Soin, inquiétude. *Nous vieillissons plus par force de cures que par nombre d'ans*. *Cura*.

Curial, s. m. et adj. Courtisan, appartenant à la cour. *Les gens curiaux*, les personnes de la cour. A. Chartier.

Curieux, adj. Exact, soigneux, soigneux par affection. *Le curieux soin que j'y apporterai*. *Cura*.

Curiosité, s. f. Recherche d'une chose singulière ou rare.

Cyre, s. m. Sire.

D

DA

D'advantaige, adv. D'ailleurs, de plus.

Daguer, v. a. Tuer à coups de dague.

Danger, s. m. Pouvoir, merci, dépendance. *Remettre en son danger et du roi*, Livrer de nouveau à sa merci et à la merci du roi.

Davantage, d'avantage, adv. Au commencement d'une proposition, De plus, d'ailleurs.

Davantage que, adv. *Avoir davantage que l'autre*.

DE

Davant que, conj. Devant que, avant que.

Deable, s. m. Diable.

Debat. *Prendre debat*, Commencer une querelle, chercher noise.

Debattable, adj. Sujet à être débattu, contestable.

Debouter, v. a. Chasser, renvoyer, repousser, pousser. Aujourd'hui ce mot n'est plus qu'un terme de palais, signifiant déclarer par jugement qu'une personne est déchue de la demande qu'elle a faite en justice.

DE

Debriser, debrasier, v. a. Rompre, abattre, estropier.

Debteur, s. m. Débiteur.

Devoir, devoir. *Etre à son devoir*, Faire son devoir.

Deça, delà, adv. Dans ce pays, dans l'autre, en deça de nos frontières et au delà. *Par deça, par delà*, même signification.

Deceindre, v. a. Oter une chose ceinte. *Deceindre son espée*.

Decepvance, s. f. Déception, tromperie. *Decipere*.

Dechasser, v. a. Chasser, expulser, exiler.

Dechaux, adj. Déchaussé, nu-pieds. Cet adjectif commun, au XVI^{me} siècle encore, n'est plus usité que dans le nom de *Carmes-déchaux*.

Decoler, v. a. Décapiter.

Deconforter, v. a. Déconcerter, abattre.

Decours, s. m. Cours, durée.

Decrepite, adj. au masc. et au fém. Décrépit.

Decroire, v. a. Ne pas croire, nier.

Dedans, prép. Pendant, durant. *Dedans deux jours*.

Défait, s. m. Manque, perte.

Défaut, s. f. Défaut, manque.

Defaire, v. a. Tuer, mettre à mort. Nous disons : *Se defaire de quelqu'un*.

Deffier, v. a. Destituer, priver. *Deffié de secours*.

Deffense. *Se mettre à deffense*, en défense.

Defidence, s. f. Défiance.

Defouler, v. a. Jeter par terre, fouler aux pieds.

Degaster, v. a. Ruiner, dévaster. *Gäter, gaster, guastare* en italien, *guastar* en ancien esp. et port. Plus tard *gastar* dérive de *vastare*; selon d'autres, de l'ancien haut allemand *wastjan*.

Dejecter, dejetter, v. a. Repousser, éconduire, rejeter.

Delà, voy. Deça.

Delaissér, v. a. et n. Laisser, cesser.

Delayér, v. n. et act. Différer. *De délais, Dilatum*.

De-lez, prép. Près. (voy. *Lez*).

DE

Deliberé, adj. Décidé, résolu. **Deliberer** (Se), v. pron. Se résoudre.

Delicter, v. a. Délecter.

Delié, adj. Délicat, délicieux. *De delis* (voy. ce mot).

Delis, delit, deliot, s. m. Plaisir, joie, soin. *Delicie*.

Delivrance, s. f. Remise, action de livrer.

Delivre, adj. Libre, affranchi, agile.

Demener, v. a. Mener, traiter, conduire, arranger.

Demeurant, s. m. Reste.

Demeurer, v. n. Durer, tarder. *Ne demeura gueres que le roi assembla*. Il ne se passa guère de temps que...

Voy. *Arrester*.

Demi-ceint, s. m. Tablier, ceinture d'argent avec des pendants que portaient les femmes du peuple.

Demonstrance, s. f. Manifestation.

Demourant, *Au demourant*, loc. adv. Du reste.

Demourer, v. n. Demeurer, tarder. « *Ne demoura gueres* que ceux reviendrent. » Il ne se passa guère de temps qu'ils revinrent.

Demourer, v. n. *Demeurer*, le *demourant*, Celui qui reste, le survivant; le reste.

Denoncer, v. a. Annoncer, proclamer.

Departir, v. n. Partir.

Distribuer, v. a. Partager.

Deport, s. m. Délai, retard, ménagement, badinage, joie, délassement.

Deporter (Se), v. pron. S'abstenir de, cesser.

Depositoire, s. m. Lieu où l'on dépose ou expose quelque chose.

Depuis, adv. *Du depuis*, loc. adv. Dès lors; aujourd'hui c'est un provincialisme, comme bien d'autres locutions de l'ancien français.

Deputer, v. a. Désigner, destiner.

Dequoy (De quoy). *De ce que*.

Deroyer, desroyer, v. a. et n. Dérouter, détourner du bon chemin, égarer, tromper, sortir du bon

DE

chemin, s'égarer. De *roye*, ligne, ornière, sentier.

Derompre, v. a. Rompre, défaire, déchirer.

Derrière, adv. En arrière.

Desappointer, v. a. Priver un fonctionnaire de ses appointements, le destituer.

Desbonder, v. a. Lâcher la bonde, déboucher, v. n. Se répandre.

Dès ce que, loc. conj. Dès cela que, dès que.

Deschacier, déchacer, v. a. Chasser, mettre en fuite.

Deschevestrer, v. a. Dépêtrer, tirer d'embarras, dégager.

Desclairier, desclairer, v. a. Déclarer, expliquer.

Descirer, v. a. Déchirer.

Desconfire, v. a. Ruiner, défaire, détruire.

Desfavoriser, v. a. Ne pas favoriser, desservir.

Desfermer, deffermer, v. a. Ouvrir.

Desmettre (Se), v. pron. Se laisser aller, s'abandonner. Oudin le rend en espagnol par *dezarce*.

Desmouvoir, v. a. Détourner, faire changer; apaiser.

Despecer, despecier, v. a. Briser, mettre en pièces.

Despendre, v. a. Dépenser.

Despescher, v. a. Débarrasser, renvoyer. *Se despescher de quelqu'un*, Se débarrasser de quelqu'un.

Despit, s. m. Dédain, provocation.

Despite, despité, despitaire, despiteur, despiteux, adj. Courroucé, cruel, de mauvaise humeur, dédaigneux, rebutant. *Despiciens*.

Despointcer, despointer, despointier, v. a. Destituer, effacer, priver d'un emploi.

Despriser, desprisier, v. a. Dédaigner, mépriser.

Desprovu, adj. Dépourvu.

Desroi, desrois, desroy, s. m. Désastre, désordre, confusion, ruine, discorde, trouble.

Desroupt, deroup, desrupt, disroupt, adj. Rompu, brisé, mis en pièces. *Disruptus*.

Desrouter, desroupter, v. a. Rompre, briser.

DE

V. n. Dévier, rompre les rangs.

Desseant, adj. Malséant.

Desserte, s. f. Mérite, service rendu, sujet de récompense ou de châtement; action de desservir un office.

Desservir, v. a. Mériter. *Desservir la mort*, Encourir la peine de mort. *Deservire*.

Dessoude, *En dessoude*, Subitement, à l'improviste ou à l'improveu, comme on lit dans l'édition de Montaigne de 1588, à la place de l'expression adoptée dans les éditions suivantes. « Ils (les Nerviens) vinrent un jour *en dessoude* courir sus à César, ainsi comme il se logeoit, et qu'il entendoit à fortifier son camp, ne se doutant de rien moins que d'avoir la bataille ce jour-là. » Amyot. On le dérive de *de subito*.

Dessus, prép. et adv. Sur, dessus; ci-dessus.

Dessusdict, adj. Susdit.

Destourber, v. a. Troubler, égarer, traverser, détourner. *Disturbare*.

Destourbier, s. m. Empêchement, embarras, inquiétude.

Destrancher, destranchier, destrenchie, v. a. Couper, trancher par morceaux. *Distruncare*.

Destre, dextre, adj. Droit, du côté droit.

Destrece, destreche, s. f. Contrainte, angoisse, peine.

Destremper (Se), v. pron. S'humecter, se liquéfier.

Destrier, s. m. Cheval de main.

Destrois, destroit, s. m.

Destroisse, s. f. Embarras, détresse, oppression, peine. De là, *détresse*. *Au destroit*, Dans cet embarras. *Estre à destroit*, Etre embarrasé. *Destructus*, et non *detractatio*, comme le pense Roquefort.

Destruiseur, s. m. Destructeur.

Desvouloir, v. a. Ne pas vouloir, ne plus vouloir.

Desvoyement, s. m. Egarement. De *voye*, via. La langue moderne a formé les mots *dévier, déviation*, et laissé à *dévoirement* un autre sens.

Detailler, v. a. Tailler, couper, déchiquter.

DE

Detenir, v. a. Retenir.

Devancer, v. a. Précéder, avoir le pas sur...

Devant, prép. et adv. Avant. *Au devant*, auparavant.

Devant que, conj. Avant que. *Devant que s'aboucher*.

Deveer, deveier, dever, v. a. Défendre, refuser, empêcher. Bas lat. *Devetare*, même signification.

Devis, s. m. Propos, entretien.

Devise, s. f. Devis, discours, conversation; avis, plaisir, service.

Deviser, deviser, v. a. et n. Stipuler, convenir par écrit, jaser, parler, discourir, converser; dire, raconter. Deviser le premier une chose, en parler le premier, en donner l'idée.

Se deviser à, S'entretenir avec, converser. *Dividère*.

Devot, adj. Dévoué, consacré. *Devotus*.

Devuyder, v. a. Dévider.

Dextre, adj. Droit, qui appartient au côté droit. La *dextre*, s. f., la main droite. Boileau l'a encore employé, mais dans le style plaisant.

Diction, s. f. Mot, locution.

Diex, s. m. Dieu. Il se prononce comme dieu.

Différent, s. m. Différence.

Dire, v. n. Parler. Il *disoit aussi bien* que prince qui fust en France. *L'art de bien dire* est une expression encore en usage.

Discord, s. m. Différend, discorde.

Discours, s. m. Raison, motif, réflexion; exposé, récit; raisonnement.

Discouvrir, v. a. Découvrir.

Discretion, s. f. Discernement. *Discretum de discernere*.

Distraire (Se) de, v. pron. Se séparer de, se soustraire à. *Se distraire de l'obéissance*.

Distrent, prêt. déf. de dire. Ils dirent.

Dit, s. m. Espèce de poème, récit poétique.

Divers, voy. *Manière*.

Dixme, adj. Dixième. S. m. Le *dixme*, la dixième partie, le dixième.

Dont, gén. du pron. relat. Quel-

DU

quefois il s'emploie pour *d'où, de là* (de quoi): *dont il advint*. Là se voit avec évidence l'origine étymologique de *unde*. « *Dont* viens-tu? » Rab. Il écrit aussi: *D'ond* es-tu?

Doresnavant, adv. Dorénavant. Primitivement d'ores-en-avant (de maintenant en avant).

Doubte, doute, s. m. Crainte, appréhension.

Doubter, douter, v. a. Redouter, craindre.

Douter (Se), v. pron. Même signification.

Doutueux, adj. Redoutable.

Doulcereux, adj. Doux, agréable.

Drageon, s. m. Dragon, soldat.

Drageon, s. m. Bourgeon de vigne.

Dresser, Dresser les cornes, Faire le fier.

Droict, adj. Exact, tout juste, direct. *Un droict miracle*, un miracle direct, exprès.

Droictement, droitement, adv. Avec rectitude, comme il faut; tout juste.

Droicturier, droiturier, droiturière, adj. Droit, juste, équitable; loyal, probe; légitime. *Voie battue et droicturière*.

Droit, *A son droit*, Comme la chose le mérite, selon l'exacte vérité.

Duch, dux, s. m. Duc. Villehardouin donne ce titre au doge de Venise. *Dux*.

Duire, v. a. et n. Dresser, accoutumer, estimer, instruire, élever; être propre à, convenir, plaire.

Durée, s. f. L'acte d'endurer, de soutenir, de tenir bon. A propos d'une attaque militaire: « *Ceux qui vers vous n'auroient durée, se vostre devoir vouliez faire*. »

Durement, adv. Fortement. *Durement émerveillé*. Froissart. *Un chastelement durement grand et plantureux*. Id. *Ville durement riche*. Id.

Durer, v. n. Endurer, soutenir, tenir bon. *Ils n'eussent gaires duré sans son aide et victorieux secours*.

V. n. et a. Supporter, résister, subsister, vivre.

E

EA

Eaux, pron. pers. Eux.

Echapement, s. m. Evasion.

Echard, echars, escar, eschars, adj. Chiche, avare, qui se retranche sur le nécessaire. En italien *scarso*, en quantité à peine suffisante, chiche, en angl. *scarce*, à peine. Dans la basse latinité, *excarpsus* et *scarpus*, participe, de *excarpere* pour *excerpere*, extraire, réduire à une petite proportion. Diez.

Echeler, echeller, v. a. Escalader; exposer sur une échelle en punition d'un crime.

Echelle, s. f. *Faire échelle*, Faire la courte échelle, faciliter le moyen d'arriver à quelque chose.

Efficacieux, adj. Efficace. La langue anglaise a formé de la même manière le mot *efficacious*.

Effondrer, effonder, effondre, v. a. Enfoncer, rompre. *Exfundare*, renverser de fond en comble.

Efforcement, s. m. Dérèglement, violence.

Efforcement, efforcement, adv. Avec effort, par force.

Efforcer, n. et a. Devenir, rendre plus fort.

Effort, s. m. Déploiement de force. *Faire effort*, Donner force, produire effet.

Effroyer, v. a. Effrayer.

Embabouiner, v. a. Amuser, tromper par de vains discours, en imposer.

Embate, embattre, v. a. Enfoncer, pousser, entrer, plonger, fourrer. *S'embatre sur*, Se précipiter sur.

Embesoigner, embesongner, etc., v. a. Travailler, occuper, embarrasser. *S'embesoigner*, Semêler de, s'occuper de.

Embler, ambler, v. a. Prendre, ôter, dérober, éviter, fuir.

S'embler, v. pr. S'esquiver, s'enfuir.

Embrouiller quelqu'un, v. a. L'embarrasser, le prendre dans ses filets.

Embusche, s. f. Troupe desti-

EM

née à se mettre ou qui se met en embuscade.

Embusche, s. f. Embuscade. *Etre en embusche*.

Embuschement, s. m. Embuscade.

Embuscher, v. a. Dresser une embûche, se mettre en embuscade.

Emmentelé, adj. Couvert d'un manteau; se dit de la peau d'un animal, surtout relativement à sa couleur. *Un bœuf emmentelé de noir*. Selon l'Académie, *emmantelé* n'est plus guère usité que dans la locution *Corneille emmantelée*, Espèce de corneille qui a une partie du corps noir et le reste grisâtre.

Emmy, prép. Parmi, au milieu de. *In medio*.

Emouvoir, v. a. Mouvoir, soulever.

Empaindre, v. a. Heurter, pousser, enfoncer. *Impingere*.

Empainte, s. f. Attaque, choc; ouragan.

Emparer, v. a. avec le régime direct. *Les bastilles qu'ils avoient emparées*.

Emparlé, emparlere, emparlier, parlier, adj. et s. m. Homme éloquent, orateur; avocat.

Empescher, v. a. Embarrasser, troubler. *Etre empesché à...* Etre embarrassé de...

Empelger, v. a. Prendre à l'aide de glu ou de poix, engluier. De *pege*, *pegue*, poix, en langued. *pego*, en lyonn. *peja*, en bas bret. *peg*, *pecg*. *Pix*.

Empetrer, v. a. Impêtrer, obtenir par ses prières. *Impetrare*.

Empoint, empoint, s. m. Etat, situation d'une chose, disposition. *Bien-empoint*, Bien armé, de bonne contenance, bien portant. *Mal-empoint*, le contraire.

Emporter la victoire, pour remporter.

Emprendre, v. a. Entreprendre.

Emprise, s. f. Entreprise, projet.

EN

En, l'en, pron. indéf. On, l'on.
Enchaîr, chaîr, v. n. Tomber.
Cadere. Que nos enchaissiens, Que nous tombions, imparf. du subj.
Enchanterie, s. f. Enchantement, illusion, déception.
Encharger, v. a. *Encharger une chose*, En donner charge, l'ordonner.
Enchas, s. m. Poursuite, presse, action de renverser, de fouler aux pieds.
Enchasser, enchacer, enchaucer, enchacier, enchalceir, etc., v. a. Poursuivre, chasser, presser, serrer, fouler aux pieds.
Enchevestrer, v. a. Mettre une chevestre, un licou. « *Enchevêtrer*, dit l'Académie, n'est guère usité dans ce sens. » Il l'était encore au XVI^m siècle.
Enchoir, v. n. Tomber dans.
Enclin, adj. Incliné, penché. *Inclinatus*. Il ne se prend plus qu'au sens moral.
Encliner, v. n. Incliner.
Encolure, s. f. Isthme. *Collum*.
Encombrer, v. a. Nuire, faire du mal, obstruer, embarrasser. *Encombrer à quelqu'un*. En bas latin *combri* et *cumbri*, bois, branches coupées qui obstruent le chemin; de là *encombrare, incumbrare*, et en français encombrer. Ducange.
Encontre, prép. Contre.
 Adv. *Dire encontre*, Contredire.
Enconvenancer, v. a. Promettre, convenir.
Encore que, conj. Quoique. *Encore qu'il se trompe*.
Encoulper, v. n. Accuser, inculper, déclarer coupable.
Endoctriner, v. a. qui ne s'emploie plus que familièrement ou dans un sens plaisant, était au XVI^m siècle un mot grave, du style soutenu.
Endouaier, v. a. Doter. De *douaire*, donation constituée par le mari à sa femme.
Endroit, endret, prép. Environ. près, contre; à l'égard de. *Endroit l'église*, Tout près de l'église. *Là endroit*, justement là; *endroit soy*, selon son office; *en cest endroit*, à cet égard; *en vostre endroit*, envers vous, à votre égard; *endroit de moi*, à mon égard. Froissart écrit aussi *ci en droit*.

EN

Endroit, s. m. Partie, morceau, par ex., d'un animal bon à manger.
Enfantosmer, v. a. Ensorceler, enchanter, troubler l'esprit.
Enfenciablement, adv. En enfant, d'une manière enfantine.
Enflamber, v. a. Enflammer, au physique et au moral.
Enforcer, enforcier, v. a. Renforcer, fortifier.
Engeln, engin, engien, etc., s. m. Esprit, génie, invention, art, industrie; machine; ruse, tromperie. *Mal engin*, ruse, méchant projet. *Ingenium*. De là en ital. *inganno*, en esp. *engafio*, tromperie, fourberie.
Engigneur, s. m. Ingénieur.
Engouler, v. a. Avaler, engloutir; de *gole, golle, goule*, Bouche, gueule, gosier. *Gula*.
Engrand, engrans, engrant, adj. Prompt, vif, empressé; s. f. **engrande**.
Engreger, engregier, v. a. Augmenter en bien ou en mal, aggraver; v. n. Augmenter. Roquefort le fait dériver de *aggravare* ou *ingravare*. Peut-être vient-il de *greigneur*, plus grand. *Grandior*.
Engraver, v. a. Graver. En angl. *to engrave*. L'origine du mot est germanique, *graben*, creuser.
Engrigner, engrignir, v. a. Fâcher, courroucer.
Enhider, v. a. Terrifier, de *hideur*, Horreur, effroi.
Ennortement, s. m. Exhortation, excitation.
Ennorter, v. a. Exhorter, exciter.
Ens, prép. et adv. Dans, dedans, intérieurement. Il est souvent joint à *ès*. *Les garnisons qui se tenoient ens ès chasteaux et ens ès fortes villes*. Froiss. Borel estime que ce mot a dû s'écrire primitivement *ents*, parce qu'il dérive de *intus*.
Ensarrer, v. a. Enserrer, enfermer.
Enseigneuse, s. f. Femme qui enseigne.
Enseller, v. a. Seller.
Ensonnier, ensonier, ensonigner, v. a. Embarrasser, soigner, être occupé, occuper.
Ensuiivre, v. n. Suivre. *Le jour*

EN

ensuivant. La nuit ensuivant. Amyot.

Entendre à, v. n. S'appliquer à, entreprendre de.

Entente, s. f. Intention, dessein, entendement, volonté, pensée. *Intendere*. *Avoir entente*, Être d'accord, être convenu d'une chose.

Ententif, adj. Attentif, appliqué; occupé de.

Entommer, v. a. Ce mot ne se trouve que dans Rabelais, mais il est encore usité en Sologne. Il signifie *entamer* et vient du grec ἐντεμνω, parfait, τέμνω; ἐντεμνος, incisé, ἐντεμνῆ, incision.

Entourner, v. a. Entourer.

Entrelasseure, s. f. Entrelacement.

Entrementes, entremen-
tiers, entrementres, entreus,
entrués, prép Pendant. Ital. *mentre*.
Voir Diez. *Et. Wört.*, 224.

Entremetre, entremettre,
v. a. Entreprendre, tenter de faire une
chose.

Entremets. *Venir aux entremets,*
En venir aux tentatives, aux ruses.

On appelait aussi dans l'art dramatique *entremets*, comme en italien *intermezzo*, un intermède plaisant.

Entretien, s. m. Entretien, nourriture, tout moyen de soutenir le corps.

Entrister, v. a. et n. Attrister et s'attrister.

Envers, prép. En comparaison de. au prix de.

Environ, prép. *Auprès, autour.*
Environ tous seigneurs se trouvent
 quelques clercs. *Comines.* De même
Environ de, environ de luy, prép. de
 lieu. *Près de : Environ Paris.*

Envis, adv. Avec peine, malgré soi, avec répugnance. *Invite*.

Envoir, v. a. Envoyer.

Epicycle, s. m. « T. d'astronomie, petit cercle imaginé par les anciens astronomes, et dont le centre est dans un point de la circonférence d'un plus grand cercle. » *Dict. de l'Acad.*

Epidimie, s. f. Epidémie.

Épidimié, adj. Atteint d'épidémie.

Equable, adj. Egal, uniforme.
Æquabilis.

ES

Ere, 3^{me} pers. de l'imparfait et du futur de l'indicatif de *estre* : Il était, il sera. *Erat, erit.*

Erent, ils étaient. *Érant*.

Ert, 1^{re} pers. sing. de l'imparfait, 3^{me} pers. sing. du présent, de l'imparfait et du futur de *estre*: J'étais, il est, il était, il sera. *Est, eram, erat, erit.*

Erre, s. m. Train, allure. *A grand train*, à grand train.

Es, prép. Dans. Mettre *ès* mains. *Es* guerres. On ne s'en sert plus que dans : Maître *ès* arts, bachelier *ès* lettres, docteur *ès* sciences.

Es est aussi la préposition du datif pour à. *Estre semblable es parolles. Enseigner es enfans.*

Esbahir, v. a. Etonner, surprendre. Il *les avoit tous esbahis*.

V. n. S'ébahir. « *Il les vist fremir et esbahir.* »

Escabin. s. m. Echevin. *Scabinus*.

Escalle. s. f. Ecaïlle.

Escare. s. m. Espèce de poisson.

Escarbillat, escarbillat, escarabillat, adj. Gai, enjoué, vif, rusé. En provençal moderne *escarabillat*, gai, plaisant, badin, éveillé; *s'escarabillar*, se donner du mouvement, s'égraver.

Eschauguette, echauguette, echarguette, s. f. Lieu couvert et élevé pour placer une sentinelle.

Escheller, v. a. Escalader : *Escheller une forteresse.*

Eschever. v. a. Esquiver. éviter.

Eschuer, eschuir, v. a. Esquiver, éviter, prendre garde.

Escient, s. m. Avis, sens, raison, volonté, connaissance. *A escient*, En connaissance de cause. *A son escient*, Sciemment, à sa volonté. *A bon escient*, De bonne foi.

Escolier, s. m. Homme d'école, s'applique aussi aux maîtres et professeurs.

Escondire, esconder, es-
conduire, v. a. Empêcher, défen-
dre; éconduire, congédier, refuser,
rebuter, contredire.

Escopette, escoupette, s. f.
Fusil de guerre porté en bandoulière.

Escopetterie, escoupeterie,
s. f. Décharge de plusieurs fusils.

ES

Escorne, s. f. Honte, mépris, accusation fautive.

Escorner, v. a. Mépriser, mettre à la honte. Roquefort fait dériver ces mots de *spernere* en changeant le *p* en *c* (et l'*e* en *o*). C'est de l'arbitraire pur. En italien *scornare* signifie humilier, enlever les cornes, c'est-à-dire l'orgueil. Dans l'A. T. *corne* a fréquemment ce sens. *Escorner* remonte donc à *cornu*, en quelque sorte *excornare*.

Escot, s. m. Eclat de bois, écharde.

Escouteste, s. m. Sorte de juge dans le pays Wallon. *Auscultator*, auditeur. Il se dit aussi pour sentinelle, guet.

Escrime, *Remuer une mesme escrime*, Porter les mêmes coups, employer la même manœuvre.

Esculierie, s. f. Office, corps des écuyers.

Esjouir, esjoyr, v. n. Jouir, se réjouir.

V. a. Réjouir.

Esjouissance, s. f. Jouissance, joie, sérénité

Eslai, eslan, eslay, s. m. Bond, élanement, élan, saut. *De plains eslais*, D'une venue, sans interruption.

Eslever, v. a. Enlever.

Esliste, elite, esliste, s. f. Elite, choix. *De grant esliste*, D'un beau choix.

Esmerveillable, adj. Etonnant, merveilleux.

Esmoldre, esmouler, v. a. Emouler, aiguïser.

Esmouvement, s. m. Excitation.

Esmouuer, v. a. Remuer, exciter.

Espace, s. f., mis tout seul, se dit aussi du temps: *Quand il eust une espace pensé*.

Espardu, Eperdu.

Esparvier, s. m. Epervier.

Espargnant, adj. Econome, ménager, sobre.

Especial, adj. Spécial, particulier. *Par especial*, Particulièrement, principalement, surtout.

Espée. *Mettre à l'espée*, Passer au fil de l'épée.

Espie, s. f. Espion.

Esplioict, exploit, esplecte, s. m. Profit, avantage. *Expletio*.

ES

Esplioicter, exploictier, v. a. Travailler, agir, opérer, avancer.

Espoir, espouoir, pris adverbialement, Peut-être.

Espourer, v. a. Effrayer.

Espris (épris) pour pris. *Espris de sommeil*.

Esrenier, v. a. Ereinter; partic. *Esrené*, sans nerf, sans force. *Renes*.

Essoriller, esauriller, essoreiller, v. a. Couper, arracher les oreilles; supplice des voleurs. *Ex et auris*.

Estable, adj. Stable, assuré.

Establerie, s. f. Etable. *Stabulum*.

Estat, s. m. Ménage, maison, suite, train.

S. m. Etat, position, fortune. *Faire estat*, Se persuader, considérer. *Fais estat qu'il te faut souffrir toutes les sortes de tourmens*.

Faire estat de quelqu'un, Faire cas, estimer; compter sur quelqu'un ou sur quelque chose. *Le roy commençoit à n'en* (de Thorigny) *faire pas grand estat* et à le mépriser. Marg. de Valois. *Faictes estat que vous aurez et moy et la Roynie ma mère pour cruels ennemys*. Ead. Cette locution se retrouve encore dans Corneille avec ces mêmes significations. *Estre en estat pour* (de).

Ester, esteir, v. n. Etre, subsister, exister, être debout. *Stare*.

Esteuf, s. m. Balle pour jouer à la paume. Barbazan le dérive de *stupa*.

Estimation, s. f. Estime, respect.

Estiquer, estoquer, v. a. Combattre d'estoc, enfoncer, percer.

Estoc, s. m. Pointe, épée.

Estocade, s. f. Coup d'estoc, grand coup allongé d'épée ou de quelque autre arme.

Estoffement, adv. En quantité, en grand nombre, en suffisance.

Estoire, s. f. Provisions, vivres, équipages, tout ce qui est nécessaire pour un voyage.

Estomac, s. m. Cœur, poitrine.

Estor, estour, s. m. Choc, mêlée, assaut, combat. Borel dérive de ce mot le verbe *étourdir*, auquel d'autres assignent une autre étymologie. Voy. Diez, *Et. Wörterbuch*, S. 333. *Stordire*.

ES

Estorer, estoirer, estoreir, v. a. Créer, donner l'être, instituer, bâtir, restaurer, ordonner, arranger.

Estouper, v. a. Boucher, fermer, empêcher, arrêter, mettre obstacle. *Estouper le pas*, entraver la marche. *Stupa*, étoupe. En bas latin *estopare*. Aujourd'hui *étouper* n'a plus que le sens restreint de boucher avec de l'étoupe ou quelque matière semblable. Angl. *to stop*, arrêter, empêcher.

Estraindre, v. a. Serrer, resserrer.

Estraine, s. f. Etenne.

Estrange, adj. Etranger. Se lit encore quelquefois dans Regnier.

Estre pour. Servir à, être disposé à, propre à, qualifié pour. *Ils ne sont pour vous venir attaquer*. Montluc. *La science n'est pas pour donner jour à l'ame qui n'en a point, ny pour faire voir un aveugle*. Montaigne. Expression fréquente chez Corneille et Molière. Dans les *Plaideurs* de Racine : *Monsieur, je ne suis pas pour vous désavouer*. — En italien : *Sono per ritirarmi del tutto di què*. Bocc. Nov. *Son per amar più di giorno in giorno*. Petrarca. *Se' tu quegli che se' per venire?* Mat. XI, 3^e.

(4) La locution *être pour* suivie d'un infinitif, inusitée aujourd'hui, revient souvent chez Corneille, Molière et leurs contemporains.

La feinte n'est pas pour durer plus d'un jour. Gal. du Pal.

Mais, Monsieur, ce seroit pour me bien divertir Si, comme vous, Lucrèce excelloit à mentir. Ment.

.. Ce beau sang me feroit verser d'autre Et ma fureur n'est pas pour se borner au vôtre. Théod.

.. Un ami: chaud et de ma qualité N'est pas assurément pour être rejeté. Mis.

Morbleu, vous n'êtes pas pour être de mes gens. Id.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun. Tart.

EX

Estrif, s. m. Lutte, combat, débat. **Estriver**, v. n. Lutter, combattre, s'efforcer.

Estude, s. m. et f. Application, soin persévérant.

Estuver, v. a. Baigner.

Euré, adj. *Bieneuré*, Bienheureux.

Exaussement pour Exhaustement, s. m. Elévation, ennoblissement. Aujourd'hui ce mot ne s'emploie plus dans le sens moral, mais seulement en architecture. Le verbe correspondant ne s'écrivait pas *exhausser* mais *exaulchier*, élever, honorer. De *exaltare*, hausser, élever, et non de *exultare* pour *exaudire*, comme dit Roquefort.

Exemplier, v. a. Instruire par un exemple.

Excommuniement, s. m. Excommunication.

Exercitation, s. f. Exercice.

Exercite, s. f. Armée; exercice.

Exercitement, s. m. Exercice, action d'exercer.

Exhortement, s. m. Exhortation.

Exiller, exillier, exillier, v. a. Rompre, déchirer, mettre en pièces, dévaster.

Experiment, s. m. Expérience. On n'a pas conservé ce substantif, mais deux de ses dérivés : *expérimenter* et *expérimental*.

Explauder, v. a. Chasser avec bruit, en frappant des mains. *Explodere* pour *explaudere*. Nous avons conservé de cette racine le mot *explosion*.

Exquisite, adj. Choisi, éminent, extrême, en bien et en mal. *Mauvaistié exquisite*.

Extime, s. m. et f. Estime.

Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux. Boil. Lutr.

Monsieur, je ne suis pas pour vous désavouer. Rac. Plaid.

F

FA

Faé, faez, adj. Enchanté, ensorcelé, doué d'un charme. *Fatum*

Falot. *A peu de faict*, Avec peu de peine.

Faillir, faillir, falloir, v. n. et a. Tomber, manquer, tromper. Manquer, dans le sens de besoin, disette. « *Les vivres viendront à faillir.* »

Failly. *A jour failly*, A la fin du jour, à la tombée de la nuit.

Faire, v. a. Remplaçant un autre verbe, pour ne pas le répéter. « Je ne sais nulle royaume je servirois si volontiers ni si de cœur *comme je ferois vous.* » Froiss. Corneille a dit dans *Horace* :

...Albe montre en effet
Qu'elle m'estime autant que Rome *vous a fait*.

Voltaire déclare que cela « n'est pas français. » Cette critique ne peut tenir contre le témoignage de l'Académie ni contre les exemples suivants :

L'on reprend des humeurs ainsi qu'on *fait les nôtres*. Régnier.

Qui le traîne à tastons, quelque part qu'il puisse estre :

Ainsi que *fait un chien, un aveugle, son maître*. Id.

Il l'appelle son frère, et l'aime dans son âme
Cent fois plus qu'il ne *fait mère, fils, fille et femme*. Molière.

« Dieu..... continua de l'instruire comme il *a fait Joseph et Salomon.* » Bossuet. — « Il vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que *tous les autres ne feront jamais, tout votre sang répandu.* » Id. — « L'église de la terre regarda cette conversion (de Turenne) avec autant de joie qu'elle eût *fait celle d'un royaume tout entier.* » Mascarón.

Faire, v. a. Combattre. *Bien faire*, Se comporter vaillamment dans un combat ou un duel. Corneille fournit plusieurs exemples de cet emploi. « *Oui, vous faisiez tous deux en hommes de courage.* » Menteur. « *Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur.* » Cid.

FE

Faire du, Se comporter en, trancher du. « Quand un roy *fait tant du hazarder* et du cheval léger. » Brant. Corneille dit de même :

Faire ici du fendant tandis qu'on nous sépare,
C'est montrer un esprit lâche autant que barbare.
Veuve.

— Faire semblant, imiter, feindre, *Faire du desconfist*. Nous disons aujourd'hui : Faire le déconfit.

Tantost en le voyant j'ay *fait de l'effrayée*.
Corneille

Faire à demander. *Ce ne fait pas à demander*, Cela ne peut être mis en question; il n'y a pas lieu d'en douter.

Fallace, s. f. Tromperie, ruse.

Falloir, v. n. Manquer, ne pas faire. *Il n'y faudra d'un seul point*, Il ne manquera pas de s'y conformer de tout point.

Famelieux, adj. Affamé, exposé à la famine. *Fameliosus*.

Fardel, s. m. Fardeau, paquet. *Faire son fardel pour s'en aller*.

Fascher (Se) de quelque chose. S'en dégoûter.

Fascherie, s. f. Chose fâcheuse, embarras, désagrément.

Faulte, faute, s. f. Défaut, au physique. *La faute d'une dent creuze*. Le défaut, l'endroit sensible.

Faussee, s. f. Choc, charge, irruption.

Fealement, adv. Loyalement.

Feauté, s. f. Loyauté, fidélité.

Feindre, feindre (Se), v. pron. S'épargner, ménager sa peine; ne faire que le semblant de; s'abstenir de. Montaigne l'emploie pour *feindre*, hésiter.

Fel, fellow, falon, felun, etc., adj. Méchant, cruel, violent, faux, perfide. En bas latin, *fello, felo*, perfide, rebelle, malfaiteur. Pour l'étymologie, voir Du Cange, § *fello* et Diez, E.-W. *Fello*.

Fellement, felonement, felenesement, adv. Méchamment, cruellement, traîtreusement.

FE

Felennesse, *felonnesse* est le féminin de *fel*, *felon*.

Femenin, adj. Féminin, efféminé.

Ferir, *ferer*, v. a. Frapper, lancer, jeter, heurter. *Se ferir*, se lancer, se jeter. *Ferire*.

Fermure, s. f. Serrure, verrou, barre, tout ce qui sert à fermer.

Feromes, Nous ferons, comme *metteromes*.

Ferrement, s. m. Out'l en fer.

Festeyer, v. a. Festoyer, fêter.

Festiment, s. m. Festivité, réjouissance.

Fetard, adj. Paresseux, lâche. Qui *fait tard*.

Fetardie, *fetardise*, s. f. Paresse, lenteur, nonchalance.

Feu, adj. Défunt. De *il feu* ou *seut*, *fuit*.

Feure, *feurre*. Voy. *Foire*.

Fiable, adj. Croyable, digne de foi.

Fialement, adv. Avec confiance.

Fiance, s. f. Confiance, certitude, foi, promesse, intimité. *Fidentia*.

Fiancer, v. a. Promettre, engager sa foi; recevoir un engagement, prendre des gages. *Fiancer quelqu'un prisonnier*, Le recevoir prisonnier sur sa foi.

Fiel, adj. Fidèle, loyal.

Fien, *fiens*, s. m. Boue, fiente, ordure.

Finablement, adv. Finalement.

Finer, *fineir*, v. a. et n. Achever, finir, mourir, détruire, user, trouver. *Il fina ses derniers jours*.

Finer de l'argent, en trouver. Roquefort dérive de là le mot *finance*, somme d'argent, intérêt, usure, et reconnaît comme étymologie de *finer* le latin *finire* ou le bas latin *finare*, terminer, en italien, acquitter, solder, terminer un compte, comme le remarque M. Diez.

Flageoler, *flajoler*, v. n. Causser, jaser.

Flascon, s. m. Flacon, ital. *fiasco*, esp. *flasco*, *frasco*, port. *fiasco*, fem. ital. *fiasca*, vieux franç. *Flac*, *flache*, *flasche*, *flaische*, allem. *flasche*, allem. suisse *flesche*. Ce mot se trouve de bonne heure dans la basse lati-

FO

nité. « Duo lignea vascula, quæ vulgo *flascones* vocantur. » *Greg. M. Dial.* 2, 18. « *Flasce* provehendis ac recondendis phialis primum factæ sunt, postea in usum vini transierunt. » *Isidor.* 20, 6, 2. Voyez dans Diez les conjectures sur l'étymologie.

Fleureter, v. a. Toucher légèrement. *Tocar muy ligeramente*. Oudin.

Fleurir, v. a. Orner de fleurs, couronner.

Floreter, v. a. Orner de fleurs.

Floter, v. n. Couler. *La mer floitoit près du chastel*.

Flou, *flouet*, adj. Délicat, mollet, tendre.

Foire, *foare*, *foarre*, *foera*, *foire*, *fouare*, *fouarre*, *feurre*, etc., s. m. Paille, fourrage, litière pour les chevaux. *Gerbe* s'écrivait anciennement *jarbe*. *Faire jarbe de foarre à Dieu*, ou, comme écrit Pasquier, *Faire gerbe de foire à Dieu*, signifiait payer à Dieu, c'est-à-dire au curé, les dîmes en mauvaises gerbes où il n'y avait guère que la paille et peu de grain, tremper, raser. Cette locution proverbiale s'altéra dans la suite. *Et l'hypocrite fist barbe¹ de paille à Dieu*. Régnier, Sat. VI. Ital. *fodero*, esp. port. *forro*, bas lat. *fodrum*, *foderum*, *fodrium*. De l'anc. haut allem. *fuotar*, fourrage; allem. mod. *futter*. Proverbe : *Seigneur de feurre mange vassal d'acier*.

Fondre, v. n. S'emploie pour s'écrouler, tomber. *Le pont fondit et ceulx qui estoient dessus fondirent en la rivière*.

Force, s. f. *De force*, A force. *Il se mit à sanglotter de force de rire*.

Forcelette, s. f. Place forte.

(1) *Jarbe* a pu facilement se changer en *barbe*, explication simple et naturelle au prix de la supposition de Brossette. Il demande si le proverbe ne viendrait point de ce qu'on faisait des barbes d'or aux statues, et qu'au lieu de barbes d'or, les avarés et les usuriers leur en mettaient de paille, pour s'emparer eux-mêmes de celles qui étaient de ce précieux métal. — La langue italienne a une locution proverbiale analogue à la plus moderne française : *Far la barba di stoppa a qualcheduno*, faire à quelqu'un une barbe de toupie; cela signifie : faire du mal ou jouer un tour à quelqu'un d'une manière inattendue. L'explication qu'on en donne est qu'on peut facilement enlever une telle barbe et y mettre le feu : *La barba a la fece di stoppa, che è facilmente levabile e incendiabile*. Salvini.

FO

Forpasser, v. a. et n. Outrepasser, dépasser.

Fors, adv. Hors, hormis, excepté.

Fortune, s. f. Hasard, risque. *Courir une grande fortune*, Courir un grand risque.

Forte fortune, loc. adv. Par hasard.

Fouace, s. f. Gâteau cuit sous la cendre, et, aussi, bouillie mêlée de jaunes d'œufs. On disait également *fougasse* et *fouée*. Les pâtisseries provençaux font encore aujourd'hui des *fougasses*. *Gloss. Janet*.

Fouacier, s. m. Marchand de fouaces.

Fouage, s. m. Impôt sur chaque feu ou ménage.

Fouillouse, fouilleuse, s. f. Sac de peau. *Folliculus*.

Fouir, v. n. Fuir.

Foul, fol, adj. Fou.

Foullaton, s. m. Petit fou.

Fountz, s. m. Fonds, territoire.

Fourbir, fourbanser, v. a. Ecurer, nettoyer, polir. Il ne se dit depuis longtemps que des armes ou d'autres objets métalliques. Froissart dit : *Ils fourbirent leurs plaies*.

Fourcelle, forcele, fourchelle, forcel, forcele, etc.

FU

Estomac, creux de l'estomac, poitrine, ventre. En bas latin *Furcula*, partie de la poitrine où les veines qui partent du foie se séparent en plusieurs branches, *in furculas*. Duncange.

Fournir, v. a. Exécuter, produire, venir à bout.

Frere, s. m. Moine.

Friand, adj. Appliqué à celui qui prépare une chère délicate. *Friand cuisinier*.

Friente, s. f. Bruit, tumulte, sédition.

Frique, friquet, frisque, frisquet, adj. Menu, léger, délicat, mignon, joli, beau, élégant, frais, neuf. De l'ancien haut allem., *frisc*, frais, neuf; wallon *friss*, anglo-sax. *fersc*, kymri *fresg*, bret. *fresk*, allem. *frisch*, ital. *fresco*, fr. *frais*.

Friquement, adv. Elégamment, avec fraîcheur.

Frutice, s. m. Arbrisseau, *Fru-tex*.

Frutterie, s. f. Fruiterie, office qui fournit le fruit à la table de la cour et aussi la bougie et la chandelle.

Fulter, v. a. Mettre en fuite.

Fumière, s. f. Fumée.

G

GA

Gaber, gabber, v. a. Railler. *Se gaber de*, Se moquer de. De *gab*, *gap*, raillerie, ital. *gabbo*, en anc. esp. *gabar*, railler. On présume que la racine est celtique.

Gagne, s. f. Gain, victoire.

Galee, s. f. Sorte de navire.

Galler, galler, gallier, v. n. Se réjouir, s'amuser, se donner du bon temps; au fig. v. a. Battre, étriller, tromper. *Faire le gallier gallant*, vagabonder pour mener joyeuse vie.

Garantir, v. a. Mettre à l'abri, ne se construit plus, pour le régime indirect, qu'avec *de*. Au XVI^e siècle, aussi avec *que... ne*. On ne put le *garantir qu'il ne fust pris*.

Garçonner, v. a. Livrer, abandonner aux mauvais traitements des

GA

garçons ou *gars*, c'est-à-dire des mauvais sujets, des vauriens, des goujats.

Garde. *Se donner garde*, Se doubter de, soupçonner, craindre.

Garde, s. f. Tort, dommage, inquiétude.

N'avoir garde de, N'être pas exposé à... Il signifie à présent n'avoir pas la volonté ou le pouvoir de... « Le chevalier eut grand joie quand il entendit qu'il n'aurait garde de mourir. »

Se prendre garde, v. pron. Faire attention, observer.

Gardoir, s. m., **gardoire**, s. f. Lieu, construction pour garder quelque chose, réservoir. Métaphor. Mémoire.

Garne. *Il se tenoit en une garne*

GA

à l'*hostel de ville à tout un grand batton*. O. de la Marche. Ce mot ne se trouve dans aucun dictionnaire.

Garnir, v. a. Pourvoir, orner. *Garni de gendarmes*. Aussi au moral, *garni de hardiesse*.

Gaudisseur, s. m. Moqueur.

Gect, s. m. Jet.

Gendarme, gend'arme, plur. *gens d'armes*, s. m. Soldat, soldats, militaires. *Hector, le plus grand des gendarmes*, dit un traducteur de Virgile.

Gens, gent, gent, gentiex, gentieux, adj. Joli, beau, gentil, aimable. En bas bret. *gen*.

Gentil, adj. Noble, libre. Il est souvent associé à *franc, franc et gentil*. Chez les anciens Romains, *gentilis* désignait un homme dont les aïeux avaient toujours été libres, ou quelquefois seulement né d'un homme libre. Dans la basse latinité, la première signification prévalut, et devint synonyme de noble; ce sens fut exclusivement adopté par la langue romane.

Gentil-femme, gentildame, gentifemme, s. f. De gentil-homme. Dame noble.

Gentillesse, s. f. Noblesse, foi de gentilhomme, titre des nobles; acte, sentiment noble, générosité.

Gerbe, garbe, jarbe, s. f. Gerbe. Prov. aragon. catal. *Gurba*. De l'ancien haut allem. *Garba*, allem. mod. *garbe*. *Faire gerbe de foire à Dieu*. Voyez *Foire*.

Gergonner, gergoner, jargonner, v. n. Parler à demi-voix, mal parler, marmotter entre ses dents. En picard *gergon*. Ce mot a ses analogues dans les autres langues romanes, mais M. Diez le croit d'origine française.

Gertier, s. m. Jarretière. En angl. *garter*.

Geste, s. f. Action, récit, histoire. *Chanson de geste* ou *geste* seul. Narration épique, épopée.

Glouttonie, s. f. Gloutonnerie.

Goffe, adj. Mouillé, grossier, de peu de grâce, maussade.

Gorrier, gorrier, adj. Riche-ment couvert, paré de beaux col-

GU

liers, d'un harnais superbe; se dit des hommes et des chevaux.

Gouvernement, s. m. Manière de gouverner sa vie, système de conduite.

Gracier, v. a. Remercier, gratifier, obliger.

Grammairien, nne, adj. Grammatical.

Graunt, adj. Grand. Dial. angl.-normand.

Gré, s. m. *Le gré de quelqu'un*, sa bienveillance, sa faveur.

Grever, v. n. Peser, être difficile, coûter. *Il greva beaucoup au roy de dissimuler*.

Grief, ve, adj. Lourd, pénible, difficile. *Gravis. Il m'est grief*, Il me pèse.

Grieu, s. et adj. Grec.

Grieveté, s. f. Mal, incommodité, tourment.

Grigner, v. a. Grincer. *A ce point grigna le roy des dents*. Froiss.

Grollier, adj. *Noyer grollier, noix grollière* dans Rabelais. La noix grollière est plus grosse que la noix commune et sa coquille est plus tendre. « Il se peut, dit Le Duchat, qu'on l'aura nommée *grollière*, à cause que la *grolle*, espèce de corneille qui en est fort friande, trouve le moyen de l'entamer de son bec. »

Gros, s. m. Monnaie valant deux sous et demi.

Poids très-léger, en usage pour les matières d'or et d'argent; la huitième partie de l'once.

Gros, adj. Grand, considérable. *Une grosse cité. Une grosse escarmouche. Gros prisonniers*.

Grosse, voy. Maladie.

Grossement, adv. Grossièrement.

Gualant, guallant, adj. et s. m. Galant.

Guarir, garir, v. a. Guérir. En vieux provençal et en vieux français, ces mots signifiaient en outre préserver, sauver, mettre en sûreté, d'après l'étymologie gothique *varjan*, défendre, comme en ancien haut allemand *werjan* et en allemand moderne *wehren*. De là, en portugais, *guarita*, en esp. *garita*, en vieux fr.

GU

garite, aujourd'hui **guérite**, lieu de sûreté, de refuge. Les deux vieilles formes, dans le sens de guérir, sont encore employées par Régnier, au commencement du XVII^m siècle. Molière ne met **garir** que dans la bouche du peuple. *Un médecin qui a gari des gens qui étaient morts. Garir* est resté dans le provençal. En italien, *guarire* est plus usité que *guerire*, et *guarigione* que *guerigione*, en esp. aujourd'hui *guarecer*.

Guaster, Gâter (Se), v. pron. Se faire du mal.

Guerdon, s. m. Récompense, loyer, voy. *Guerredon*.

GU

Guères, adv. Un peu, quelque peu. « Si je demeurais au pays *guères de temps*, » quelque temps. Froiss.

Guerpir, guilpir, guspîr, wespîr, v. a. Laisser, quitter, abandonner. Nous avons conservé *dé-guerpir*.

Guerredon, Guerdon, s. m. Récompense.

Guete, guette, s. f. Sentinelle.

Gueules, s. m. Terme de blason, couleur rouge.

Gueulle, Rire de pleine gueulle, Rire à gorge déployée.

Guorre, s. f. Divertissement.

H

HA

Habitateur, s. m. Habitant.

Haingre, adj. Etroit.

Hait, haite, haited, haistlé, s. m. Gré, souhait, joie, santé, plaisir, courage, bonne volonté.

Haiter, haitier, v. a. Souhaiter, réjouir, rendre gai.

Haitlé, haitier, haitis, adj. Sain, gai, joyeux, gaillard, robuste.

Halener, v. n. et a. Respirer, souffler; sentir, flairer; fréquenter.

Hallebrené, adj. Ereinté, échiné, faible, en désordre.

Ham, hamel, s. m. Village, hameau.

Hamelet, s. m. Petit village. Ces mots se trouvent dans le bas lat. *Ham, hamma*, habitation, maison, village. *Hamellum*, petit hameau se rattachant à un village. Ducange reconnaît que ces mots sont d'origine saxonne et teutonique. M. Diez rappelle la racine gothique, *haims*, bourg, et l'ancien haut allemand *heim*, demeure. *Ham* est la terminaison de beaucoup de noms de lieux en Angleterre, *heim* en Allemagne. Barbazan dérive *hameau* du latin *ambo*, parce que rarement un hameau est composé de plus de deux maisons, ou, si l'on préfère, du grec *hama*, ensemble. Roquefort remonte à l'arabe *hhan, hhamh*, hameau.

Hanap, hanapier, hanas, ha-

HA

nepée, helnap, etc., s. m. Vase à boire, coupe, tasse, ciboire. En bas lat. *hanapas*. Ital. *anappo, nappo*. De l'anc. haut allem. *knappf*, plus anc. *knap*, selon M. Diez, ou selon Ducange, du saxon *hnap, hnæppa*, coupe; en allem. moderne *Napf*, jatte, terrine. En bas breton *anaph, anap*. L'auteur des racines grecques le dérive de ἀναπίπτειν, humer, avaler.

Hannouart, hannyart, hanouard, s. m. Porteur de sel du grenier à sel de Paris.

Haquebute, hacquebute, harquebouse, harquebuse, harquebute, s. f. Arquebuse, espèce d'arbalète pour lancer des flèches, des javelots, et pour tirer au prix. Plus tard, arme à feu pour tirer au fusil. Barbazan dérive ce mot de *arcus pulsus*. L'italien *arcobugio*, plus ancien peut-être que les autres mots romans correspondants, dérive de *arcus* et *bugio, buso*, percé, et désigne le canon d'une arme à feu. La vieille forme française a conduit MM. Grandgagnage et Diez à une autre étymologie; *haak-bus*, dans la langue des Pays-Bas, fusil à crochet, en allemand *Hakenbüchse*.

Haquebutier, s. m. Armurier, arquebusier; soldat armé d'une arquebuse.

HA

Hardement, s. m. Hardiesse, audace; action hardie, téméraire.

Harnois, s. m. Armure complète. Aussi armure pour protéger une partie du corps ou un membre. *Harnois de jambe*.

Hart, s. f. Corde, *Sur la hart*, sous peine de la corde.

Haster, **Hâter**, v. a. Presser, serrer de près. *Haster de près les ennemis*.

Hastif, adj. Prompt, qui agit précipitamment.

Hastiveté, s. f. Précipitation, hâte, vivacité, premier mouvement, empressément.

Haultece, s. f. Hauteur, élévation (au moral).

Hautement, adv. Pris dans le sens propre pour *haut*. « Fortune les a *hautement* eslez. » Ce mot n'est plus usité qu'au figuré, pour hardiment, librement, résolûment. *Je le déclare hautement*.

Hauteur, s. f. Élévation, degré. *En cette hauteur*, A ce haut point, à un si haut degré.

Havet, **haut**, **havets**, **haviet**, s. m. Croc, crochet, pioche, hameçon.

Havre, s. m. Ne se dit plus que de certains ports qui restent la plupart sans eau à marée basse. Autrefois il se disait d'un port de mer quelconque. En anglais *harbour*, qui signifie proprement un abri, a le même sens, et de plus celui d'auberge, *albergo* en italien. Johnson le dérive de l'allemand. *Herberge*, d'où s'est formé le verbe *héberger*. D'autres dérivent *havre* du celtique *aber*, encore usité dans le pays de Galles, pour un lieu où de l'eau tombe dans de l'eau. *Adelung*, *Mithrid.*

Hazardeur, s. m. Qui hasarde.

Héer, v. a. Haïr. Il heoit.

Heite, voy. Haïtié.

Herberger, v. a., **heberger**, loger. Forme ancienne plus rapprochée de sa racine, *heriberga* en ancien haut allemand, *herberge* en allemand moderne; *albergo* en ital. esp. et port. *Auberge*. *Herberge* en vieux français se disait aussi d'un camp (*Diez*).

HU

Herissonné, adj. Hérissé, semblable à un hérisson.

Herite, s. m. Hérétique, traître, déserteur.

Heriter, v. a. Mettre en possession, faire jouir, s'établir quelque part.

Heur, s. m. Sort, destin. *Bon heur*, *mal heur*. Seul il se prend ordinairement en bonne part. *Mon heur* ou *mon malheur*. Ce mot est fréquent dans Corneille.

Heure. En bref heure, loc. adv. En peu de temps.

Hideur, s. f. Horreur, effroi, laid.

Hier, voy. Autre.

Hommeau, s. m. Petit homme.

Honneste. *Honneste homme*, homme de cœur et qui fait son devoir.

Honte, à *honte*, loc. adv. Ignominieusement.

Hoqueton, s. m. Casaque brodée que portaient les archers du grand prévôt, du chancelier, etc.

Horion, s. m. Coup à la tête, meurtrissure.

Hors, adv. *Soit hors*, loin d'ici, loin de moi.

De là en hors, loc. adv. Dès ce moment, dès lors. De ce moment jusque en dehors de ce moment, plus avant.

Host, **ost**, s. m. Armée. *Hostis*.

Hostager, s. m. Qui sert d'otage.

Hucher, **huchier**, **huer**, **huyer**, v. n. et a. Crier, appeler, proclamer; assigner à un tribunal.

Humeux, adj. Qui hume, boit, ivrogne.

Hus, s. m. Espèce de bateau.

Hutin, **hutineux**, adj. Brusque, vif, querelleur. Louis X fut surnommé *le Hutin*, parce que dès son enfance il aimait à quereller et à se battre.

Hutin, *huttin*, s. m. Querelle, combat, sédition.

Hutinet, s. m. Maillet de bois des tonneliers qui fait beaucoup de bruit.

Huy, **huis**, **huy**, adv. Aujourd'hui; ce dernier mot est donc composé: *Au jour de hui*. Hodie. *Jusques à huy*.

Hypocriser, v. a. Feindre. « Ils *hypocrisent* quelque austérité superficielle de vie. » Pasquier.

I

I, pronom, pour *y*. « Vous n'i faultrez mye. »

Icel, **icelle**, **icelui**, pron. dém. Ce, celui-ci, celui-là, celle-là, ceux-là. Lat. *iste*, *ille*.

Icy, pour *ci*, ajouté à un substantif. *Ce lieu icy*.

Iere, **iers**, **iert**, **ieret**, **ierent**. Présent, imparfait et futur de l'indicatif du verbe *Estre*, *Eram*, *eras*, *erat*, *ero*, *erit*, *erunt*.

Ilec, **ilecques**, **illec**, **illecques**, **illeque**, etc., pron. dém. et adv. Lui, lui-même, celui-là, celle-là; là, en cet endroit, par là. Lat. *ille*, *illic*.

Imbecilité, s. f. Faiblesse. *L'imbecilité de l'age*. *Imbecillitas*.

Impatroniser (S'), Se rendre maître, s'emparer de l'autorité; avec le génitif.

Imperer, v. n. Gouverner, commander. *Imperare*.

Impertinent, adj. Absurde, impossible.

Impourveu (à l'), adv. A l'improviste, inopinément.

Improperer, v. a. Reprocher, réprimander, déshonorer. *Improperare*, employé dans le même sens par Plaute.

In, prép. En.

Incliner, v. n. S'incliner. *En inclinant le roi tout bas*, En s'inclinant tout bas devant le roi. Froiss.

IT

Inconvenient, s. m. Incommodité, accident, malheur.

Induire, v. a. Attirer. *Induire le peuple à sa suite*.

Induire (S') à, v. pron. S'engager à, se déterminer à.

Inégalité, s. f. Inégalité.

Inexpert, adj. Inexpérimenté, sans connaissance d'une chose. *Inexpert des lois*.

Infirm, adj. Faible dans ce qu'on fait ou essaie.

Infirmité, s. f. Faiblesse, imperfection de ce qu'on fait.

Innumerable, adjectif. Innombrable.

Inscuiper, v. a. Sculpter, graver.

Instaurer, v. a. Restaurer, rétablir, restituer.

Intellectif, adj. Intelligent, intellectuel.

Interroguer, v. a. Interroger.

Invasif, adj. Propre à assaillir, à attaquer. *Invadere*.

Ire, **ireur**, s. f. Colère, emportement. *Ira*.

Ireement, **iriement**, **ireusement**, adv. Avec colère. *Ira*.

Issi, **isino**, **issint**, adv. Ainsi, excepté. *Ita*, *sic*.

Issir, **yssir**, v. n. Sortir. *Exire*.

Issue, **yssue**, s. f. Sortie, dans le sens militaire, en parlant des assiégés, *faire une yssue*.

Itel, adj. Tel, semblable.

J

JA

Ja et **jà**, adv. Déjà.

Jaçoit, **jassoit**, conj. et prép. Quoique, malgré. *Jaçoit que ou ce que*. « *Jassoit ce que payens fussent de courage très-hardis*. »

Jambe, voy. Tour.

Jouer, v. n. Jouer.

Joe, s. f. Joue.

Joint que, Ajoutez que.

JO

Jour, s. m. Lumière, éclaircissement.

Jourd'hui, s. m. Aujourd'hui. *Pour le jourd'hui*.

Journée, s. f. Une journée de voyage. *Par ses journées*, locution fort usitée. En faisant ses journées de voyage. « Il alla, il chevaucha tant *par ses journées*, qu'il entra de-

JO

dans Paris. » *Faire tant par ses journées*, Cheminer si bien que...

Jouste, Joste, Jouxte, s. f. Lutte, joute, tournoi, combat à la lance. *Juxta*.

Joyer, v. a. Jouer.

Judicial, adj. Judiciaire.

Jugeur, s. m.

Jurons, euphémisme. Les jurons étaient fort en usage pour prendre Dieu à témoin de la vérité de ce qu'on disait : *Pardieu*, etc. Soit respect naturel pour la Divinité, soit respect pour la loi de Dieu qui défend de prendre son nom en vain, les peuples ont altéré la forme des jurons pour éviter une semblable profanation. Ainsi, en français, on a dit : *Corbieu*, *corbleu*, *morbleu*, *mordieu*, *parbieu*, *parbleu*, *pardieu*, *sambieu*, *sambleu*, *par la sambleu*, *palsambleu*, *têtebleu*, *ventrebleu*, *ventrebleu*, au lieu de : « Par le corps de Dieu, » « par la mort de Dieu, » « par Dieu, » « par le sang de Dieu, » « par la tête de Dieu, » « par le ventre de Dieu » (peut-être « par le ventre qui a porté Dieu, » selon une expression reçue), *maugrebleu*, « je maugrée Dieu, » etc. Au XVII^e siècle encore, ces jurons étaient si fort en usage dans la haute société, que le *Misanthrope*, où Molière peint les usages de cette société et même des habitués de la cour, en renferme vingt dans la première scène du troisième. — Complétons ces observations sur l'euphémisme des jurons par un passage d'*Estienne Pasquier* (*Recherches de la France*, l.

JU

viii, ch. 2) : « *Got* en langue Germanique et Française (franque) signifiait Dieu, et de là nous tirons les mots *Bigot* et *Cagot*, pour dénoter ceux qui, avec une trop grande superstition, s'adonnent au service de Dieu. Il n'est pas que les pitains (rustres) de village pour couvrir leurs blasphèmes n'aient autrefois composé des vocables, où ce mot *Got* est tourné en *Goy*, car quand ils dirent *Vertugoy*, *Sangoy*, *Mortgoy*, ils voulurent sous mots couverts dire autant que ceux qui disent vertu Dieu, sang Dieu, mort Dieu; encore en firent-ils un plus impie quand ils dirent un *Jarnigoy*, qui est tout autant que s'ils eussent dit *Je renie*, etc. Comme les paroles se tournent avec le temps en abus, nous ne pensons point mal faire usans de ces mots corrompus, non entendus, toutesfois il y va de l'honneur de Dieu. Au contraire, nous avons tiré en mauvaise part le nom de *Bigot*, qui n'estoit tel sur son premier advenement : Parce que Guillaume de Nangy récite que sous le roi Charles le Simple les Normans désirant estre chrestiennez, s'escrîrent devant luy *Bigot, Bigot, Bigot*, qui valoit autant (dit cet auteur) comme s'ils eussent voulu dire de par Dieu. »

Jus, adv. En bas, à bas. Ital. *Giù*.

Jusque, jusques, prépos. Se construit aussi avec un verbe, comme notre *jusqu'à ce que*. « *Jusques l'instrument ait pris* convenable croiscence. »

L

LA

Lance, subst. fém. Une certaine troupe de cavalerie. Par métonymie, pour lancer : *Une troupe de 800 lances*.

Laneret, s. m. Le lanier mâle, petit lanier, oiseau de proie.

Langouste, s. f. Sauterelle. *Locusta*. Aujourd'hui ce mot désigne une sorte d'écrevisse de mer.

LA

Lanterne, adj. Transparent comme une lanterne, à force de maigreur. Le verbe *lanterner* veut dire, *moquer*, *bafouer*.

Lascheté, s. f. Faiblesse, inclination, même dans un sens honorable. « Une merveilleuse *lascheté* vers la miséricorde et la mansuétude. » Montaigne.

LA

Lavement, s. m. Lotion, action de laver.

Lé, lée, lès, etc., adj. Spacieux, large, étendu. Ducange nous apprend que, dans le bas latin, *leda* était un chemin large, en français *lée*, d'où l'on a formé à tort *alée* au lieu de *la lée*. Il dérive le mot *leda* de *lata via*. *Lée*, chez les Normands, a signifié ensuite la largeur.

Leans, laiens, leenz, adv. Là, de l'autre côté, opposé à *ceans*, ici.

Lee, lei, s. f. Loi, règle, ordonnance.

Legier, adj. Léger. *De legier*, loc. adv., Légèrement, facilement.

Lesche, s. f. Petite tranche; fam. Une lesche de pain. *Une lesche du jour*, une première lueur du jour.

Letanie, s. f. Litanie.

Leteri, leteril, leteris, letri, letrin, letrun, letteril, s. m. Tribune où l'on lisait les psaumes, jubé, chaire, lutrin (qui en dérive). Bas latin. *lectrinum, leterinum* de *lectura*.

Lou, leup, s. m. Loup. Conservé dans le dialecte picard. La Fontaine, liv. iv, fable 16.

Lez, s. m. Côté, largeur, flanc: *Lez-à-lez*, A côté l'un de l'autre.

Lez, prép. A côté, près. *Plessis-lez-Tours*, Plessis, près de Tours.

Libere, adj. Libéral, bien né, noble, généreux.

Lie, lié, lies, liaz, adj. Content, gai, joyeux. *Latus*.

Lient, adv. Joyeusement, avec plaisir, de bon cœur.

Lieu, *Avoir lieu*, Subsister. *En lieu de*, Au lieu de.

Lige, lége, adj. Homme lige, gens liges. Vassal, soumis, sujet d'un autre, qui tient fief d'un seigneur, lié, obligé. *Ligatus*, bas latin *ligius*.

Lire, v. a. Donner des leçons, des cours, comme on dit dans les universités allemandes, *lesen*.

LU

Livrée, s. f. Don, particulièrement don d'habits que les rois, princes ou grands seigneurs faisaient aux grandes fêtes, comme aux assises, aux cours plénières, ou en certains temps de l'année, à leurs enfants, amis, inférieurs, domestiques ou autres qui leur étaient attachés. Roquefort.

Livrée de terre, s. f. Portion de terre qui rapportait une livre de revenu.

Livresque, adj., formé par Montaigne, qui appartient aux livres, provient des livres.

Loge, s. f. Chambre.

Loier, v. a. Louer, bénir.

Lon, adj. Long. XIII^{me} siècle.

Long. *Au long de*, loc. prép., Le long de. — *Au long aller*, loc. adv., A la longue, avec le temps.

Longuerie, s. f. Longueur.

Loquelle, s. f. Manière de parler, parole. *Loquela*.

Lors, adv. Alors. XVI^{me} siècle; fort usité encore pendant les deux tiers du XVII^{me}. *Pour lors* est encore employé dans le langage populaire.

Los, loz, s. m. Louange, gloire. *Laus*.

Lot, s. m. Mesure pour les grains et les liqueurs, équivalant à environ deux pots de Paris. — En allemand, *loth* est une demi-once. — *Lot*, portion, part qui échoit, d'où loterie, est aussi d'origine germanique. Voy. Diez, *Etym. W.*, 209, Lotto.

Louer, v. a. Approuver, conseiller. — *Louer de faire quelque chose*, Recommander, approuver.

Lourdois, adj. Lourd, grossier, sot; s. m. *lourdois*, lourdaut.

Loyer, s. m. Récompense.

Luctueux, adj. Douloureux, qui marque le deuil.

Lulctier, v. n. Lutter.

Lustre, s. m. Aspect, jour sous lequel on considère une chose.

M

MA

Madamoiselle, Madaimoiselle, s. f. Titre des femmes et filles nobles. Calvin écrivant au seigneur de Fallais, appelle habituellement sa femme *Madamoiselle*.

Madourré, adj. Mal bâti, marouffle. Mot d'une origine incertaine, employé deux fois par Rabelais. Les uns disent qu'il faut lire *maudouré* pour *maudoulé*, qu'on trouve dans la Coutume de Boulenois, *male dolatus*, mal raboté, mal tourné. Oudin, dans son *Dict. français-espagnol*, a *maudolé*, qu'il explique par *grosero, tosco*. D'autres dérivent *madourré* du toulousain *moudourro*, grosse tête d'âne, idiot.

Maignée, maligne, mainie, magnie, etc., s. f. Demeure, maison, famille, domestique. *Manere, mansio*.

Maindre, adj. compar. Moindre.

Mains, adv. Moins.

Maintenant..... maintenant, adv. Tantôt..... tantôt.

Mais, adv. Plus, davantage, dans la locution : *Je n'en puis mais*, Je n'en puis davantage, ce n'est pas ma faute, je n'en suis pas la cause. De *magis*. En ital., ancien esp., portug. provenç. *mai, ma*, et esp. moderne, port. prov. *mais*. Dans le bas latin *magis* pour *potius*, plutôt, a donné la signification de la conjonction *mais*, *sed magis* se trouve souvent. — Conj. Au contraire. *On me vient apporter quelques meschantes nouvelles*. — « *Mais, bonnes, vos escuz sont retrouvez* » Larivey.

Mais plutôt, conj. *mais* renforce souvent *plutôt* dans un sens opposé à ce qui vient d'être dit. *Ne dira-t-on pas que c'est couardise, mais plutôt mespris et desdain*? La Boétie. Corneille : *Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire*? — *Mais plutôt du combat les funestes effets*.

Maisnie, mesnie. (V. *Maignée*.)

Maist, m'aist. (Voy. *Aidier*.)

Maistrise, maistrise, s. f. Ha-

MA

bileté, art, science, enseignement; domination, puissance, commandement; supériorité, indépendance qui nous rend maîtres de nous-mêmes; arrogance. *Magister*.

Maistrisamment, adv. En maître, impérieusement.

Majeurs, s. m. pl. Ancêtres. *Majores*.

Mal, adj. Mauvais, méchant. « *Avoit un roy moult mal et qui trop grevoit le peuple*. » *A male peine*, Avec bien de la peine.

Mal, adv., modifiant un autre ad-
verbe ou un adjectif, signifie *pas ou peu*. Le peuple l'entendait fort *mal* volontiers. *Mal-gracieux*. Comines. *Mal content*. Id. « Il n'est rien si *mal* propre à mettre en besogne. » Montaigne. Corneille et Molière emploient *mal propre* pour *peu propre* à... Corneille aussi *mal propice*, et *J'ai Foreille mal faite à ces galanteries*. Place royale.

Maladie. *La grosse maladie*, La lèpre.

Malebouche, male-bouche, s. m. Médisant, calomniateur, méchante langue.

S. f. Médisance, calomnie. *Tomber en la male bouche*, Etre exposé à la calomnie.

Maletoste, maletolte, maletote, s. f. Enlèvement de biens; imposition injustement levée, concussion. Nom d'un impôt levé pour la première fois par Philippe le Bel, et que Nicole Gilles appelle « Exaction grande et inaccoutumée. » *Male tolere*. Roquefort.

Maleurté, s. f. Malheur, misère.

Malgisant, adj. Malencontreux; Oudin le rend en espagnol par *mal encontrado*.

Malivole, adj. Malveillant.

Malvolence, s. f. Malveillance, mauvais vouloir.

Malostru, adj. Malotru. Il dérive de *astro*, en ital. esp. port. *astre*. En

MA

esp. et port. *astroso*, malheureux. Dans Papias : « *Astrosus* quasi malo astro natus. » En ancien esp. *astrugo*, en provenç. *astruc*, heureux. En provençal aussi les composés *benastre*, *benastruc*, *malastre*, *malastruc*, d'où le vieux franç. *malostru* pour *malastru*, né sous une malheureuse étoile. *Désastre* s'explique de la même manière. Diez.

Maltalent, mal-talent, mautalent, mautalent, s. m. Mauvaise volonté, dépit, colère, désir de vengeance, méchanceté, déplaisir.

Manciper, v. a. Rendre esclave, asservir. *Mancipium*.

Mandement, s. m. Prière, demande; étendue d'une juridiction, territoire.

Manière, s. f. Sorte, espèce: *Toutes manières de vins et toutes manières d'espices*. Froissart. — *Homme de diverse manière*, D'un caractère changeant, inconstant. — *Tenir une manière*, Avoir une manière de faire, un système de conduite.

Manque, adj. Incomplet, imparfait.

Manufacteur, s. m. Travailleur, homme asservi à une vie laborieuse.

Mantel, s. m. Manteau.

Marche, s. f. Frontière, bord, lisière, confins; traite, chemin; contrée. Bas latin *marca*, bord, rivage, quelquefois fleuve considéré comme limite. Ital. *marca*, allem. *mark*, s. f. Frontière, contrée. *Markgraf* (margrave), comte commis au gouvernement et à la défense d'une contrée-frontière. En ital. *marchese*, franç. *marquis*.

Mat, mate, matz, adj. Triste, abattu, confondu. Ce mot, qu'on retrouve dans *échec* et *mat*, semble être le primitif de plusieurs mots analogues des autres langues romanes. Roquefort croit pouvoir le dériver de *ματτω*, je pétris, comme s'il fallait, dans tous les cas, remonter au delà du moyen âge.

Materas, matheras, s. m. Matelas. Ital. *materasso*, prov. *almatrac*; esp., port. *almadrague*, allem. *matratze*. De l'arabe *al-ma'tra'h*, même signification. Le changement de l et r

ME

se voit encore dans *matelas* pour *matras*, gros trait d'arbalète.

Maudisson, s. f. Malédiction.

Mautalent. Voy. *Maltalent*.

Mauvaiseté, s. f. Méchanceté.

Mauvaistié, s. f. Méchanceté, perversité.

Meas, conj. Mais.

Méchef, meschef, s. m. Malheur, accident.

Medulaire, adj. Rempli de moëlle. *Medulla*.

Mehaigner, mehagner, mehengner, meshaignier, etc., v. a. Estropier, blesser, mutiler; maltraiter le corps ou la réputation. *Mahe-miare, mahennare, malignare*, se trouvent dans les lois normandes et anglaises, et semblent ainsi plutôt dériver du mot roman que celui-ci ne dérive de la basse latinité.

Mein, meins, adv. Moins. *Sans meine*, Sans moins, pas moins, rien de moins.

Mète, mette, s. f. Bout, borne, limite, frontière. *Meta*.

Meliorement, s. m. Amélioration.

Mellorer, v. a. Améliorer. Ceux des nombreux écrivains allemands qui lardent sans nécessité leur langue de mots français, ont formé le substantif *die Melioration*.

Membre, s. m. Partie, pièce. *Un membre d'un appartement*.

Menaceux, se, adj. Menaçant.

Mençongeur, s. m. Menteur.

Menee, s. f. Troupe de gens qu'on mène avec soi. « Et avoit en sa compagnie un chevalier banneret et six autres chevaliers, sans l'autre menée. » Froissart. *Ils se mirent, à peu de menée, en un petit bateau en mer.* » Id.

Mener, v. a. *Mener les mains*, Remuer les mains.

Menteresse, adj. fém. Menteuse, féconde en fables.

Merci, *Prendre quelqu'un à merci*, Lui faire grâce.

Merencolie, s. f. Tristesse, ennui, mélancolie.

Merrain, merrein, s. m. Bois de charpente, poutre.

Merveille. *A merveille*, à merveilles, loc. adv. Beaucoup, fort. — *Il*

ME

n'est pas merveille, Il n'est pas étonnant. — *Estre de merveille*, Etre étonnant, surprenant.

Merveiller (Se), v. pr. S'étonner. Nous n'avons, dans un sens approchant, que *s'émerveiller*.

Mesaisement, adv. Tristement, misérablement, d'une manière affligeante.

Mesavenir, v. n. Arriver malheur.

Mesceanse, **mesceanche**, **meschance**, **mescheance**, s. f. Méchanceté, malice; accident, malheur, infortune.

Meschef, **meschief**, s. m. Accident, malheur, mésaventure.

Mescheoir, v. n. Arriver malheur, réussir mal; avec le datif: *qu'il leur mescherroit*.

Mesconnaissance, s. f. Ingratitude consistant à *ne pas reconnaître*.

Mescontenter (Se), de quelqu'un. Se montrer mécontent de quelqu'un.

Mesdire, v. a. Injurier, maltraiter de paroles.

Mesel, **meseau**, **mesiaus**, **mezel**, **mezeau**, **meziaux**, etc., adj. On trouve souvent réunis *mezeau* et *ladre*. Quelques savants font une distinction entre *mezeau*, couvert d'ulcères, et *ladre*, insensible. Les deux mots peuvent donc avoir été réunis comme synonymes, renforçant l'idée ou pour se compléter l'un l'autre. *Mesel* dérive de *misellus*, diminutif de *miser*, dans la basse latinité *mesellus*. En bas breton, *mezell*, *pesell*, lépreux, gâté, pourri.

Meselerie, **mesellerie**, **mezelerie**, **misellerie**, etc., s. f. La maladie de la lèpre, hôpital de lépreux. On a quelquefois employé *Mezel* pour *Mezelerie*: le grand *Mezel*. Ce nom propre, formé d'un nom commun, aurait pu trouver place dans le *Glossaire genevois*.

Mesfaire, v. a. Maltraiter.

Meshui, **maishui**, **meshuy**, adv. Aujourd'hui, désormais.

Mesme, adj. *Le même, la même*, avant le substantif, comme nous mettons *même* après pour marquer la chose dans sa perfection. *C'est la mesme vertu* pour *c'est la vertu même*,

MI

la vertu personnifiée. Acception fréquente dans la première moitié du XVII^me siècle, dans Corneille, par exemple. *A mesme que*, à mesure que.

Mesmemement que, loc. conj. D'autant plus que.

Mesnage, **mesnaige**, s. m. Maison, habitation, famille, domestique. Tout le soin d'une maison, toute l'administration de ses biens. C'est dans cette acception qu'*Olivier de Serres* dit: « Je me suis principalement adonné ches moi à *faire mon mesnage*. »

Mesnager, v. a. Vivre en ménage; administrer sa maison.

Mesnager, s. m. Chef de maison, chef d'une administration domestique et rurale.

Adj. Econome.

Mesnagerie, s. f. Economie, épargne, soin de la maison.

Mesple, s. f. Nefle, en allem. *Mispel*.

Mesplier, s. m. Nefier.

Mesprendre, v. n. Tomber en faute, en contravention; offenser, manquer à ses engagements; mal faire.

Mesprisement, s. m. Mépris.

Message, **messagier**, s. m. Messenger, huissier, député; envoi, message, *missus*, bas. lat. *messengerius*, *messengerius*.

Mestier, s. m. Besoin. En italien *mestiere* signifie à la fois métier, ouvrage et besoin, comme en latin *opus*; de là aussi dans le vieux français les deux sens. *Il est à mestier*, il est besoin.

Mesurement, adv. Avec mesure, dans une juste proportion.

Meta, s. f. Borne. *Meta*.

Mettre avant. Mettre sous les yeux, montrer comme exemple.

Mettre sus, v. a. Mettre à la charge de quelqu'un. *Les accusations qu'on lui mettoit sus*.

Meurdrir, v. a. Tuer, commettre un meurtre.

Micquelot, s. m. Les Micquelots étaient de petits garçons qui allaient en pèlerinage à Saint-Michel sur mer et mendiaient le long du chemin.

MI

Mie, adv. Pas, point, guère.

Mignon, s. m. Favori du souverain ou de la cour.

Mignotie, **mignotise**, s. f. Flatterie, caresse, gentillesse. Ce mot, comme *mignon*, dérive de l'ancien haut allemand *minni*, ou *minnia* (*minja*), amour. En allem. mod. *Minne*.

Mineux, adj. Qui fait des mines, qui a l'air chagrin, rébarbatif. *Que haze gestos*, comme l'interprète Oudin.

Mire, **myre**, s. m. Médecin, chirurgien. En bas lat. *mir*. Voy. *Diez*.

Misericord, adj. Miséricordieux.

Mocque, **moque**, s. f. Moquerie.

Moineau, s. m. En terme de fortification, petit bastion obtus, que l'on met au milieu d'une courtine très-longue pour compléter le flanquement. *Dict. de l'Ac.*

Moiste, **moixte**, adj. Moite, humide, tiède. *Mixtus*.

Molasse, adj. Mou. *Mol*, *mollis*. De là le substantif français *molasse*, en usage dans le Dauphiné, la Savoie et la Suisse romande pour désigner une espèce de grès tendre. Ce mot, qui n'est pas classiquement français, a été adopté en allemand dans la langue scientifique : *Die Molasse*. B. Studer, *Beytrage zu einer Monographie der Molasse*. Bern, 1825.

Moleste, adj. Fâcheux, incommode.

S. f. Inconvénient, peine, difficulté.

Mondict, **mondit**, adj. Mondit.

Monseigne, pour *Monseigneur*. Montluc.

Moustier, **mostier**, **moustier**, **moutier**, s. m. Couvent, église, paroisse. *Monasterium*.

Monstre, s. f. Revue. *Montre d'une armée*. Mettre sur la montre, Faire passer la revue à quelqu'un, mettre à l'épreuve. Corneille. *Un sot passe à la montre*.

Monteplier, v. a. Multiplier, augmenter. Quelques mots romans semblent provenir d'un vice d'écriture, comme d'un *n* pour un *u*, *mon-plier* pour *mouteplier*, *moulteplier*;

MU

et néanmoins ces mots, sous leur forme altérée, ont fait évidemment partie de la langue.

Morion, s. m. Armure de tête plus légère que le casque. Ce mot n'est plus usité qu'en parlant de l'armure des anciens chevaliers.

Morner, v. n. et a. Être triste, chagrin; attrister, chagriner, abattre, émousser. En anglais, *to mourn*.

Mort, participe, joint à l'auxiliaire *estre* dans le sens de *tué*. *Là furent morts et ars soixante Anglois*.

Morte-paye, s. m. Soldat entretenu à demeure dans une garnison, tant en paix qu'en guerre.

Mot, à son mot, à sa volonté, à sa guise. *Payer tout à son mot*, payer ce que demande le marchand, selon l'interprétation espagnole d'Oudin. Cette locution prête à des jeux de mots. Aiglelet, par exemple, promet à Pathelin de le payer à son mot. Il le paie en effet de *Bée*, que l'avocat lui a appris.

Moult, **mult**, adv. Beaucoup. Lat. *Multum*.

Moureux, **se**, adj. Mourant, mortel.

Mout, adj. Mout, beaucoup.

Mouvoir guerre à. Commencer une guerre contre.

Moyenneur, s. m. Médiateur.

Moyneton, s. m. Jeune moyne.

Mullebre, adj. Féminin, de femme. *Muliebris*.

Murtrir, **meurtrir**, v. a. Tuer, assassiner. De là *meurtre*.

Musard, **musars**, **musart**, **musarz**, adj. Fainéant, fou, étourdi, qui s'amuse à des bagatelles. En bas lat. *Musardus*, fainéant, paresseux, stupide. Ducange le fait dériver de l'allemand *Musse*, loisir, ou de *musare*, que Papias interprète par hésiter en parlant.

Musser, **mucer**, v. a. Cacher. Le glossaire Janet dérive ce mot du bas latin *mussara*, qui n'existe pas. Ducange, au contraire, fait venir l'adverbe *mussanter*, en cachette du vieux gaulois *musser*.

N

N'

N', conj. Ne, ni. *N' aussi je ne l'a-
voye jamais vu.*

**Nacaires, nakaires, naquai-
res**, etc. m. pl. Instrument de mu-
sique pour la guerre, petits tambours
ou timbales en usage dans la cavale-
rie. Les Maures et les Arabes les
appellent encore *naqāvah*, les Hé-
breux *nikva*, cavité, et enfin les Egyp-
tiens, ainsi que les autres peuples
orientaux *naqâri*. Roquefort. En bas
lat. *nacara* et *nacaria*. En ital. *nac-
chera*.

Nager, nagier, v. n. Naviguer,
ramer.

Nany, adv. Nenni, non.

**Natureaux, natureux, natu-
rex, naturiaux**, etc., adj. Pur,
naturel, sans mélange.

S. m. Physicien, médecin. *Natu-
ralis*.

Nauf, s. f., comme *Nef*. Navire,
Navis.

Navie, s. m. Flotte de guerre ou
marchande. *Navis*.

Navrer, v. a. Blesser, physique-
ment. Il ne se dit plus guère qu'au
moral, d'une grande affliction.

Navreure, navrure, s. f. Bles-
sure.

Nay, Né.

Ne, conj. Ni. *En boire ne en
manger.*

Né. Voy. *Nef*.

Neant, adv. Pas, point.

Neantmoins, adv., comme notre
néanmoins (Rien moins). Pourtant,
cependant.

Préposition, malgré, nonobstant,
neantmoins appel.

Nécessité, *Avoir de nécessité à*,
Être forcé, être soumis à la néces-
sité de...

Nef, nauf, nave, s. f. Navire,
Navis.

Negociation, s. f. Négoce, tra-
fic, vente.

Nennin. Nenni, non.

NU

Nient, niens, niant. Rien, ja-
mais.

Noble ou *noble à la rose*, s. m.
« C'est une monnoye d'Angleterre, ap-
pelée ainsi pour la noblesse de son
or. Vossius dit qu'Edouard III le fit
battre l'an 1344. On l'appelle *à la
rose*, à cause des roses rouges et blan-
ches qui sont les armes des maisons
de Lancaster et d'York. Ce fut Lulle
qui avoit fourny tout cet or au roy
pour aller faire la guerre au Turc;
mais ce roy lui manquant de parole,
la fit au roy de France, dont Lulle
reçut de très-grands déplaissirs. Cette
monnoye a d'un costé la figure d'un
navire et de l'autre d'une rose. »
Borel.

Non, adv. Ne pas. *Mais non fi-
rent*, Ils ne le firent pas.

Nonchaloir, s. m. Indifférence,
insouciance. *Mettre à ou en noncha-
loir*. Négliger, dédaigner, abandon-
ner.

Noncier, v. a. Annoncer. *Nun-
tiare*.

Non pas, adv. Pas même.

Notice, s. f. Connaissance que
l'on acquiert d'un fait, d'un événe-
ment. *Tout ce qui vient à leur notice*,
Tout ce qu'ils affirment.

Noun, Non, point.

Nourrir, v. a. Nourrir, au phy-
sique; au moral, élever, instruire.

Nourriture, s. f. Aliment, ali-
mentation; éducation, instruction.

Nouvel. *De nouvel*, loc. adv.
Nouvellement.

Nouvelles. *Il est nouvelles de*.
Le bruit se répand, on parle de.

Nouvelleté, s. f. Nouveauté, sé-
dition, trouble.

Novalité, s. f. Nouveauté, inno-
vation.

**Nulli, nully, nului, nelui,
nulz, nus**, adj. Nul, aucun, per-
sonne, qui que ce soit.

Nus, pron. pers. Nous.

O

O

O, od, prép. Avec.
Occasion, s. f. Motif, raison.
Occire, part., **occis**, v. a. Tuer. Lat. *Occidere*.
Ocasion, s. f. Meurtre, massacre. *Occidere*.
Occupateur, subst. masc. Possesseur.
Oincture, s. f. Substance grasse ou huileuse pour oindre. *Unctura*.
Omme, s. m. Homme.
Onc, onq, oncques, onques, adv. Autrefois, depuis, jamais, dans la suite. *Unquam*.
Opulamment, adv. Opulemment.
Oraison solue, prose. *Oratio soluta*.
Orche (à), horche, orse, terme de marinière. A gauche, à bâbord.
Ordené, adj. et partic. Ordonné, réglé, harmonique.
Ordonneur, s. m. Ordonnateur.
Ordonnement, adv. En bon ordre.
Orée, s. f. Entrée. *A l'orée*, à l'entrée, au bord. *Ora*.
Ores que, conj. Encore que, quoique.
Ores mesme que, loc. conj. Alors mesme que ; avec le subjonctif : *Ores mesme qu'il soit couché en d'autres termes*.
Orguan, s. m. Organe.
Originare, adj. Original.

OY

Orolson, s. f. Oraison, prière.
Ost, s. m. Armée. *Hostis*.
Ostevent, s. m. (Ote-vent). Auvent, espèce de petit toit mis au-dessus des portes ou des boutiques pour les garantir du vent et du soleil. Paravant placé dans une chambre pour intercepter les courants d'air.
Ot, il eut, prétérît défini de avoir, au XIII^{me} siècle.
Ottroier, ottroyer, v. a. Octroyer.
Oubliance, s. f. Oubli.
Oultaige, s. m. Otage.
Outre, prép. et adv. Par delà. *Ultra*. *Il y a en tous vices naturellement quelque borne, outre laquelle ils ne peuvent passer*. — *Bien loin outre devant eux voyaient grande quantité de lances debout*. Comines.
Oust pour **Ost**, s. m. Armée. *Hostis*.
Outrecuider, outrecuider, v. n. S'enfler, s'enorgueillir.
Ouvrer, v. a. Opérer, travailler, manœuvrer. *Operari*.
Outrage, s. m. Excès, excédant, outrance. *Ultra*.
Ouy, adv. Même, bien plus, comme en allemand *ja*. *Tout philosophe ignore ce que fait son voisin : ouy et ce qu'il fait luy-mesme*. Montaigne.
Ovec, oveques, ovesques, ovoec, prép. Avec.
Oy, adv. Oui. En patois vaudois, on prononce encore *oï*.

P

PA

Paise, s. f. Paix.
Palatin, s. m. Officier du palais ; qui a quelque charge à la cour. *Palatium*.
Paour, s. f. Peur. *Pavor*.
Paoure, adj. Pauvre.

PA

Par, prép. Pendant. *Par aucuns jours*, Pendant quelques jours.
Par, préposition inséparable, quelquefois séparée, qui, précédant un nom ou un verbe, en augmente la force ou signifie, comme *per* en latin, jus-

PA

qu'au bout : *Son cuer fut par esjoys.*
Parachever, Finir entièrement. *Par-*
aimer, Aimer passionnément. *Par-*
faire, Achever. *Parpaye*, Fin de paie-
 ment.

Par ainsi, adv. Par là, de cette manière.

Paraler, v. n. Passer, s'en aller, disparaître. *Au paraler*.

Paravant, adv. (par avant). Au-paravant.

Parcroïstre, v. a. Achever de croître, parvenir à toute sa croissance.

Pareil. *Faire le pareil*, Faire des actions semblables, agir de la même manière.

Pareil, non pareil, non pareille, adj. Sans égal. (Epithète fréquente.)

Parement, s. m. Parure, parade, ornement.

Parfin, s. f. La fin définitive. *A la parfin*, Enfin.

Parfond, parfund, parfont, adj. Profond.

Parjurement, s. m. Parjure.

Parlement, s. f. Conférence.

Parleure, s. f. Manière de parler, langage.

Parlier, adj. Parlant, expressif. Mot formé par Montaigne.

Parmener, v. a. Mener jusqu'au terme, jusqu'au bout.

Parmi, prép. Dans. *Parmi les champs, parmi les villes, parmi la ville*.

Adv. Au moyen de quoi, à condition, à charge de.

Parquoi, conj. C'est pourquoi.

Part, s. f. Se dit souvent pour *partie*. — Une *partie* est une portion d'un tout. *Part* suppose droit ou participation de plusieurs à une chose, la *part* est ce qui en revient à chacun. — Lieu, endroit : « Ils coururent au secours la *part* où ilz entendoient le bruit. » Amyot. Nous disons encore *quelque part, de toutes parts*.

Partement, s. m. Départ.

Particulier. *Rendre son particulier*, Exprimer son opinion individuelle.

Pas un, pour Un ou un seul. « Sans permettre qu'il en sortit *pas un* de la ville. » Amyot.

PE

Partie, s. f. Parti. *Ils estoient de la partie, la comtesse de Montfort*. Froissart.

Partir, v. a. Partager ; distribuer, répartir. *Partiri*.

Passion, s. f. Souffrance, dans le sens de *passio, pati*.

Pastis, pastissage, s. m. Pâturage.

Patroner, v. a. Dessiner, tracer un modèle. De *patron*, modèle.

Patroner (Se), v. pron. Se former sur un modèle, se conformer à. *Se patronant à Mamus Curius*. Olivier de Serres.

Paulme, s. f. *Battre ses paulmes*, Battre des mains.

Peautre, s. f. Gouvernail d'un navire ; esquif, chaloupe.

Pedagogisme, s. m. Principe d'éducation.

Pedanée, adj. Qui se tient sur ses pieds. Rabelais applique cette épithète aux juges sans siège, qui rendaient leurs sentences debout sous un orme ; de là la dénomination de *juge sous l'orme*, et le proverbe : *Attendez-moi sous l'orme*.

Pees, s. f. Paix.

Peine. *A peine que*, Peu s'en faut que.

Estre en peine de... Avoir la peine de...

Mettre peine de... Mettre ses soins à...

Mettre peine que, Se donner de la peine pour que.

Pener (Se), v. pron. Se peiner, s'efforcer, faire un effort sur soi-même. — Se donner de la peine, avoir regret ; s'efforcer, s'appliquer, entreprendre.

Pennetrye, s. f. Paneterie. Office qui fournit le pain dans une maison souveraine. La cour de France avait son *Grand panetier*.

Pensement, s. m. Pensée, réflexion.

Peuple, s. m. Peuple. Comme l'orthographe anglaise.

Perde, s. f. Perte.

Perer, v. n. Paraître. *Il perit*. *Il appert*. *Parere*.

Perfaiz, adj. Parfait.

Perilsant, adj. Qui est en péril.

PE

Pers, se, adj. De couleur entre le vert et le bleu.

Personnage, s. m. Rôle, fiction. *Faire jouer le personnage de quelque chose*, Diriger secrètement une affaire.

Pertuisane, s. f. Hallebarde au fer long, large et fort tranchant.

Pestilent, te, adj. Pestilentiel, corrupteur. *Pestis*.

Pestilence, s. f. Carnage. De *pesteler, pesteiller*, Piler dans un mortier; fouler aux pieds, rosser, assommer, écraser. *Pistum*, de *pinsere* piler, broyer.

Petit adjectivement employé pour peu : *A petite patience*, Avec peu de patience.

Petit, adv. Peu. *Petit y gagnèrent*. *Un petit*, un peu.

Peu. *A peu fut que*, Peu s'en fallut que.

Peuplée, s. f. Peuplade, population.

Phaléré, adj. Caparaçonné, orné d'un beau harnais. *Phalera*, caparaçon.

Physicien, s. m. Médecin, comme en anglais, *physician*.

Piaffe, s. f. Faste, vaine somptuosité. Selon Roquefort, ce mot, ainsi que *piaffer* et *piaffeur*, n'ont été formés que du temps de Pasquier.

Piça, adv. Depuis longtemps, il y a longtemps. Selon Ménage (*Dictionnaire étym.*) *pièce a*, pièce de temps. Voy. *Pièce*.

Pièce, en parlant du temps. *Quelle que pièce*, Un peu de temps. En ital. *pezzo di tempo*.

Pied. *Entre pieds*, loc. adv., Dans l'embarras. *Impeditus*.

Pigne, s. m. Peigne.

Pile, pille, s. f. Pieu armé de fer.

Pillement, s. m. Pillage.

Pilloter, v. a. Diminutif et fréquentatif de piller.

Pineau, s. m. Gros raisin dont les grappes ressemblaient à des pommes de pin; on en faisait, en Anjou et dans la Touraine, de bon vin blanc dit vin *pineau*. Ce raisin est encore connu sous le même nom dans la Champagne. *Gloss*. Janet.

Piteux, adj. Qui a pitié, miséricordieux.

PL

Placquer, v. a. Afficher.

Plaid, s. m. Querelle, dispute débat, audience; tribunal.

Plaisant, adj. Agréable, fait pour plaire

Plancher, planchier, plancheir, v. a. Planchéier, former un plancher d'une matière quelconque.

Plante, s. f. Lieu planté d'arbres ou de vignes. *Plante*, en Poitou, est une vigne nouvellement plantée. *Planté* dans quelques provinces. *Planteis* Consuet. Britannica, art. 605. En bas latin *Plantata* et *Plantada*. Ducange.

Planté, plenté, etc. s. f. Quantité, abondance, foison. Il se prend quelquefois adverbiallement. Loc. adv., *A planté*, abondamment. *A grand planté*, en grande quantité. *Plenitas*.

Plantureusement, adv. Abondamment, dans l'abondance.

Plasmateur, s. m. Formateur, auteur. De *πλασμα*, formation, forme, image.

Plasmature, s. f. Formation, forme.

Pleige, s. m. Caution (personne ou engagement).

Plenté, plentité, s. f. Plénitude, abondance, quantité. *Grand plenté*, Grande quantité; abondamment. *Plenitas*.

Plentieux, plenteif, plentiveux, plentivous, plenteoux, adj. Fertile, abondant en toutes choses.

Plentureux, adj. Abondant, bien pourvu.

Plessis, pleisseis, plessié, s. m. Parc, jardin, enclos; forêt fermée de haies; maison de plaisance. *Plesse, plessée, plessais*, etc., clos, parc fermé de haies. *Plessier*, bois taillis; sentier pratiqué dans un bois par le moyen des branches repliées sur elles-mêmes et entrelacées. Ces mots dérivent immédiatement de *plaisser, plaiser*, courber. En bas latin *plessa, plaissia, plesses*, arbrisseaux entrelacés.

Plet, s. m. Plaidoirie. *Conter son plet*, Faire son plaidoyer.

Plevir, pleuvir, v. a. Cautionner, assurer, promettre par serment; surpasser, exceller.

Plus, adv. Plus.

PL

Plus (le). La majeure partie, la plupart.

Plus part, s. f. composé, ne se dit pas seulement de la majorité de plusieurs personnes ou choses, mais de la plus grande partie d'une seule chose : *En la plus part de cette composition*. Montaigne.

Poesté, poestée, poesteis, etc. s. f. Pouvoir, autorité, domination, juridiction, district. *Potestas*.

Poesteez, poesteis, poesteiz, poestez, s. m. Maître, élevé, superbe, hauts et puissants seigneurs.

Poge (à), terme de marinier : A droite; on dit aussi à tribord.

Pognais, poignais, poignais, poignis, pognis, s. m. Guerre, combat. *Pugnis, pugna*.

Point, s. m. Point, état, situation. *Un homme en fort bon point*; un homme chargé d'*embonpoint*, la locution a été réunie en un seul mot.

Poincture, s. m. Piqûre, douleur.

Poindre, v. n. Paraitre, se lever. V. a. Piquer, frapper, blesser. *Pungere*.

Poine, s. f. Peine.

Point, s. m. Etendue, borne, terme. *Prendre brief point*, Prendre un court terme, le moyen le plus court.

Pointe, s. f. L'aile d'une armée : *La pointe senestre de leur bataille*, L'aile gauche de leur armée.

Poisant, adj. Pesant, qui a du poids, solide, comme nous disons *un homme de poids*.

Poiser, v. n. et a. Peser; chagriner.

Poissant, adj. Puissant.

Poissance, s. f. Puissance.

Polisseure, polissure, s. fém. Action de polir, résultat de cette action.

Ponant. Couchant, occident.

Poncel, poncelet, ponchel, s. m. Petit pont, bac, bateau. Bas lat. *poncellus, pontellus*.

Populaire, s. m. Homme du peuple. *Ravallé entre les populaires*.

Porter, porter, v. a. Jeter, renverser. « Il luy donna tel cop que tout estonné le *pourta* au milieu des siens. » *Il le porta à terre*.

Porter, v. a. Comporter, exiger. Verbe d'un usage fréquent et varié.

PO

Lui porter contraire, Agir contre lui. *Porter coup*, Frapper au but.

Porter (Se), v. pron. Se comporter. — Etre d'une certaine manière, dans une certaine situation. *Comment l'ordonnance de leurs gens se portait*, Quel était l'arrangement de leurs troupes. — Porter (se) *bien ou mal*, se disait des choses comme des personnes.

Portour, s. m. Porteur.

Possesser, v. a. Posséder.

Possible, adverbialement, *Peut-être*, Il est possible. *Deux peuvent craindre un, et possible dix*. — Seul ou avec *que* pour *il est possible que*; il est suivi de l'indicatif ou du subjonctif, suivant que le fait est positif ou douteux. « Possible ne fussiez-vous esté pris, et possible que Dieu a ainsi disposé de vous. » Brantôme.

Poste, s. f. Poteau, poutre.

Potet, s. m. Petit pot, vase à boire.

Pou, adv. Peu.

Poulce, s. m. Pouce. *Pollez*.

Poulcer, v. a. Pousser.

Poulsiz, s. m. Poussée, choc.

Pour. *Pour mois*, Par mois, pour chaque mois.

Pour ce que, loc. conj. Parce que.

Pour... que, Quelque... que : *Pour chose qu'on luy eut sceu dire*. Comines.

Pourchaz, s. m. Poursuite, recherche.

Poureux, paoureux, adj. Peureux.

Pourpenser, porpenser, v. a. Projeter, méditer, préméditer.

Pourpenser (Se), v. pron. S'aviser de, imaginer.

Pourpoint, s. m. Habillement d'homme pour la partie supérieure du corps, depuis le cou jusqu'à la ceinture. En bas lat. *perpunctum* était un vêtement militaire, ouaté de laine ou de coton, et *piqué* (*perpunctum*), pour protéger la poitrine et toute la partie supérieure du corps. Dans le vieux roman, on l'appelait *parpointe*. En bas breton *porpand*.

Pour quoy. Pour laquelle chose, c'est pourquoi.

Poursuir, v. a. Poursuivre.

Pourtant que, conj. Pour cela, pour cette raison.

PO

Pourtant que, conj. Parce que (pour tant que).

Pourtendre, portendre, v. a. Etaler en public, exposer, pavoiser.

Pourvéance, pourveyance, pourvoyance, s. f. Provision, soin de pourvoir, prévoyance.

Pourvoir de, v. a. Pourvoir à. *Pourvoir de remède*, Aviser à remédier.

Pouvoir, s. m. *Faire son pouvoir*, Faire tout son possible. — Le caprice de la mode change les expressions; l'ancienne valait bien la nôtre. — *À mon pouvoir*, Selon mes forces, selon mes moyens.

Poyzar, s. m. Tige de pois.

Pratique, s. f. Entreprise, tentative. *Mener une pratique*, Diriger une entreprise.

Prealégué, adj. Susdit, ci-dessus nommé ou allégué.

Preceder, v. a. Surpasser.

Pregnant, adj. Plein, qui renferme beaucoup, significatif. *Prægnans*.

Premier, adverbialement : Premièrement, d'abord, avant. *À moy premier qu'à elle*. Rabelais. *Ils dirent leur creance à monseigneur du Bouchage et à moy, premier qu'au Roy*. Comines. On voit, par cet exemple, que *premier* ne s'entend pas adjectivement, puisqu'il est au singulier, quoique précédé de deux substantifs. — *De premier*, loc. adv. D'abord, tout de suite.

Prendre, v. a. Commencer, entamer. Nous avons conservé *se prendre à*, Commencer, se prendre à rire.

Present. *De present*, loc. adv. Présentement, d'aujourd'hui, du temps actuel. *Le roy de present*, le roi qui règne aujourd'hui.

Pretendre, v. a. avec le régime direct. Encore employé au XVII^{me} siècle par Corneille, Molière, Bossuet, et une fois par Racine.

Preuve, *Mettre en preuve*, Soumettre à une preuve, juger sur témoignage.

Prevention, s. f. Soins de prévenir, d'empêcher un mal, précaution.

Prime, primer, adj. Premier.

Prinsault (de). Premièrement,

PU

tout d'abord. Roquefort le fait dériver, on ne sait comment, de *prehendere*; c'est une contraction de *prime-saut*, premier saut, impétuosité. Montaigne parle de l'esprit *prime-sautier*.

Prinse, s. f. Prise. *Venir aux prises*.

Pris, s. m. Prise. *Pris d'armes*.

Prison, prisons, s. f. Gage qu'on donne au lieu d'écrit, otage, garant. — S. m. Prisonnier, détenu. *Se rendre prison*, Se rendre prisonnier. En italien, on se sert aussi de *prigione* à la place de *prigionere*.

Prive, priveement, priveement, adv. En particulier, personnellement, secrètement. *Privatim*. — *En leur privé*, loc. adv. En leur particulier, à part.

Probation, s. f. Preuve, témoignage.

Procès, s. m. *Long procès*, longs discours, beaucoup de paroles. *Que feroit-on long procès?*

Proces, proches, s. m. Suite, succession de temps. *Procedere*. Les Latins disaient aussi *processus atatis*.

Profès, professe, adj. Déclaré, qui se prononce. *Ennemie professe*, Il ne se dit plus que de celui ou de celle qui fait des vœux religieux.

Propos, s. m. Discours, discours raisonnable, raison, bon sens. — Rapport, relation. *Un conte qui ne seroit au propos de ma matière*. De là notre *à propos*.

Protonotaires, prothonotaires, s. m. Référéndaires. C'est aussi le titre des officiers de la cour de Rome qui ont une prééminence sur les autres notaires de la même cour.

Prou, proou, prous, proz, etc., s. m. Profit, avantage.

Adj. Vaillant, sage, prudent.

Adv. Assez, abondamment. *Prudens*.

Provoir, v. n. Pourvoir. *Provi-dere*.

Proximité, s. f. Parenté, comme proche signifie parent.

Publier, v. a. Répandre : *Publier un bruit*, Répandre un bruit, divulguer une chose.

Puis, adv. Depuis, dès lors.

Prép. Depuis. *Puis nostre departir*, Depuis notre départ.

PU

Puis que, conj. Après que.

Puissances (de l'âme), s. f. Facultés. *Powers*.

Pur, adj. Pur, nu. *En purs leurs chefs*, Nu-têtes. Froiss. Me mettrai

PU

volontiers *en pur* ma chemise, à nud chef (ceci correspond à la première phrase: En purs leurs chefs).

Prépos. Pour. Dialecte anglo-normand.

Q

QU

Quant, te, adj. Combien. *Quantes mesnages* se sont partis du royaume. *Quantes mortalités* sont venues sur enfants.

Le quantième, combien. *Toutefois* et *quantes* que, Autant de fois que, chaque fois que. *Quantes sortes* de gens lui devindrent ennemis.

Quant, adv. *Quant est de*, Pour ce qui concerne.

Quant et, loc. adv. Avec, en même temps que. *Il se laissa enlever quant et luy*.

Quant et quant, loc. adv. En même temps.

Quant, te, adj. Le quatrième. *Quartus*.

Quartier. *A quartier*, loc. adv. A part, à l'écart.

QU

Que pour où ou quelque... que: *Jamais en combat que je me sois trouvé*, Jamais dans quelque combat que je me sois trouvé.

Que... que... Tant... que... Soit.... soit. *Que de jour que de nuit*.

Quenaille, s. f. Canaille; rassemblement de chiens, amas de bas peuple. Lat. *canis*.

Queneu, Connu, part. de **que-gnoistre**.

Querre, v. a. Quérir, chercher, aller à la recherche, à la découverte.

Quester, v. a. Chercher, demander.

Queurir, v. n. Courir.

Quitter, v. a. Laisser, lâcher; abandonner, renoncer à. « Nous avons *quitté* plusieurs mots français. » Pasquier.

R

RA

Rabais, s. m. Abaissement, décadence. *Le rabais de son estat*.

Racler, v. a. Effacer.

Rafrachir, v. a. Renouveler, pourvoir de nouveau. *Ils rafaichirent la ville de nouvelles gens*, Ils la pourvurent d'une nouvelle garnison.

Raire, rere, v. a. Raser. *Radere*.

Raison, s. f. Compte, explication. *Faire la raison de quelque chose*, En rendre compte.

Raller, v. n. Retourner.

Ramentevance, s. f. Souvenir.

Ramentevoir, v. a. Rappeler, faire souvenir. *In mentem revocare*.

Rampone, ramponne, ram-

RA

pogne, s. f. Raillerie, moquerie; reproche, ressentiment.

Rançonner (Se), v. a. Se racheter, racheter sa liberté.

Randon, randonée, randonnée, s. m. et s. f. Force, violence, vitesse, impétuosité.

Rang. De rang, Avec ordre, chaque chose à son rang, en son temps.

Ratiocination, s. f. Raisonnement, réflexion.

Ratiociner, v. n. Raisonner, argumenter. *Ratiocinari*.

Ravaller, v. a. Abaisser, baisser. De *à val* opposé à *à mont*, du côté de la vallée, du côté du mont, vers le bas

RA

vers le haut. *Avaler, ravalier* ou *ra-valler*, faire descendre, abaisser.

Ravissable, adj. Ravisser, ravissant.

Ravoier, ravoyer, v. a. Rame-ner dans la voie.

V. n. Rentrer en soi-même.

Realement, adv. Réellement, ef-fectivement.

Reamplir, v. a. Remplir.

Rebattre, v. a. Rabattre, abais-ser, faire descendre.

Rebellatif, adj. Rebelle, qui tient de la rébellion.

Reboucher, v. a. Emousser.

Rebours, adj. Revêche, fâcheux, morose.

Rebouter, v. a. Repousser, ré-primer, rejeter; rebuter.

Rebracier, rebrachier, v. a. Disposer à faire une chose.

Rebut, s. m. Action de repousser, défaite, échec.

Recelée (En), loc. adv. En ca-chette.

Rechef, s. m. Changement, re-tranchement. — *De rechef*, loc. adv. devenue plus tard l'adverbe *derechef*.

Rechiner, v. n. Rechigner.

Recloore, recloire, reclouir, v. a. Refermer.

Recoi, recoy, s. m. Repos, tran-quillité. *En recoi* signifie aussi en secret.

Recontrer, v. a. Rencontrer.

Recordation, s. f. Souvenir, commémoration.

Recorder, v. a. Rappeler, faire souvenir; rapporter, raconter; parler, enseigner. *Recordari*.

Recorder (Se), v. pron. Se rap-peler. Il ne signifie plus que : Se con-certer avec quelqu'un.

Recouvrer, recouvrir, re-couvrer, verbe actif. Recommencer, rétablir, refaire; recouvrer. *Recupe-rare*.

Recouvré, part. *Etre recouvré*, Etre de nouveau en possession.

Recous, recoux, recouz, adj. Délivré, sauvé du danger. Roquefort le fait dériver de *recuperare*; ce mot en effet signifie, dans la basse latinité, *excuser*, et comme verbe neutre *guérir*, se rétablir; *se recuperare*, se sauver,

RE

se mettre en sûreté. Ces diverses no-tions s'accordent avec *recous*.

Recrans, recrant, adj. Fatigué, abattu.

Recueil, s. m. Accueil.

Recueillelette, s. f. **Recueilz**, s. m. Accueil, réception.

Recueillir, v. a. Accueillir. *Bien recueillir*, Faire bon accueil.

Refreder, v. a. Refroidir, cal-mer, apaiser. Ital. *freddo*, froid, lan-guissant, indifférent.

Refreschir, v. a. Rafrâchir. Cette vieille forme du mot se rapproche de *fresco*, frais en ital. esp. port.; en prov. *fresc*, en bret. *fresk*, de l'ancien haut allem. *frisc*, en allem. moderne *frisch*.

Refuyr à faire quelque cho-se, Eviter, décliner de.

Regain, s. m. Nouveau gain.

Regard, regart, s. m. Aspect, apparence. — Respect: *La crainte et regart de toute discipline*.

— Surveillance.

— Soins, attention: *Avoir regard à*, Veiller à.

— Ce qui regarde quelqu'un; con-sidération: *Pour le regard de*, loc. prépositive, A l'égard de. *Pour ce re-gard*, Pour cette considération. *Pour leur regard*, Pour ce qui les concerne.

— Volonté, jugement, avis, ordon-nance: *Dessus vous ne veul je point mectre de regard*, Je ne veux point avoir d'avis supérieur au vôtre, rien changer à ce que vous aurez ordonné.

Réguler, v. a. Régler.

Relenquîr, relinquer, relin-quîr, v. a. Laisser, délaisser, aban-donner. *Relinquere*.

Religion, s. f. Ordre religieux. *Toutes les autres religions*. Pasquier.

Relique, s. f. Reste, suite. *Valeu-reuse et honorable relique de bataille*. Les troupes qui restent d'une bataille où elles ont vaillamment combattu.

Remâcher, v. a. Se redire, ré-fléchir. C'est exactement le sens de *ruminer*.

Remaigner, remaindre, re-mener, remanoir, v. n. Demeu-rer, rester; finir, cesser. *Remaigne, remaint*, il reste; *remest*, il cessa; au plur. *remistrent, remansirent, remain-*

RE

sist, restât; *remanroient*, resteraient; *remés*, remez, part., demeuré, cessé. Lat. *Remanere*.

Remede, *Pouvoir de remède à quelque chose*, Y remédier.

Remerir, v. a. Rémunérer, récompenser.

Remestre, v. n. Cesser.

Remettre une chose sur quelqu'un, S'en remettre à quelqu'un.

Remettre sus. Rétablir, remettre en vogue.

Remparer, v. a. Entourer de remparts ou d'autres moyens de défense : *Remparer de charrettes*.

Renardise, s. f. Ruse, tromperie.

Renchoir, v. n. Retomber.

Rentier, s. m. Celui qui doit une rente. — Fermier des rentes ou des revenus d'une ville.

Renvier sur, v. n. Rivaliser, l'emporter.

Reparer, v. n. Se montrer, vivre familièrement avec quelqu'un.

Repos. *Etre à repos*, En repos, hors d'inquiétude.

Repous, s. m. Repos.

Resaner, v. a. Guérir. *Sanare*.

Rescosse, **rescoussé**, **recousse**, s. f. Recouvrement, acte de délivrer un prisonnier.

Rescouir, **rescouyr**, v. a. Recouvrir, trouver, trouver l'occasion de.

Rescourre, **rescourir**, **rescorre**, v. a. Secourir, aider, sauver, dégager, recouvrir. Roquefort le dérive de *recuperare*.

Rese, **reze**, adj. Tondue, rasé : *Table rese*, Table rase. Le verbe est *rere*, *raire*. *Radere*.

Resillir, v. n. Retourner en arrière, sortir de nouveau. *Resillir d'une entreprise*, Abandonner une entreprise.

Resongner, **ressongner**, **resoigner**, v. a. Craindre, redouter, appréhender.

Resoudre (Se), v. pron. Se persuader, se convaincre (résoudre, décider en soi).

Resoudre, **ressouldre**, **ressoudre**, **resordre**, part. passé **ressous**; v. a. Ressusciter, relever, ranimer, rétablir.

Respit, s. m. Terme, délai.

RE

Restiver, v. act. et neut. Répugner, résister, hésiter, s'arrêter en parlant.

Restreindre, v. a. Resserrer, rajuster.

Retention, s. f. Action ou faculté de retenir, de se souvenir.

Retraire, **retrere**, v. a. et n. Retirer, se retirer, revenir en arrière; discontinuer; rapporter, retracer, raconter, expliquer. *Retrahere*.

Retrait, s. m. Retraite. *Un seur et agreable retrait*.

Reussir, v. n. Devenir, sortir d'une affaire, d'une entreprise, avoir une issue bonne ou mauvaise. *Reussir bien*, *reussir mal*. *Ayant plutôt envie d'en reussir habill'homme qu'homme savant*. Montaigne. *Reussir à neant*. Pasquier. Corneille a dit dans le même sens : *Reussir en vain*. En italien, on dit de même *riuscir male*, et dans le sens indéterminé d'une issue quelconque : *Commencio ad aspettare quello, a ch'el fatto dovesse riuscire*. Bocc. Nov. *Attendo dove voi vogliate riuscire*. Conformément à cet usage des deux langues, Molière a écrit :

Quoi qu'il en *réussisse*
Je te viens contre tous faire offre de service.
Fâch.

Voyons ce qui pourra de ceci *réussir*.

M. Auger dit sur ce vers : « Molière fait ici du verbe *réussir* un emploi que n'autorise l'usage ni de son temps, ni du nôtre. On dit bien *voyons comment ceci pourra réussir*; mais non pas, *voyons ce qui pourra réussir de ceci*. Dans cette dernière phrase, *résulter* ou *arriver* serait le mot propre. » En italien *escire*, plus souvent *uscire*, en wallon *esi*, vieux esp. *exir*; prov. vieux franç. *eissir*, *issir*, *ussir*. De *exire*. Au composé italien *riuscire* correspond le franç. *réussir*, anciennement *riissir* (reissir). Dans *uscire* comme dans *réussir*, on entrevoit l'influence des substantifs *uscio*, en vieux franç. *us* (*uis*, *huis*) la porte. On vivait dans la maison, non en plein air; la porte présentait l'idée de la sortie avant celle de l'entrée : en latin *foras ire*, en grec *ἐξέρχεται* *ἐργασθαι* expriment le mouvement de l'intérieur vers la porte pour

RE

sortir; dans la langue basque, *athea*, uscio, *atherata*, uscire. Diez.

Revenir (Se), v. pron. Revenir à soi, se remettre, se réveiller d'un profond sommeil, d'un évanouissement.

Revenue, s. f. Retour; revenu, rente.

Revoquer, v. a. Rappeler, faire revenir.

Rez à rez, prép. Tout près, avec de. *Rez à rez de la main.*

Ribaud, s. m. Homme vigoureux, homme de peine, crocheteur, etc.; bandit, scélérat, libertin. Au XIII^{me} et au XIV^{me} siècle on appelait *ribauds* les soldats d'élite, la garde du roi; le roi des *ribauds* était le commandant de cette garde.

Ribaudaille, s. f. Troupes légères; enfants perdus, goujats.

Ribleur, ribleyeur, s. m. Aventurier, coureur de nuit, débauché. De *ribler*, *ribler*, courir la nuit.

Rien, s. m. Quelque chose. « Ils gardoient si soigneusement le pas de la mer que à trop grand mesaise venoit rien en l'art des Anglois. » Froiss. — Personne, nul. *Rien au monde ne vous honnore autant que moy.* Marg. de Valois. Fréquemment dans les poésies du XIII^{me} siècle. Voy. Chose. Du latin *rem*.

Rien ou **riens**, adv. Point, pas. Gens qui n'ont rien de foy. *Il ne doute riens ses menaces.* Cela s'est conservé dans le langage populaire de la Suisse française : « Il ne fait rien chaud. »

Rigle, s. f. Règle.

Riot, s. m.

Riote, s. f. Bruit, tapage, combat, duel. *Faire riote*, gronder, quereller.

Rire. Voy. Gueulle.

Rober, v. a. Voler, piller.

Roberie, s. f. Vol.

Rolalme, s. m. Royaume.

Roide, adj. Raide, dur, escarpé, impétueux dans ses mouvements; opiniâtre, inflexible.

Roidement, adv. Rondement, vigoureusement.

Roideur, s. f. Force, impétuosité.

Rompre, v. a. Faire cesser, interrompre. *Rompre la bataille* (combat singulier). *Rompre un commandement.* *Il n'est en nostre pouvoir de rom-*

RO

pre les destinées. Montluc. *Rompre un coup* (un coup monté, un complot). *Id.* *Rompre le somme.* Jehan de la Taille.

Corneille, Molière et Bossuet, qui ne reniaient pas tout l'héritage du XVI^{me} siècle, font un fréquent et heureux usage de ce mot commode, énergique, bref, qui sert à la concision : *Rompre l'intelligence des esprits, les discours, l'assurance, une entreprise, un dessein, un projet, les attentes, le destin, le sort, l'ordre commun, une pensée, les spectacles, le cours d'une chose, le succès, les effets, un départ, une loi; cet homme me rompt tout.* Mol. Mais gare Voltaire et M. Auger!

Roncin, ronci, ronchi, s. m. Cheval de selle pour domestique, cheval de service, mauvais cheval.

Roquet, s. m. Rochet, surplis à manches étroites que portent les évêques et d'autres ecclésiastiques. — Sarreau, blouse, souquenille. — Bâton ferré.

Route, s. f. Troupe, armée; dérouté.

Routier, s. m. Le Dictionnaire de l'Académie explique ce mot dans les termes suivants : « Celui qui sait bien les routes et les chemins. Il n'est guère d'usage qu'au figuré, dans cette expression familière : *Un vieux routier*, Un homme exercé aux affaires par une longue expérience, un homme fin et cauteleux. » — L'histoire de la langue semble conduire à une origine différente. On la trouve dans le latin du moyen âge, et, pour remonter à la première origine, *rumpere* signifiait alors défricher, labourer; de là les mots *rupticium*, *ruptura*, *rupta*, terre défrichée ou labourée; *rupturarius*, défricheur ou laboureur; de ce mot on a fait *roturier*. Vers le XI^{me} siècle, il se forma de la classe des paysans ou laboureurs des bandes qui parcouraient et pillaient les provinces, hordes indisciplinables que les princes prenaient quelquefois à leur service. Ces brigands militaires, pour n'être pas confondus avec les paysans laborieux, avec les *rupturarii*, furent appelés *ruptarii*; les chartes et les chroniques du XII^{me} et du XIII^{me} siècle les désignent souvent par ce nom, que

RO

la prononciation française changea en *rutarii*, et la langue vulgaire en *rou-tiers*. *Rutta*, *ruta*, *routa* était le nom latin d'une troupe de routiers, *route* le nom français. Rastellus, jurisconsulte anglais, dit que dans son pays on appelle *rout* « quand peuple assemble eux-mêmes, et puis procédant ou chivauchant ou allant avant, ou movant par instigation d'un ou plusieurs que est conduit de eux : c'est appelé un *rout*, pour ce que ils movent et procedent en rout et nombres. » Nous lisons dans le *Roman de Garin* :

En sa compagne ot de chevaliers mil
Grand fu la *route* quand li Dus descandi.

Ducange, *Glossar. med. et inf.*
Latin. ad voc. Rumpere.

Joinville écrit : « Ainsi comme nous en alions à pié et à cheval une grand *route* de Turcs vint hurter à nous, et me portèrent à terre et alerent pardessus moi et volèrent mon escu de mon col. » Il résulte de tout cela qu'un *routier* n'est pas un homme qui connaît bien les routes, mais un soldat expérimenté, rompu à toutes les ruses du métier. Régnier, qui s'ap-

RU

plique ce mot à lui-même et à ses campagnes amoureuses, en donne l'explication immédiatement après :

Je dois estre *routier* en la guerre d'amour ;
Et comme un *vieux guerrier* blanchi dessous
les armes.
Ep. II, 8.

La Fontaine ajoute au même mot une circonstance qui en détermine le sens d'une façon analogue :

C'était un *vieux routier* qui savait plus d'un
tour,
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
L. m. f. 18.

Rout, en anglais, a la même origine et la même acception que notre vieux mot *route*. Nous saura-t-on gré d'être arrivé à la source étymologique des assemblées tumultueuses du grand monde qu'on appelle, suivant la prononciation anglaise, des *raouts* ?

Royne, s. f. Reine. Directement formé de *roy*, tandis que *reine* vient de l'espagnol *reyna*, ou du latin *regina*.

Ruir, **ruire**, v. n. Rugir comme le lion.

Rustication, s. f. Science de l'économie rurale.

S

S

S' pour Si : *S'aucun*.

Sacher, **sachier**, **sacier**, **sacquer**, v. a. Tirer, enlever, arracher avec force ; dégaîner.

Safranier, s. m. Dissipateur, homme qui se ruine, ou ruiné, banqueroutier. « Ce mot, dit Furetière, peut venir de ce qu'il n'y a pas longtemps qu'on peignait de jaune ou de couleur de *safran* les maisons des banqueroutiers, ou de ceux dont les biens étaient confisqués avec note d'infamie. »

Sage, adj. *Faire sage de quelque chose*, Instruire.

Sagette, **saette**, s. f. Flèche. *Sagitta*.

Saillie, s. f. Sortie, issue.

SA

Saillir, v. n. Sortir. *Saillir d'une maison*.

Saison, s. f. Temps de la vie, *Ætas*. *L'antique saison*, Les anciens temps. *Vivre une journée est réputé une longue saison*. — Temps convenable : *De rang et en saison expédier ses ouvrages*. O. de Serres. Au XVII^{me} siècle, Malherbe, Corneille, Molière, La Fontaine ont dit : *Il est saison que nous allions au temple. Ce n'est pas la saison de m'expliquer. Il était saison de songer au mariage*.

Salvable, adj. Salutaire.

Sanguidede, s. m. Poignard.

Saulvement, **sauvement**, adv. En sûreté.

SA

Saufeté, saulveté, sauveté, s. f. Salut, sûreté.

Sauntz, prép. Sans.

Scadron, s. m. Escadron. Ce mot, comme *escadre* et *escouade*, dérive immédiatement de l'ital. *squadrare*, former en carré, un carré de gens, une troupe. La racine est *quadro*, un carré.

Sçavoir est, loc. adv. Savoir, c'est-à-dire.

Se, conj. Si.

Seal, seale, s. f. Scel, sceau. En anglais *seal*.

Secret, adj. Intime, confident. « Les cardinaux les plus *secrets* du pape. » Froissart.

Seer, se seer. S'asseoir. Il *sist*, imparf. du subjonctif.

Sentir, v. a. Percevoir par les sens, comme l'italien *Sentire*, qui se dit de l'ouïe, de l'odorat, du tact, etc.

Seigner, v. a. Signer. Seigner (se), v. pron. Se signer, faire le signe de la croix.

Seigneurie, s. f. Société de seigneurs, haute société. *D'autre part vint mout grande seigneurie, ses parents et amis.*

Semblable, faire le semblable, Agir de même.

Sembler, v. a. et n. Ressembler. *Nous semblons celui qui.*

Semondre, v. a. Exhorter, inciter, inviter, avertir, mander, solliciter. *Summonere.* Du partic. *Semons*, vient *Semonse, semonce*, Sommotion, invitation juridique. *Sommer* a la même origine.

Seneschal, s. m. Surintendant de la cour. De l'ancien haut allemand *Sini-scalh*, le plus ancien domestique. En bas latin, *seniscalcus*; en ital., *siniscalco, sescalco*; en esp. et prov., *nesescal*.

Senestro, adj. Gauche. *Sinister.* Nous en avons tiré *sinistre*.

Sente, s. f. Sentier. *Sentis.*

Sentence, s. f. Locution, tour de phrase.

Sesoir, v. n. S'asseoir, siéger, être placé, subsister. *Il sied, il siet.* Il est sis, situé.

Sepulturer, v. a. Enterrer, ensevelir.

SI

Sequelle, s. f. Suite, conséquence, postérité. Ce mot ne s'emploie plus que dans un sens dédaigneux; autrefois ce mot était noble comme aujourd'hui *suite*: *Il envoya le chancelier et toute sa sequelle porter les sceaux au dit roy son fils.* Comines.

Sercher, v. a. Chercher.

Sergent, sergant, sergient, serjans, etc., s. m. Homme de guerre, compagnon, serviteur, valet. *Serviens.*

Sereiner, v. a. Rasséréner, rendre serein.

Seri, ie, seris, adj. Agréable, doux, serein, joli, tranquille.

Serourge, s. m. Beau-frère. *Sororius.*

Serpenté, adj. Sinueux, à la façon du mouvement des serpents.

Servir, v. n. Suivi d'un infinitif avec *de* où nous mettons à : « *Il sert d'embraser le monde.* » Brant.

Seuffrir, v. a. Souffrir.

Seuloir, seuldre, soloir, souloir, v. n. Avoir coutume. *Solere.* Il *seult*, au présent de l'indicatif et au passé indéfini.

Seur. A *seur.* En sûreté, assuré.

Sevent. Ils savent.

Si, sy, adv. Ainsi, de même, de cette manière. « *Bouteilles, barils et autres si faites choses.* » Froiss. « *Leur dit que bien fait soit si comme folie.* » « *Toujours puis si les* (les exercices des armes), *continua que il en estoit très souverain maistre.* » — « *Presser l'un sur l'autre, si comme par envie.* » Froiss. *Si* comme vous avez ouï. Il dit que *si* feroit-il. « *Si se douta trop fort que mal ne l'en prist, si y pourvey* (pourvut) *tantôt de remede moult felonieux.* »

Ainsi donc. « *Vous pourroit trop grandement coûter de vos gens.. Si épargnez vos gens.* » Froiss. *Si* s'avisait que par dons il attireroit *si* (tellement) le roy de France que...

Si dans une conclusion et ainsi. « *Si disoit en conclusion que par là ils leur porteraient hommage.* »

Aussi, de même. « *Il a restitué les sciences et si a nostre langage rendu elegant.* » — « *De si noble chevalerie il issit trop peu de grands faits d'ar-*

SI

mes, car la bataille commença et si estoient les François fort las et travaillés. » Froiss.

Même. « Toute cette province est bien plantée d'arbres et a de beaux et bons pasturages... et si avois-je dès ce temps là dix-huit belles et grandes villes. » Amyot.

Oui. *Si feray-je.* Oui, je le ferai. Il a conservé cette signification : *Il dit que si. Si, je vous assure.*

Conj. Au commencement d'une proposition, conséquence d'une autre. Aussi, c'est pourquoi. « *Si ne fut pour ce chiche tenu.* »

Au commencement d'un second membre de phrase, il sert de liaison avec la première dans le sens de *et* ou *or*. « *Pestoye pucelle chieux mon pere; si avoit un roy en ceste terre moult mal.* » Chr. de Pisan.

Mais, mais au contraire. « *Mais Nostre Seigneur ne l'avoit voulu consentir; si m'a donné tant à faire en mon temps.* » Froiss. « Il me donna telle descharge que je n'en voudroye encore autant avoir *sy* loue les haulx dieux quant de luy suis si bien eschapez. »

Exprimant une conséquence. En allem. *so*. « *Quand le roi eut ouï sa sœur ainsi lamenteur si en eut grand pitié.* » Froiss. « *Quand la reine et le dit comte de Kent ouïrent ces nouvelles si se doutèrent* (conçurent des craintes), *car ils sentoient le roi hâtif...* » *Si s'avisa la dame.* Qui m'ayme *sy* me suyve. » Rab.

Pourtant, toutefois. « *Mon mari m'a prise en trop grand haine, et si ne sais pourquoi.* » Froissart. « Les enfants crièrent à la rage de faim. La pauvre mère *si* n'aura que bouter ès dens. » Gerson. *Si faut-il que j'aille.* Encore faut-il que j'aille. Quelquefois joint à pourtant. *Si ne sont-ils pourtant abjects.*

Si que, conj. En sorte que.

Si très-fort que, loc. conj. Aussitôt que.

Siècle, s. m. Monde, vie terrestre. *Il trespassa de ce siècle. Ce siècle et l'autre,* La vie présente et l'éternité.

Siege. *Se tenir à siege, devant une ville,* L'assiéger.

SO

Sievir, sievyr, v. n. Suivre, poursuivre. *Sequi.*

Signeurieux, adj. Seigneural.

Signorie, adj. De seigneur, de maître.

Siller, v. a. T. de fauconnerie. Coudre les paupières d'un oiseau de proie, afin qu'il ne se débâte point. Ce sens subsiste encore; mais autrefois le verbe *siller* s'employait aussi pour fermer les yeux, et au figuré pour aveugler, obscurcir l'entendement. Le contraire, *dessiller*, est resté en usage. Brossette veut à tort qu'on écrive *ciller*, qu'il fait probablement dériver de *cil*. Regnier a dit :

Ouvre tes yeux *sillez* et voy de quelle sorte,
D'ardeur précipitée, la rage te transporte,
T'enveloppe l'esprit, l'esgarant insensé.
Ep. i, 211.

Mes yeux toujours pleurans, de tourments es-
veillés,
Depuis d'un bon sommeil ne se sont veus *silles*.
El. II, 64.

Au XVI^e siècle : *Luy seul, sans rien dire, sans siller les yeux, se tint debout, contemplant fixement le corps de son fils.* Montaigne, I, 2. *L'orgueil et la fierté de tant de pompes estrangeres, la majesté si enflée de tant de cours et de grandeurs, nous fermist et asseure la veüé, à soutenir l'esclat des nostres sans siller les yeux.* Ib., 25. — On disait autrefois *sans siller les yeux* comme nous disons *sans sourciller*, sans trahir sur son visage la moindre émotion.

Simplesse, s. f. Simplicité, manque d'intelligence.

Single, s. f. Voile de navire.

Soe, pron. poss. Son, sa, ses.

Solage, s. m. Sol, terroir. *Solum.*

Soldoyer, v. a. Soudoyer, engager en assurant une *solde*. De *solde* dérive *soldat* et de la forme *souldé*, *soudart* (soldat).

Solennel, solempne, adj. Célèbre, solennel.

Solier, sollier, s. m. Galerie, salle, chambre haute, second étage, grenier, chambre basse, rez-de-chaussée.

Solu, adj. Non lié. Oraison *solue*, prose. *Oratio soluta.*

Somme, s. f. Nombre. *Pries de*

SO

mes hommes jusques à la somme que vos aidans d'Angleterre vous ont signifiée. » Froiss.

Sommier, s. m. Cheval de somme, courrier.

Sortir, v. n. *Sortir à effet.* Le jugement sortit à effet. Dès lors, on a employé, en jurisprudence, ce verbe dans un sens actif. *Cette sentence sortira son plein effet.*

Sotil, adj. Subtil, fin.

Soustrait de, partic. Eloigné de.

Soubre. Sobre.

Soubtils, **ve**, adj. Subtil, fin, rusé. *Subtilis*.

Soubtiver, v. n. Subtiliser, méditer, imaginer adroitement.

Soubtivete, s. f. Subtilité, finesse, ruse.

Soucier (Se), v. pron. Prendre soin, s'occuper de, songer à.

Soudain, adj. En parlant des personnes, prompt, pressé.

Soudain que, conj. Aussitôt que, dès que.

Souef, **ve**, adj. Doux, agréable, mol, *Suavis*.

Soueveté, s. f. Douceur, agrément.

Souffisance, **suffisance**, s. f. Talent, capacité, moyens de fortune suffisants pour la position que l'on occupe. Contentement d'esprit.

Souffrir à quelqu'un. Lui permettre de... Souffrir une chose de sa part.

Souffrir (Se), v. pron. Se contemner, se modérer, rester calme.

Soulacer, **soulasser**, **soulacier**, v. a. et n. Soulager, consoler, jouer, se divertir.

Soulas, **soulaz**, s. m. Soulagement, consolation, plaisir, divertissement.

Soulde, s. f. Solde. *Homme de soule*. Soldat régulier.

Souldoie, s. m. Soldat.

Souldre, v. a. Souder, lier, faire accorder.

Souloir, v. n. Avoir coutume. *Solere*.

SU

Soustenement, s. m. Soutien.

Souventefois, adv. Souvent.

Spelunque, s. f. Caverne. *Spelunca*.

Stroplat, adj. Estropié.

Suader, v. a. Conseiller. *Suadere*.

Suasion, s. f. Conseil, persuasion.

Subgé, **subget**, s. m. Sujet.

Subjection, s. f. Sujétion, assujettissement. *Rendre subjection à quelqu'un*, Se montrer soumis, assidu, s'assujettir à sa volonté.

Subside, s. m. Secours, aide.

Suffisant, adj. Capable, riche, éminent. Plus tard on lui a donné le sens de *se croyant capable*.

Suffisance, s. f. Capacité, intelligence, talent.

Suit, **suite**, s. m. et f. Cause, procès, délibération, poursuite. En anglais *suit* signifie aussi, entre autres, poursuite, cause, procès.

Suite, **suite**, s. f. Action de suivre, succès d'une chose qui est suivie, adoptée.

Superintendance, s. f. Surintendance, surveillance.

Sur, préposit. à. *Sur l'occasion*, à l'occasion. *S'adresser sur quelqu'un*. Froiss.

Contre. *En grand haine sur lui*. — *Pourquoi estes-vous si troublés sur moi?* Froissard. *Mettre des embusches sur les ennemis*. Id.

Dans. *Sur la rue*.

De. « Il le regarda *sur côté* en disant : Messire Geffroy, je vous dois à raison petit aimer. »

Sous peine de. *Sur la teste*, *sur le poinct*, Sous peine de perdre la tête, le poing. *Sur la teste à couper*.

Surquidance, **surcuidance**, s. f. Outrecuidance, présomption.

Sus, prép. Sur. *L'une partie ira ruer sus ce Grandgousier*. Rabelais. *Sus mer*.

Suscheter, v. n. Chuchoter.

Suspicionneux, adj. Soupçonneux.

T

TA

Taché, part. passé. Entaché. *Taché d'avarice*. Brantôme.

Taisible, adj. Silencieux, taciturne; qui se fait sans bruit.

Taluns. Tout autant.

Tandis, adv. Pendant ce temps, sur ces entrefaites. *Ceremonies furent faictes et tandis chacun champion envoya son batton. — Tandis l'ignorance arma l'aveugle fureur des princes*. Ronsard. Ce sens est encore fréquent chez Corneille :

Elle rompait *tandis* cette galanterie.

Vaugelas décida que *tandis* ne se devait ni dire ni écrire qu'il ne fût suivi de *que*.

Tangres, adj. Désireux.

Tant. *Tant de*, Au point de. *Il le dédaigna tant de ne vouloir parler à luy*. Brant.

Tant, adv. Autant, d'autant. *S'il a été facile à un seul d'y gravir, tant moins doit-il estre à plusieurs d'y monter*. Amyot.

A tant, loc. adv. Jusque-là, jusqu'à ce point. *A tant Budé*. Pasquier. Jusqu'ici Budé, voilà ce que dit Budé. — *De tant que*, D'autant que.

En tant que, Au point que, jusquelà que.

Tant pour tant, Egal en nombre, en grandeur, en étendue. En espagnol : *Un tanto por tanto, tantos a tantos*.

Tant que, conj. Si bien que, jusqu'à ce qu'enfin, en attendant que. Corneille en fait souvent usage. Voltaire dit que c'est une faute de langue. Regnard a aussi cette conjonction. *Joueur*, IV, 1.

Tantost, adv. Tôt, promptement, tout de suite.

Targer, targier, v. n. et v. a. Tarder, différer, retarder.

Tellier, s. m. Tisserand. De *telle*, toile. *Tela*.

Temperature, s. f. Tempérament.

TI

Temporiser, v. n. Rester longtemps dans quelque endroit, demeurer.

Temps. *Par temps*, Quelquefois, par époques.

Tendrement, adv. Avec émotion, en s'attendrissant.

Tenor, s. m. Teneur, contenu.

Tenroit, tenroient, conditionn. De *teneo*. *Teneret, tenerent*.

Tenu, part. ou adj. Obligé, affectonné. *Etre tenu à quelqu'un*.

Terme, s. m. Époque, temps. *Grand terme*, Longtemps.

Terre, s. f. Pays. *La terre*, le pays, notre pays.

Terrien, adj. Terrestre.

Territoire, s. m. La terre, le monde : *En ce bas territoire*, Dans ce bas monde.

Tiel, adj. Tel.

Tiercement, adv. Troisièment.

Tiers, oe, adj. Troisième.

Tignent pour Teignent, prés. de l'indic. de *tegnir, teignir*, Tenir, avoir en possession.

Tinel, s. m. Hôtel, maison, salle basse où mangent les domestiques d'un grand. Dans les cours plénières l'on disait que le roi *tenait son tinel*, pour dire que ses barons et leur suite seraient défrayés par le roi. Ital. *tinello*, salle où mangent les gens du commun, salle à manger; mais il a aussi l'autre signification, comme le prouve ce passage de Villani : *I suoi ostieri tenne alla reale, con apparecchiamento di nobili vivande con grande tinello di cavalieri*.

Tirer, v. a. Aller, s'en aller, se diriger vers. *Il tira en son pavillon*. Où vous tirez à venir. Où vous tendez à venir. Au XVII^{me} siècle encore.

Tirez de cette part, et vous tirez de l'autre.

Mol. *Fast.* II, 4.

Tirez, tirez, tirez.

Rac. *Plaid.* III, 3.

V. n. et v. a. Aller vite, parcourir.

TO

Tirer pays, Parcourir un espace de pays, faire du chemin.

Tollir, v. a. Oter, enlever. *Tollere*.

Tolte, tolture, s. f. Vol, vexation, levée de deniers, impôt. De là *malôtte*, exaction, abus d'impôt. *Tollere*.

Tonnieu, s. m. Droit sur chaque tonneau de vin ou d'autre liqueur vendus en gros et qui se transportent.

Torchonner, v. a. Essuyer, nettoyer; battre, rosser. Dans les Mystères, les diables se *torchonnent* les uns les autres.

Tort, *Tenir tort à quelqu'un*, Retenir son tort, lui garder rancune; lui faire tort.

Tortels, tortitz, tortis, s. m. pl. Torches, flambeaux.

Touche, s. f. Petit bois de haute futaie qui *touche* une maison de fief. Un petit bois en général.

Toucher, v. n. Concerner, appartenir. *Il touchoit à lui de parler premier qu'à moi*. Montluc.

Toucher ensemble. Se toucher la main.

Toudis, tousdis, adv. Toujours, continuellement, de tout temps. *Dis de dies* comme dans *lundi, mardi*, etc.

Touillement, toulement, s. m. Confusion, embarras, trouble.

Touiller, v. a. Salir, tacher, mettre sens dessus dessous.

Touillis, s. m. Mêlée. Au XVI^{me} siècle, dit-on, *touiller* signifiait mêler les cartes, brouiller; se quereller; au XIV^{me}, salir, tacher. *Touillis*, employé par Froissart, a plus de rapport avec la première signification qu'avec la seconde.

Tour de jambe, s. m. Croc-en-jambe.

Tourment, s. m. Tourmente, tempête.

Tourner, v. n. Retourner (dans un lieu). *Il tourna à moi*, Il revint vers moi.

Tournoison, s. f. Tournois.

Tourtai, tourte, tourtel, tourteau, s. m. et f. Pain rond, gâteau, tourte.

Tout, prép. et adv. *À tout*, Avec; entièrement.

TR

Tout, adv. *Du tout*, Entièrement, tout à fait. Encore au XVII^{me} siècle.

Toutes fois et quantes que, Autant de fois que, chaque fois que.

Toutesvoies, conj. Toutefois, néanmoins.

Tracter, v. a. Traiter. *Tractare*.

Traiot, s. m. Trait, durée. *Par traict de temps*, Dans la suite des temps, par la longueur du temps. *Tractus*.

Traïner, *Le traïner*, aujourd'hui *trainer*, v. n. Languir, avoir une maladie qui se prolonge.

Traite, s. f. Durée, prolongation. *Tractus. Par traite de temps*, Par un laps de temps.

Trannée, s. f. Piège à prendre les loups: fosse recouverte d'un plancher très-mobile sur lequel on traîne de la charogne.

Tranquilliter, v. a. Tranquilliser.

Translator, v. a. Transporter, transférer. *Translatum*.

Transon, subst. masc. Tronçon, morceau.

Trappe, adj. Trapu, gros et court, se dit aussi des choses.

Trepasser, v. a. Passer outre, transgresser.

Tres, adv. Proche, auprès, dès, depuis.

Trespasement, s. m. Trépas.

Trespercer, v. a. Transpercer.

Tressuer, v. n. Suer fort, souffrir, être agité.

Treu, treub, treud, treunage, trus, s. m. Tribut, subside, rançon. *Tributum*.

Treuver, v. a. Trouver. La Fontaine l'a encore employé.

Triacle, s. m. Thériaque.

Triacleur, s. m. Vendeur de thériaque qui parcourt les rues; charlatan.

Trinquet, s. m. Mât d'avant d'une voile latine.

Trompe, s. f. Trompette.

Trop, adv. Beaucoup, fort, très-bien. *Un trop plus fort assaut*. Froiss. Un beaucoup plus fort assaut.

Trop mieux, adv. Bien mieux.

Trousser, v. a. Charger un cheval ou un chariot; attacher une valise, etc.

TR

Treuage, treuage, s. m. Impôt, subside. Ce qu'on paie pour sa bienvenue; prison, esclavage.

TU

Tuit, adj. Tout.
Tuition, s. f. Défense. *Tuitum* de *tueri*.

U

UI

Ui, uis, adv. Aujourd'hui. *En uis*, en ce jour. Voy. *Hui*.
Ung et pareil, adj. Unique, toujours le même, ou semblable à soi-même.

US

Unquore, adv. Jusqu'à présent, jusqu'à cette heure, encore.
Usé, adj. Usité, en usage, habitude, exercé. *Usé d'armes*, exercé au métier des armes.

V

VA

Vague, adj. Inculte, abandonné.
Vaillantise, s. f. Vaillance.
Vainqueresse, s. f. de vainqueur. Ce substantif manque dans le français moderne, qui ne possède que le féminin de l'adjectif, *victorieux, victorieuse*.
Val, s. m. Vallée. *A val*, loc. adv. En bas, vers le bas. Il signifie aussi à travers tout du long, quand il est question de parcourir une contrée. « *Je irois aventurer à val ce pays pour querre bestes et vitailles.* » Froiss. *A val* est souvent opposé à *à mont*, en haut. En allem., on dit de même *zu Thal, zu Berg*.

Vallée, s. f. Le côté d'en bas. *Contre la vallée, à val*. Du côté d'en bas.

Valoir, avec *pis*, comme nous le mettons avec mieux; *pis vaut*, il est pis.

Variance, s. f. Changement, variation.

Varlet, s. m. Apprenti, compagnon de métier, jeune homme non marié, fils de roi ou de grand seigneur, non encore parvenu au grade de la ceinture militaire ou de chevalier.

Vasal, vasans, vasaux, vasal, etc., s. m. Brave, homme cou-

VE

rageux et dévoué; gentilhomme subordonné à un autre; vassal, possesseur d'un fief relevant d'une terre plus considérable.

Vassalement, vassamment, vassaument, adv. Vaillamment, avec dévouement. Roquefort prétend que les dictionnaires qui donnent au mot *vassal*, le sens de *brave, courageux*, se sont trompés. Que signifie donc *vassalement* dans cette phrase de Froissart : « *Ceux de dedans se défendoient si vassalement que merveille seroit à recorder.* »

Vasselage, vasselaige, s. m. Courage, valeur, acte de courage, force corporelle.

Vassial, s. m. Vaisseau, navire.

Vecy, adv. Voici.

Vefve, s. f. Veuve.

Veloux, s. m. Velours.

Vengement, s. m. Vengeance.

Ventiler, v. n. et a. Flotter ou laisser flotter au gré du vent; vanner du grain.

Venue, s. f. Tour, vicissitude. *Dieu permit qu'il eust sa venue*, qu'il eût son tour.

Ver-coquin, s. m. Furetière, qui écrit sans tîret et d'un seul mot *Vercoquin*, en donne l'explication suivante : « Petit ver qui ronge le

VE

bourgeon de la vigne. » On l'appelle autrement *liset*, en latin *volucra, convolutus*. Riolan dit que c'est une apophyse du cerveau (une saillie qui sort du corps d'un os), qu'on appelle *processus vermiformis*, à cause qu'il a la figure d'un ver. D'autres croient que c'est un ver né de pourriture qui met les chevaux en fougue, et qu'il a été ainsi nommé au lieu de *verequin* ou *versequin*. — Vercoquin signifie aussi une petite fureur qui saisit quelquefois l'esprit des hommes, et qui les rend capricieux, acariâtres, têtus et incapables de raison. *Quand son vercoquin le prend, il n'y a pas moyen de vivre avec lui, de faire aucune affaire*. On dérive cette signification de la précédente, parce que le peuple croit qu'il y a un ver dans la tête des gens agités de cette passion. — Dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie, *Vercoquin* est écrit d'un seul mot; dans la dernière, avec un tiret.

Verge, s. f. Petite verge, baguette, rameau.

Vergondér, vergoigner, vergoigner, v. a. Déshonorer, couvrir de honte.

V. n. Avoir honte, avoir de la pudeur.

Vergongneux, adj. Honteux.

Vérité. *A la vérité*, Selon la vérité, en toute vérité.

Veron, s. m. Espèce de petit poisson.

Vespre, s. m. et f. Soir. *Bas vespre, vespre bas, basses vespres*. Le temps après six heures du soir.

Vers, prép. Envers, à l'égard de. En comparaison de. *Ce n'estoit riens vers les fais du conte d'Artois*.

Vessel, s. m. Vase, vaisseau.

Vez-ci (veez-ci, voyez ici), adv. Voici.

Viaire, s. m. Face, visage.

Viel, vielle, adj. Vieux, vieil. Aussi devant une consonne. *Le vieil marché*, ou quand il est seul et ne précède pas un substantif.

Vigile, s. f. Veille.

Vilenie, villanie, s. f. Parole injurieuse, outrage.

Villener, vilener, villanier,

VO

etc., v. a. Maltraiter, blesser grièvement, insulter, tromper.

Vinage, vinaige, s. m., **vinegie**, s. f. Droit seigneurial sur les vignes, sur les vins pressurés au pressoir banal, sur le transport des vins dans les terres d'une seigneurie.

Visage, s. m. Aspect, apparence, façon. « *Votre royaume reprendra son ancien bon visage*. » O. de Serres. « Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers sujets. » Montaigne.

Viser, v. a. Examiner, observer, reconnaître.

Visiter, revisiter, v. a. En parlant de livres, signifie parcourir, lire, relire.

Vitaille, victualle, s. f. Vires, aliments, provision de ce qui est nécessaire à la vie. *Victus*. De là *avitailier, ravitailler*, pourvoir de vires, par exemple un navire, une flotte, une place forte.

Vesprée, s. f. Soir.

Vituperable, adj. Blâmable. *Vituperare*.

Vitupere, s. m. Blâme.

Vocable, s. m. Mot.

Adj. Vocal, de bouche. *Vocabulum*.

Voie. *Se mettre à voie*, Se mettre en route.

Voire, re, adj. Vrai.

Voire, adv. Vraiment.

Voir, voire, adv. Même.

Voirement, adv. Vraiment.

Voller, v. n. Chasser au vol, à l'aide d'un oiseau de proie.

Voloir, v. a. Vouloir. Imparf. *volois. Volo*.

Volrent, prétér. passé de *voloir*; ils voulurent.

Volsit, volsissant, imparf. du subj. de *voloir*; qu'il voulût, qu'ils voulussent.

Voulenté, s. f. Volonté.

Voultiers, adv. Volontiers.

Vuloir, comme auxiliaire du futur, sans exprimer un acte de volonté, est aujourd'hui un provincialisme: *Il veut pleuvotr*. On le trouve chez d'anciens écrivains, qui l'ont peut-être emprunté à leur province.

VO

« Lorsqu'il *voulut* mourir. » Brant.
(étant près de mourir).

Vous, pron. possessif. Vos.

Voyrre, s. m. Verre.

Vue (à), loc. adv. Ouvertement.

Vuider, **vuidier**, v. n. et a.
Sortir, quitter, partir, abandonner.
On ne dit plus que *Vider le pays, le royaume*, etc.

VU

Vuis, **vuit**, adj. Vide.

Vuissier, **vissier**, **huissiers**, **wissiers**, **uesers**, s. m. Ce mot à formes diverses dérive de *huis* ou *uis*, porte, ouverture, et désigne un bateau de transport pour les chevaux, qui avait sur le côté une ouverture et un pont-levis pour les faire entrer et sortir.

Y

YA

Yaue, s. f. Eau.

Ydoine, adj. Propre à, capable.
Idoneus.

YE

Yennevois, **Jennevois**, s. m.
Génois.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Avertissement	III
INTRODUCTION.	7
Précis de l'histoire de la langue française	19
GRAMMAIRE	53
Introduction.	55
La Grammaire	59
Chapitre I. — Orthographe	60
Chapitre II. — Lexicologie	65
Substantif.	65
Article	67
Adjectif.	67
Pronoms	70
Noms de nombre	78
Verbes	80
» auxiliaires et quatre conjugaisons	83
» de plusieurs conjugaisons	90
Prépositions	92
» inusitées maintenant.	93
» restées dans notre langue	94
» locutions prépositives	99
» inséparables	99
Conjonctions	104
Adverbes	105
Chapitre III. — Syntaxe.	107
Substantif.	107
Article	108
Adjectif.	111
Pronoms	114

	Page.
Verbes: sortes	120
» actifs ou transitifs qui aujourd'hui sont neutres	120
» actifs aujourd'hui pronominaux.	120
» neutres ou intransitifs aujourd'hui actifs	121
» neutres ou intransitifs aujourd'hui pronominaux	121
» pronominaux qui ne le sont plus	122
» impersonnels	122
Accord du sujet et du verbe	123
Régimes	124
Temps	127
Modes: indicatif	127
» subjonctif.	129
» conditionnel	132
» infinitif.	132
» participe présent.	135
» » passé.	139
T euphonique.	142
Prépositions	143
» avec deux régimes d'espèce différente	145
» non répétées.	145
Conjonctions	147
Adverbes: négatifs	151
» de quantité	154
Chapitre IV. — Style	154
Inversion.	155
Concision.	157
LEXIQUE	161



CHRESTOMATHIE

DES

PROSATEURS FRANÇAIS

GENÈVE.—IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT.

CHRESTOMATHIE
DES
PROSATEURS FRANÇAIS
DU
QUATORZIÈME AU SEIZIÈME SIÈCLE

AVEC UNE GRAMMAIRE ET UN LEXIQUE
DE LA LANGUE DE CETTE PÉRIODE; UNE HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA
LANGUE FRANÇAISE DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'AU
COMMENCEMENT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE ET DES CONSIDÉRATIONS SUR
L'ÉTUDE DU VIEUX FRANÇAIS

PAR
CHARLES MONNARD
Professeur ordinaire à l'Université de Bonn

2^{ME} PARTIE :
CHRESTOMATHIE ÉLÉMENTAIRE

GENÈVE
JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PARIS
MÊME MAISON, RUE DE LA MONNAIE, 10
1862

CHRESTOMATHIE
DU
VIEUX FRANÇAIS

DEUXIÈME PARTIE

CHRESTOMATHIE ÉLÉMENTAIRE

SEIZIÈME SIÈCLE

OLIVIER DE SERRES.

1539 — 1619.

Laboureurs et Pasteurs.

C'estoit l'exercice de nos premiers peres, que le gouvernement du bestail ; ne pouvant sans admiration lire les histoires d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de ses enfans, de Job, de David et d'autres saints personnages du temps passé, non seulement à raison de ce qu'eux-mesmes estoient pasteurs, ains pour le grand nombre de bestail qu'ils entretenoient, suffisant pour avictualier plusieurs peuples. Aux histoires profanes se voient infinité de grands hommes, avoir esté pasteurs et laboureurs : mesme des rois s'estre faicts surnommer bergers. En l'ancienne Rome, l'estat rustique devançoit l'urbain. Là les premières places estoient pour les rustiques ; à eux estoit commise la garde des quatre principaux quartiers de la ville, assavoir, Suburra, le mont Palatin, le quartier de la porte Colline, et le coustau d'Esquilia. De leur ordre ont esté tirés plusieurs grands capitaines et conducteurs d'armée, qui, heureusement ont exploicté grandes choses : lesquels leur charge expirée, plus volontairement la quittaient-ils qu'auparavant ne l'avoient acceptée ; pour retourner à leurs petites métrairies.

Le Bœuf et la Vache.

A tous autres animaux le beuf estoit anciennement préféré. Et particulièrement par les premiers Romains, tant prisé pour cest heureux succès, que d'avoir le beuf et la vache, tirans la charrue,

marqué les fondemens de leur ville, qu'ils lui donnèrent la vie : estant le tuer du beuf, en leur premier siècle, mis en rang entre les crimes capitaux, hors-mis en leurs sacrifices. Ainsi qu'encores s'observe au royaume de Cochin, par le tesmoignage de Jérôme Osorius, en son histoire de Portugal. Par honneur leur pays a tiré son nom du taureau, en grec appelé Italos ¹. A sa louange aussi le taureau a esté posé entre les signes célestes. Et par traict de temps, les Romains en ont enrichi leurs bastimens : comme il paroist encores en plusieurs reliques de l'antiquité, des testes de beuf insculpées par ornement, représentans le labour de cest animal causer ² ces superbes édifices. De l'utilité de son service, a esté amplement discouru : et du profit de sa nourriture, chacun en juge ; estant commun l'usage de leurs chairs, laictages, et des peaux, avec très-grandes commodités. A la recherche de la race de cest animal, pour en avoir de la meilleure, sont nécessaires les addresses suivantes ³. Que le taureau ait le regard furieux et terrible, néantmoins plus doux que facile à esmouvoir, pourveu qu'il ne soit lasche : qu'il soit de moyenne hauteur, long de corsage : de couleur rouge-obscur, ou noire : ayant le poil fin, mol et délié : large poitrine : assés grand ventre : les reins et costés ouverts : le dos ferme et droict : courte teste : larges et velues oreilles : large front et crespu : gros yeux, noirs et clairs : les cornes eslevées, noires et polies : grand muffle, camard et noir : larges narines : gros col : grand et pendant fannon : fesse ronde : ferme genoil : grosse et ronde jambe : la corne du pied petite, noire et dure : la queue longue et bien fournie de poil. Les vaches aussi seront de mesure choisies avec distinction d'un sexe à l'autre : ayans en outre la teste plus petite que le taureau, fort ample ventre, et grandes tetines comme membre où ⁴ consiste tout leur revenu. Ces signes ne sont receus tant généralement, qu'il n'y ait quelque exception : se diversifiant ce bestail-ci, et en corpulence, et en force, et en pellage, par le climat et nourriture ⁵ (comme manifestement, telles différences se recognoissent à la bouvine de montaigne, à

¹ Etymologie adoptée par Varron, Columelle et Festus.

² Gr. § 86.

³ Lex.

⁴ Gr. § 18.

⁵ Gr. § 30.

celle de vallon) dont à la preuve de sa valeur comme à la plus certaine cognoissance, conviendra s'arrester : retenant toutesfois ces addresses, pour les employer selon les occurences. Sur quoi on notera, que les beufs emmentelés de noir craignent plus les mouches, qu'estans d'autre couleur.

Autre chose ne faut faire aux vaches, que de les bien traicter, desquelles aura soin le vacher tout le long de l'année, pour les nourrir en campagne, et dans les estables, selon les saisons et les pays. En campagne, durant l'esté, les vaches seront menées aux pasquis, et ce dès la pointe du jour, pour manger l'herbe en la frescheur de la matinée, avec la rosée. Environ les dix heures les serrera-on dans les estableries, où séjourneront durant la grande chaleur (que tout bestail craint beaucoup) laquelle passée, ou pour le moins abaissée, qui sera environ les deux ou trois heures après midi, les mènera-on au pastis jusques à l'entrée de la nuict, lors les enfermant dans le logis jusques au lendemain. C'est un profitable mesnage et pour le bestail et pour les labourages, que de faire coucher la bouvine sur les terres qu'on pretend ensemencher la prochaine année, dans des bons parcs, comme bestail à laine : car elle s'en porte mieux qu'enfermée sous les toicts. Attendu, que jouissans de la frescheur de la nuict, exposées à l'aer, ces bestes sont exemptes de l'importunité des chaleurs, qui es estables estrangement les travaillent. Et en demeurent au fonds, sur lequel elles séjournent, les graisses provenantes de leurs fientes et urines, dont il est bien amendé : et d'autant mieux, que plus grand est le nombre du bestail : remuant le parc de jour à autre, à l'imitation de celui du menu bestail. Deux fois le jour en este, assavoir, matin et soir, seront ces bestes bouvines, abbruvées : en hyver, une seule fois suffira, qui sera à midi, et tous-jours avec de l'eau claire, n'en pouvans souffrir la trouble : au contraire de la chevaline, qui la boit plus volontiers trouble, que la claire. Les herbages les plus gras, pourveu qu'ils ne soient pas marescageux, sont les meilleurs pour le gros bestail, par quoi, en tels l'on conduira la bouvine, laissant les autres herbages pour l'autre bestail, selon la distinction ja faicte. En hyver, seront les vaches nourries dans les estables, avec des bons fourrages : s'entend si le pays est défectueux en pastis, ou que pour la froidure du climat, ne puissent manger en campagne. Mais estant chaud ou tempéré, et que

d'ailleurs l'on soit bien fourni de pascages, sans changer d'ordre, on les entretiendra sur iceux, jusques à ce que les gelées et extrêmes froidures, les chassent des champs, pour les enclorre dans les estableries.

PALMA CAYET.

1525 — 1610.

Né catholique, devenu protestant et même pasteur, Palma Cayet se fit remarquer par ses talents. La reine de Navarre, Jeanne d'Albret, le choisit pour précepteur de son fils, qui fut, depuis, Henri IV. Quand ce prince abjura, Cayet suivit son exemple. On a de lui l'histoire de son temps, qui n'embrasse que neuf années, de 1589 à 1598. Il l'a intitulée en conséquence *Chroniqueur novenaire*. Le récit qu'on va lire se rattache à la lutte de la Ligue, ou du parti catholique, dirigée par le duc Henri de Guise, contre le roi Henri III, réduit à peu près à être chef de parti. Lorsque enfin ce monarque amolli sortit de son apathie, il fit entendre la voix de son autorité sans force, et défendit à Guise d'entrer dans Paris. Guise méprisa cet ordre. Le roi, de son côté, conduisit des troupes dans sa capitale, le 12 mai 1588, mais le peuple se barricada et les chassa. Ce fut la journée des Barricades.

La Journée des Barricades.

Bientôt le roy fut adverty que le duc de Guyse n'estoit venu qu'avec huit gentils-hommes, mais que l'archevesque de Lyon, son confident, et tous les principaux capitaines de la Ligue estoient venus sous ombre d'avoir quelques affaires à Paris, et s'estoient logez par tous les quartiers de la ville. La hardiesse du duc de Guyse, qui y estoit aussi venu contre son commandement, et luy avoit esté découverte, le rend soupçonneux ; il se résout donc de faire sortir tous les gentils-hommes de la Ligue qui estoient venus de nouveau à Paris, et de se rendre le plus fort pour chastier quelques factieux des Seize ; mais voicy ce qu'il advint.

Le 12 may, à la pointe du jour, le roy fait entrer par la porte Saint-Honoré le régiment de ses gardes françoises et celui des Suisses. Les Suisses furent placés au cimetière Saint-Innocent,

à la place de Grève et au marché Neuf; les gardes françoises se rangèrent sur le petit pont, sur le pont Saint-Michel et sur le pont Nostre Dame.

Le prevost des marchands et les eschevins de la ville estoient advertis de l'intention du roy; il avait envoyé mesme à M. de Guyse luy dire qu'il luy envoyast le nombre de ses gens: mais les Seize qui estoient en perpétuelle deffiance, se doutèrent bien que l'on en vouloit à eux.

Les gens de guerre du roy ne commençoient que d'entrer dans la rue Saint-Honoré, que Crucé, procureur du Chastelet¹, l'un des Seize et l'auteur de leur première esmeute, appelée du depuis² l'esmeute de Crucé, en receut l'avis; et sur les quatre heures et demie du matin, il fait sortir trois garçons de sa maison, saus manteaux, lesquels allèrent par toute l'université criant: Alarme! alarme! Les bourgeois qui n'étoient de la faction des Seize leur demandoient que³ c'estoit: « C'est Chatillon, respondoient-ils, avec ses huguenots, qui est dans le faux-bourg Saint-Germain: » et sans s'arrester continuoient leur cry *alarme! alarme!* Tous ceux de ceste faction sortirent incontinent avec leurs armes; chacun se rend au corps de garde de son quartier, et (comme rapporte le livre du Maraut et du Malheustre) suyvnt la résolution qu'ils avaient prise entr'eux plus d'un an devant, ils se barricadèrent par toute l'Université et jusques contre le petit Chastelet; et comme les sentinelles du costé de la ruë se posoient par les gardes du roy, Crucé mit des mousquetaires de l'autre. Aussitost que quelques-uns des Seize qui demeuroient en la ruë Neufve veirent que les Suisses se mettoient dans le marché Neuf, ils firent tendre la chesne de la rue neufve Nostre-Dame, la fond border de muids, et tous ceux de leur faction, dont il y en avoit nombre en ces quartiers-là, bordèrent incontinent ceste barricade de mousquets, et montrèrent avec leur contenance aux Suisses qu'ils les feroient bien-tost retirer de devant eux.

Les mareschaux de Biron et d'Aumont, et plusieurs chevaliers des ordres du roy arrivèrent lors, qui, voyant que le peuple fermoit ses boutiques et couroit aux armes, leur commandoient de

¹ Lex.

² Lex.

³ Gr. § 17.

ne le pas faire, monstroient leur ordres au peuple, disoient leurs qualités, leur asseuroient sur leur vies qu'aucun tort ne leur seroit fait, qu'ils avoient charge du roy de les en assurer ; mais les gentils-hommes et capitaines du party du duc de Guyse, qui se trouvèrent incontinent départis et qui estoient logez par toutes les dizaines avec les plus remuans des Seize, disoient au peuple : « Ne croyez ces politiques, ils vous pipent ; ces gens-d'armes et ces Suisses ne sont entrez pour autre effect que pour les mettre en garnison en vos maisons, pour vous rendre misérables, piller vos biens, et en contenter les mignons. » La Cité et toute l'Université fut toute barricadée sur les neuf heures, la ville ne le fut que sur le midy, et furent continuées les barricades si vivement, que les sentinelles furent mises à trente pas du Louvre.

Crucé, qui conduisoit ceux de l'Université, estoit des plus ardens ; des paroles il vint aux effects ; les siens font retirer les gardes du roy, et se saïssissent du petit Chastelet. En mesme temps que le roy est adverty de ce tumulte, il commande que l'on face donc retirer ses gardes ; il n'estoit plus temps de le dire, car, sur l'occasion d'un coup qui fut tiré, ceux qui estoient dans la rue Neufve et du petit Chastelet sortent, tirent sur les Suisses qui estoient au marché Neuf, qui ne se deffendirent point ; il en fut tué quelque vingtaine, et vingt-cinq ou trente de blessez.

M. de Brissac, qui avoit charge du duc de Guyse de commander au quartier de l'Université, voyant qu'ils crioient : *Bonne France ! bon catholique !* aucuns¹ d'eux monstrans leur chapelets, fit cesser la tuerie, et les fit tous retirer dans la boucherie du marché Neuf. En mesme temps les gardes du roy qui estoient sur les ponts furent chargez et renversez, aucuns désarmez, et contraints de s'enfermer dans quelques maisons, mais sur le commandement de M. de Guyse le sieur de Brissac fit sortir et conduire les Suisses du marché Neuf où ils estoient enfermez, jusques au Louvre ; le capitaine Saint-Paul, qui commandoit au quartier de la cité, fit en mesme temps retirer les gardes du roy, les armes bas et le bonnet au poing. Les Suisses qui estoient aux autres places firent de mesme. Pendant les Seize se saïssissent de l'hostel de ville, de la

¹ Lex.

² Gr. § 19.

porte Saint-Antoine et de toutes les places publiques de la ville; brefils ont tous les mains à la besongne. Le lendemain on conseille au roy de faire retirer tous les gens de guerre qu'il avoit, et que le peuple s'apaiseroit: il les faict sortir.

Mais nonobstant cela il est adverty que les Seize ne se contentent ¹, qu'ils veulent passer plus outre, qu'ils ne veulent demeurer en si beau chemin, que tout s'arme de nouveau, qu'ils veulent avoir le Louvre et sa personne, que l'on assembloit mesme dans le cloistre de Saint-Séverin les jeunes escoliers, prestres et moynes, qui avoient tous les bords de leurs chapeaux retroussez, et sur le troussis chacun une croix blanche, armez d'espée et de poignard, et que l'on descendoit mesme quantité de faisceaux de picques d'un logis au carrefour Saint-Séverin, lesquelles on leur devoit bailler pour venir droict au Louvre.

Messieurs du conseil remonstrèrent lors au roy quelques exemples de la furie des peuples, lesquelles il vult mieux esviter qu'attendre; le conseillent ² de se retirer de Paris, et fondèrent leur jugement sur quatre advis qui arrivèrent coup sur coup d'une résolution prise à l'hostel de Guyse de se saisir et du roy et du Louvre.

La royne mère conteste contre eux, leur dit; « Hier, je ne connus point aux paroles de M. de Guyse qu'il eust d'autre envie que de se ranger à la raison; j'y retourneray présentement le veoir, et m'assure que je lui feray appaiser ce trouble. » Elle se trompa, car estant retournée vers luy, l'ayant prié d'appaiser ceste esmotion, et qu'il pouvoit s'asseurer sur sa foy de venir trouver le roy, duquel elle luy feroit avoir tout le contentement qu'il en pouvoit espérer, il luy respondit fort froidement qu'il n'estoit point cause de l'esmotion du peuple, qu'il ne l'avoit assisté que pour la nécessité où il s'estoit trouvé, et que ses amys ne le conseilleroient pour le présent d'aller au Louvre, foible et en pourpoint, à la mercy de ses ennemis. La royne mère cognut lors que les advis que le roy avoit receus approchoient de la vérité. M. Pinart, secrétaire d'estat, estoit avec elle; elle le fit tout soudain retourner en diligence vers sa majesté, pour l'avertir qu'elle avoit reconnu qu'il y avoit quelque dessein extraordinaire contre luy.

¹ Gr. § 107.

² Gr. § 70.

MONTAIGNE.

1538 — 1592.

ANECDOTES.

Edouard ¹ Prince de Galles, celui qui regenta si long-temps nostre Guienne, personnage duquel les conditions et la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant été bien fort offensé par les Limosins, et prenant leur ville par force, ne put estre arrêté par les cris du peuple, et des femmes, et enfans abandonnez à la boucherie, lui criants mercy, et se jettans à ses pieds : jusqu'à ce que passant toujours outre dans la ville, il apperceut trois Gentilshommes François, qui d'une ² hardiesse incroyable soustenoient seuls l'effort de son armée victorieuse. La considération et le respect d'une si notable vertu, reboucha premierement la pointe de sa cholere, et commença par ces trois à faire miséricorde à tous les autres habitans de la ville.

Scanderberch ³ Prince de l'Epire, suyvant un soldat des siens pour le tuer, et ce soldat ayant essayé par toute espece d'humilité et de supplication de l'apaiser, se resolut à toute extremité de l'attendre l'espée au poing : cette sienne resolution arresta sus bout ⁴ la furie de son maistre, qui pour lui avoir veu prendre un si honorable parti, le receut en grace. Cet exemple pourra souffrir autre interpretation de ceux qui n'auront leu la prodigieuse force et vaillance de ce Prince-là.

L'empereur Conrad troisième, ayant assiégé ⁵ Guelphe Duc de Bavieres, ne voulut condescendre à plus douces conditions, quel-

¹ Que les Anglais nomment communément *The black Prince*, le Prince noir, fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, et père de l'infortuné Richard II.

² Gr. § 36

³ Scanderbeg, le héros de l'Albanie, 1404-1466. Il s'appelait George Castriota. Par sa valeur et ses succès il mérita le surnom d'*Iskender-beg*, c'est-à-dire, Prince Alexandre.

⁴ Gr. § 38.

⁵ En 1140, dans Weinsberg, ville de la haute Bavière.

ques viles et lasches satisfactions qu'on lui offrist, que de permettre seulement aux gentils-femmes¹ qui estoient assiégées avec le Duc, de sortir leur honneur sauve, à pied, avec ce qu'elles pourroient emporter sur elles. Elles d'un cœur magnanime, s'adviserent de charger sur leurs espaules leurs maris, leurs enfans, et le Duc mesme. L'Empereur prit si grand plaisir à voir la gentillesse de leur courage, qu'il en pleura d'aise, et amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle et capitale qu'il avoit portée contre ce Duc : et dès lors en avant² traita humainement luy et les siens. L'un et l'autre de ces deux moyens m'emporteroit aysément : car j'ay une merveilleuse lascheté³ vers la miséricorde et mansuétude : Tant y a, qu'à mon advis, je serois pour me rendre plus naturellement à la compassion, qu'à l'estimation. Si est la pitié passion vitieuse aux Stoïques : Ils veulent qu'on secoure les affligez, mais non pas qu'on flechisse et compatisse avec eux. Or ces exemples me semblent plus à propos, d'autant qu'on voit ces âmes assaillies et essayées par ces deux moyens, en soutenir l'un sans s'esbranler et courber sous l'autre.

Et directement contre mes premiers exemples, le plus hardy des hommes et si gracieux aux vaincus, Alexandre, forçant après beaucoup de grandes difficultez la ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandoit, de la valeur duquel il avoit, pendant ce siege, senty des preuves merveilleuses : lors seul abandonné des siens, ses armes despecées, tout couvert de sang et de playes, combattant encores au milieu de plusieurs Macedoniens, qui le chamoilloient de toutes parts : et luy dit, tout piqué d'une si chère victoire (car entre autre dommage, il avoit receu deux fresches blessures sur sa personne) : *Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis : fais estat qu'il te faut souffrir toutes les sortes de tourmens qui se pourront inventer contre un captif.* L'autre, d'une mine non-seulement assurée, mais rogue et altiere, se tint sans mot dire à ces menaces. Lors Alexandre voyant l'obstination à se taire : « A-t'il flechy un genouil ? lui est-il eschappé quelque voix sup-
« pliante ? Vrayement je vainqueroi ce silence : et si je n'en puis

¹ Lex.

² Lex. *Avant.*

³ Lex.

« arracher parole, j'en arracheray au moins du gémissement. » Et tournant sa cholere en rage, commanda qu'on lui perçast les talons; et le fit ainsi trainer tout vif, deschirer et desmembrer au cul d'une charrette. Seroit-ce que la force de **courage** lui fust si naturelle et commune, que pour ne l'admirer point, il le respectast moins? ou qu'il l'estimast si proprement sienne, qu'en cette hauteur¹ il ne peust souffrir de la voir en un autre, sans le despit d'une passion envieuse? ou que l'impetuositè naturelle de sa cholere fust incapable d'opposition? De vray, si elle eust receu bride, il est à croire, qu'en la prise et desolation de la ville de Thebes elle l'eust receu, à voir cruellement mettre au fil de l'espee tant de vaillans hommes, perdus, et n'ayans plus moyens de defence publique. Car il en fut tué bien six mille, desquels nul ne fut veu ny fuyant, ny demandant mercy: au rebours cherchans, qui ça, qui là² par les ruës, à affronter les ennemis victorieux: les provoquans à les faire mourir d'une mort honorable. Nul ne fut veu, qui n'essayast en son dernier soupir, de se venger encores: et à tout³ les armes du desespoir consoler sa mort en la mort de quelque ennemy. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aucune pitié, et ne suffit la longueur d'un jour à assouvir sa vengeance. Ce carnage dura jusques à la dernière goutte de sang espandable, et ne s'arresta qu'aux personnes desarmées, vieillards, femmes et enfans, pour en tirer trente mille esclaves.

En la guerre que le Roy Ferdinand mena contre la veufve du Roy Jean de Hongrie, autour de Bude, un gendarme fut particulièrement remarqué de chacun, pour avoir excessivement bien faict⁴ de sa personne, en certaine meslée: et incognu, hautement loüé, et plaint y estant demeuré: mais de nul tant que de Raïsciac Seigneur Allemand, espris d'une si rare vertu. Le corps estant rapporté, cetui-cy d'une commune⁵ curiosité, s'approcha pour voir qui c'estoit: et les armes ostées au trespassé, il reconnut son fils. Cela augmenta la compassion aux assistans: luy seul, sans

¹ Lex.

² Gr. § 16.

³ Lex. à.

⁴ Lex.

⁵ Générale, n'ayant pas pour objet une personne en particulier.

rien dire, sans siller les yeux, se tint debout, contemplant fixement le corps de son fils : jusques à ce que la vehemence de la tristesse, ayant accablé ses esprits vitaux, le porta roide mort par terre.

Le faict du capitaine Bayard est de meilleure composition, lequel se sentant blessé à mort d'une harquebusade dans le corps, conseillé de se retirer de la meslée, respondit qu'il ne commenceroit point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemy : et ayant combattu autant qu'il eut de force, se sentant desfaillir, et eschapper du cheval, commanda à son maistre d'hostel, de le coucher au pied d'un arbre, mais que ce fust en façon qu'il mourust le visage tourné vers l'ennemi : comme il fit.

ÉTUDE DE LA NATURE.

Faits divers de la vie des animaux.

Le *renard*, dequoy se servent les habitants de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace de quelque riviere gelée, et le laschent devant eux pour cet effet, quand nous le verrions au bord de l'eau approcher son oreille bien près de la glace, pour sentir s'il orra¹ d'une longue ou d'une voisine distance, bruïre l'eau courant au dessous; et selon qu'il trouve par-là, qu'il y a plus ou moins d'espesseur en la glace, se reculer, ou s'avancer; puis n'aurions-nous pas raison de juger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours, qu'il feroit en la nostre : et que c'est une ratiocination et consequence tirée du sens naturel : Ce qui fait bruit, se remue; ce qui se remue, n'est pas gelé; ce qui n'est pas gelé, est liquide, et ce qui est liquide, plie sous le faix². Car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouye, sans discours et sans conséquence, c'est une chimère, et ne peut entrer en nostre imagination. De mesme faut-il estimer³ de tant de sortes de ruses et d'inventions, de quoy les bestes se couvrent des entreprinses que nous faisons sur elles.

¹ Gr. § 26.

² Le lien des membres de cette longue période laisse à désirer. En quoi ?

³ Juger.

Comme nous avons une *chasse*, qui se conduit plus par subtilité, que par force, comme celle des coliers de nos lignes et de l'hameçon, il s'en void aussi de pareilles entre les bestes. Aristote dit, que la *seche* jette de son col un boyau long comme une ligne, qu'elle estend au loing en le laschant, et le retire à soy quand elle veut : à mesure qu'elle apperçoit quelque petit poisson s'approcher, elle le laisse mordre le bout de ce boyau, estant cachée dans le sable, ou dans la vase, et petit à petit le retire jusques à ce que ce petit poisson soit si près d'elle, que d'un sault elle puisse l'attraper.

Quant à la force, il n'est animal au monde en butte de¹ tant d'offenses, que l'homme : il ne nous faut point une baleine, un elephant, un crocodile, ny tels autres animaux, desquels un seul est capable de défaire un grand nombre d'hommes : les poulx sont suffisants pour faire vacquer la Dictature de Sylla : c'est le desjeuner d'un petit ver, que le cœur et la vie d'un grand et triomphant Empereur.

Chrysippus, bien qu'en toutes autres choses, autant desdaigneux juge de la condition des animaux, que nul autre Philosophe, considerant les mouvements du *chien*, qui se rencontrant en un carrefour à trois chemins, ou à la queste de son maistre qu'il a esgaré, ou à la poursuite de quelque proye qui fuit devant luy, va essayant un chemin après l'autre, et après s'estre assuré des deux, et n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisieme sans marchander : il est contraint de confesser, qu'en ce chien-là, un tel discours se passe : J'ay suivy jusques à ce carrefour mon maistre à la trace, il faut nécessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins : ce n'est ny par cettuy-cy, ny par celuy-là, il faut donc infailliblement qu'il passe par cet autre : et s'assurant par cette conclusion et discours, il ne se sert plus de son sentiment au troisieme chemin, ny ne le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict purement dialecticien, et cet usage de propositions divisées et conjointes,

¹ Gr. § 48.

et de la suffisante enumeration des parties, vaut-il pas autant que le chien le sçasche de soy, que de Trapezonce ¹ ?

Cette action que le Philosophe Cleanthes remarqua, retire aux nostres : Il vid, dit-il, des *fourmis* partir de leur fourmiere, portants le corps d'un fourmi mort, vers une autre fourmiere, de laquelle plusieurs autres fourmis leur vindrent au devant, comme pour parler à eux ; et apres avoir esté ensemble quelque piece, ceux-cy s'en retournerent, pour consulter, pensez, avec leurs concitoyens, et firent ainsi deux ou trois voyages pour la difficulté de la capitulation : Enfin ces derniers venus, apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur dos, et emporterent chez eux, laissant aux autres le corps du trespassé. Voilà l'interpretation que Cleanthes y donna : tesmoignant par là que celles qui n'ont point de voix, ne laissent pas d'avoir pratique et communication mutuelle, de laquelle c'est nostre deffaut que nous ne soyons participants ; et nous meslons à ceste cause sottement d'en opiner.

Les chasseurs nous asseurent, que pour choisir, d'un nombre de petits chiens, celui qu'on doit conserver pour le meilleur, il ne faut que mettre la mère au propre de le choisir elle-mesme, comme si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera, sera tousjours le meilleur : ou bien si on fait semblant d'entourner de feu le giste, de toutes parts, celui des petits, au secours duquel elle courra premierement. Par où il appert qu'elles ont un usage de prognostique que nous n'avons pas : ou qu'elles ont quelque vertu à juger de leurs petits, autre et plus vive que la nostre.

¹ Georgius Trapezuntius, qu'on nomme présentement en français George de Trébisonde, l'un de ces savants qui, forcés de quitter l'Orient dans le quinzième siècle, se réfugièrent en Occident où ils firent revivre les belles-lettres. Eugène IV l'honora de la conduite d'un des collèges de Rome.

Quant à l'*amitié*, les bestes l'ont, sans comparaison, plus vive et plus constante, que n'ont pas les hommes. Hyrcanus le chien du Roy Lysimachus, son maistre mort, demeura obstiné sur son lict, sans vouloir boire ne manger : et le jour qu'on en brusla le corps, il print sa course, et se jetta dans le feu, où il fut bruslé. Comme fit aussi le chien d'un nommé Pyrrhus ; car il ne bougea de dessus le lict de son maistre, depuis qu'il fut mort : et quand on l'emporta, il se laissa enlever quant et luy, et finalement se lança dans le buscher où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection, qui naissent quelquefois en nous, sans le conseil de la Raison, qui viennent d'une temerité fortuite, que d'autres nomment sympathie : les bestes en sont capables comme nous. Nous voyons les chevaux prendre certaine accointance des uns aux autres, jusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager séparément. On les void appliquer leur affection à certain poil de leurs compagnons, comme à certain visage, et où ils le rencontrent, s'yjoindre incontinent avec feste et demonstration de bienveillance ; et prendre quelque autre forme à contre cœur et en haine.

Quant à la *gratitude* (car il me semble que nous avons besoin de remettre ce mot en credit) ¹ ce seul exemple y suffira, qu'Appion recite comme en ayant esté luy-même spectateur. Un jour, dit-il, qu'on donnoit à Rome au peuple le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges ², et principalement de Lyons de grandeur inusitée, il y en avoit un entre autres, qui par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres, et un rugissement haultain et espouvantable, attiroit à soy ³ la veue de toute l'assistance. Entre les autres esclaves, qui furent presentez au peuple en ce combat des bestes, fut un Androclus de Dace, qui estoit à un Seigneur Romain, de qualité consulaire. Ce Lyon l'ayant apperceu de loing,

¹ Le mot de *gratitude*, adopté par notre langue, étoit donc nouveau du temps de Montaigne, ou créé ou du moins accrédité par lui.

² Lex.

³ Gr. § 58.

s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'approcha tout doucement d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en recognoissance avec luy. Cela faict, et s'estant assuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queue à la mode des chiens qui flattent leur maistre, et à baiser et lescher les mains et les cuisses de ce pauvre miserable, tout transi d'effroy et hors de soy. Androclus ayant repris ses esprits par la benignité de ce lyon, et r'assuré sa vue pour le considerer et recognoistre : c'estoit un singulier plaisir de voir les carresses et les festes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'autre. Dequoy le peuple ayant eslevé des cris de joye, l'Empereur fit appeller cest esclave, pour entendre de luy le moyen d'un si estrange evenement. Il luy recita une histoire nouvelle et admirable : « Mon
 « maistre, dit-il, estant Proconsul en Affrique, je fus contrainct
 « par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant journelle-
 « ment battre, me desrober de luy, et m'en fuir. Et pour me ca-
 « cher seurement d'un personnage ayant si grande autorité en la
 « Province, je trouvay mon plus court de gagner les solitudes et
 « les contrées sabloneuses et inhabitables de ce pays-là ; résolu,
 « si le moyen de mē nourrir venoit à me faillir, de trouver quel-
 « que façon de me tuer moy-mesme. Le soleil estant extremement
 « aspre sur le midy, et les chaleurs insupportables, je m'embatis
 « sur une caverne cachée et inaccessible, et me jettay dedans.
 « Bientost après y survint ce lyon, ayant une patte sanglante et
 « blessée, tout plaintif et gemissant des douleurs qu'il y souffroit :
 « à son arrivée j'eus beaucoup de frayeur : mais luy me voyant
 « mussé dans un coing de sa loge, s'approcha tout doucement de
 « moy, me presentant sa patte offensée, et me la montrant comme
 « pour demander secours : je luy ostay lors un grand escot qu'il
 « y avoit, et m'estant un peu apprivoisé à luy, pressant sa playe en
 « fis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay, et nettoyy le plus
 « proprement que je peus. Luy se sentant allegé de son mal, et
 « soulagé de cette douleur, se prit à reposer, et à dormir, ayant
 « tousjours sa patte entre mes mains. De là en hors luy et moy
 « vesquimes ensemble en cette caverne trois ans entiers de mesme
 « viande : car des bestes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en apportoit
 « les meilleurs endroits, que je faisois cuire au soleil à faute de
 « feu, et m'en nourrissois. A la longue, m'estant ennuyé de cette

« vie brutale et sauvage, comme ce Lyon estoit allé un jour à sa
 « queste accoustumée, je partis de là, et à ma troisieme journée
 « fus surprins par les soldats, qui me menerent d’Affrique en cette
 « ville à mon maistre, lequel soudain me condamna à mort, et à
 « estre abandonné aux bestes. Or à ce que je voy, ce lyon fut
 « aussi prins bientost après, qui m’a à cette heure vouleu recom-
 « penser du bien-faict et guerison ¹ qu’il avoit receu de moy. »
 Voyla l’histoire qu’Androclus recita à l’Empereur, laquelle il fit
 aussi entendre de main à main au peuple. Par quoy à la requeste
 de tous il fut mis en liberté, et absous de cette condamnation, et
 par ordonnance du peuple luy fut faict present de ce lyon. Nous
 voyons depuis, dit Appion, Androclus conduisant ce lyon à tout
 une petite lesse, se promenant par les tavernes à Rome, recevoir
 l’argent qu’on lui donnoit, le lyon se laisser couvrir des fleurs
 qu’on luy jettoit, et chascun dire en les rencontrant : *Voyla le
 lyon hoste de l’homme, voyla l’homme médecin du lyon.*

Il nous faut remarquer *la parité* qui est *entre les bestes et nous*.
Nous avons quelque moyenne intelligence de leurs sens : aussi ont
 les bestes des nostres, environ à mesme mesure. Elles nous flattent,
 nous menassent et nous requierent : et nous elles ². Au demeurant
 nous decouvrons bien evidemment, qu’entre elles il y a une pleine
 et entière communication, et qu’elles s’entr’entendent, non seule-
 ment celles de mesme espece, mais aussi d’especes diverses. En
 certain abboyer du chien le cheval cognoist qu’il y a de la colere :
 mesmes de certaine autre sienne voix, il ne s’effraye point. Aux
 bestes qui n’ont pas de voix, par la société d’offices que nous voyons
 entre elles, nous argumentons aysément quelque autre moyen de
 communication, leurs mouvements discourent et traictent.

Pourquoy non tout aussi bien, que nos muets disputent, argu-
 ment, et content des histoires par signes ? J’en ay veu de si souples
 et formez à cela, qu’à la vérité, il ne leur manquoit rien à la per-
 fection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courrouss-

¹ Gr. § 50.

² Gr. § 113.

sent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent, et disent enfin toutes choses des yeux.

Quoy des mains ¹ ? nous requerons, nous promettons, appellons, congédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons ², craignons, vergoignons, doutons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, jurons, tesmoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurons, mesprisons, deffions, despittons, flattons, applaudissons, benissons, humilions, moquons ³, reconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, rejouïssons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnonns, escrions ⁴, taisons ⁵, et quoy non ? d'une variation et multiplication à l'envy de la langue. De la teste nous convions, renvoyons, advouons, desadvouons, desmentons, bienveignons, honorons, venerons, desdaignons, demandons, esconduisons, egayons, lamentons, caressons, tansons, soubsmettons, bravons, exhortons, menaçons, asseurons, enquerons. Quoy des sourcils ? Quoy des espaules ? Il n'est mouvement, qui ne parle, et un langage intelligible sans discipline, et un langage public : Qui fait, voyant la variété et usage distingué des autres, que cettuy-cy doit plustost estre jugé le propre de l'humaine nature. Je laisse à part ce que particulièrement la nécessité en apprend soudain à ceux qui en ont besoin : et les alphabets des doigts, et grammaires en gestes : et les sciences qui ne s'exercent et ne s'expriment que par iceux : et les nations que Pline dit n'avoir point d'autre langue. Un ambassadeur de la ville d'Abdere, après avoir longuement parlé au roy Agis de Sparte, lui demanda : Et bien, sire, quelle response veux-tu que je rapporte à nos Citoyens ? *Que je t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, et tant que tu as voulu, sans jamais dire mot.* Voilà pas ⁶ un taire ⁷ parler et bien intelligible ?

Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne recognoissons-nous aux operations des animaux ? Est-il police reiglée avec plus d'ordre, diversifiée ⁸ a plus de charges et d'offices, et plus con-

¹ Gr. § 113.

^{2 3 4} Dans cette énumération il se trouve plusieurs verbes pronominaux, dont Montaigne a supprimé le pronom régime, pour la rapidité et la symétrie, sans nuire à la clarté.

⁶ Gr. § 104, 3^o.

⁷ Gr. § 87.

⁸ Lex.

stamment entretenue, que celle des mouches à miel? Cette disposition d'actions et de vacations si ordonnée, la pouvons-nous imaginer se conduire sans discours¹ et sans prudence?

Les ardelles que nous voyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent-elles sans jugement, et choisissent-elles sans discrétion² de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger? Et en cette belle et admirable contexture de leurs bastimens, les oiseaux peuvent-ils se servir plutost d'une figure quarrée, que de la ronde, d'un angle obtus, que d'un angle droit, sans en sçavoir les conditions et les effets? Prennent-ils tantost de l'eau, tantost de l'argile, sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant? Planchent-ils de ~~mousse~~ leurs palais, ou de duvet, sans prévoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'ayse? Se couvrent-ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'orient, sans cognoistre les conditions différentes de ces vents, et considérer que l'un leur est plus salulaire que l'autre? ~~Pourquoy espère-t-elle~~³ l'araignée sa toile en un endroit, et relasche en un autre; se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantost de celle-là, si elle n'a et deliberation, et penement, et conclusion?

Etude de la nature humaine.

Nature a embrassé universellement toutes ses créatures : et n'en est aucune, qu'elle n'ait bien pleinement fourny³ de *tous moyens nécessaires a la conservation de son estre*. Car ces plaintes vulgaires que j'oy⁴ faire aux hommes, (comme la licence de leurs opinions les esleve tantost au-dessus des nuës, et puis les ravale aux Antipodes) que nous sommes le seul animal abandonné, nud sur la terre nuë, lié, garrotté, n'ayant de quoy s'armer et couvrir que de la despouille d'autrui : là où toutes les autres creatures, Nature les a revestues de coquilles, de gousses, d'escorce, de poil, de

¹ Lex.

² Lex.

³ Gr. § 96.

⁴ Gr. § 96.

laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison et de soye, selon le besoin de leur estre : les a armées de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir et pour deffendre : et les a elle-mesme instruites à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter : là où l'homme ne sçait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer sans apprentissage.

Mais il y a en la police du monde, une egalité plus grande, et une relation plus uniforme. Nostre peau est pourveue aussi suffisamment que la leur, de fermeté contre les injures du temps, tesmoing plusieurs Nations, qui n'ont encores essayé nul usage de vestement. Nos anciens Gaulois n'estoient gueres vestus; ne sont pas¹ les Irlandois nos voisins soubz un ciel si froid. Mais nous le jugeons mieux par nous-mesmes : car tous les endroits de la personne, qu'il nous plaist decouvrir au vent et à l'air, se trouvent propres à le souffrir. S'il y a partie en nous foible, et qui semble devoir craindre la froidure, ce devroit estre l'estomach, où se fait la digestion : nos peres le portoyent decouvert. Les liaisons et emmaillottements des enfants ne sont non plus necessaires : et les meres Lacedemoniennes eslevoient les leurs en toute liberté² de mouvements de membres, sans les attacher ne plier. Nostre pleurer est commun à la plus part des autres animaux, et n'en est guere qu'on ne voye se plaindre et gemir long-temps après leur naissance : d'autant que c'est une contenance bien sortable à la foiblesse, en quoy³ ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est en nous, comme en eux, naturel et sans instruction : Qui fait double qu'un enfant arrivé à la force de se nourrir, ne sceust quester sa nourriture ? Et la terre en produit, et luy en offre assez pour sa necessité, sans autre culture et artifice : et si non en tout temps, aussi ne fait-elle³ pas aux bestes, tesmoing les provisions, que nous voyons faire aux fourmis et autres, pour les saisons steriles de l'année. Ces Nations, que nous venons de decouvrir, si abondamment fournies de viande et de breuvage naturel, sans soing et sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture : et que sans labourage, nostre mere Nature nous avoit munis a planté de tout ce qu'il nous falloit :

¹ Ne le sont pas non plus.

² Gr. § 17.

³ Lex.

voire, comme il est vrai-semblable, plus pleinement et plus richement qu'elle ne fait à présent, que nous y avons meslé nostre artifice : le debordement et desreiglement de nostre appetit devant toutes les inventions que nous cherchons de l'assouvir.

Quant aux *armes*, nous en avons plus de naturelles que la plus part des autres animaux, plus de divers mouvements de membres, et en tirons plus de service naturellement et sans leçon : ceux qui sont conduicts à combattre nuds, on les voit se jeter aux bazzards pareils aux nostres. Si quelques bestes nous surpassent en cet avantage, nous en surpassons plusieurs autres. Et l'industrie de fortifier le corps et le couvrir par moyens acquis, nous l'avons par un instinct et precepte naturel. Qu'il soit ainsi, l'elephant aiguise et esmoult ses dents, desquelles il se sert à la guerre : car il en a de particulières pour cet usage, lesquelles il espargne, et ne les employe aucunement à ses autres services. Quand les taureaux vont au combat, ils respandent et jettent la poussiere à l'entour d'eux : les sangliers affinent leurs deffenses, et l'ichneumon, quand il doit venir aux prises avec le crocodile, munit son corps, l'enduit et le crouste tout à l'entour, de limon bien serré et bien paistry, comme d'une cuirasse. Pourquoi ne dirons-nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois et de fer ?

Le vrai courage.

L'estimation et le prix d'un homme consiste au cœur et en la volonté : c'est là où gist son vray honneur : la *vaillance* c'est la fermeté, non pas des jambes et des bras, mais du courage¹ et de l'ame : elle ne consiste pas en valeur de nostre cheval, ny de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tombe obstiné en son courage, qui pour quelque danger de la mort voisine, ne relasche aucun point de son assurance, qui regarde encore en rendant l'ame, son ennemy d'une veue ferme et desdaigneuse, il est battu, non pas de nous, mais de la fortune ; il est tué, non pas vaincu : les plus vaillans sont par fois les plus infortunez.

Aussi y a-t-il des pertes triomphantes à l'envie des victoires.

¹ Lex.

Ny ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le Soleil aye onques veu de ses yeux, de Salamine, de Platées, de Micalé, de Sicile, n'osèrent onques opposer toute leur gloire ensemble, à la gloire de la desconfiture du Roy Leonidas et des siens au pas de Thermopyles. Qui courut jamais d'une plus glorieuse envie, et plus ambitieuse, au gain du combat, que le capitaine Ischolas à la perte ? Qui plus ingénieusement et curieusement s'est assuré de son salut, que luy de sa ruine ? Il estoit commis à deffendre certain passage du Peloponese, contre les Arcadiens : pour quoy faire, se trouvant du tout¹ incapable, veu la nature du lieu et inégalité des forces ; et se resolvant que tout ce qui se presenteroit aux ennemis, auroit de nécessité à y demeurer ; d'autre part, estimant indigne et de sa propre vertu et magnanimité, et du nom Lacedemonien, de faillir à sa charge, il prit entre ces deux extremités, un moyen parti, de telle sorte : Les plus jeunes et dispos de sa troupe, il les conserva à la tuition et service de leur Pays, et les y renvoya : et avec ceux desquels le defaut estoit moindre, il delibera de soustenir ce pas ; et par leur mort en faire acheter aux ennemys l'entrée la plus chere, qu'il luy seroit possible : comme il advint. Car estant tantôt environné de toutes parts par les Arcadiens, après en avoir faict une grande boucherie, luy et les siens furent tous mis au fil de l'espée. Est-il quelque trophée assigné pour les vainqueurs, qui ne soit mieux deu à ces vaincus ? Le vray vaincre a pour son roolle l'estour, non pas le salut : et consiste l'honneur de la vertu, à combattre, non à battre.

Tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a une *assemblée de diverses humeurs*, desquelles celle-la est maistresse, qui commande le plus ordinairement en nous selon nos complexions ; aussi en notre ame, bien qu'il y ait divers mouvements qui l'agitent, faut-il qu'il y en ait un à qui le champ demeure. Mais ce n'est pas avec si entier avantage, que pour la volubilité et souplesse de nostre ame, les plus foibles par occasion ne regaignent encores la place, et ne facent une courte charge à leur tour. D'où nous voyons non

¹ Lex.

seulement les enfans, qui vont tout naïvement après la nature, pleurer et rire souvent de mesme chose : mais nul d'entre nous ne se peut vanter, quelque voyage qu'il face à son souhait, qu'encore au départir de sa famille, et de ses amis, il ne se sente frissonner le courage : et si les larmes ne luy en eschappent tout à fait, au moins met-il le pied à l'estrié, d'un visage morne et contristé. Et quelque gentille flamme qui eschauffe le cœur des filles bien nées, encore les despend-on à force du col de leurs meres pour les rendre à leurs espoux.

Ainsi il n'est pas estrange de plaindre celui-là mort, qu'on ne voudroit aucunement estre envie. Quand je tance avec mon valet, je tance du meilleur courage que j'aye : ce sont vrayes et non feintes imprecations : mais cette fumée passée, qu'il ayt besoin de moy, je luy bien-feray volontiers, je tourne à l'instant le feuillet. Quand je l'appelle un badin ¹, un veau, je n'entreprends pas de luy coudre à jamais ces titres : ne pense me desdire, pour le nommer honneste homme tantost après. Nulle qualité nous embrasse purement et universellement. Si ce n'estoit la contenance d'un fol, de parler seul, il n'est jour ny heure à peine, en laquelle on ne m'ouist gronder en moy-mesme, et contre moy ; Bren du fat : et si n'entends pas que ce soit ma definition. Qui pour me voir une mine tantost froide, tantost amoureuse envers ma femme, estime que l'un ou l'autre soit feinte, il est un sot. Neron prenant congé de sa mere, qu'il envoyait noyer sentit toutefois l'émotion de cet adieu maternel : et en eust horreur et pitié. On dit que la lumière du soleil n'est pas d'une piece continue : mais qu'il nous élance si dru sans cesse nouveaux rayons les uns sur les autres, que nous n'en pouvons appercevoir l'entredeux. Ainsi eslance nostre ame ses pointes diversement et imperceptiblement.

Artabanus surprit Xerxes son neveu, et le tança de la mutation soudaine de sa contenance. Il estoit à considerer la grandeur desmesurée de ses forces, au passage de l'Hellespont, pour l'entreprise de la Grece. Il lui prit premierement un tressaillement d'ayse, à voir tant de milliers d'hommes à son service, et le tesmoigna par l'allegresse et feste de son visage : et tout soudain en mesme instant, sa pensée luy suggerant, comme tant de vies

¹ Lex.

avoient à defaillir, au plus loing dans un siecle, il refroigna son front, et s'attrista jusques aux larmes.

Nous avons poursuivy avec resolute volonté la vengeance d'une injure, et ressenty un singulier contentement de la victoire ; nous en pleurons pourtant. Ce n'est pas de cela que nous pleurons : il n'y a rien de changé ; mais nostre ame regarde la chose d'un autre oeil, et se la represente par un autre visage : car chasque chose a plusieurs biaux et plusieurs lustres. La parenté, les anciennes accointances et amitez, saisissent nostre imagination, et la passionnent pour l'heure, selon leur condition ; mais le contour en est si brusque, qu'il nous eschappe. Et à cette cause, voulants de toute cette suite continuer ¹ un corps, nous nous trompons. Quand Timoleon pleure le meurtre qu'il avoit commis d'une si meure et genereuse deliberation, il ne pleure pas la liberté rendue à sa Patrie, il ne pleure pas le Tyran, mais pleure son frere. L'une partie de son devoir est jouée, laissons-luy en jouer l'autre.

PASQUIER.

1529 — 1610.

Francois I^{er} et le collège de France.

Nous eusmes sur nos ieunes ans un Roy Francoi I de ce nom, zelateur des bonnes lettres, lequel le renvia non seulement sur tous ses ancestres, ains en rapporta le laurier. Le malheur du temps avoit voulu qu'ores que l'Université de Paris fust en honneur par dessus toutes les autres de l'Europe, toutesfois on n'y cognoissoit la langue Hébraïque que de nom : Et quant à la Grecque, bien que l'on en fist quelque estat, c'estoit plus par contenance, que d'effect. Car mesmes lors qu'il estoit question de l'expliquer, ceste parole couroit en la bouche de plusieurs ignorans, *Graecum est non legitur* : Et au regard de la Latin (exercice ordi-

¹ Lex. Voulant de ces impressions qui se suivent (se succèdent) former un tout.

naire des Regens) c'estoit vn langage goffe et grossier. Ce Roy estoit, comme i'ay dit, naturellement adonné aux lettres, dont dès sa ieunesse (portant le seul tiltre de Duc d'Angoulesme) il auoit fait si belles preuues que le gentil Baltazard de Chastillon en son *Courtizan*, se promettoit de luy, qu'estant Roy il restablirait les bonnes lettres dedans son Royaume. Esperance dont il ne fut trompé, car quelques annees apres que ce Prince fut arrivé à la couronne, il pourpensa d'eriger vn nouueu college de doctes hommes, par lesquels les langues Grecque, et Latine, ensemble les sciences seroient diuersement enseignees.

Je voy, quelques-vns discourans par aduis de pays sur ceste affaire, attribuer ce nouueau mesnage, les aucuns au docte Guillaume Budé¹ seulement, les autres à Messire Jean du Bellay Cardinal, et Jean Lascary, et que par leur aduis le Roy fut induit à ce faire. Non, il n'eut en cecy autre instigateur que soy-mesme.

Il estoit (comme i'ay dit) naturellement adonné aux lettres, aussi fut-il naturellement de soy-mesme inspiré à ceste noble deuotion. Bien recognoistray-ie que depuis Budé seruit de fidele instrument au public pour l'y maintenir. Et afin que l'on ne pense que ie parle maintenant par cœur, ains par liure, Christophle de Longueil, l'autre Ciceron de son temps, ayant sommé Budé par lettres, de luy mander comme il gouuernoit ses Estudes. Elles sont (luy respondit-il) en friche; J'ay quitté ma maison de Marly qui estoit leur sejour ordinaire, pour m'habituer à la Cour et suite de mon Roy: Que si ie voulois maintenant reprendre la route de ma maison, l'on diroit que par vne fetardise de moy, ie serois deserteur de mon deuoir enuers ma patrie. Sçavoir pourquoy? Depuis que i'ay eu cet honneur d'haleiner le Roy, il luy est souuent aduenü de declarer publiquement, non par hazard, ains de bon sens et propos deliberé, qu'il vouloit bastir dedans Paris, les villes de Rome, et d'Athenes, pour y planter à bon escient la langue Latine, et la Grecque, et tout d'une main immortalizer sa memoire dedans la posterité. Voyant ceste belle opinion nee en luy, ie n'ay

¹ Guillaume Budée, Parisien (1467-1540), un des hommes les plus savants dans les langues anciennes et la connaissance de l'antiquité. Son traité *De assé*, sur les anciennes monnaies, fut universellement admiré. François I^{er} aimait son entretien et recevait ses avis. Il l'honora selon son mérite. Erasme l'appela *le prodige de la France*.

depuis doubté en le gouvernant, de la luy ramanteuoir, non vne, ains plusieurs fois, selon que les occasions s'offroient. Chacun se repaist de ceste belle promesse, elle court par la bouche de tous, et chacun par vn vœu et souhait commun me promet la conduite et direction de cet ourage, se faisant accroire que i'en estois le premier autheur. Au moyen dequoy si maintenant ie m'absentois tant soit peu de la Cour sans le congé de mon Maistre, on m'imputeroit cela à vne faute inexcusable : d'autant qu'il pourroit aduenir que cependant l'ardeur Royale et Divine du Roy se tiediroit tout à fait. Quoy faisant on diroit que i'auois sous faux gages gaigné la faueur d'un Prince, lequel ayant de son propre mouuement et instinct embrassé ceste sainte institution, ie me deuois du tout dedier à l'entretienement et augmentation d'icelle. Ce que n'ayant fait, ie tomberoïs en la malebouche de tous, si tant estoit (ce que ja à Dieu ne plaise) que ce beau projet réussist à neant.

A tant¹ Budé. Je me suis estudié d'habiller à la Françoisë, et rendre, non mot pour mot, ains à ma guise, le sens de ce passage que i'ay extrait de la première du troisieme liure de ses lettres Latines. Et parce qu'elle porte seulement la date du mois et du iour, non de l'annee, ceste faute est suppléée par vne autre subsequente du mois de décembre 1520, qu'il adressa à Jacques Tusan, depuis Professeur du Roy en la langue Grecque, de laquelle le commencement est tel. Je croy facilement ce que m'escriuez, que la promesse faite par le Roy d'eriger un nouveau college, dont ie vous ay donné aduis par mes lettres, a resueillé en vous, et vos semblables vn desir indicible d'estude. Et combien que depuis on n'en ait rien fait ny parlé, toutesfois ie ne faist aucune doute² que ce nouveau project sortira son effect³ tel que ie souhaiterois, sinon qu'il aduienne quelque desastre generalement à la France, et à moy particulierement, et à ceux qui avec moy ont embrassé ceste affaire.

De ces deux missiues ie recueille, premierement que le Roy fut induit à ceste noble entreprise de son propre instinct, puis entretenu en icelle par Budé et quelques autres Seigneurs ; et fina-

¹ Lex.

² Gr. § 7.

³ *Sortir* n'est verbe actif, souvent joint au régime *effet*, qu'en termes de jurisprudence ; il est ici employé dans un sens plus général, mais par un avocat.

lement que ce college n'estoit encore créé en l'année mil cinq cens vingt. Les coadiuteurs de Budé furent ainsi qu'est la commune voix, Messire Jean du Bellay cardinal, et Jean de Lascary de la famille des derniers Empereurs de Constantinople ¹.

La fuite du connestable de Bourbon, l'expédition en Italie pour le recouvrement du Milannois, la prise du Roy François premier, sa prison en Espagne, ostages de Messieurs ses enfans, allees et venuës pour la negotiation de sa rançon, tout cela, dis-ie, fut cause de mettre en surseance ce beau dessein, iusques à ce que les affaires de France s'estans par un traicté de paix assez fascheux, aucunement r'affermies de mal en bien, et de bien en mieux, le roy en fin se trouuant deliuré de corps et d'esprit, reuenant à son premier penser, ouurit la porte à ce college, non toutesfois tout d'un coup, ains selon et à mesure que Budé (sur lequel il se reposoit) trouuoit gens sortables pour luy presenter, sur la nomination duquel ils obtenoient leurs lettres de prouision, chacun aux gages de deux cens escus, valans quarante-cinq sols pour pièce. Son premier dessein n'estoit pour le fait des langues, que de la Grecque et Latine : comme vous voyez par le passage de Budé, toutesfois mettant la main à l'œuvre il y adiousta l'Hébraïque.

Au demeurant il n'y eut sous le regne de François premier, qu'vnze places destinées à ce noble et Royal exercice, et la douzieme, erigee à la postulacion et requeste de Charles Cardinal de Lorraine par le Roy Henry second, en faueur de Pierre Ramus, sous le tiltre de Professeur du Roy en l'Oratoire et Philosophie.

La farce de Patelin ².

Ne vous souuient-il point de la response que fit Virgile à ceux qui luy improperoient l'estude qu'il employoit en la lecture d'En-

¹ A la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, Jean Lascaris, comme d'autres savants grecs, chercha un asile en Italie et le trouva dans la maison de Laurent de Médicis, à Florence. Il devint son bibliothécaire, et fut ensuite, en la même qualité, appelé à Paris par Louis XII. La bibliothèque impériale possède des manuscrits grecs qu'elle doit aux soins de Lascaris.

² Comédie en vers du XV^{me} siècle, regardée avec raison comme un chef-d'œuvre de gaité comique. Elle a été imprimée plusieurs fois. M. Génin en a donné une nouvelle édition en 1834. Au commencement du XVIII^{me} siècle Brueys a adapté l'avocat *Pathelin* à la scène moderne.

nus, quand il leur dit, que en ce faisant, il auoit appris de tirer l'or d'un fumier? Le semblable m'est aduenü n'aguères aux champs on estant destitué de la compagnie, ie trouuai sans y penser, la Farce de Maistre Pierre Patelin, que ie leu et releu avec tel contentement, que i'oppose maintenant cest eschantillon à toutes les comedies Grecques, Latines et Italiennes. L'auteur introduit Patelin aduocat, maistre passé en tromperie, vne Guillemette sa femme qui le seconde en ce mestier, vn Guillaume Drapier, vray badaud, ie dirois volontiers de Paris, mais ie ferois tort à moy mesme, vn Aignelet Berger lequel discourant son fait en lourdois, et prenant langue de Patelin, se faict aussi grand Maistre que luy. Patelin se voulant habiller de neuf, aux despens du Drapier, complotte avec sa femme de¹ ce qu'il auoit à faire. De ce pas il va à la foire, où feignant de ne recognoistre bonnement la boutique du bon Guillaume, apres s'en estre asseuré, il s'abouche avecques luy, raconte l'amitié qu'il auoit porté à feu son pere, les aduis qui estoient en luy, ayant dès son viuant predict tous les malheurs depuis aduenus par la France, et tout d'une suite luy represente sa posture, ses mœurs, sa manière de viure, en fin que Guillaume luy ressembloit en tout, de face et de façons. Et ainsi l'endormant sur le narré de ceste belle histoire, il iette l'œil sur ses draps, les considere, les manie, nouuelle enuie luy prend d'en achepter, encores que venant à la foire il n'y eust aucunement pourpensé, commence de les marchander. Guillaume luy loüe hautement sa marchandise, les leines estans grandement encheries depuis peu de temps, demande vingt-quatre sols de l'aune. Patelin luy en offre vingt : Guillaume est marchand en vn mot, et ne veut rien rabattre du prix. A quoy Patelin condescend, et en leue six aulnes tant pour luy que sa femme : revenans à neuf francs, qui disoient six escus. Il est question de payer, mais il n'a argent sur soy, dont il est bien aise : car il veut renoüer avec luy l'ancienne amitié qu'il portoit à son pere. Le semond de venir manger d'une oye qui estoit à la broche, et qu'il le payeroit. Combien qu'il poisast au marchand de n'estre payé sur le champ, comme estant d'une nature défiante, si est-ce que vaincu des importunitéz de Patelin, il est contrainct des'y accorder. Patelin emporte son drap, lequel

¹ Gr. § 72.

à l'issuë de là, parlant à part soy, dit que Guillaume luy auoit vendu ce drap à son mot¹, mais qu'il le payeroit au sien : et en cela il ne fut menteur. Car estant de retour en sa maison, sa femme bien estonnée, luy demande en quelle monnoye il entendoit le payer, veu qu'il n'y auoit croix ny pille chez eux. Il lui respond que ce seroit en vne maladie, et que d'eslors il s'alloit aliter; afin que le marchand venant, Guillemette le payast de pleurs et larmes. Ce qui fut faict. Le bon Guillaume ne demeura pas longtemps sans s'acheminer chez Patelin; se promettant de faire vn bon repas autant que d'estre payé.

*Ils ne verront Soleil ny Lune,
Les escus qu'il me baillera.*

Disoit ce pauvre idiot : en quoy aussi il dit verité. En ceste opinion il arrive gay et gaillard en la maison de Patelin : où pensant estre accueilly d'une mesme chere, il y trouue vne pauvre femme infiniment esloreë de la longue maladie de son mary : Plus il hausse sa voix, plus elle le prie de vouloir parler bas, pour ne rompre la teste au malade, et le supplie à ioinctes mains de le laisser en recoy.

Qui me payast (replique l'autre) *ie m'en allasse*. Ce temps pendant Patelin vient aux entremets, qui dit mille mots de resuerie. Je vous prie d'imaginer combien plaisant est ce contraste. Car pour dire la verité il m'est du tout impossible de le vous représenter au naïf. Tant y a qu'après vne longue contestation le Marchand est contrainct de s'en retourner en sa boutique : Bien empesché lequel des deux auoit resué, ou luy, ou bien Patelin. Retourné qu'il est, il trouue que ce n'estoit resuerie de son costé, et qu'il y auoit six aulnes de tare en sa piece de drap. Au moyen de quoy il reprend sa premiere voye chez Patelin, lequel se doutant du retour, n'auoit encore deseparé son lit. Là c'est à beau jeu beau retour, chacun ioue son personnage à qui mieux mieux, mesme Patelin pousse de sa reste. Car en ses resueries il parle cinq ou six sortes de langages, Limosin, Picard, Normand, Breton, Lorrain : Et sur chaque langage Guillemette fait des commentaires si à propos pour monstrier que son mary estoit sur le

¹ Lex.

point de rendre l'ame à Dieu, que non seulement le Drapier s'en depart, mais à son partement syplie Guillemette de l'excuser, se faisant accroire que ç'avoit esté quelque Diable transformé en homme qui auoit enléué son drap. Et deslors tourna toute sa colere contre son berger Aignelet, qu'il auoit faict adiourner, afin de luy rendre la valeur de quelques bestes à laine par luy tuees, faignant qu'elles estoient mortes de la clauelée. Ne se promettant rien moins que de luy faire seruir d'exemple en Justice. Le iour de l'assignation, Aignelet se presente à son Maistre, et avec vne harangue digne d'un Berger, luy racompte comme il auoit esté à sa requeste, le priant de le vouloir licentier, et renvoyer en sa maison. A quoy son Maistre ne voulant entendre, il se resolt de prendre Patelin pour son conseil. Lequel après auoir entendu tout le faict où il n'y auoit que tenir pour luy, est d'aduis, que comme s'il fust insensé, quand il seroit deuant le Juge, il ne respondist qu'un *Bee* à tout ce qui luy seroit demandé, qui estoit le vray langage de ses moutons. Et que iouant ainsi son personnage, Patelin luy seruiroit de truchement, pour suppleer le deffaut de sa parole. Le Berger meschant, comme est ordinairement telle engeance de gens, trouue cet expedient très-bon et qu'il n'y faudroit d'un seul point. Sur cela Patelin stipule vne et deux fois d'estre bien payé de luy au retour des plaids, quand il auroit gagné sa cause: et le Berger aussi luy respond vne fois et deux qu'il le payeroit à son mot^a, comme il fit. La cause est audiancée: Là se trouuent les deux parties, et mesmement Patelin qui tenoit sa teste appuyée sur ses deux coudes, pour n'estre si tost apperceu du Drapier. Lequel auparauant que de l'auoir enuisagé, propose articulément sa demande, mais soudain qu'il eut ietté l'œil sur luy, il perdit esprit et contenance tout ensemble, meslant par ses discours, son drap avecques ses moutons. Et Dieu sçait comme Patelin en sceut faire son profit pour monstrier qu'il auoit le cerueau troublé. D'un autre costé le Berger n'ayant autre mot dans la bouche qu'un *Bee*, Monsieur le Juge se trouue bien empesché. Mesmement qu'il n'estoit question que de moutons en la cause, neantmoins le Drapier y entremesloit son drap, et luy enioint de reuenir à ses moutons. En fin voyant qu'il n'y auoit

^a Lex.

^a Lex.

rime ny raison, d'une part et d'autre, il renuoye le ~~defendeur~~ **ab-**
 sous des fins et conclusions contre luy prises par le **demandeur**.
 Il est maintenant question de contenter Patelin, qui commence
 de gouverner le Berger. Luy applaudit et congratule du bon suc-
 cez de sa cause, qu'il ne restoit plus que de le payer, le ~~sonne~~ **et**
 interpelle de luy tenir parole : mais à toutes ses **sommations**, le
 Berger le paye seulement d'un *Bee*. Et à vray dire, il luy tint en
 cecy sa promesse. Car il auoit promis de payer Patelin à son mot,
 qui estoit celui de *Bee*. Ce grand personnage se voyant ainsi es-
 corné par son client, vient des prières aux menaces : mais pour
 cela il n'aduance de rien son faict, n'estant payé en autre mon-
 noye que d'un *Bee*.

Que Bee (dit Patelin) l'on me puisse pendre,
 Si ie ne feray venir
 Vn Sergent, mesauenir
 Luy puisse s'il ne t'emprisonne.

A quoy le Berger luy respond :

S'il me trouve ie luy pardonne.

Et en ce vers est la closture de la farce : dont on peut dire
 pour fin de compte qu'à trompeur, trompeur et demy.

BRANTOME.

1527 — 1612.

Jean-Jacques Trivulce.

Le seigneur Jean-Jacques Trivulce fut un grand capitaine ita-
 lien, toutesfois très bon François, et qui fit de très grandes mon-
 stres d'armes pour le service de la France, mais pourtant mal re-
 connu du Roy François premier, qui ayant conceu quelque leger
 soubçon contre luy, par la suscitation de Monsieur de Lautrec qui
 luy porta de l'envie et le desfavorisa fort de ses^{ses} bonnes graces ;
 de telle façon que le dit Roy estant un jour à Chartres, et par un
 matin retournant de la messe, s'estant fait porter le dit Jean-Jac-

ques dans une chaire (parce qu'il estoit fort boiteux, gouteux, et âgé de quatre-vingts ans, comme aussi fort cassé des grandes courvées de guerre qu'il avoit fait et souffert en sa vie) ainsi que le Roy vint à passer sans faire semblant de l'avoir veu, le dit Jean-Jacques s'escriant, luy dit : Sire, ah Sire, au moins un mot d'audience ! Le Roy tournant la teste de l'autre costé, ne le voulut ouïr : dont ce bon homme conceut un si grand despit, que de là il s'alla jeter dans le lit, et n'en releva jamais jusques à ce qu'il fut mort. Et comme durant sa maladie on en dit la cause au Roy, touché en sa conscience, il l'envoya visiter : mais pour toute responce il dit : Helas il n'est plus temps ; le desdain duquel il a usé envers moy, et mon despit, ont déjà fait leur operation en moy ; je suis mort. Le Roy en fut puis après fort marry, et s'excusa fort de ne l'avoir bien reconnu en ses services notables qu'il avoit fait aux Roys Charles VIII, Louis XII et à luy mesme. Monsieur de Lautrec fut cause de sa desfaveur, comme j'ay dit, par le moyen de Madame de Chasteau-Briand, sa sœur, que le roy aymoît. Aussi quelque temps après, Dieu permit qu'il eust sa venue, après qu'il eut perdu l'Estat de Milan ; et tout ainsi que le Roy ne fit cas du dit Jean-Jacques, et le desdaigna tant de ne vouloir parler à luy, de mesme le roy en usa envers M. de Lautrec ; car voulant faire ses excuses de la perte de Milan, sa Majesté ne le voulut voir ny ouïr que par seconde personne au commencement, et puis après il parla à lui tellement quellement. Ainsi ces deux personnes furent traitées de mesme façon, selon la volonté de Dieu : mais à l'un le despit luy transperça le cœur, dont il mourut ; et l'autre le traisna quelque temps après, non sans en porter longuement le despit et le desdain en l'ame ; car ces deux sujets sont deux maux certes incurables à un homme genereux.

Ce brave Capitaine donc, le Seigneur Jacques, mourut ainsi ; on dit de luy que lorsqu'il voulut mourir, il avait ouï dire à quelques Philosophes, que les Diables haïssoient fort les espées, et en avoient grande frayeur, et s'enfuyoient quand ils les voyoient blanches en l'air et flamboyer. Tel fut l'advis de la Sibille quand elle mena Eneas aux enfers, et qu'elle le vit à l'entrée de la porte avoir peur de Messieurs les Diables. Non, non, dit-elle n'ayes point de peur, tire seulement ton espée, *vaginaque prope ferrum*. Aussi ledit Seigneur Jean-Jacques, fondé sur telle opinion, lors

qu'il voulut mourir il se fit mettre son espée sur le lit toute nue auprès de luy, et tant qu'il put il la tint au lieu de la croix, laquelle luy servoit d'autant; et aussi afin que cependant qu'elle renvoyeroit les Diables, luy voyans ainsi en la main, et ayans peur, ils ne s'approchassent de luy pour luy enlever et emporter son ame avec eux; et par ainsi que ne s'osans approcher de luy, elle eust loisir de s'eschapper et passer par la porte de derrière, et s'envoler viste en Paradis. L'invention et la ruse n'en eust pas esté mauvaise, s'il eust pu tromper de cette façon Messieurs les Diables, qui se meslent de tromper les pauvres humains. Voilà donc ce grand Capitaine mort, ayant ordonné que son corps fust porté à ensevelir à Milan; ce qui fut fait: et fort honorablement sur sa sepulture fut mis: *Hic quiescit qui nunquam quievit*. Icy repose celui qui ne reposa jamais. Monsieur de Montluc après sa mort, et sur son exemple, a pris cette devise, ainsi que l'on voit dans son livre.

L'occasion principale qui esmeut le Roy à disgracier le dit Jean-Jacques, fut qu'il s'estoit fait recevoir Bourgeois des Cantons des Suisses. Que pouvoit-il moins faire, qu'¹ ayant perdu la bonne grace et l'appuy de la France? Il falloit qu'il en cherchast ailleurs. Mais le Roy le connoissant homme prompt, remuant, et de peu de repos, il craignoit qu'il ne fist quelque mauvais remuement avec ses gens prompts et legers, de ce temps là, contre luy et sa Duché de Milan, voire au cœur de la France. S'il se doutoit de cela il avoit occasion de se defier de luy.

Le Roy Louis XII n'en eut pas telle defiance, quand il luy donna le gouvernement absolu de sa dite Duché. Et quand on luy remonstra qu'il faisoit une faute de donner une telle charge à un homme estranger, et qui estoit de la patrie mesme, sur une nouvelle conquête; il respondit qu'il se sentoit si assuré de sa fidélité et preud'hommie qu'il avoit desjà si bien manifestée au Roy Charles VIII qu'il croyoit fort bien qu'il ne luy feroit pas des faux bonds: et quand bien il l'entreprendroit, il se tenoit assez courageux et puissant pour luy rompre la teste, et au Duc de Milan, s'il se conferoit avec luy. Davantage, le naturel de ce Roy estoit fort enclin à l'aimer, et il avoit grand credit auprès de

¹ L'emploi de ce *que* ne peut guère se justifier.

Sa Majesté, jusques là que le Roy le fit son Compere, ayant tenu sur les fonts sa seconde fille, Madame Renée de France, depuis Duchesse de Ferrare; ce qui luy fut un tel honneur, qu'un des plus grands Princes de la Chrestienté s'en fust fort contenté et fort glorifié. Voilà enfin ce grand Capitaine, après plusieurs beaux exploits faits de sa main et de sa cervelle, mort en l'âge de quatre-vingts ans.

Philippe II, roi d'Espagne.

Après avoir parlé du pere, qui est l'empereur Charles V, il faut parler à présent du fils, qui est ce grand Roy d'Espagne Dom Philippe, Roy tres-catholique; lequel encore qu'il n'aye mis le pied tant de fois à l'estrier et paru à la campagne, ny monté sur mer comme l'Empereur Charles son pere, si est-il un grand Roy et un grand Capitaine: puisque plusieurs Roys et Capitaines ont esté autant louës et estimez, d'avoir fait de belles conquestes, et mené de grandes guerres, aussi bien assis en la chaire de leurs Conseils, comme en leurs selles d'armes. Sans m'amuser à l'allegation de plusieurs exemples, je n'allegue que celui de nostre Roy Charles cinquesme, lequel eut le surnom de Sage, et duquel le Roy d'Angleterre se plaignoit, qu'il luy faisoit une guerre si importune sans bouger de son cabinet.

Quand un grand Roy ou grand Prince a passé les premiers feux de sa jeunesse à la guerre, ce n'est pas le meilleur ny pour luy, ny pour tous ceux de son Royaume, qu'il fasse tousjours la guerre en personne: les raisons là-dessus s'y peuvent apporter belles: et aussi que c'est trop se faire esclave de Mars, et non pair et compagnon à luy. Davantage il y a difference, et y en doit avoir, entre les Roy et nous autres Gentilshommes, qui vivons de la guerre!

Au surplus, quand un Roy fait tant du hazardeux et du Cheval leger, il n'est pas possible qu'il ne luy arrive une fois en sa vie quelque faute, ou disgrâce de fuite, ou d'autre erreur, de laquelle s'il est une fois taché tant soit peu, il ne s'en peut jamais bien laver. En tels mots, quand on dit, il a fallu que le Roy se retire plus viste que le pas, ou bien il est fuy à bon escient, quand ce ne seroit que cent pas, il ne s'en sçauroit jamais nettoyer, sonnans ce mot si mal à la bouche. Voilà pourquoy les Roys doivent mesna-

ger leurs hazards et leurs vies, à la mode que font aucuns avars leurs tresors, lesquels ils espargnent en choses petites et basses, et les despendent en choses nobles et de consequence, quand il en est question. De mesmes les Roys doivent faire de leurs vies, ne les adventurer à toutes heures et occasions legeres, mais à d'autres belles et très-grandes : afin que si le malheur veut qu'ils y meurent, on dise d'eux qu'ils sont morts en une belle bataille, ou en une honorable rencontre, ou en un signalé combat, bravement et vaillamment, les armes au poing, toutes teintes de sang, comme plusieurs grands Empereurs et Roys ont fait, dont le nombre est infiny.

7 S'il faut qu'ils se retirent, que ce soit en valeureuse et honorable relique de bataille, comme fit ce brave Philippes de Valois après la bataille de Crecy : qui après avoir combattu tout ce qui se pouvoit, jusques à la soirée, fut obligé par les tenebres de se retirer au giste en un Chasteau et une petite Ville, où le Gouverneur luy ayant demandé son nom de la muraille, il respondit que c'estoit la fortune restée de la bataille perdue. S'il faut qu'ils soyent pris, que ce soit à la mode du Roy Jean devant Poitiers, et du Roy François devant Pavie, les quels plus tost que fuir avec plusieurs autres, furent pris, n'en pouvant plus, et tout las du combat : ou bien du tout sortir bravement victorieux, ainsi que fit nostre grand Roy Henry IV à la bataille de Coutras et à celle d'Yvry : et comme avant luy avoient fait ses deux illustres predecesseurs, les Roys Charles VIII et Louis XII aux batailles de Fornoue et d'Agnadet.

61. Ainsi les Roys qui sont esclairez de toutes parts, doivent mesnager leurs vies et leurs honneurs ; car ils sont tant veus, que s'ils bronchent tant soit peu, ils sont remarquez de tous costez. Si ne sçauroit-on reprocher au Roy d'Espagne, qu'il n'aye grandement aymé la guerre de son vray naturel : car dès lors que l'Empereur son pere luy eut mis tout son Estat entre ses mains, il nous alla de premier coup dresser de grosses armées, et nous les jetta si bien sur les bras, qu'il nous fit donner la bataille de Saint-Quentin, qu'il gagna sur nous, avec grosse perte de beaucoup de gens de bien et Seigneurs. Au partir de là il alla en personne assieger la ville de Saint-Quentin, la battre furieusement, et la prendre d'assaut, gardée aussi-bien de feu Monsieur l'Admiral de Chas-

tillon, que place de ce temps-là, qui ait esté prise. Et puis il prit Ham et le Chastelet, et s'en contentant, il ne voulut passer plus outre ny venir à Paris, comme beaucoup le presumoient et en avoient la crainte.

AMYOT.

1513 — 1593.

Ambition et intelligence de Thémistocle.

Themistocle estoit le plus ambitieux homme du monde : car dès qu'il estoit encore jeune et peu connu, il pria à grande instance un excellent joueur de cithre, qui pour lors avoit le bruit à Athenes, nommé *Epicles*, natif de Hermionne, qu'il vinst exercer et monstrier son art en sa maison, à fin que beaucoup de gens qui auroient envie de l'ouïr, demandassent son logis, et vinsent chez luy. Mais estant une année allé à la feste et assemblée des jeux olympiques, il y voulut tenir maison ouverte à tous venans, avoir des tentes richement parées, et toute autre magnificence de train et d'equippage, à l'envy de Cimon. Cela desplaist aux Grecs, lesquelz estimerent que ceste despense estoit chose bien seante, et qui se devoit permettre à Cimon, à cause qu'il estoit jeune et de grande maison : mais à luy qui estoit homme neuf, et qui sembloit faire le grand plus que ses biens et ses facultez ne portoient, et plus qu'il ne luy appartenoit, cela non seulement ne fut point loué, ains fut estimé vaine gloire et presumption. Une autre fois il feit les frais d'une tragédie qui fut jouée publiquement, et en ayant gaigné le prix, estant desja l'honneur de vaincre en telz jeux fort envié et chaudement poursuivy à Athenes, il feit peindre ceste sienne victoire en un tableau, qu'il dedia et feit attacher en un temple avec une telle inscription : « Themistocles Phrearien faisoit les frais, Phrynicus l'avoit composée, Adimantus estoit prevost. »

Ce neantmoins il estoit agreable au commun peuple, en partie, pour ce qu'il saluoit chasque citoyen par son propre nom, sans que

personne luy aidast à les nommer, et en partie aussi, pour ce qu'il se monstroït juge droitturier ès affaires des particuliers, comme il respondiit un jour au poëte Simonides natif de Chio, qui le requerroit de quelque chose, laquelle n'estoit pas raisonnable, lorsqu'il estoit gouverneur de la ville : « Tu ne serois pas bon poëte, si tu chantois contre les regles de la musique ; ny moy bon Gouverneur de ville, si je faisois aucune chose contre les loix civiles. » Une autre fois, se moquant du mesme Simonides, il luy dit, « qu'il n'avoit point d'entendement de mesdire des Corinthiens, veu qu'ilz estoient seigneurs d'une si grosse et si puissante cité, et de se faire portraire au vif, attendu qu'il estoit si laid. »

Mais estant venu en credit, et ayant acquis la bonne grace du commun peuple, il embrouilla tellement Aristides, qu'à la fin il le fait chasser et bannir de la ville d'Athenes pour cinq ans ¹. Et comme ja le roy de Perse fust en chemin pour venir faire la guerre aux Grecs, et les Atheniens commenceassent à delibérer qu'ilz eliroient pour capitaine, lon dit que tous les autres qui avoient accoustumé de s'entremetre des affaires, craignans le danger se tirerent lors en arriere, et qu'il n'y eut qu'un orateur nommez *Epicyles* filz de Euphemides, homme eloquent, mais lasche de cueur et subject à l'argent, qui se presentast à demander ceste charge, et y avoit apparence qu'il l'obtiendroït. Par quoy Themistocles ayant peur que tout ne se perdist, si la conduite de ceste guerre venoit à tumber entre les mains d'un tel pesonnage, achepta à deniers comptans, l'ambition d'Epicyles, pour le faire deporter de la poursuite.

On loue aussi grandement ce qu'il fait, touchant le truchement qui vint avec les ambassadeurs du roy, pour demander l'eau et la terre, c'est-à-dire, entiere recognoissance et obeissance, aux Grecs : car il le fait saisir au corps et punir de mort, par decret public, pour avoir ozé employer la langue grecque aux commandemens des Barbares. Ce fut aussi une belle chose, qu'à son instance Arthmius natif de Zelée, fut noté d'infamie luy, ses enfans et toute sa postérité, à cause qu'il avoit apporté de l'or du roy de Perse, pour en gagner et corrompre des hommes en la Grèce : mais le plus grand et le plus louable acte qu'il fait en cest en-

¹ C'est une faute d'Amyot. Le ban d'ostracisme étoit de dix ans. Voyez Amyot lui-même dans la vie d'Aristide, chap. xvii.

droit, fut, qu'il appaisa et pacifia toutes les guerres que les Greco avoient entre eulx, persuadant aux villes, de remettre leurs inimitiez jusques après la guerre, en quoy l'on dit que Chileus Arcadien luy aida plus que nul autre.

Les Athéniens en mer. Combat de Salamine.

Estant venue la nouvelle de ce qui avoit esté fait au pas des Thermopyles, comme le roy Leonidas y estoit mort, et comme Xerxes avoit gaigné celle entrée de la Grece par terre, adonc se retira l'armée de mer plus au dedans de la Grece, estant les Atheniens en cette retraite rengez à la queue tous les derniers, comme ceulx qui avoient le cuer élevé pour la gloire des vaillances qu'ilz avoient desjà faites. Et Themistocles passant au long des lieux, où il falloit necessairement que les ennemis abordassent et se retirassent à l'abry, engrava en grandes et grosses lettres sur des pierres, qu'il trouvoit par cas d'aventure ¹, ou qu'il faisoit expressement apporter aux endroits, où il y avoit bon abry pour les vaisseaux, ou commodité de prendre eau, des paroles addressantes ² aux Ioniens, par lesquelles il leur remonstroït qu'ilz se devoient tourner devers eulx, qui estoient leurs ancestres et fondateurs, et qui combatoient pour leur propre liberté, ou à tout le moins mettre quelque trouble, et faire du pis qu'ilz pourroient en l'armée des Barbares, quand on viendroït à combattre, car il esperoït que cela feroit tourner les Ioniens de leur costé, ou pour le moins mettroit les Barbares en quelques defiances d'eulx.

Au reste Xerxes estant entré par le hault de la province Dorique dedans le païs de la Phocide, bruslant et destruisant les villes des Phociens, les autres Grecs ne feirent aucun devoir de les aller secourir, combien que les Atheniens le requissent de vouloir aller au devant des Barbares, jusques à la coste d'Artemisium : mais personne ne leur prestoit l'oreille, ains vouloient tous que lon se retirast au Peloponese, et que l'on assamblast toutes les forces de la Grece au dedans de l'encoleure d'iceluy, en la fortifiant d'une

¹ Lex.

² Gr. § 91.

bonne muraille qui prist depuis une mer jusques à l'autre : de quoy les Atheniens furent bien mal contens, et aussi fort descouragez et desplaisans de se voir ainsi laissez et abandonnez par les autres Grecs : car de combattre tous seulz contre tant de milliers d'ennemis, il n'y fallait pas penser, et ne leur restoit plus d'autre expedient, que de quitter leur ville et s'embarquer sur leurs vaisseaux : ce que le peuple entendoit fort mal volontiers, faisant son compte qu'il ne se falloir plus soucier, ny de vaincre, ny de se sauver, quand ilz auroient abandonné les temples de leurs dieux, et les sepultures de leurs parents.

Par quoy Themistocles voyant qu'il ne pouvoit par raisons ny suasions humaines conduire le peuple à son opinion, dressa une faine comme lon fait quelquefois ès jeux des tragedies, et commença à battre les Atheniens de signes celestes, d'oracles et de responses des dieux : car il se servit pour signe et presage celeste de l'occasion du dragon de Minerve, qui de bonne adventure environ ces jours là ne comparut point, comme il avoit accoustumé, au temple, et trouvoient les prebstres les oblations que lon luy portoit par chascun jour toutes entieres, sans que lon y eust aucunement touché. Au moyen de quoy ayans esté embouchez par Themistocles, ilz semerent un bruit parmy le peuple que la deesse tutrice de la ville l'avoit abandonnée, en leur montrant le chemin de la mer : et d'un austre costé il les gaigna aussi par le moyen de la prophetie, qui leur commandoit de se sauver en des murailles de bois, disant que les murailles de bois ne signifioient autre chose que les navires : et que pour ceste cause Apollo en son oracle appeloit *Salamine divine*, non point miserable ny malheureuse, pour ce qu'elle devoit donner le nom à une très heureuse victoire que les Grecs y devoient gagner. Ainsi ayant son advis esté receu, il mit en avant ce decret, que lon deposast la ville d'Athenes en la sauvegarde de Pallas, qui estoit dame et tutrice du païs, et que tous ceulx qui estoient en aage de porter armes montassent sur les galeres : au demourant, que chascun advisast de retirer quelque part en lieu de seureté sa femme, ses enfans et ses esclaves, le mieulx qu'il pourroit.

Ce decret ayant esté passé et autorisé par le peuple, la plupart transporta ses peres et meres vieux, les femmes et les petits enfans en la ville de Troezene, où les Troezeniens les receurent

fort honnestement et humainement : car ilz ordonnerent qu'ilz seroient nourris aux despens du public, en leur donnant deux oboles¹ de leur monnoie par chascun jour, qui sont environ quatorze deniers pour teste, et permettant aux jeunes enfans de prendre des fruicts partout où ilz en trouveroient : et d'avantage entretenant des maistres d'escole aux despens de leur chose publique pour leur enseigner les lettres.

Quand ce vint au departir, que toute la ville d'Athenes fut montée en mer, cela faisoit d'un costé pitié à veoir, et d'un autre costé apportoit **grandes** bahissement à ceulx, qui consideroient la hardiesse et le bon **cueur** de ces hommes-là, **qui** envoioient devant leurs peres et meres ailleurs, et eulx sans fleschir pour les larmes, cris et embrasemens de leurs femmes et enfans au departir, passaient courageusement en l'isle de Salamine : Mais oultre cela, il y avoit beaucoup de vieux citoyens que lon estoit contrainct de laisser là, pour ce que lon ne les pouvoit transporter à cause de leur vieillesse, ce qui faisoit grande compassion : et si y avoit ne sçay quoy de pitoyable qui attendrissoit les cueurs, quand on voyoit les bestes domestiques et privées, qui couroient çà et là avec hurlemens et signifiante de regret après leurs maistres et ceulx qui les avoient nourries, ainsi comme ilz s'embarquoient : entre lesquelles bestes on compte du chien de Xantippus pere de Pericles, que ne pouvant supporter le regret d'estre laissé de son maistre, il se jetta dedans la mer après luy, et nageant au long de la galere où il estoit, passa jusques en l'isle de Salamine, là où si tost qu'il fust arrivé, l'aleine luy faillit, et mourut soudainement. Lon dit que le lieu que l'on **appelle** encore aujourd'huy *la sepulture du chien*, est l'endroit où il fut enterré.

Ce sont aussi grands actes de Themistocles, que voyant les Atheniens regretter l'absence d'Aristides, et craindre que par un despit il ne se tournast du costé des Barbares, et en ce faisant ne fust cause de ruiner les affaires de la Grece, pour ce qu'il avoit esté par les menées de Themistocles avant la guerre banny pour cinq ans², il meit en avant un decret que tous ceulx qui auroient esté bannis à temps, peussent retourner pour faire, dire et conseiller avec leurs concitoyens, ce qu'ilz estimeroient estre le meil-

¹ Environ 27 centimes.

² C'est une faute d'Amyot, comme on l'a déjà marqué. Le ban d'ostracisme étoit de dix ans.

leur pour le salut de la Grece. Et estant Eurybiades capitaine general de toute l'armée de mer des Grecs pour la dignité de la ville de Sparte, mais au demourant homme à qui le cueur faillloit au besoing, voulant à toute force partir de là, et se retirer dedans le gouffre¹ du Peloponeze, là où toute l'armée de terre des Peloponésiens estoit assemblée, Themistocles y contredit et resista fort et ferme : et fut lors qu'il fait certaines responses notables, qui ont bien esté recueillies et notées depuis. Car comme Eurybiades luy dist un jour, « Themistocles, ès jeux de prix ceulx qui se levent avant qu'il en soit temps, sont souffletez : » — « Il est vray, luy respondit Themistocles : mais aussi ceulx qui demeurent les derniers, ne sont jamais couronnez. » Une autre fois Eurybiades haussa le baston qu'il tenoit en sa main, comme s'il l'en eust voulu frapper : et il luy dit : « Frappe si tu veux, pourveu que tu escoutes : » Eurybiades adonc s'esmerveillant de veoir en luy une si grande facilité, et si grande patience, luy permet de dire tout ce qu'il voulut : et ja commençoit Themistocles à le ramener à la raison, mais il se trouva là quelcun qui luy dit : « Il siet mal à un homme qui n'a plus de ville ny de maison, de prescher ceulx qui en ont, de les abandonner. » Themistocles tournant sa parole à luy, repliqua : « Nous avons, dit-il, lasche et meschant homme que tu es, volontairement abandonné des maisons et des murailles, ne voulans pas nous soubmettre au joug de servitude pour crainte de perdre des choses qui n'ont point d'ame ny de vie : et neantmoins nostre ville ne laisse pas d'estre la plus grande de toute la Grece, car c'est une flotte de deux cents galeres toutes prestes à combattre, qui sont ici venues pour vous sauver si vous voulez : mais si vous vous en allez, en nous abandonnant pour la deuxieme fois, vous orrez² dire, avant qu'il passe beaucoup de temps, que les Atheniens auront une autre ville franche, et possederont autant de terres et d'aussi bonnes comme celles qu'ilz auront icy perdues. » Ces paroles feirent incontinent penser à Eurybiades et craindre que les Atheniens ne s'en voulussent aller, et les abandonner.

Quand la flotte des vaisseaux ennemis fut arrivée en la coste de l'Attique à l'endroit du port Phalerique, où elle couvroit tous les

¹ Vers l'isthme.

² Gr. § 26.

rivages d'alenviron, tant que la veuë se pouvoit estendre, et que le roy Xerces luy mesmes en personne avec son armée de terre se fut aussi venu camper le long de la marine, de sorte que l'on voyait toute sa puissance, tant de mer, que de terre ensemble : Alors toutes les belles raisons et remonstrances de Themistocles s'escoulerent hors de la memoire des Grecs, et regarderent de rechef les Peloponesiens, comme ilz se pourroient retirer au gouffre du Peloponese, en se courouceant quand on leur cuidoit parler d'autre chose. Brief, il fut arresté que l'on feroit voile la nuit ensuivant, et commandé aux pilotes qu'ilz teinsent leur cas tout prest pour partir.

Quoy voyant Themistocles, et estant fort marri que les Grecs s'escartassent ainsi les uns des autres, en se retirant chascun en sa ville, et abandonnant l'avantage que leur donnoit la nature du lieu, et le destroit du bras de mer, où ilz se trouvoient ensemble, pensa en soy mesme comment il y pourroit remedier : si s'advisa de la menée d'un Sicinnus, lequel estoit Persien de nature, et ayant esté autrefois pris à la guerre aimoit Themistocles, de maniere qu'il estoit gouverneur de ses enfans. Il l'envoya secretement devers le roy de Perse, luy donner à entendre, que Themistocles capitaine general des Atheniens, ayant bonne envie de devenir son serviteur, l'advertissoit de bonne heure, que les Grecs s'en vouloient fouir, et luy conseilloit de ne les laisser point eschapper, ains les faire charger à bon escient, pendant qu'ilz estoient en trouble et en effroy, esloignez de leur armée de terre, à fin de desfaire à un coup toute leur puissance de mer.

Xerxes estimant que cest advisement vinst d'homme qui desirast la prosperité de ses affaires, le receut à grande joye, et incontinent fait sçavoir à ses capitaines de marine, qu'ilz embarquassent leurs gens sur leurs autres vaisseaux tout à loisir : mais que promptement ilz en depeschassent deux cents pour aller par derriere clore l'issue du destroit, et enceindre les isles tout à l'environ, à fin qu'il ne se sauvast pas un tout seul des ennemis, ce qui fut fait. Et adonc Aristides filz de Lysimachus, s'en estant aperceu le premier, s'en alla au logis de Themistocles, encore qu'il luy fut ennemy¹, à cause que par ses menées il avoit esté banny

¹ Gr. § 54.

pour cinq ans, comme nous avons dit paravant : et l'ayant fait sortir dehors, luy compta comment ilz estoient environnez. Themistocles qui d'ailleurs cognoissoit assez la bonté du personnage, et estoit bien aise de ce que lors il l'estoit venu trouver jusques dedans sa tente, luy declara la menée qu'il avoit ourdie par l'entremise de Sicinnus, le priant de luy aider à retenir les Grecs, et à procurer avec luy, attendu que sa parole estoit de plus grande autorité envers eulx, que l'on combatist dedans le detroit de Salamine. Aristides louant son bon sens, alla devers les autres capitaines des galeres les prescher et inviter à vouloir combattre : toutefois encore ne croyoit on point du tout ce qu'il disoit, jusques à ce qu'il arriva une galere Tenedienne, dont estoit capitaine un nomme Panetius, s'estant desrobée de l'ost des Barbares, laquelle apporta certaines nouvelles, comme le destroit asseurement estoit fermé, tellement que outre la nécessité, le despit, encore que les Grecs en conceurent, les invita à vouloir essayer le hasard de la bataille.

Le lendemain au poinct du jour le roi Xerxes s'asseit en un lieu hault élevé, dont il voyoit la flotte de ses vaisseaux, et l'ordonnance de son armée navale, au-dessus de la pointe que l'on appelle vulgairement les *Cornes*, où il fait dresser un throne d'or, et avoit autour de soy plusieurs secretaires, pour rediger par escript tout ce qui se feroit en la bataille.

Quant au nombre des vaisseaux barbaresques le roy Xerxes avoit en somme toute mille vaisseaux. Les Atheniens en avoient cent quatre-vingts, sur chascune desquelles (*sic*) y avoit dix-huit hommes de guerre, dont les quatre estoient archers¹, et tous les autres armez à blanc².

Si ne fut pas Themistocles moins sage et bien advisé à choisir le temps que le lieu pour combattre : car il attendit à renger ses vaisseaux en bataille jusques à ce que l'heure fut venue, qu'il avoit accoustumé de se lever ordinairement un grand vent du costé de la mer, qui emouvoit de grosses vagues dedans le canal. Ce vent là ne faisoit point de desplaisir aux galeres grecques, pour ce qu'elles estoient trappes et basses : mais aux navires barba-

¹ Qui lançoient des flèches.

² L'épée, la lance, la cuirasse.

resques, qui avoient les prouës relevées, et les planchez haults, et qui estoient pesantes et lourdes à manier, il portoit grand dommage, pour ce qu'il leur faisoit à tous coups monstrier les flancs aux Grecs, qui les alloient incontinent investir et heurter legerement, ayant tousjours l'œil à veoir ce que Themistocles leur ordonneroit, comme celui qui entendoit mieulx que nul autre ce qui estoit à faire : et aussi qu'à l'endroit de luy l'admiral de Xerxes, Ariamenes, homme vaillant de sa personne, et entre les freres du roy de beaucoup le meilleur, et le plus juste, estant dessus une grosse navire, combattoit à coups de traict et de gect, ne plus ne moins que s'il eust été dessus les murailles de quelque chasteau. Si s'adressa à la galere sur laquelle combattoient ensemble Aminias Decelien, et Sosicles Pedien : et comme les deux vaisseaux se fusent entrechoquez l'un l'autre de front, et accrochez avec des crampons et crochets d'airain, il saulta dedans leur galere : mais eulx le soustindrent hardiment, et à coups de javeline le renverserent en la mer : le corps duquel la royne Artemisia reconneut flottant entre les autres naufrages, et l'ayant recueilly le porta au roy Xerxes.

Or ce pendant que la bataille estoit en telz termes, on dit qu'il s'apparut en l'air devers la ville d'Eleusine une grande flamme, et que l'on ouit une haute voix et grande clameur par toute la plaine Thriasienne jusques à la mer, comme s'il y eust un grand nombre d'hommes qui ensemble eussent à haulte voix chanté le sacré cantique de Iacchus, et sembloit que de la multitude de ceulx qui chantoient il se levast petit à petit une nuée en l'air, laquelle partant de la terre, venoit à fondre et tumber sur les galeres en la mer. Les autres affermoient avoir veu des figures et images d'hommes armez, qui de l'isle d'Aegine tendoient les mains au devant des galeres grecques : et pensoit lon que ce fussent les Aeacides, desquelz à publiques prieres on avoit invoqué l'aide avant la bataille.

Le premier donques qui prit aucun vaisseau des ennemis, fut Lycomedes Athenien capitaine d'une galere, lequel luy ostant les paremens et enseignes, le consacra et dedia à Apollo surnommé *Portant laurier*, c'est-à-dire, victorieux. Les autres Grecs estans

¹ Gr. § 67.

de front egaulx en nombre aux Barbares à cause du bras de mer où ilz ne pouvoient venir au combat, que à la file, et où ilz s'entreheurtoient et s'entr'empeschoient les uns les autres pour leur grande multitude, à la fin les presserent tant, qu'ilz les contraignirent de se tourner en fuite sur le soir, après avoir soustenu et combatu jusques à la nuict : et ainsi gaignerent celle tant renommée et tant glorieuse victoire ¹, de laquelle se peult veritablement affermer ce qu'en dit Simonides, que

Jamais nation barbare
Ne grecque ne fait en mer
Exploit de guerre si rare
Ne si digne de nommer.

et ce, par la prouesse et le bon courage de tous ceulx qui y combattirent : mais particulièrement par le bon sens et la sage conduite de Themistocles.

Les Gaulois à Rome.

Les Gaulois estoient, comme lon dit, de la nation celtique, lesquels n'estant pas leur païs suffisans pour soustenir et nourrir leur multitude, en estoient sortis pour aller chercher autres terres à habiter : et y avoit entre eulx plusieurs milliers de jeunes hommes de service et de bons combatans, mais encore plus de femmes et de petits enfans. Et d'iceulx les uns se jettant du costé de l'Ocean septentrional passerent les monts Riphées ², et occuperent les extremes parties de l'Europe : les autres s'arrestèrent entre les monts Pirenées et les grands monts des Alpes près des Senonois et des Celtoriens, où ilz demourerent long temps, jusques à ce qu'à la fin il leur advint de goutter du vin qui premier leur fut apporté d'Italie, dont ilz trouverent le breuvage si bon, et furent si transportez du desir et de la volupté d'en boire, que soudainement ilz chargerent leurs armes, et emmenerent femmes et enfans, prenant leur chemin vers les Alpes, pour aller chercher le païs qui produisoit un tel fruict, estimans toute autre terre sterile et sauvrage.

¹ La victoire de Salamine, l'an 480 avant Jésus-Christ.

² Ils séparent la Russie de la Sibérie.

Les Gaulois conquirent d'arrivée toute cette contrée qui estoit anciennement tenue par les Thoscans commenceant au pied des monts, et s'estendant jusques à l'une et à l'autre mer qui environne l'Italie, ainsi que les noms mesmes le tesmoignent : car on appelle encore celle mer qui regarde le Septentrion, la mer Adriatique, à cause d'une ville jadis fondée par les Thoscans qui s'appelle *Adrie* : et l'autre, qui est vis-à-vis, regardant vers le Midy, se nomme *la mer de Thoscane*.

Toute celle province est bien plantée d'arbres, et a de beaux et bons pasturages pour nourrir du bestail, estant baignée et arrosée de force rivières : et si avoit ja dès ce temps là dix-huit belles et grandes villes, toutes fort bien assises tant pour enrichir ses habitans par le trafic de marchandise que pour les nourrir opulently : toutes lesquelles les Gaulois occuperent en ayant déchassé les Thoscans, ce qui avoit esté fait ja longtemps auparavant. Mais pour lors les Gaulois estans entrez plus avant jusques en la Thoscane, tenoient la ville de Clusium assiégée : parquoy les Clusiens recourans à l'aide des Romains, les prierent de vouloir envoyer lettres et ambassadeurs à ces Barbares en leur faveur, et y furent envoyez trois des plus gens de bien et des plus honorables personnages de la ville, tous trois de la maison des Fabiens. Les Gaulois les receurent humainement à cause du nom de Rome, et cessans de battre et assaillir la ville, leur donnerent audience, en laquelle les ambassadeurs Romains leur demanderent, quel tort leur avoient fait les Clusiens, pour lequel ilz leur fussent venus faire la guerre.

Brennus roy des Gaulois, ceste demande ouye se prit à rire, et leur respondit : « Les Clusiens nous tiennent tort en ce, qu'estans peu de gens et ne pouvans pas labourer beaucoup de terres, ilz en veulent neantmoins occuper beaucoup, sans nous en vouloir faire part, à nous qui sommes estrangers hors de nostre país, et qui en avons besoin. Le mesme tort faisoient anciennement à vous autres Romains ceulx d'Albe, les Fidenates et les Ardeates, et naguere les Veiens, les Capenates et partie des Falisques et des Volsques, contre lesquelz vous avez pris et prenez les armes toutes fois et quantes qu'ilz ne vous veulent pas departir de leurs biens, asservez leurs personnes, pilliez leurs biens et ruinez leurs villes : en quoy faisant vous ne commettez oultrage ny injustice quel-

conque, ains suivez la plus ancienne loy qui soit en ce monde, laquelle abandonne tousjours aux plus forts ce qui est aux plus foibles, commenceant aux dieux, et achevant aux bestes, lesquelles ont cela de nature, que les plus puissantes veulent tousjours avoir avantage sur les plus foibles : et pourtant cessez d'avoir pitié de veoir les Clusiens assiegez, de peur que vous n'enseigniez aux Gaulois d'avoir aussi compassion de ceulx que vous oppressez. »

Par ceste response les Romains cogneurent bien qu'il n'y avoit point de moyen d'appointer avec ce roy Brennus : parquoy ilz entrèrent dans la ville de Clusium, où ilz donnerent courage aux habitans, et les inviterent à faire une saillie avec eulx sur les Barbares, soit qu'ilz eussent envie d'esprouver la vaillance des Gaulois, ou de monstrier la leur ; si feirent ceulx de la ville une sortie, et y eut une grosse escarmouche tout joignant les murailles, en laquelle l'un des Fabiens nommé *Quintus Fabius Ambustus*, estant monté sur un cheval, le lancea à l'encontre d'un beau et grand homme Gaulois, qui s'estoit jetté assez loing devant la troupe des autres : si ne fut point cogneu du commencement, tant pour ce que la meslee fut soudaine, comme aussi pour ce que ses armes reluisantes esblouissoient la veüe des regardans : mais après qu'il eut desfait le Gaulois, et qu'il vint à le despouiller, Brennus adonc le recogneut, et protesta contre luy, appellant les dieux à temoings, comme il avoit violé les loix et les droits des gens, estant venu comme ambassadeur, et ayant fait acte d'ennemy. Si feit à l'instant mesme cesser l'escarmouche, et laissant le siege de Clusium, mena son armée droit devant Rome mesme : et à fin que lon ne pensast point que les Gaulois fussent bien aises du tort qu'on leur avoit fait, pour avoir couleur honneste de commencer la guerre aux Romains, il envoya devant un herault demander celui qui avoit fait l'offense pour en faire la punition, et cependant marcha après à petites journées.

Le sénat fut assemblé la dessus, où il y eut plusieurs des senateurs qui blasmerent la temerité des Fabiens, et sur tous, les presbtres que lon appelle *Fecialiens*, qui en feirent grande instance, comme de chose qui touchoit à la religion et à l'honneur des dieux, remonstrans que le senat pour descharger et absouldre le demourant de la ville du crime de ceste forfaiture, devoit en rejeter toute la pollution sur celui qui l'avait commise. Le roy Numa

Pompilius, le plus juste et le plus pacifique de tous les roys des Romains, fut celuy qui institua le college de ces Fecialiens, et ordonna qu'ilz fussent gardes de la paix, et juges pour cognoistre et approuver les causes pour lesquelles on pourroit justement commencer la guerre : ~~tout~~ ^{tout}efois à la fin le senat renvoya la decision de ce faict à la volonté et au jugement du peuple, devant lequel les presbtres Fecialiens accuserent semblablement Fabius Ambustus : mais le peuple fit si peu de compte de la religion et de l'honneur des dieux en ce cas, qu'au lieu de livrer cestuy Fabius aux ennemis, il l'esleut l'un des tribuns militaires avec ses freres. Ce qu'entendans les Gaulois en furent si mutinez et si courroucez qu'ilz ne voulurent plus aucunement dilayer, ains marcherent en toute diligence devers Rome.

Or les peuples qui estoient sur le chemin par où ilz devoient passer, estans espouvantez de les veoir en si grand nombre et en si bel equippage, et aussi redoubtans la violence de leur courroux, cuydoient que le plat païs deust estre de prinsault par eulx tout destruit, et que les villes mesmes le seroient incontinent après : et au contraire, ilz ne prirent chose quelconque en la campagne, ny ne feirent mal aucun, ne déplaisir à personne : ains en passant au long des villes crioient qu'ilz s'en alloient à Rome, et qu'ilz ne vouloient la guerre qu'aux Romains, et au demourant desiroient d'estre amis de tout le monde.

Estans donques les Barbares acheminez en ceste intention vers Rome, les tribuns militaires tirerent l'armée Romaine aux champs pour les aller combattre, ils n'estoient pas en moindre nombre que les autres Gaulois, car il y avoit jusques au nombre de quarante mille combatans à pied, mais la plus part hommes nouveaux et non aguerriz, qui paravant n'avoient jamais manié armes. Encore y eut il de la nonchalance, et du mespris ès choses appartenantes à la religion des dieux : car ilz ne se soucierent, ny d'avoir les signes des sacrifices heureux, ny d'enquerir des devins, ce que l'on a accoustumé de demander avant une bataille : mais oultre tout cela, la multitude des capitaines egaulx en pouvoir, ruina leurs affaires autant ou plus que nulle autre cause, combien souventefois auparavant, en beaucoup moindres affaires et moindres dangers, ilz eussent accoustumé d'elire des magistrats uniques, avec puissance souveraine, que lon appelle *dictateurs*, co-

gnoissans très bien de quelle consequence est en temps dangereux, qu'il n'y ait qu'un seul chef qui commande et qui ait toute l'autorité de la justice en sa main, sans qu'il soit tenu de rendre compte de ce qu'il fait.

Le tort aussi qu'ilz avoient ingratément fait à Camillus leur porta lors un tres grand dommage, pour ce que depuis les autres capitaines n'ozèrent plus commander roidement au peuple, et ne feirent plus que le flatter. Estans donques sortiz aux champs, ilz se camperent le long d'une petite riviere, qui se nomme *Allia*, environ cinq lieuës et demie loing de la ville, non gueres loing de l'endroit où ladicte riviere entre dedans le Tybre : et là les allerent trouver les Barbares, qui les desfeirent en bataille, par le mauvais ordre qui estoit en leur armée, car la pointe senestre de leur bataille fut incontinent rompue par les Gaulois, qui la presserent par tel effort qu'ilz la poulserent jusques dedans la riviere : mais la pointe droite s'estant avant que chocquer retirée un peu hors de la plaine sur quelques coustaux prochains, fut moins endommagée, et s'en sauva la plus part qui se retira dedans Rome : mais des autres, ceulx qui peurent eschapper après que les ennemis furent las de tuer, se retirerent la nuict en la ville de Veïes, cuidans que celle de Rome fust perdue, et que tous ceulx qui se seroient trouvez dedans, eussent esté mis à l'espée. Ceste desconfiture fut environ le plus grand jour d'esté, la lune estant au plein, au jour mesme que paravant estoit advenue la grande desfaiete des Fabiens, où il y en eut trois cents tous d'un mesme nom tuez en un jour par les Thoscans. Le jour neantmoins a depuis esté appelé *Alliade* ¹ du nom de la petite riviere, au long de laquelle fut ceste seconde desconfiture.

Après ceste desfaiete, si les Gaulois eurent chaudement poursuivy à la trace les fuyans, rien n'eust peu sauver la ville de Rome, qu'elle n'eust esté entierement perdue et destruite, et tous ceulx qui estoient demourez dedans mis à l'espée : tant ceulx qui

¹ Cette malheureuse journée est marquée dans les anciens calendriers romains au 18 de juillet, *Dies Alliensis*. La riviere d'*Allia* se nomme maintenant *Torrente di Catino*. La bataille se donna l'an de Rome 364. Les trois cents Fabiens avaient péri l'an de Rome 277. Le 19 de juillet il y avait encore une fête nommée *Lucaria*, en mémoire de la retraite que les Romains avaient trouvée dans les bois après leur défaite par les Gaulois. *Bretier et Vauvilliers*.

se sauverent de vistesse apporterent de frayeur à ceulx qui les recueillirent, et tant ils emplirent la ville de trouble, d'effroy et d'estonnement. Mais les Barbares ne croyans pas leur victoire si grande comme elle estoit, et s'amusans à faire bonne chere en une si grande joye, et aussi à departir entre eulx le butin qu'ilz avoient trouvé dedans le camp de leurs ennemis, donnerent temps et loisir à la tourbe qui s'en fouit hors la ville, de se retirer à leur ¹ aise en lieu de seureté : et à ceulx qui demeurerent, d'esperer encore de se pouvoir sauver, et de se prouveoir et preparer : car en abandonnant tout le reste de la ville, ilz remparerent et fortifierent le mont du Capitole et le prouveurent de toutes sortes d'armes : mais devant toute oeuvre, ilz retirerent partie des choses saintes et sacrées dedans ledit fort du Capitole : et les vierges religieuses de la deesse Vesta emporterent le saint feu avec leurs autres choses sacrées.

Au demourant, les presbtres des autres Dieux et les plus honorables vieillards de la ville, qui autrefois avoient esté consuls, ou qui avoient obtenu l'honneur du triumphe, n'eurent pas le cuer d'abandonner Rome, ains se vestans de leurs plus belles robes sacrées se devouerent, et par maniere de dire se sacrifierent volontairement eulx mesmes à la fortune pour le salut de leur país, suivans certaines paroles et prieres que Fabius le souverain pontife leur nomma, et s'en allerent ainsi vestus asseoir en la grande place sur des chaires d'yvoire, attendans ce qu'il plairoit aux dieux de leur envoyer.

Mais trois jours après arriva Brennus avec son armée, lequel trouvant les portes de la ville toutes ouvertes, et les murailles sans gardes, eut peur d'arrivée que ce fust quelque tromperie et quelque embusche, ne pouvant croire que les Romains fussent si bas que d'avoir abandonné leur ville : mais après qu'il fut bien informé de la vérité, il entra dedans par la porte Colline, et prit Rome peu plus de trois cents soixante ans ² après sa première fondation.

Brennus estant entré dedans Rome, ordonna partie de ses gens pour tenir assiegez ceulx qui estoient dedans le Capitole, et luy avec le reste descendant à travers la place, s'esmerveilla fort

¹ Gr. § 60.

² L'an de Rome 364.

quand il veit ces hommes ainsi assis dedans leurs chaires en gravité sans mot dire, mesmement quand ilz ne se leverent point, quoy qu'ilz veissent les ennemis en armes venir vers eulx, ny ne changerent aucunement de visage ny de couleur, s'appuyans sur leurs bastons qu'ilz avoient ès mains tout doucement, sans monstrer d'estre estonnez ny effroyez de rien, et se regardans les uns les autres : cela donna grand esbahissement aux Gaulois du commencement pour l'estrange façon de faire, tellement qu'ilz demourerent quelque temps en doute d'en approcher et de leur toucher, craignans que ce ne fussent des dieux, jusques à ce qu'il y eut un d'entre eulx qui prit la hardiesse de s'approcher de Marcus Papyrius, et luy passa tout doucement la main par dessus sa barbe qui estoit longue. Papyrius luy donna de son baston si grand coup sur la teste, qu'il la luy blecea : dequoy le barbare estant irrité, desguaina son espée et l'occit. Les autres semblablement tuerent aussi tous ceulx qu'ilz rencontrerent depuis, et furent plusieurs jours à piller et saccager tout ce qui estoit dedans les maisons et puis à la fin meirent le feu dedans et les ruinerent par despit de ceulx qui tenoient fort dedans le Capitole, pour ce qu'ilz ne s'estoient pas voulu rendre à leur sommation, ains les avoient très bien repoussez quand ilz s'estoient approchez de la muraille : pour laquelle cause ilz demolirent la ville entierement, et passerent au fil de l'espée toutes les personnes qu'ilz peurent avoir en leurs mains, autant femmes, qu'hommes, petits enfans et vieilles gens.

MONTLUC.

1502 — 1577.

Diner donné par Montluc dans sa tente à Monsieur de Guise et au duc de Saxe. 1558.

Je croy que ce fut la plus belle et grande armée de **cauallerie** et d'infanterie que iamais Roy de France eust. Car comme le **Roy** la vouloit voir toute en bataille, le camp duroit vne lieuë et demie. Et quand on commençoit à marcher par la teste, auant qu'on fust au bout et retourné il y falloit trois heures.

Deux heures auant iour Messieurs de Bourdillon et de Tauannes Mareschaux de camp se rendirent au lieu où tout le camp estoit assigné : et à mesure que nous arriuions, ils nous bailloient le lieu où il falloit que nous fussions : et auant que tout le camp fust en bataille, il fut plus de huict heures. Il faisoit vn grand chant. Monsieur de Guise se rendit à l'aube du iour : et aydoit à mettre en bataille l'armée. Je fus mis avec les François entre les Suisses et vn bataillon d'Allemands. Et passant monsieur de Guise pardeuant nostre bataillon, il dit : Pleust à Dieu, qu'il y eust icy quelque bon compagnon qui eust vn flascon de vin et du pain pour boire vn coup, car ie n'auray pas temps d'aller à Pierrepont disner auant que le Roy soit arrivé. Je lui dis : Monsieur, voulez-vous venir disner à mes tantes ? Il n'y auoit pas plus d'une arquebuzade. Je vous donneray de fort bon vin François et Gascon et force perdriaux. Alors il me dit, ouy, monseigneur, mais les perdriaux seront de vostre pays¹, des aux² et des oignons. Je luy respondis, que ce ne seroit l'un ny l'autre, mais que ie luy donnerois si bien à disner, que s'il estoit dans son logis, et le vin aussi froid, qu'il en pourroit boire, et vin de Gascogne et de bonne eau. Alors il me dit, ne vous moquez-vous point, monseigneur ? et ie luy dis, non sur ma foy. Ouy, dit-il, mais ie ne puis laisser le Duc de Saxe. Je luy respondis, amenez le Duc de Saxe, et qui vous voudrez. Il me respondit, que le Duc ne viendrait pas, sans ses capitaines. Et ie luy respondis, amenez capitaines et tout, car i'ay prou à manger pour tous. J'auois promis le soir deuant à messieurs de Bourdillon et de Tauannes, de leur donner à disner, après qu'ils auroient mis le camp en bataille ; mais ils n'y peurent venir, pour ce q'une partie de la cauallerie, qui estoit logée loin, n'estoit encore arriuée, et d'autre part i'auois vn des bons viuandiers de l'armée. Monsieur de Guise alla chercher le Duc de Saxe, ensemble ses capitaines. J'envoyay en diligence à mon Maistre d'hostel, afin que tout fust prest. Mes gens auoient fait faire vne caue dans terre, dans laquelle le vin et l'eau y² demeuroient aussi frais que glace, et de bonne fortune, ie me trouuay force perdriaux, cailles, paons d'Inde, leurants, et tout ce que l'on eust pu souhaitter, pour faire vn beau festin, avec patisserie et tartes :

¹ Ou *aulx*, pluriel de *ail*, peu usité maintenant.

² Gr. § 62.

car je m'asseurois bien que messieurs de Bourdillon et de Tauannes ne viendroient pas seuls, lesquels ie voulois bien traicter : pource que i'estois bien aimé d'eux. Ils furent si bien traictez, que Monsieur de Guise demanda au Duc de Saxe par son truchement qu'est-ce que luy sembloit du colonel des François, et s'il ne nous auoit pas bien traittez et donné de bon vin ?

Le Duc leur respondit, que si le Roy leur eust donné à disner, il ne les eust pas mieux traittez, ni donné de meilleur vin, ny plus frais. Les capitaines du Duc de Saxe ne l'espargnoient pas, beuans tousiours à nos capitaines François lesquels i'auois aussi mené avec moy. Et encores que messieurs de Bourdillon et de Tauannes fussent venus, si ne m'eussent-ils pas surprins. Car après la table de monsieur de Guise, il n'en y auoit vne seule en tout le camp plus longue, ny mieux fournie que la mienne. Et tousiours i'en ay vsé ainsi, en quelque charge que i'aye été; car pour honorer les charges que i'ay euës de mes Maistres, i'ay voulu faire croistre ma despence. J'ay veu tousiours ceux qui ont vescu ainsi, estre plus en credit, que les autres, et mieux suivis. Car tel gentilhomme est sorty de bon lieu, qui ne sçait bien souuent où aller disner. Et sçachant quelque bonne table volontiers il s'y rendra. Et s'il vous suit à table, volontiers il vous suiura ailleurs, s'il est tant soit peu bien nay, et nourry. Pour retourner à mes hotes, quand ils sortirent de table, Monsieur de Guise me dit, comment mes gens pouuoient faire blanchir le linge, surquoy ie leur auois donné à disner. Je luy dis, que c'estoient deux hommes, que i'auois, qui le blanchissoient. Vrayement, dit-il, vous estes seruy en Prince. Et là dessus entretint le Duc de Saxe, en disant plus de bien de moy, qu'il n'y en sçauroit auoir. Je dis à monsieur de Guise qu'il me fist donner de l'argent au Roy¹, pour faire de la vaisselle d'argent, afin qu'une autre fois, quand ils me feroient cest honneur de venir manger à mes pauillons, ie les fisse servir, comme il leur appartenoit. Monsieur de Guise le dit au Duc de Saxe lequel dit, qu'il le vouloit dire au Roi : et comme ils voulurent monter à cheval, pour retourner au camp, on leur vint dire, que le Roy estoit party de Marches, qu'il s'en venoit au camp. Eux deux s'en allerent au deuant; et nous tournasmes cha-

¹ Gr. § 48.

cun en sa place, tant les capitaines du Duc que nous autres, qui tous estions ie vous assure bien sôuls, et la teste pleine. Ils rencontrèrent le Roy à vn quart de lieue des batailles. Sa Maïesté leur demanda s'ils auoient disné. Monsieur de Guise luy respondit qu'ouy, aussi bien qu'ils eussent fait il y auoit un an : et pour ce qu'ils venoient deuers les batailles, sa Maïesté leur dit, qu'ils n'auoient pas disné à Pierrepont. Monsieur de Guise luy dit, vous ne sçauriez deuiner, qui nous a donné à disner, ny qui nous a si bien traittez. Alors le Roy lui demanda, et qui? C'est, respondit monsieur de Guise, Montluc. Je croy qu'il vous a donné des viandes, de son pais, dit le Roy, des aulx et des oignons, et le vin bien chaut. Surquoy monsieur de Guise luy compta, comme ils auoient esté traittez. Le Roy le demanda au Duc par son truchement, lequel respondit, que si sa Maïesté leur auoit donné à disner, il ne leur eust sçeu donner de meilleures viandes, ny de meilleur vin, ny plus frais : que puis que i'estois si bon compagnon, qu'il' falloit que sa Maïesté me donnast de l'argent pour faire de la vaisselle d'argent : car rien ne leur auoit manqué que cela : et que monsieur de Guise et luy m'auoient promis de luy faire ceste demande. Le Roy leur promit, qu'il le feroit, et que puisque ie dependois si honorablement il m'en vouloit donner le moyen, plus qu'il n'auoit fait iusques à ceste heure là.

Assaut et prise de Rabastens¹.

1570.

Nostre ordre estant dressé, ie me mis aupres de la porte de la ville, et près la bresche où nous estions entrez avec toute la noblesse. Il y pouuoit auoir six ou sept vingt gentils-hommes : et tousiours en arriuoit d'autres, car monsieur de la Chapelle Lauzieres qui venoit de Quercy en amenoit une grande

¹ Gr. § 103.

² Montluc faisant la guerre à la reine de Navarre, mère de Henri IV et protestante, il assiégea en 1570, âgé de 68 ans, la ville de Rabastens dans le Bigorre; elle était défendue par un château fort. Le siège durait depuis plusieurs jours. Montluc résolut de donner l'assaut, malgré un pressentiment, comme il dit en avoir eu dans mainte occasion.

troupe. Je diray cecy de mon presage que iamais on ne me pent oster de ma fantaisie que ie ne deusse estre tué par la teste , ou blessé. Je m'estois mis en opinion pour cette occasion, que ie n'irois point à l'assaut, songeant bien que ma mort troubleroit fort le pays : et le matin ie dis à monsieur de Las Aduocat du Roy à Agen, lequel estoit de nostre conseil et qui estoit venu avec moy, ces paroles : Monsieur l'Aduocat, il y a des gens qui ont crié et crient que ie suis fort riche, vous sçavez l'argent que i'ay iusqu'à vn escu : car par mon testament, où vous estiez appelé, vous le sçavez. Et pour ce qu'on ne sçauroit oster l'opinion aux gens que ie n'aye beaucoup d'argent, et si par fortune ie mourrois en cet assaut, l'on demanderoit à ma femme quatre fois plus que ie n'en ay, voilà le roolle de tout l'argent que i'ay auioird'huy en ce monde, tant aux interests que ce qui est entre les mains de ma femme. Barate, mon maistre d'hôtel a escrit le bourdereau, le voilà signé de ma main. Vous m'estes amy, ie vous prie que si ie meurs, que vous et le Conseiller de Nort vous vous monstriez amis de ma femme, et de mes deux filles, et sur tout de Charlotte-Catherine qui a cet honneur d'auoir esté tenuë sur les fons par le Roi et la Roine. Et luy deliuray ledit roolle entre ses mains et conneus bien qu'il eut plus d'enuie de pleurer que de rire. Et par là on peut iuger si le malheur qui m'aduint ne m'alloit deuant les yeux. Je n'ay point d'esprit familier : mais il ne m'est guere arriué malheur, que mon esprit ne l'ay predict. Je taschois tousiours à me l'oster de la fantaisie, remettant tout à Dieu qui dispose de nous comme il lui plaist. Je n'en fis iamais autrement, quoy que les Huguenots mes ennemis ayent dit et escrit contre moy.

Comme les deux heures furent venues, ie fis apporter huict ou dix flascons de vin que madame de Panias m'auoit enuoyé et le deliuray aux gentils-hommes et leur dis, beuons mes compagnons, car bien tost se verra qui a tété de bon lait. Dieu veuille que nous puissions quelque iour boire ensemble. Si nos iours derniers sont venus, il n'est en nostre pouuoir de rompre les destinées. Et comme tous eurent prins du vin, s'encouragerent les vns les autres, apres que ie leur eus fait une petite remontrance en trois mots, leur disant mes amis et compagnons, nous voicy prests à iouer des mains : il faut que chacun monstre ce qu'il sçait faire. Ceux qui sont dans cette place, sont de ceux qui avec le Comte de Mongommery, ont

ruiné vos Eglises, pillé vos maisons, il faut leur faire rendre gorge. Si nous les emportons et mettons au cousteau, vous aurez bon marché du reste de Bearn. Croyez moy rien ne vous fera teste. Or allez, ie vous suiuray bien tost. Lors ie fis sonner l'assaut, les deux capitaines y allerent, quelques vns de leurs soldats et les enseignes ne firent pas fort bien. Et comme ie vis que ceux-là n'y entreroient pas, monsieur de Saintorens marcha avec quatre enseignes, et les mena iusques aupres de la bresche, qui ne firent pas mieus que les autres, car ils estoient encores demeurez loin quatre ou cinq pas de la contr'escarpe, laquelle n'empescha pas que nostre artillerie ne fist ce qu'elle vouloit faire et tous se mirent les genoux à terre derriere. Soudain ie conneus bien qu'il falloir que d'autres y missent la main que nos gens de pied. Tout à un coup ie perdis la souuenance de l'opinion que i'auais d'y deuoir estre tué, ou blessé et ie ne m'en souuins plus : et dis à la noblesse : Gentils-hommes mes amis, il n'y a combat que de noblesse. Il faut que nous esperions que la victoire doit venir par nous autres qui sommes gentils-hommes, allons ie vous montreray le chemin, et ie vous feray connoistre, que iamais bon cheual ne deuint rosse. Suiuez hardiment et sans vous estonner donnez, car nous ne scaurions choisir une mort plus honorable. C'est trop marchander, allons. Je prins alors monsieur de Goas par la main, et luy dis monsieur de Goas, ie ueux que vous et moy combattions ensemble. Je vous prie ne nous abandonnons point : et si ie suis tué ou blessé, ne vous en souciez point, et me laissez là, et poussez seulement outre, et faites que la victoire en demeure au Roi. Et ainsi nous marchasmes tous d'aussi bonne volonté qu'a ma vie¹ ie vis aller à l'assaut, et regarday deux fois en arriere, ie vis que tous se touchoient les uns les autres. Il y auoit vne grande plaine qui duroit cent cinquante pas ou plus, toute descouuerte par là où nous marchions droit à la bresche. Les ennemis tiroient là sur nous, et me furent blessez six gentils-hommes près de moy. Le sieur de Besoles en estoit un, son coup fut au bras, et fort grand, aussi il faillit à mourir, le vicomte de Labatu à une iambe, ie ne scaurois dire le nom des autres, parce que ie ne les connoissois pas tous. Monsieur de Goas en auoit mené sept ou huict avec luy :

¹ De ma vie.

et entr'autres le capitaine Sauaillan l'aisné : et luy en fut tué là trois : et ledit capitaine Sauaillan biessé d'une arquebusade au trauers du visage. Il y auoit son capitaine du Plex, vn autre capitaine la Bastide, de mes parens, d'aupres de Villeneuve, qui tousiours avait suiuy monsieur le Comte de Brissac, vn capitaine Rantoy qui est de Damasan, le capitaine Sales de Bearn, qui desia auoit esté blessé d'un coup de picque à l'œil. Il y auoit deux petites chambres, qui estoient de la hauteur d'une longue picque et d'auantage, les ennemis deffendoient ces chambres de bas en haut : de sorte que homme des nostres ne pouuoit monstrier la teste qu'il ne fust veu : et commencerent nos gens à tirer à grands coups de pierre là dedans, et eux aussi tiroient contre nous : mais l'auantage estoit aux nostres qui tiroient contre bas. J'auois fait porter trois ou quatre eschelles au bord du fossé : et comme ie me retournay en arriere pour commander que l'on apportast deux eschelles, l'arquebusade me fut donnée par le visage du coin d'une barricade qui touchoit à la tour. Je crois qu'il n'y auoit pas là quatre arquebusiers ; car tout le reste de la barricade auoit esté mis par terre des deux canons, qui tiroient en flanc. Tout à un coup ie fus tout en sang : car ie le iettois par la bouche, par le nez, par les yeux. Monsieur de Goas me voulut prendre pensant que ie tombasse, ie luy dis laissez moy, ie ne tomberay point, suivez vostre poincte. Alors presque tous les soldats, et presque aussi tous les gentils-hommes commencerent à s'estonner, et voulurent reculer : mais ie leur criay, encorcs que ie ne pouuois presqne parler à cause du grand sang que ie iettois par la bouche et par le nez. Où voulez-vous aller, où voulez-vous aller ? Vous voulez vous espouuanter pour moy ? Ne vous bougez, ny n'abandonnez point le combat, car ie n'ay point de mal, et que chacun retourne en son lieu. Courrant cependant le sang le mieux que ie pouuois, et dis à monsieur de Goas, Monsieur Goas, gardez ie vous prie, que personne ne s'épouuante, et suiuez le combat. Je ne pouuois plus demeurer là : car ie commençais à perdre la force, et dis aux gentils-hommes, ie m'en vais me faire panser, et que personne ne me suiue, et vengez-moy, si vous m'aimez. Je pris un gentilhomme par la main, ie ne scaurois le nommer, car ie ne voyais presque point, et m'en retournay par le mesme chemin que i'y estois allé, et trouuay un petit cheual d'un soldat, sur lequel ie montay comme ie peus, aidé de ce gentil-

homme. Et ainsi fus conduit à mon logis, là où ie trouuay un Chirurgien du regiment de monsieur de Goas nommé maistre Simon, qui me pensa et m'arracha les os des deux ouïes avec les doigts si grands estoient les trous, et me coupa force chair du visage, qui estoit toute froissée ¹.

Monsieur de Gramond estoit sur vne petite eminence tout auprès de là, bien à son aise, qui voyoit le tout, et parce qu'il est de cette belle Religion nouuelle, encores qu'il n'ait porté les armes contre le Roi, il craignoit de se mesler parmi nous autres, et se doutant qu'il y eust des ennemis, il vid que comme ie fus blessé, tous les soldats s'effrayèrent : et dist à ceux qu'il auoit auprès de luy : Voilà quelque grand personnage mort. Voyez-vous comme les soldats se sont effrayez. Je me doute que ce soit monsieur de Montluc, et dit à un sien gentil-homme nommé monsieur de Sart, courez voir si c'est luy, et s'il l'est, et qu'il ne soit mort, dites luy que ie le prie qu'il permette que ie l'aille voir. Le dit sieur de Sart est catholique, il y vint. A l'entrée de la ville on luy dit que c'estoit moy. Il vint à mon logis, et trouua que l'on me pleuroit et que j'estois à la renuerse sur un lit en terre, et me dit que monsieur de Gramond me prioit qu'il me vist, et si ie prendrois plaisir qu'il y vint. Je luy dis que ie n'auois point d'inimitié avec monsieur de Gramond, et que quand il viendrait, qu'il connoistrait, qu'il auoit autant d'amis en nostre camp, et peut-être d'auantage, qu'à celuy de leur Religion. Il ne fut si tost party d'aupres de moy, que voicy monsieur de Madaillan mon Lieutenant, lequel estoit à mon costé, quand i'allay à l'assaut, et monsieur de Gaos à l'autre qui venoit voir si i'estois mort, et me dit, monsieur resioussiez vous, prenez courage, nous sommes dedans. Voilà les soldats aux mains qui tuent tout : et asseurez vous que nous vengerons votre blesseur. Alors ie luy dis, ie louë Dieu de ce que ie vois la victoire à nous auant que de mourir. A present ie ne me soucie point de la mort. Je vous prie de vous en retourner, et montrez moy toute l'amitié que vous m'avez portée, et gardez qu'il n'en eschappe un seul qui ne soit tué. Et à l'instant s'en retourna : et tous mes seruiteurs mesmes y allerent : de sorte qu'il ne demeura aupres de moy que deux pages, et l'aduocat de Las,

¹ La blessure de Montluc lui avait emporté une grande partie du nez. Il fut obligé dès lors de porter une espèce de masque, qu'on appelait *un touret de nez*.

et le Chirurgien. L'on voulut sauuer le Ministre, et le capitaine de là dedans nommé Ladons, pour les faire pendre devant mon logis, mais les soldats faillirent de les tuer eux-mesmes, et les osterent à ceux qui les tenoient, et les mirent en mille pièces. Les soldats en firent sauter cinquante ou soixante du haut de la grande tour qui s'estoient retirez là dedans dans le fossé, lesquels se noyerent. Il se trouue que l'on en sauua deux qui s'estoient cachez. Il y avoit tel prisonnier qui vouloit donner quatre mil escus : mais iamais homme ne voulut entendre à aucune rançon et la pluspart des femmes furent tuées, lesquelles aussi faisoient de grands maux avec les pierres. Il s'y trouua un Espagnol marchand qu'ils tenoient prisonnier là-dedans, et vn autre marchand catholique aussi qui furent sauuez. Voilà tout ce qui demeura en vie des hommes qui se trouuerent là dedans, qui furent les deux que quelqu'un desroba, et ces deux marchands qui estoient catholiques. Ne pensez pas, vous qui lirez ce liure que je fisse faire cette execution tant pour vanger ma blesseure que pour donner épouuante à tout le pays, afin qu'on n'eust le cœur de faire teste à nostre armée. Et me semble que tout homme de guerre au commencement d'une conqueste en doit faire ainsi contre celui qui oserait attendre son canon. Il faut qu'il ferme l'oreille à toute composition et capitulation, s'il ne void de grandes difficultez à son entreprinse, et si son ennemy ne l'a mis en peine de faire bre-sche. Et comme il faut de la rigueur (appelez la cruauté si vous voulez) aussi faut il de l'autre costé de la douceur si vous voyez qu'on se rende de bonne heure à vostre mercy.

C A L V I N .

1509 — 1564.

Lettres familières.

A Monsieur de Falais¹,

Monseigneur, j'espère, suivant ce que m'a mandé dernièrement Antoine Maillet, que vous estes en meilleure disposition que de

¹ Jacques de Bourgogne, seigneur de Falais et de Bredam, et sa femme Jolande de Brederode, poursuivis dans leur patrie pour leur attachement à la re-

coustume, dont je remercie nostre bon Dieu, le pryant de vous confermer pleinement, car je ne doute pas que la maladie ne vous ait laissé une longue queue de foiblesse. Mais celluy qui a commencé à vous remectre au-dessus, parfera, comme j'espère par sa bonté infinie, tant pour exaulser les prieres de ses serviteurs, que pour fermer la bouche aux iniques, à ce qu'ils ne prennent point occasion de dire, que vous aiez esté vaincu de leur tentation. Car vous sçavez comme il ne leur fault pas grant couleur pour blasphemer.

Or Dieu vous monstrera, qu'il vous a disposé à recevoir encor de plus grans assaults, si mestier est. Et cependant nous fera la grace de jouir plus long temps de vous à nostre singuliere consolation. Quant nous aurons nouvelles ² de par vous-mesmes, elles nous resjouiront encor plus.

Sur ce Monsieur, après m'estre humblement recommande à vostre bonne grace, et celle de Mademoiselle ³ et vous avoir présenté à tous deux les recommandations d'une femme resuscitée, je supplie nostre bon Dieu de vous avoir tousjours en sa sainte garde, multipliant ses graces en vous journellement à la gloire de son nom.

De Genesve ce 26 d'Octobre.

Vostre humble Frere, Serviteur et entier Amy,

JEHAN CALVIN.

Au même,

. Je suis joyeux de vostre bonne disposition, premiere-
ment pour vostre soulagement, et aussi pour ce que j'espere
qu'elle nous sera le moien de vous veoir. Cependant nous prie-

ligion protestante, errèrent d'asile en asile. Calvin faisait grand cas du seigneur de Falais; il entretint avec lui une correspondance familière pendant près de six ans.

¹ Lex.

² Gr. § 51.

³ Lex.

rons Dieu qu'il vous veuille encor restaurer de mieulx en mieulx, combien qu'il ne nous fault ¹ pas attendre ne vous ne moy d'estre jamais fort vaillans en ce monde.

Nous avons faict Sainct André prescheur, de quoy vous serez possible ² esbahi. Il ne s'y attendoit pas, et je croy aussi que son couraige ³ n'y enclinoit pas du premier coup. Mais nous avons faict conscience voyant son zele et sa dexterité, de le laisser tousjours oisif. J'espere que Dieu en sera servy en profict et edification de son Eglise. Il n'y a pas esté amené sans combat, mais connoissant que la vocation venoit d'en hault, il n'y a pas resisté.

Sur ce Monseigneur, aprez avoir présenté les humbles recommandations tant de moy que de ma femme, à vostre bonne grace, et à celle de Mademoiselle, je supplieray nostre bon Dieu de vous avoir tousjours en sa protection, vous conduisant à son honneur comme il a faict jusque icy, et se monstrant si puissant en vous, qu'on y congnoisse tousjours le fruict de ceste belle victoire en laquelle Jesus-Christ nous console.

De Genesve ce 16 d'Avril (1546).

Au même.

. . . Pour vostre personne, suivant la charge que vous m'aviez donné j'ay regardé depuis mon retour où il y auroit logis commode. Quant à celluy de Clebergue vous seriez trop loing des voisins que vous cherchez. Combien que de long tems j'en avoye eu envye pour moy-mesme, affin de m'y desrober quant je cherche d'avoir loysir. Et m'avoit on promis de m'en donner response. Mais rien n'est venu. Si je l'avoye entre mes mains, comme l'on m'en avoit donné esperance, vous sçavez qu'il sera à vostre commandement.

Auprès de nous je n'en ay peu trouver ayant jardin, qui vous feust plus propre que une que je vous ay louée. Non pas que le logis me contente. Mais il me l'a fallu faire par faulte d'aultre. Vous aurez au devant moien jardin, et court assez spacieuse. Derriere, aultre

¹ Gr. § 76.

² Lex.

³ Lex.

jardin encor. Une grant salle, d'aussi belle veue quevous en scauriez souhaitter pour l'esté. Les chambres n'ont pas si plaisant regard ¹, que je vouldroye bien. Mais quant vous serez arrivé, possible qu'on trouvera moien d'y donner ordre. Excepté la salle, on pouvoit trouver maisons de meilleure estoffe, et mieulx basties pour la commodité. Mais le jardin n'y eust pas esté, et je voy qu'²c'est un membre que vous desirez principalement. Quoy qu'il en soit, elle est louée à douze escus. Quant vous la verrez, si vous dictes que c'est trop, j'auroy mon excuse prête, que je ne suis pas tel mesnager que pour bien espargner ma bourse non plus que celle des aultres. Je me suis hasté d'en faire marché à cause du jardin seulement. Si le temps vous targoit par delà, il me semble que la saison vous sera aussi propre d'icy à un mois que plus tard, moyennant que l'air fust gracieux selon que la saison le doit porter...

Ce 25 de Febvrier 1547.

HISTOIRE D'UN CARME.

Lettre aux fideles de Lyon.

Nous avons à vous escrire quelques nouvelles touchant le carme qui a là presché le caresme dernier, lesquelles ne tourneront pas à sa louange. Ce que nous en faisons n'est point de cupidité que nous ayons de detracter de luy, car encores que nous ayons quelque occasion qui nous peult induire à cela, nostre courage n'est pas tel et n'en avons point la coustume. Mais quant nous vous aurons exposé la raison qui nous meut, elle vous pourra pleinement satisfaire. D'aultzant qu'il ² s'en est retourné par devers vous mal content du recueil que luy avions faict, comme il a dict à quelques ungs, nous pensons bien que estant par de là, il vous pourra faire beaucoup de complainctes, et ne fust-ce que pour se purger de ce qu'il retourne de rechef en l'abisme dont le Seigneur l'avoit delivré. Or nous voyons d'aulture part quelle of-

¹ Lex.

² Lex.

fense vous pourriez concevoir contre nous, si vous n'estiez deuenement aduertis de toute l'affaire. En tant doncques què nous sommes tenus à vous à cause du lien auquel le Seigneur nous a conjoinct ensemble, et que nous serions coupables devant Dieu envers vous, si nous ne mections en peine d'obvier à tous les scandales que le diable tasche d'esmouvoir pour nous separer et alier de l'unité que le Seigneur a mise entre nous, il nous a semblé aduis bon de vous reciter simplement l'histoire du recueil et traictement que luy auons faict, et au contraire comment il s'est porté, pour vous laisser le iugement de ce qui l'a peu esmouvoir à se mescontenter de nous. Ce que nous vous en reciterons sera comme devant Dieu, lequel nous appellons en tesmoing le priant de manifester la vérité telle qu'elle est, et confondre ceulx qui voudroient user de mensonge et calumnies aucunes.

Quelques jours apres qu'il fust arrivé, ayant desjà parlé à luy en particulier, et luy ayant monstré signes de humanité et amitié, nous l'appellâmes estant ensemble pour sçavoir sa delibération. Apres qu'il nous eust dict qu'il estoit venu pour servir à l'Eglise de Dieu, nous le priâmes de ne prendre point en mauuaise part ce que nous ne luy auions point présenté du premier jour la chaire. Pareillement le priâmes de nous vouloir excuser, si nous différons encores quelque temps, et lui remonstrâmes les causes qui nous empeschoient de nous haster. Premièrement pource que nostre Seigneur nous a baillé nostre reigle par escript, laquelle il ne nous est licite de oultrepasser. C'est qu'il nous a deffendu de recevoir homme au ministere devant que l'auoir bien et deuenement approuvé, comme ceste reigle nous doit estre inuiolable, si nous voulons auoir bon ordre et police en l'Eglise. Nous l'admonestâmes de considerer combien la police du ministere nous estoit recommandée de Dieu, laquelle seroit vilipendée si on y recevoit ung homme à la volée sans observer forme legitime. Secondement nous luy remonstrâmes en quelle consequence cela pourroit venir, si nous l'introduisions ainsi hastivement, à sçavoir qu'un aultre voudroit estre receu à son exemple, et en quelque sorte qu'il en advint que nous tomberions en une plus grande confusion qu'il n'y a eu le temps passé, faisant dispense à l'ung et la denyant à l'aultre, laquelle inequalité est une ruyne mortelle en l'Eglise de Dieu. Tiercement nous luy dismes que quant nous au-

rions si mauvaise conscience de vouloir en sa faveur transgresser le commandement de Dieu, qu'il ne nous seroit point permis neantemoins, pource que nous avons nos loix ecclesiastiques reduictes par escript, lesquelles nous chantent une leçon toute diverse. Or il nous les fault observer, veu que tout le peuple à nostre coustume s'y est obligé. Pour le quatriesme, nous lui remonstrasmes que c'estoit mesme son profit que la chose se fit meurement, pource que ce pendant il auroit le plaisir de considerer combien la charge est difficile et fascheuse afin de prendre conseil sur cela de ce qu'il auroit à faire. Semblablement de cognoistre nostre forme et maniere afin de s'y accommoder, de peur de scandaliser le peuple lequel est tendre et delicat, car les plus rudes sont quelquefois plus difficiles à contenter. Neantmoins si luy donnasmes-nous bien à entendre que nostre intention n'estoit point de le tenir longtemps en suspend et faire languir, mais plus tost de regarder en brief, et plus tost que possible nous sera, de l'appliquer au service de Dieu. Sur cela nous le priasmes d'avoir encore ung petit de patience en attendant que les choses se fissent selon l'ordre de Dieu, et que cependant il usast de nous privement comme de ses freres, nous offrant de luy faire service et plaisir en toute chose que le Seigneur auroit mise en nostre main.

Il nous sembloit bien que nos propos estoient si raisonnables qu'il les devoit prendre en payement. Davantage nous parlions aultant amyablement qu'il eust sceu demander, et soiez certain que tout homme craignant Dieu et ayant bonne conscience, eust esté bien satisfait. Qui plus est ung homme mesme de mauvais cœur, moyennant qu'il eust eu quelque honnesteté et n'eust pas esté du tout effronté, eust eu honte de contredire. Nostre moyne pour toute response nous somma de l'asseurer sur le champ, nonobstant toutes les raisons que nous avions alleguées. Et ce pour deux causes : la premiere c'est qu'il avoit pour lors compagnie qui le pouvoit conduire seurement hors des dangers et luy fournir monture et argent, et qu'il n'auroit point tousjours cette opportunité en main. La seconde que s'il avoit à s'en retourner en France, le plus tost seroit le meilleur, devant que le bruict de sa venue par deçà fust publié.

Nous vismes bien par ceste response qu'il ne sçavoit que c'estoit ne de l'Eglise, ne du ministere, et que s'il avoit peu d'intelligence,

encores avoit-il moins de cœur et de zele. Toutes fois l'ayant fait retirer et ayant parlé ensemble entre nous, encores luy fismes-nous une response fort douce et gracieuse, luy priant qu'il nous pardonnast si nous n'obtemperions point à sa requeste, veu que nos consciences estoient abstrainctes¹ par la parole de Dieu, et ce qui lui avoit esté dict auparavant lui fust expliqué et confirmé davantage tant par tesmoignages de l'Escripture que les exemples de l'Eglise ancienne. On lui fist aussi des exhortations qui le pouvoient bien rompre et reduire à meilleure raison, s'il n'eust esté par trop esgaré, et affin qu'il ne luy semblast qu'on ne luy fist point l'honneur qui luy appartenoit, nous luy touschames qu'on avoit bien usé de telle forme envers ceulx qui le valoient, et que iceulx s'estoient volontiers assubjectis à cela.

if
many
Luy au lieu de se renger replicqua plat et court que si nous pensions avoir l'esprit de Dieu, qu'il n'en estoit pas destitué, et monstra bien que tout ce que nous avions mis en avant, il le prenoit à mocquerie. Nous luy respondismes premierement qu'en ceste matiere nous avions la parole de Dieu tant clere que nos consciences estoient suffisamment asseurées. Et ~~encores~~ que la chose fust douteuse ou que nous en eussions quelque scrupule que nostre office estoit de ne rien attenter contre ce que nous penserions estre du vouloir de Dieu. Toutesfois que ce que nous alleguions estoit si cler qu'il n'estoit à mestier d'en faire plus longue dispute. D'avantage qu'il se devoit tenir plus tost pour suspect que nous à cause qu'il ne rendoit que son particulier, et que de nostre part nous n'avions aultre considerant, sinon de suivre l'ordre de Dieu. Il nous replicqua aussi que s'il fust venu devant le caresme, il eust bien souffert d'estre examiné, mais puisqu'il avoit presché en une Eglise si voisine² qu'on debvoit bien tenir cela pour approbation. Sur ce point nous lui dismes qu'il en advient en France, comme dict Salomon, asçavoir qu'à une âme affamée les choses ameres semblent estre douces, car le paoure peuple est là tant affamé de la vraye doctrine, que quant on luy en touche ung petit mot ne fusse³ qu'à demy, il est tellement ravy et transporté qu'il n'a

¹ Singulier mot pour *adstrainctes* (de *adstringere*), si ce n'est pas une faute de copiste.

² L'église de Lyon.

³ Fût-ce.

loisir de juger. Au reste touchant ce qu'il se vantoit d'avoir là presché, nous luy dismes qu'il n'en dressât point les cornes, et que nous sçavions bien en quelle infirmité ce avoit esté. Et toutesfois nous protestasmes que ce n'estoit point par reproche, et que nous ne sommes pas si inhumains que nous ne supportions ceulx qui sont aucunement infirmes en tel danger, mais que c'estoit pour l'induire à se reconnoistre afin qu'il ne s'enorgueillist point en vain, ayant plus de cause de s'humilier. En la fin nous taschasmes de rechef de l'adoulcir et luy donner bon courage, et luy de sa part ne fist pas d'autre semblant d'estre irrité.

Le lendemain estant en une taverne en grande compagnie en laquelle il y avoit environ une dizaine de prescheurs d'icy alentour après qu'on eust devisé de quelque matiere, sans qu'il fust provoqué ne qu'il en eust occasion, comme s'il eust esté un contrerolleur de tout le monde, il dict qu'il n'y avoit point d'homme sçavant par deça, et parla encores plus outrageusement que nous ne disons, et comme la verité vient tousjours en lumiere avec le temps, nous avons esté depuis advertis que du premier jour qu'il estoit entré en ceste ville, il n'avoit cessé de mesdire maintenant de l'ung ou de l'autre, maintenant de tous, jusques à prononcer que ne trouvoit nul goust ne nulle edification en toutes nos predications et lectures. Et toutesfois il estoit si effronté que ce pendant il osoit bien venir disner chez nous. Nous voyons bien quelle raison le menoit à cela, c'est que le pauvre homme est si affamé de gloire qu'il brusle tout, et ce pendant nous ne voyons pas qu'il ait rien en quoy il se puisse glorifier. Car quant on aura bien espeluche tout ce qu'il a au ventre, on n'y trouvera que pure asnerie. Il sçait un peu moins en la langue latine qu'un enfant de huit ans ne devroit faire. En l'Escripture il y est aussi ignorant qu'un cafart¹, et toutesfois il est si enivré d'ambition qu'il ne se peult tenir sur ses pieds. Nous vous laissons à reciter plusieurs menées qu'il a tenté. Tant y a qu'il n'eust pas tenu à luy de troubler nostre Eglise, si le temps y eust esté disposé.

¹ Qu'un homme qui n'a que les dehors de la religion. En arabe *Caphar* ou *Cafr* désigne un chrétien qui s'est fait musulman.

fam
fi

fun

Covet

At an
ra

it u
hi

RABELAIS.

1485 — 1553.

Plan de campagne de Picrochole.

(Des gens du roi Grandgousier surprirent des fouaciers dépendants du roi Picrochole, et enlevèrent leurs fouaces. Picrochole, dans l'amère colère qu'exprime son nom, résolut de les venger par une guerre terrible. Il y fut excité encore par des conseillers belliqueux).

Les fouaces destroussées, comparurent devant Picrochole le duc de Menuail, comte Spadassin, et capitaine Merdaille, et luy dirent : Cyre, aujourd'huy nous vous rendons le plus heureux, plus chevalereux prince qui oncques feut depuis la mort de Alexandre Macedo. Couvrez, couvrez vous, dist Picrochole. Grand mercy dirent-ilz, cyre, nous sommes à nostre devoir. Le moyen est tel. Vous laisserez icy quelque capitaine en guarnison, avec petite bande de gens, pour garder la place, laquelle nous semble assez forte, tant par nature, que par les remparts faictz à vostre invention. Vostre armee partirez en deux, comme trop mieulx l'entendez. L'une partie ira ruer sus ce Grandgousier, et ses gens. Par ycelle sera de prime abordée facilement desconfist. La recouvrerez argent a tas. Car le villain en ha du content. Villain, disons nous, parce que ung noble prince n'ha jamais ung sou. Thesaurizer est faict de villain.

L'autre partie ce pendent tirera vers Onys, Saintonge, Angomoys, et Guascoigne : ensemble Perigort, Medoc, et Eslanes¹. Sans resistance prendront villes, chasteaulx, et forteresses. A Bayonne, à Saint Jean de Luc, et Fontarabie, saisissez toutes les naufz, et coustoyant vers Gualice et Portugal, pillerez tous les lieux maritimes, jusques a Ulisbonne, ou aurez renfort de tout equippage requis a ung conquerent. Par le corbieu, Hespaigne se rendra, car

¹ « Eslanes. » Quoique les *Lanes* et les *Landes* soient termes synonymes, l'usage est cependant que par les *Lanes* on entend cette partie des *Landes* qui est sous le présidial de Dax. Rabelais a donc ici écrit et dû écrire *es Lanes*. Le *Duchaf*.

ce ne sont que madourrez. Vous passerez par l'estroict de Sibylle ¹ et la erigerez deux colonnes plus magnificques que celles de Hercules a perpetuellé memoire de vostre nom. Et sera nommé cestuy destroict la mer Picrocholine.

Passee la mer Picrocholine, voicy Barberousse qui se rend vostre esclave. Je dist Picrichole, le prendray a mercy. Voire, dirent-ilz, pourveu qu'il se face baptiser. Et oppugnerez les royaumes de Tunis, de Hippos ², Argiere, Bone, Corone ³, hardiment toute Barbarie. Passant oultre, retiendrez en vostre main Majorque, Minorque, Sardaigne, Corsicque, et aultres isles de la mer Ligusticque et Baleare. Coustoyant à gausche, dominerez toute la Gaule narbonnicque, Provence, et Allobroges, Genes, Florence, Lucques, et a dieu seas ⁴ Rome. Le paovre monsieur du pape meurt desja de paour. Par ma foy, dist Picrochole, je ne luy baisera ja sa pantoufle.

Priuse Italie, voila Naples, Calabre, Apouille et Sicile toutes a sac, et Malthe avec. Je vouldrois bien que les plaisans chevaliers jadis Rhodiens vous resistassent, pour veoir de leur urine ⁵. Je iroy (dist Picrochole) volentiers a Lorette. Rien, rien, dirent-ilz, ce sera au retour. De la prendrons Candie, Cypre, Rhodes et les isles Cyclades, et donnerons sus la Moree. Nous la tenons. Dieu guard Hierusalem, car le souldan n'est pas comparable a vostre puissance. Je, dist-il, feray doncques bastir le temple de Salomon ! Non, dirent-ilz, encores ; attendez ung peu. Ne soyez jamais tant soubdain a vos entreprinses.

Sçavez-vous que disoyt Octavian Auguste ? *Festina lente*. Il vous convient premierement avoir l'Asie minor, Carie, Lycie, Pamphile, Cilicie, Lydie, Phrygie, Mysie, Betune ⁶, Charazie ⁷, Satalie ⁸,

¹ Par l'échange fréquent de l'*e* et de l'*i*, comme du *b* et du *v*, *Sibylle* est *Séville* ; le détroit de Séville est le détroit de Gibraltar.

² Hippo-Diarrythus des anciens.

³ Corone, c'est l'ancienne Cyrène, dont le nom moderne est Corène.

⁴ « A dieu seas, » c'est *l'adieu sias* des Gascons et *l'adissiat* des Languedociens. *Adieu soit Rome* c'est-à-dire la puissance du pape.

⁵ Effet de la peur.

⁶ Bithynie.

⁷ Carrasia, l'ancienne Sardis.

⁸ Santalie dans la Pamphylie.

Samagerie ¹, Castamerra, Luga ², Savasta ³ jusques à Euphrates. Voyrons nous, dist Picrochole, Babylone, et le mont Sinai? Il n'est, dirent ilz, ja besoing pour ceste heure. N'est-ce pas assez tracassé de avoir transfreté la mer Hircane, chevaulché les deu Armenies, et les troys Arabies? Par ma foy, dist-il, nous sommes affollez. Ha paovres gens! Quoy? dirent-ilz. Que boyrons-nous par ces deserts? Car Julian Auguste et tout son oust y moururent de soif, comme l'on dict. Nous, dirent-ilz, avons ja donné ordre a tout. Par la mer Syriace, vous avez neuf mille quatorze grandes nauz charges des meilleurs vins du monde : elles arrivarent à Japhes ⁴. La se sont trouvez vingt et deux cens mille chameaulx et seize cens elephans, lesquelz avez prins a une chasse environ Sigeilmes ⁵, lors que entrastes en Lybie : et d'abundant eustes toute la caravane de la Mecha. Ne vous fournirent-ilz pas de vinc suffisance? voyre : mais, dist-il, nous ne busmes point frais. Par la vertu, dirent-ilz, non pas d'ung petit poisson, ung preux, ung conquerent, un pretendent et aspirant à l'empire univers ne peult toujours avoir ses aises. Dieu soit loué qu'estes venus vous et vos gens, saulf et entiers jusques au fleuve du Tigre.

Mais, dist-il, que faict cependent la part de nostre armee qui desconfit ce villain humeux Grandgousier? ilz ne chomment pas, dirent-ilz, nous les rencontrerons tantoust. Ilz vous ont prins Bretagne, Normandie, Flandres, Haynault, Brabant, Artoys, Hollande, Selande : ilz ont passé le Rhein par sus le ventre des Souices et Lansquenetz, et part d'entre eulx ont dompté Luxembourg, la Lorraine, la Champaigne, Savoye jusques a Lyon : onquel lieu ont trouvé vos guarnisons retournans des conquestes navales de la mer Méditerranee. Et se sont rassemblez en Boheme, apres avoir mis à pat Soueve ⁶, Wirtemberg, Bavieres, Austriche, Moravie et Stirie. Puis ont donné fierement ensemble sus Lubek,

¹ Peut-être Sammachia (Cyropolis) dans le Schirvan sur la mer Caspienne.

² Inconnues.

³ L'ancienne Sébaste, sur la frontière de Cilicie.

⁴ Jaffa.

⁵ Probablement Sicheim, aujourd'hui Naplouse. Autres conjectures : Sigeum, promontoire de la Troade; Sicemus ville d'Arabie.

⁶ Souabe.

Norwege, Sweden, Rich ¹, Dace², Gotthie, Engroenland³, les Estrelins⁴, jusques à la mer Glaciale. Ce faict, conquestarent les isles Orchades, et subjuguarent Escosse, Angleterre et Irlande. De la, naviguans par la mer sabuleuse⁵, et par les Sarnates, ont vaincu et dompté Prussie, Pologne, Lituanie, Russie, Valachie, la Transsilvane, Hongrie, Bulgarie, Turquie, et sont a Constantinople. Allons nous, dist Picrochole, rendre a⁶ eulx le plus toust, car je veulx estre aussi empereur de Trebizonde. Ne tuerons nous pas tous ces chiens Turcs et Mahumetistes ? Que diable, dirent-ilz, ferons doncques ? Et donnerez leurs biens et terres a ceulx qui vous auront servy honnestement.

La raison, dist-il, le veult ; c'est équité. Je vous donne la Carmaigne⁷, Surie, et toute la Palestine. Ha, dirent-ilz, Cyre, c'est du bien de vous, grand mercy. Dieu vous fasse bien tousjours prosperer. La present estoit ung vieulz gentilhomme espruvé en divers hazars, et vray routier de guerre, nommé Echephron, lequel ouyant ces propous, dist : J'ay grand paour que toute ceste entreprise sera semblable a la farce du pot au laict, duquel ung cordouanier⁸ se faisoit riche par resverie, puy, le pot cassé n'eut de quoy disner. Que pretendez vous par ces belles conquestes ? Quelle sera la fin de tant de travaux et traverses ? Sera, dist Picrochole que nous, retourner, reposerons a nos aises : dont, dist, Echephron, et si par cas jamais n'en retournez ? car le voyage est long et perilleux. N'est ce mieulx que des maintenant nous reposons⁹, sans nous mettre en ces hasars. O ! dist Spadassin, par dieu voicy ung bon resveux, mais allons nous cacher au coing de la cheminee : et la passons avec les dames nostre vie et nostre

¹ Riga en Livonie en l'isle de Rugen.

² Sace ou Sacie, nom que par erreur Eneas Sylvius, *Histor. Europ. C. 33*, donne au Danemark, dont il s'agit ici.

³ Le Groënland.

⁴ Les Estrelins, Esterlins, Esserlings ou Osserlingers, habitants de l'Estonie.

⁵ Dans la traduction de Ptolémée *pontus sabulosus* est la mer de Norwége, toute couverte en effet de bancs de sable.

⁶ Vers.

⁷ Caramanie.

⁸ Rabelais connaissait sans doute, sur le même sujet, une fable plus ancienne que celle de la laitière de Des Pierriers, dans sa nouvelle XIV imitée par La Fontaine, l. x, f. 7.

⁹ Gr. § 57.

temps a enfiler des perles, ou a filer comme Sardanapalus. Qui ne s'aventure, n'ha cheval, ny mule, ce dist Salomon¹. Qui trop, dist Echephron, s'aventure, perd cheval et mule, respondi Malcon². Baste, dist Picrochole, passons oultre. Je ne crains que ces diables de legions de Grandgousier : cependant que nous sommes en Mesopotamie, s'ilz nous donnoient sus la queue, quel remede? Tresbon, dist Merdaille, une belle petite commission, laquelle vous envoyerez aux Moscovites, vous mettra en camp pour ung moment quatre cens cinquante mille combattans d'eslite. O si vous me y faictes vostre lieutenant, je tueroye ung pygne pour un mercier³. Je mors, je rue, je frappe, j'attrappe, je tue, je renie. Sus, sus, dist Picrochole, qu'on despesche tout et qui m'ayme sy me suyve.

Gargantua mange en salade six pelerins.

Le propous requiert que racontons ce qu'advint a six pelerins qui venoyent de Saint Sebastien pres de Nantes, et, pour soy heberger celle nuict, de paour des ennemys, s'estoyent mussez au jardin dessus les poyzars, entre les choux et lectues. Gargantua se trouva quelque peu alteré, et demanda si l'on pourroyt trouver des lectues pour faire sallade.

Et entendent qu'il y en avoyt des plus belles et grandes du pays, car elles estoyent grandes comme pruniers ou noyers, y voulut aller luy mesme, et emporta en sa main ce que bon luy sembla, ensemble emporta les six pelerins, lesquelz avoyent si grand paour qu'ilz n'ausoyent n'y parler, ny tousser.

Les lavant doncques premierement en la fontaine, les pelerins disoyent en voix basse l'ung a l'autre : Qu'est il de faire⁴? nous noyons icy entre ces lectues, parlerons nous? mais si nous parlons, il nous tuera comme espies. Et, comme ilz deliberoient ainsi, Gargantua les mist avecques ses lectues dedans ung plat de

¹ Rien de semblable dans Salomon, dont Rabelais invoque l'autorité comme auteur de proverbes.

² Personnage imaginaire.

³ Locution proverbiale renversée par plaisanterie : *Je tuerais un mercier pour un peigne*.

⁴ Gr. § 72.

la maison grand comme la tonne de Cisteaulx ¹ et avecques huyle et vinaigre, et sel, les mangeoyt pour soy rafraischir devant soupper, et avoyt jà engoulé cinq des pelerins : le sixiesme estoit dedans le plat caché soubz une lectue, excepté son bourdon qui apparoissoyt au dessus. Lequel voyant Grandgousier, dist a Gargantua : Je croy que c'est la une corne de limasson, ne le mangez point. Pourquoi ? dist Gargantua, ilz sont bons tout ce moys Et tirant le bourdon, ensemble enleva le pelerin et le mangeoyt tresbien. Puis beut ung terrible traict de vin pineau, en attendant que l'on apprestat le soupper.

Les pelerins, ainsi devorez, se tirarent hors les meulles de ses dens ² le mieulx que faire peurent, et pensoyent qu'on les eust mis en quelque basse fousse des prisons. Et lorsque Gargantua beut le grand traict, cuidarent noyer en sa bouche, et le torrent du vin presque les emporta au gouffre de son estomach : toutesfoys, saultans avecques leurs bourdons, comme font les micquelotz, se meirent en franchise l'oree des dens. Mais par malheur l'ung d'eulx tastans avec son bourdon le pays, a sçavoir s'ils estoient en seureté, frappa rudement en la faulte d'une dent creuse, et ferut le nerf de la mandibule dont fait tresforte douleur a Gargantua, et commença a crier de raige qu'il enduroyt. Pour doncques se soulager du mal, fait apporter son curedens, et, sortant vers le noyer grollier vous denigea ³ messieurs les pelerins.

Car il attrapoyt l'ung par les jambes, l'autre par les espauls, l'autre par la besare, l'autre par la fouillouse, l'autre par l'escharpe. Ainsi les pelerins denigez s'enfuyrent a travers la plante a beau trat, et appaisa ⁴ la douleur. En laquelle heure feut appelé par Eudemon pour soupper, car tout estoit prest. Passans de la par l'oree de la touche en plain chemin, tumbarent tous, excepté Fournillier, en une trape qu'on avoyt faicte pour prendre les loups a la trannee. Dont escapparent moyennant l'industrie du dict Fournillier, qui rompit tous les lacz et cordaiges. De la yssus, pour le reste de cette nuict coucharent en une loge pres le Couldray.

¹ Rabelais et d'autres ont par erreur parlé de la tonne de Citeaux, au lieu de celle de Clairvaux, rivale de gloire de la tonne de Heidelberg.

² Les dents *molaïres*.

³ Dénicha.

⁴ Gr. § 65.

De l'enfance de Pantagruel.

Je treuve, par les anciens historiographes et poetes, que plusieurs sont nayz en ce monde en façons bien estranges que seroyent trop longues a raconter : lisez le septiesme livre de Pline, si avez loisir. Mais vous n'en ouistes jamais d'une si merueilleuse comme feut celle de Pantagruel : car c'estoyt chose difficile a croire comment il creut en corps et en force en peu de temps. Et n'estoyt rien Hercules, qui estant au berceau tua les deux serpens : car lesdictz serpens estoyent bien petitz et fragiles. Mais Pantagruel estant encores au berceau, feit cas bien espouventables. Je laisse icy a dire comment a chascun de ses repasts il humoyt le laict de quatre mille six cens vaches, Et comment, pour luy faire ung paeslon ¹ a cuire sa bouillie, feurent occupez tous les pesliers ² de Saulmur en Anjou, de Villedieu en Normandie, de Bramont en Lorraine, et luy bailloyt on ladicte bouillie en ung grand tymbre ³ qui est encore de present a Bourges, pres du palais : mais les dens luy estoyent desja tant creues et fortifiées qu'il en rompit du dict tymbre ung grand morceau, comme tresbien apparroist.

Certain jour vers le matin, qu'on le vouloyt faire teter une de ses vaches (car de nourrices il n'en eut jamais aultrement comme dict l'hystoire) il se defeit des liens qui le tenoyent au berceau, ung des bras, et vous prend la dicte vache par dessoubz le jarret, et luy mangea les deux tetins et la moitié du ventre, avec le foye et les rognons, et l'eust toute devoree, n'eust esté qu'elle crioyt horriblement, comme si les loups la tenoyent aux jambes : auquel cry le monde arriva, et ostarent ladicte vache a Pantagruel : mais ils ne sceurent si bien faire que le jarret ne luy en demourast comme il le tenoyt ; et le mangeoyt tresbien, comme vous feriez d'une saulcisse ; et quand on luy voulut oster l'os, il l'avalla bientost, comme ung cormoran feroyt ung petit poisson ; et apres commença a dire : Bon, bon, bon, car il ne sçavoyt encore bien

¹ Poëlon.

² Poëlouniers, chau.lronniers.

³ Auge pour abreuver les bestiaux.

parler ; voulant donner a entendre qu'il l'avoit trouvé fort bon, et qu'il n'en failloyt plus qu'autant. Ce que voyans ceulx qui le servoyent, le liarent a gros cables, comme sont ceulx que l'on faict a Tain ¹ pour le voyaige du sel a Lyon, ou comme sont ceulx de la grand nauf françoise qui est au port de Grace ² en Normandie. Mais quelquefois ³ qu'ung grand ours que nourrissoyt son pere eschappa, et luy venoyt lescher le visaige, car les nourrices ne luy avoyent bien a poinct torché les babines, il se deffait desdictz cables aussi facilement, comme Samson d'entre les Philistins, et vous print monsieur de l'ours, et le mist en pieces comme ung poulet, et vous en feit une bonne gorge chaulde pour ce repast. Parquoy, craignant Gargantua qu'il se guastast, feit faire quatre grosses chaines de fer pour le lier, et feit faire des arboutans a son berceau bien afustez. Et de ces chaines en avez une a là Rochelle, que l'on leve au soir entre les deux grosses tours du havre. L'autre est a Lyon, l'autre a Angiers, et la quarte feut emportee des diables pour lier Lucifer qui se deschainoyt en ce temps la, a cause d'une colicque qui le tourmentoyt extraordinairement, pour avoir mangé l'ame d'ung sergent en fricassée a son desjeuner. Dont pouvez bien croire ce que dict Nicolas de Lyra sus le passage du psaultier ou il est escript : *Et Og regem Basan*. Que ledict Og, estant encore petit, estoyt tant fort et robuste qu'il le falloyt lier de chaines de fer en son berceau. Et ainsi demoura coy et pacifique ; car il ne pouvoyt rompre tant facilement lesdictes chaines, mesmement qu'il n'avoit pas espace au berceau de donner la secousse des bras. Mais voicy que arriva ung jour d'une grande feste, que son pere Gargantua faisoit ung beau bancquet à tous les princes de sa court. Je croy bien que tous les officiers de sa court estoyent tant occupez au service du festin que l'on ne se soucioyt du paovre Pantagruel, et demouroyt ainsi *a reculorun*. Que feit il ? qu'il feit, mes bonnes gens ? Escoutez : Il essaya de rompre les chaines du berceau avecques les bras, mais il ne peust, car elles estoyent trop fortes ; adoncques il trepigna tant des pieds qu'il rompit le bout de son berceau, qui tou-

¹ Gros bourg sur le Rhône, vis-à-vis de Tournon, passage pour le sel du Dauphiné qu'on transportait à Lyon.

² Le Havre de Grâce ou le Havre, à l'embouchure de la Seine.

³ Une fois, un certain jour.

tesfoys estoit d'une grosse poste de sept empan² en quarré ; et ainsi qu'il eust mis les piedz dehors, il s'avalla le mieulx qu'il peust, en sorte qu'il touchoyt les piedz en terre. Et alors, avecques grande puissance se leva, emportant son berceau sus l'eschine ainsi lié, comme une tortue qui monte contre une muraille, et a le veoir sembloyt que ce feust une grande carracque¹ de cinq cens tonneaux qui feust debout. En ce poinct, entra en la salle, ou l'on banquetoyt, et hardiment qu'il espouventa bien l'assistance : mais, par autant qu'il avoyt les bras liez dedans, il ne pouvoyt rien prendre a manger, mais en grande peine s'enclinoyt pour prendre a tout la langue quelque lippee. Quoy voyant son pere, entendit bien que l'on l'avoyt laissé sans luy bailler a repaistre, et commenda qu'il feust deslié desdictes chaines, par le conseil des princes et seigneurs assistans ensemble aussi que les medecins de Gargantua disoyent que, si l'on le tenoyt ainsi en berceau, que seroyt toute sa vie subject a la gravelle. Lorsqu'il feust deschainé, l'on le fait asseoir, et repeut fort bien, et mist son dict berceau en plus de cinq cens mille pieces, d'ung coup de poing qu'il frappa au mylieu par despit avec protestation de jamais n'y retourner.

Panurge.

Panurge estoit de stature moyenne, ny trop grand, ny trop petit, et avoyt le nez ung peu aquilin, faict a manche de rasouer, et pour lors estoit de l'eage de trente et cinq ans, ou environ, fin a dorer comme une dague de plomb², bien gualand homme de sa personne, sinon qu'il estoit quelque peu subject de nature a une maladie qu'on appelloyt en ce temps la :

Faute d'argent c'est douleur sans pareille.

Toutesfoys il avoyt soixante et troys manieres d'en trouver tous-

¹ *Caracca*, en italien ; *Carraca*, en espagnol ; *Kræcke*, en flammand ; gros navire de transport.

² Le plomb n'est ni bon à dorer, ni à être doré. Tel était Panurge, vrai vaurien en tout sens.

jours a son besoing ; dont la plus honorable et la plus connue estoyt par façon de larecin furtivement faict ; malfaisant, pipeur, beuveur, batteur de pavez, ribleur, s'il en estoyt à Paris ;

*l'ouste
vra*

Au demourant le meilleur filz du monde.

Et tousjours machinoyt quelque chose contre les sergears et contre le guet.

A l'une foyz, il assembloyt troys ou quatre bons rustres, les faisoit boyre comme templiers sus le soir, apres les menoyt au des-soubz de Sainte Genevieve, ou aupres du college de Navarre, et a l'heure que le guet montoyt par la (ce qu'il congnoissoyt en mettant son espee sus le pavé, et l'aureille aupres, et lorsqu'il ouyoyt son espee bransler, c'estoyt signe infaillible que le guet estoyt pres), a l'heure doncques, luy et ses compaignons prenoyent ung tumbereau, et luy bailloyent le bransle, le ruant de grande force contre la vallee, et ainsi mettoyent tout le paovre guet par terre, comme porcz : puis fuyoyent de l'aulture cousté : car en moins de deux jours, il sceut toutes les rues, ruelles et traverses de Paris, comme son *Deus det*¹. A l'aulture foyz, faisoit en quelque belle place, par ou ledict guet debvoyt passer, une trainee de pouldre de canon, et a l'heure que passoyt, mettoyt le feu dedans, et puyz prenoyt son passe temp a veoir la bonne grace qu'ilz avoyent en fuyant, pensans que le feu saint Antoine les tint aux jambes.

Parolles dégelées.

En pleine mer nous banquetants, gringnotants, divisants² et faisants beaulx et courts discours, Pantagruel se leva et tint en pieds pour discouvrir a l'environ. Puis nous dist : Compaignons, oyez vous rien ? Me semble que je oy quelques gents parlants en l'aer, jen'y voy toutesfoys personne. Escoutez. A son commandement nous feusmes attentifs, et a pleines aureilles humions l'aer comme belles huistres en escalle, pour entendre si voix ou son aucun y

¹ Grâces latines après le repas.

² Pour devisants.

seroyt espars : et pour rien n'en perdre, a l'exemple de Antonin l'empereur, aulcuns oppositions nos mains en paulme derriere les aureilles. Ce neanmoins protestions voix quelconques n'entendre.

Pantagruel continuoyt, affermant ¹ ouyr voix diverses en l'aer, tant de hommes comme de femmes, quand nous feut advis, ou que nous les oyons pareillement, ou que les aureilles nous corroyent. Plus perseverions escoutants, plus discernions les voix, jusques a entendre mots entiers. Ce que nous effraya grandement, et non sans cause, personne ne voyant, et entendant voix et sons tant divers, d'hommes, de femmes, d'enfans, de chevaux : si bien que Panurge s'escria : Ventre bieu ! est ce mocque ? nous sommes perdus. Fuyons. Il y ha embusche autour : Frere Jean, es tu la, mon amy ? Tien toy pres de moy, je te supplie. As tu ton bragmart ! Advise qu'il ne tienne au fourreau. Tu ne le desrouilles point a demy. Nous sommes perdus. Escoutez : ce sont par dieu coups de canon. Fuyons. Je ne dis de pieds et de mains, comme disoyt Brutus en la bataille pharsalique : je dis a voiles et a rames. Fuyons. Je n'ay point de couraige sus mer. En cave et ailleurs j'en ay tant et plus. Fuyons. Sauavons nous. Je ne le dis pour paour que je aye. Car je ne crains rien fors les dangiers. Je le dis tousjours.

Aussi disoyt le francarchier de Baignolet ². Pourtant n'hazardons ³ rien, a ce que ne soyons nazardez. Fuyons. Tourne visage. Vire la peautre. Pleust a Dieu que presentement je fusse en Quinquenoys ⁴, a peine de jamais ne me marier ! Fuyons, nous ne sommes pas pour eulx. Ils sont dix contre ung, je vons en assure. D'avantaige, ils sont sus leurs fumiers nous ne congnoissons le pays. Ils nous tueront. Fuyons, ce ne nous sera deshonneur. Demosthenes dist, que l'homme fuyant combattra derechief. Retirons nous pour le moins. Orche, poge, au trinquet, aux bou-

¹ Affirmant.

² Les Francs-archers étaient une sorte de milice créée par Charles VII. *Le Franc-archer de Baignolet* est un monologue en vers, imprimé entre autres à la suite de Villon. Le poète met dans sa bouche ce vers auquel Rabelais fait allusion :

Je ne craignois que les dangiers.

³ L'h s'aspirait ou ne s'aspirait pas. Ici Rabelais a cherché un jeu de mots.

⁴ Contrée de vignoble près de Chinon.

lingues. Nous sommes morts. Fuyons de par tous les diables, fuyons.

Pantagruel entendent l'esclandre que faisoit Panurge, dist : qui est ce fuyart la bas ? Voyons premierement quels gents sont. Par-adventure sont ils nostres. Encores ne voy je personne. Et si voy cent mille a l'entour. Mais entendons. J'ai leu qu'un philosophe nommé Petron estoit en ceste opinion que feussent plusieurs mondes soy touchant les uns les aultres, en figure triangulaire equilaterale, en la pate et centre desquels disoit estre le manoir de la verité, et la habiter les parolles, les idees, les exemplaires et pourtraicts de toutes choses passees et futures : autour d'icelles estre le siecle. Et en certaines annees, par longs intervalles, part d'icelles tumber sus les humains comme catarrhes, et comme tumba la rousee sus la toison de Gedeon : part la rester reservee pour l'advenir jusques a la consommation du siecle. Me soubvient aussy que Aristoteles maintient les parolles d'Homere estre volti-geantes, volantes, moventes, et par consequent animees.

D'avantaige Antiphanes disoit la doctrine de Platon es parolles estre semblable, lesquelles en quelcque contree on temps du fort hiver, lors que sont proferees, gelent et glassent à la froideur de l'aer, et ne sont ouyes. Semblablement ce que Platon enseignoyt es jeunes enfans, a peine estre d'iceulx entendu, lorsque estoient vieulx devenus. Ores seroyt a philosopher et rechercher si forte fortune icy seroyt l'endroit, onquel telles parolles dege-lent. Nous serions bien esbahis si c'estoyent les teste et lyre ¹ de Orpheus. Car apres que les femmes Threisses eurent Orpheus mis en pieces, elles jectarent sa teste et sa lyre dedans le fleuve He-brus. Icelles par ce fleuve descendirent en la mer Ponticque, jus-ques en l'isle de Lesbos tousjours ensemble sus mer naigeantes. Et de la teste continuellement sortoyt ung chant lugubre, comme lamentant la mort de Orpheus ; la lyre a l'impulsion des vents mo-vens les chordes accordoyt harmonieusement avecques le chant. Regardons si les voirons cy autour.

¹ Gr. § 49.

QUINZIÈME SIÈCLE

C O M I N E S.

1445 — 1509.

Comment le Roy Louis XI voulut induire l'empereur Federic III à se saisir des terres que le duc de Bourgogne tenoit de l'Empire.

La peau de l'ours.

L'an 1475 avoit envoyé le Roy, devers l'Empereur, Jehan Tiercelin Seigneur de la Brosse, pour travailler qu'il ne s'appointast avec le Duc de Bourgogne, et pour faire excuse de ce qu'il n'avoit envoyé ses Gens d'armes, comme il avoit promis, asseurant toujours le faire, et de continuer les exploits et dommages qu'il faisoit audit Duc, bien grands, tant au pays et marches de Bourgogne, que de Picardie. Et outre luy ouvrir un party nouveau qui estoit qu'ils asseurassent bien l'un l'autre de ne faire paix ni treves l'un sans l'autre : et que l'Empereur prit toutes les Seigneuries que le dit Duc tenoit de l'Empire et qui par raison en devoient estre tenuës, et qu'il les fist declarer confisquées à luy : et que le Roy prendroit celles qui estoient tenuës de la couronne de France : comme Flandres, Artois, Bourgogne, et plusieurs autres. Combien que cet Empereur eust esté toute sa vie homme de tres-peu de vertu, si estoit-il bien entendu et pour le long-temps qu'il avoit vescu, il avoit beaucoup d'experience et puis ces partis d'entre nous et luy avoient beaucoup duré : parquoy estoit las de la guerre, combien qu'elle ne luy coustast rien : car tous ces Seigneurs d'Alemagne y estoient à leurs despens, comme il est de coustume quand il touche le faict de l'Empire. Ledit Empereur respondit aux Ambassadeurs du Roy, qu'auprès d'une ville d'Alemagne, y

avoit un grand ours, qui faisoit beaucoup de mal : Trois compaignons de ladicté ville qui hantoient les tavernes, vindrent à un tavernier, à qui ils devoient, prier qu'il leur accreust encor un escot, et qu'avant deux iours le payeroient du tout : car ils prendroient cest ours, qui faisoit tant de mal, et dont la peau valoit beaucoup d'argent, sans les presens qui leur seroient faicts des bonnes gens. Ledit hoste accomplit leur demande : et quand ils eurent disné, ils allerent au lieu où hantoit cest ours ; et comme ils approcherent de la caverne, ils le trouverent plus pres d'eux qu'ils ne le pensoient. Ils eurent peur : si se mirent en fuite. L'un gaigna un arbre : l'autre fuit vers la ville : le tiers l'ours le print et le foula fort sous luy, en luy approchant le museau fort pres de l'oreille. Le pauvre homme estoit couché tout plat contre terre, et faisoit le mort. Or ceste beste est de telle nature que ce qu'elle tient, soit homme ou beste, quand elle le voit qu'il ne se remuë plus, elle le laisse là, cuidant qu'il soit mort : Et ainsi ledict ours laissa ce pauvre homme sans luy avoir fait gueres de mal : et se retira en sa caverne : quand le pauvre homme se veit delivré, il se leva, tirant vers la ville : Son compaignon qui estoit sur l'arbre, ayant veu ce mystere, descend, court et cria apres l'autre, qui estoit devant, qu'il attendist : lequel se retourna, et l'attendit : Quand ils furent ioincts celui qui avoit esté dessus l'arbre, demanda à son compaignon, par serment, ce que l'ours luy avoit dit en conseil, qui si longtemps luy avoit tenu le museau contre l'oreille. A quoy son compaignon luy respondit : il me disoit que jamais ie ne marchandasse de la peau de l'ours, iusques à ce que la beste fust morte. Et avec cette fable paya l'Empereur nostre Roy, sans faire autre responce à son homme.

Comment le duc de Bourgogne, faisant la guerre aux Suisses, fut chassé par eux à l'entrée des montagnes près Granson (1476).

Le Duc de Bourgogne ayant conquis toute la Duché de Lorraine et receu du Roy Saint-Quentin, Han, et Bohain, et le meuble du Connestable, estoit en parolles avec le Roy de s'apointer : et le Roy et luy se devoient entre-veoir, sur une riviere et sem-

blable pont que celui qui fut fait à Picquiny, à la veuë du Roy, et du Roy Edoüard d'Angleterre : et sur cette matiere ¹ alloient et venoient gens. Et vouloit ledict Duc laisser reposer son armée : qui estoit fort deffaicte, tant à cause de Nuz ² que par ce peu de guerre de Lorraine ³ : et le demeurant vouloit-il envoyer en garnison en aucunes places du comté de Romont, comme aupres des villes de Berne et Fribourg ausquelles il vouloit faire la guerre, tant pource qu'ils la luy avoient faite estant devant Nuz, qu'aussi pour avoir aidé à luy oster la comté de Ferrete, et pource qu'ils avoient osté audit Comte de Romont partie de sa terre. Le Roy le sollicitoit fort de ceste veüe, et qu'il laissast en paix ces pauvres gens de Suisse, et qu'il reposast son armée : Lesdicts Suisses, le sentans si pres d'eux, luy envoyerent leur Ambassade : et offroient rendre ce qu'ils avoient prins dudict Seigneur de Romont : Ledict Comte de Romont, le sollicitoit d'autre costé de le venir secourir en personne : Ledict Duc laissa le sage conseil, et celui qui pouvoit estre le meilleur (comme il semble à toute sorte de gens) veu la saison et l'estat en quoy estoit son armée : et delibera d'aller contre eux. Entre le Roy et luy fut appointment de bailler lettre, que pour le fait de Lorraine ils n'entreroient point en debat.

Le Duc partit de Lorraine avec ceste armée fort deffaicte et lassée, et entra en Bourgogne ; où lesdicts Ambassadeurs de ces vieilles ligues d'Alemaigne, qu'on appelle *Suisses*, revindrent devers luy, faisans plus grandes offres que devant : et outre la restitution, luy offroient laisser toutes les alliances, qui seroient contre son vouloir (et par especial celle du Roy) et devenir ses alliez, et le servir de six mille hommes armez, avec assez petit payement, contre le Roy, toutes les fois qu'il les en requereroit : A rien ne voulut

¹ A ce sujet.

² L'évêché de Cologne vint à vaquer en 1476. Deux prétendants se présentèrent, l'un était frère du landgrave de Hesse et l'autre parent du comte Palatin du Rhin. Le duc de Bourgogne prit parti pour le second. Il mit le siège devant Neuss, ici appelé Nuz, sur la rive gauche du Rhin, vis-à-vis de Dusseldorf : cette place forte était occupée par le landgrave de Hesse. Louis XI suscita des ennemis au duc, entre autres les Suisses. Après plusieurs échecs Charles le Téméraire se vit obligé d'abandonner un siège où ses troupes épuisaient inutilement leurs forces.

³ Contre René II, duc de Lorraine, qui avait envoyé défier le duc de Bourgogne devant Neuss.

ledict Duc entendre : et ia le conduisoit son mal-heur. Ceux qu'on appelle en ce quartier là les *Nouvelles alliances*, ce sont les villes de Basle, et de Strasbourg et autres villes Imperiales, qui sont sous le bout de cette riviere du Rhin : lesquelles d'ancienneté avoient esté ennemies desdicts Suisses, en faveur du Duc Sigismond d'Austriche, duquel ils estoient alliez, par le temps qu'il avoit eu guerre avec lesdicts Suisses. Toutes ces villes s'allierent ensemble avec iceux Suisses, et fut faite alliance pour dix ans, et paix aussi avec le Duc Sigismond. Et se feit ladicte alliance par la conduite du Roy, et à son pourchas, et à ses depens, comme avez veu ailleurs, à l'heure que la comté de Ferrete fut ostée des mains du Duc de Bourgongne, et qu'à Basle firent mourir messire Pierre d'Archambault Gouverneur dudict pays pour ledict Duc : lequel Archambault fut bien cause de cest inconvenient, qui fut bien grand pour ledict Duc : car tous ses autres maux en vindrent. Un Prince doit bien avoir l'œil sur les Gouverneurs qu'il met en un país nouvellement ioinct à sa Seigneurie : car en lieu de traiter les subiects en grande douceur et en bonne iustice, et faire mieux qu'on ne leur avoit faict le temps passé, cestui-cy fait tout le contraire : car il les traicta en grande violence, et en grande rapine : et mal luy en print, et a son maistre, et a maint homme de bien. Ceste alliance que le Roy conduisit, dont i'ay parlé, tourna depuis à grand profit au Roy, et plus que la pluspart des gens n'entendent : et crois que ce fut une des plus sages choses qu'il feist onques en son temps, et plus au dommage de tous ses ennemis : car le Duc de Bourgongne defaict, onques puis ne trouva le Roy de France homme qui osast lever la teste contre luy, ne contredire à son vouloir : J'enten de ceux qui estoient ses subiects et en son Royaume : car tous les autres ne nageoient que sous le vent de cestuy-là : Voylà pourquoy fut grande œuvre d'allier le Duc Sigismond d'Austriche, et ceste Nouvelle alliance avec les Suisses, dont si long temps avoient esté ennemis ne se fit point sans dépense, et sans faire maint voyage.

Après que le Duc de Bourgongne eut rompu aux Suisses l'esperance de pouvoir trouver appointement avec luy, ils retournerent advertir leurs gens, et s'apprester pour se deffendre : et luy approcha son armee du pays de Vaux en Savoye, que lesdicts Suisses avoient prins sur monseigneur de Romont, comme dict est : et print trois ou quatre places qui estoient à monseigneur de Chasteau-

guion, que lesdicts Suisses tenoient et les deffendirent mal : et de là alla mettre le siege devant une place, appelée Granson : laquelle estoit aussi audict seigneur Chasteau-guion, et y avoit pour lesdicts Suisses, sept ou huict cens hommes bien choisis, pource que c'estoit auprès d'eux : et la vouloient bien deffendre. Ledit Duc avoit assez grande armée : car de Lombardie luy venoient à toute heure gens, et des subiects de ceste maison de Savoye : et il aimoyt mieux les estrangers que ses subiects, dont il pouvoit finer assez et de bons ; mais la mort du Connestable luy aidoit bien à avoir deffiance d'eux, avec d'autres imaginations : Son artillerie estoit tres-grande et bonne : et estoit en grande pompe en cest ost, pour se monstrier à ces Ambassadeurs, qui venoient d'Italie et d'Alemaigne : et avoit toutes ses meilleures bagues et vaisselles, et largement autres paremens, et avoit de grandes fantaisies en sa teste, sur le faict de ceste Duché de Milan, où il s'attendoit d'avoir des intelligences. Quand le Duc eut assiegé, ladicte place de Granson et tiré par¹ aucuns iours, se rendirent à luy ceux de dedans à sa volonté : lesquels il feit tous mourir : Les Suisses s'estoient assemblez, non point en grand nombre, comme i'ay ouy parler à plusieurs d'entr'eux (car de leurs terres ne se tirent point les gens qu'on cuide et encores moins lors, que maintenant : car depuis ce temps-là, la pluspart ont laissé le labour pour se faire gens de guerre) et de leurs alliez, en avoient peu avec eux : car ils estoient contraincts se haster pour secourir la place : et comme ils furent aux champs, ils sceurent la mort de leurs gens.

Le Duc de Bourgogne, contre l'opinion de ceux à qui il en² demandoit, delibera d'aller au devant d'eux, à l'entrée des montaignes où ils estoient encores, qui estoit bien son desavantage : car il estoit bien en lieu avantageux pour les attendre, et clos de son artillerie, et partie d'un lac : et n'y avoit nulle apparence qu'ils luy eussent sceu porter dommage : Il avoit envoyé cent archers garder certain pas à l'encontre de ceste montagne : et luy se mit en chemin : et rencontrèrent ces Suisses la pluspart de son armée, estant encore en la plaine : Les premiers rangs de ses gens cuidoient retourner pour se reioindre avec les autres : mais les me-

¹ Lex.

² En se rapporte à opinion.

nuës gens qui estoient derriere, cuidans que ceux là fuissent¹, se mirent à la fuite : et peu à peu se commença à retirer cette armée vers le camp, faisans aucuns tresbien leur devoir. Fin de compte, quand ils vindrent iusques à leur ost, ils ne s'oserent defendre : et tout se mit à la fuite : et gagnerent les Alemans son camp et son artillerie, et toutes les tentes et pavillons de luy et de ses gens (dont il y avoit grand nombre) et d'autres biens infinis : car rien ne se sauva que les personnes : et furent perdües toutes les grandes bagues dudict Duc : mais de gens, pour cette fois, ne perdit que sept hommes d'armes. Tout le demeurant fuit, et luy aussi. Il se devoit mieux dire de luy, *qu'il perdit honneur et che-
vance ce jour*, que l'on ne fit du Roy Jehan de France qui vaillamment fut pris à la bataille de Poitiers.

Voicy la premiere male fortune, que ce Duc eut jamais eu en toute sa vie : De toutes ses autres entreprises il en avait eu l'honneur ou le profit. Quel dommage luy advint ce jour, pour user de sa teste, et mespriser conseil ? Quel dommage en receut sa maison, et en quel estat en est-elle encores, et en adventure d'estre d'icy à long-temps ? Quantes sortes de gens luy en devindrent ennemis, et se declarerent, qui le jour de devant temporisoient avec luy, et se feignoient amis ? Et pour quelle querelle commença cette guerre ? ce fut pour un chariot de peaulx de mouton, que monseigneur de Romont print à un Suisse, en passant par sa terre : Si Dieu n'eüst delaissé ledict Duc, il n'est pas apparent qu'il se fust mis en peril, pour si peu de chose veu les offres qui luy avoient esté faictes, et contre quelles gens il avoit à faire, où il n'y pouvoit avoir nul acquest, ne nulle gloire : Car pour lors les Suisses n'estoient point estimez comme ils sont pour ceste heure : et n'estoit rien plus pauvres : et ay ouy dire à un chevalier des leurs qui avoit esté des premiers Ambassadeurs, qu'ils avoient envoyez devers ledict Duc, qu'il luy avoit dit en faisant leurs remonstrances, pour le desmouvoir de cette guerre que contre eux ne pouvoit rien gagner : car leur pays estoit très-sterile et pauvre : et qu'ils n'avoient nuls bons prisonniers² : et qu'il ne croyoit pas que les esperons et mords des chevaux de son ost, ne vaulsissent plus d'argent que tous ceux de leurs territoires ne sçauroient payer de finances, s'ils estoient prins.

¹ Gr. § 78.

² Point de gens qui, devenant prisonniers, pussent payer une bonne rançon.

Retournant à la bataille, le Roy fut bien tost adverty de ce qui estoit advenu : car il avoit maintes espies et messagers par païs, la pluspart depeschez par ma main : et en eut tres-grande ioye, et ne luy desplaisoit que du petit nombre de gens qui avoient esté perdus : et se tenoit ledict Seigneur, pour ces matieres icy à Lyon, pour pouvoir plus souvent estre adverty, et pour donner remede aux choses que cest homme embrassoit : car le Roy qui estoit sage, craignoit que par force ne ioignist ces Suisses à luy : De la maison de Savoye, ledict Duc en dispoit comme sien. Le Duc de Milan estoit son allié. Le Roy René de Cecile¹ luy vouloit mettre son païs de Provence entre les mains : et si les choses fussent advenues, il tenoit de païs depuis la mer de Ponant jusqu'à celle de Levant en son obeissance : et n'eussent ceux de nostre Royaume eu saillie sinon par mer, si ledict Duc n'eust voulu, tenant Savoye, Provence, et Lorraine : Vers chascun d'eux le Roy envoyoit : L'une estoit sa sœur, madame de Savoye, extreme pour ledict Duc : L'autre estoit son oncle, le Roy René de Cecile : qui a grande peine escoutoit ses messagers, mais envoyoit tout au Duc de Bourgongne. Le Roy envoyoit aussi vers ces ligues d'Alemaigne : Mais c'estoit à grande difficulté, pour les chemins, et y falloit envoyer mendiens, pelearins et semblables gens. Lesdites villes respondirent orgueilleusement, disans, *Dictes au Rôy que s'il ne se declare, nous nous appointerons, et nous declarerons contre luy.* Il craignoit qu'ainsi ne le feissent. De se declarer contre ledit Duc n'avoit nul vouloir : mais craignoit bien encores qu'il ne fust nouvelle² de ses messagers qu'il envoyoit par païs.

Comment les Suisses defrent en bataille le Duc de Bourgongne pres la ville de Morat.

Pour revenir au Duc de Bourgongne, il ramassoit gens de tous costez : et en trois semaines s'en trouva sus grand nombre, qui le iour de la bataille s'estoient escartez. Il seiourna à Losane en Savoye : où vous, Monseigneur de Vienne, le servistes de bon con-

¹ Sicile.

² Lex.

seil , en une grande maladie qu'il eut de douleur et de tristesse, de cette honte qu'il avoit receüe. Et à bien dire la verité, ie croy que iamais depuis il n'eut l'entendement si bon qu'il avoit eu auparavant ceste bataille. De ceste grande assemblée et nouvelle armée, qu'il avoit faicte, i'en parle par le rapport de monseigneur le Prince de Tarente ¹ qui le compta au Roy en ma presence. Ledict Prince, environ un an avant, estoit venu vers ledict Duc, tres-bien accompagné, esperant d'avoir sa fille et seule heritiere : et sembloit bien fils de Roy, tant de sa personne que de son accoustrement et de sa compagnie : et le Roy de Naples, son pere, monstroït bien n'y avoir rien espargné: Toutesfois ledict Duc avoit dissimulé ceste matiere et entretenoit pour lors Madame de Savoye, pour son filz, et autres : parquoy ledict prince de Tarente, appellé Dom Federic d'Arragon, et aussi ceux de son conseil, mal contents des delays envoyerent devers le Roy un officier d'armes bien entendu : lequel vint supplier au Roy donner sauf-conduit audict Prince, pour passer par le Royaume et retourner vers le Roy son pere, lequel l'avoit mandé : Le Roy l'octroya tres-volontiers ; et luy sembloit bien que c'estoit à la diminution du credit et renommée dudict Duc de Bourgongne. Toutesfois avant que le messenger fust de retour, estoient ia assemblées plusieurs des Liges d'Allemagne, et logées auprès dudict Duc de Bourgongne. Ledict Prince print congé dudict Duc, le soir de devant la bataille, en obeissant au mandement du Roy son pere : car à la premiere bataille s'estoit trouvé comme homme de bien. Aussi disent aucuns qu'il usa de vostre conseil, Monseigneur de Vienne, car ie luy ay ouy dire et tesmoigner, quand il fut devers le Roy arrivé, et au Duc d'Ascoly, appellé le Comte Julio et à plusieurs autres : et que de la premiere et seconde bataille avez escrit en Italie, et dict ce qui en advint plusieurs iours avant qu'elles fussent faictes.

Comme i'ay dit au partement dudict Prince, estoient logées plusieurs de ces Alliances assez pres dudict Duc : et venoient pour le combatre, allans lever le siege qu'il avoit devant Morat, petite ville pres de Berne, qui appartenoit à monseigneur de Romont. Lesdicts alliez, comme il me fut dict par ceux qui y estoient, pouvoient bien estre trente et un mille hommes de pied, bien choi-

¹ Frédéric, fils de Ferrand, depuis roi de Naples.

Prince, et autant estimé et requis de ses voisins, un temps a esté ¹, que nul Prince qui fust en Chrestienté, ou paraventure plus. Je n'ay veu nulle occasion pourquoy plus tost il deust avoir encouru l'ire de Dieu, que de ce que toutes les graces et honneurs, qu'il avoit receus en ce monde, il les estimoit tous estre procedez de son sens et de sa vertu, sans les attribuer à Dieu, comme il devoit. Et à la verité, il avoit de bonnes et vertueuses parties en luy. Nul Prince ne le passa iamaïs de desirer nourrir grans gens, et les tenir bien riglez. Ses bien-faits n'estoient point fort grans, pour ce qu'il vouloit que chascun s'en sentist. Jamais nul plus liberalement ne donna audience à ses serviteurs et subiects. Pour le temps que ie l'ai congnu il n'estoit point cruel : mais le devint peu avant sa mort (qui estoit mauvais signe de longue durée) ² et estoit fort pompeux en habillemens, et en toutes autres choses, et un peu trop. Il portoit fort grand honneur aux Ambassadeurs, et gens estranges. Ils estoient fort bien festoyez, et recueillis chez luy : Il desiroit grand gloire, qui estoit ce qui plus le mettoit en ses guerres que nulle autre chose : et eust bien voulu ressembler à ces anciens Princes, dont il a esté tant parlé, apres leur mort : et estoit autant hardy comme homme qui ait regné de son temps.

Or sont finies toutes ces pensées : et le tout tourné à son preiudice et honte ³ : car ceux qui gaignent, ont tousiours l'honneur. Je ne scauroye dire vers qui nostre Seigneur s'est montré plus courroucé, ou vers luy, qui mourut soudainement, et en ce champ sans guerres languir, ou vers ses subiects, qui oncques puis n'eurent bien ne repos, mais continuellement guerre : contre laquelle ils n'estoient suffisans de resister aux troubles qu'ils avoient les uns contre les autres, et en guerre cruelle et mortelle. Et ce qui leur a esté plus fort à porter, a esté que ceux qui les deffendoient, estoient gens estrangers, qui nagueres avoient esté leurs ennemis : c'estoient les Alemans. Et en effect, depuis ladicte mort n'eurent iamaïs homme qui bien leur vouldist, de quelques gens qu'ils se soient aidez.

Et a semblé à voir leurs œuvres, qu'ils eussent les sens aussi troublez, comme leur Prince un peu avant sa mort : car tout bon conseil

¹ C'est-à-dire : Il y a eu un temps, autrefois.

² Signe qu'il ne durerait pas longtemps

³ Gr. § 60.

ils ont deietté, et cherché toutes voyes qui leur estoient nuysibles, et sont en chemin que ce trou ne leur fauldra de grande piece, ou au moins la crainte d'y recheoir.

Je seroye assez de l'opinion de quelque autre que i'ay veu, c'est que Dieu donne le Prin ce, selon qu'il veult punir ou chastier les subjects : et au Prince les subjects, ou leurs courages ¹ disposer envers luy, selon qu'il veult elever ou abaisser : et ainsi fut ceste maison de Bourgongne à fait tout egal : car apres leur longue felicité et grandes richesses, et trois grands Princes bons et sages, precedens cestuy-cy, qui avoient duré six vingts ans ou plus, en bon sens et vertu, il leur donna ce Düc Charles, qui continuellement les tint en grande guerre, travail et despense, et presque autant aux iours d'hyver qu'en ceux d'esté, tant que beaucoup de gens riches et aisez, furent morts et destruicts par prison en ces guerres. Les grandes pertes commencerent devant Nuz, qui continuerent par trois ou quatre batailles, jusques à l'heure de sa mort : et tellement qu'à ceste derniere bataille estoit consommée toute la force de son païs, et morts ou destruicts ou pris toutes ses gens, qui eussent sceu ou voulu deffendre l'estat et l'honneur de sa maison. Et ainsi comme i'ay dit, semble que ceste perte ait esté egale au temps qu'ils ont esté en felicité : car comme ie dy, l'avoir veu grand, riche et honoré, encores puis-ie dire avoir veu tout cela en ses subjects : car je cuide avoir veu et connu la meilleure part d'Europe : toutesfois ie n'ay connu nulle Seigneurie ne païs, tant pour tant, ny de beaucoup plus grande estendue encores, qui fust tant abondant en richesses, en meubles, et en edifices, et aussi en toutes prodigalitez, despences, festoyemens et cheres, comme ie les ay veus, pour le temps que ie n'y estoye. Et s'il semble à quelcun, qui n'y ai point esté pour le temps que ie dy, que i'en die trop, d'autres qui y estoient comme moy paraventure diront que i'en dy peu. Or a nostre Seigneur tout à un coup fait choir si grand et sumptueux edifice, cette puissante maison, qui a tant soustenu de gens de bien et nourry, et tant esté honorée et pres et loin, et par tant de victoires et de gloires, que nul autre à l'environ n'en reçoit autant en son temps.

¹ Lex.

Prince, et autant estimé et requis de ses voisins, un temps a esté ¹, que nul Prince qui fust en Chrestienté, ou paraventure plus. Je n'ay veu nulle occasion pourquoy plus tost il deust avoir encouru l'ire de Dieu, que de ce que toutes les graces et honneurs, qu'il avoit receus en ce monde, il les estimoit tous estre procedez de son sens et de sa vertu, sans les attribuer à Dieu, comme il devoit. Et à la verité, il avoit de bonnes et vertueuses parties en luy. Nul Prince ne le passa iamais de desirer nourrir grans gens, et les tenir bien riglez. Ses bien-faits n'estoient point fort grans, pour ce qu'il vouloit que chascun s'en sentist. Jamais nul plus liberalement ne donna audience à ses serviteurs et subiects. Pour le temps que ie l'ai congnu il n'estoit point cruel : mais le devint peu avant sa mort (qui estoit mauvais signe de longue durée) ² et estoit fort pompeux en habillemens, et en toutes autres choses, et un peu trop. Il portoit fort grand honneur aux Ambassadeurs, et gens estranges. Ils estoient fort bien festoyez, et recueillis chez luy : Il desiroit grand gloire, qui estoit ce qui plus le mettoit en ses guerres que nulle autre chose : et eust bien voulu ressembler à ces anciens Princes, dont il a esté tant parlé, apres leur mort : et estoit autant hardy comme homme qui ait regné de son temps.

Or sont finies toutes ces pensées : et le tout tourné à son preiudice et honte ³ : car ceux qui gaignent, ont tousiours l'honneur. Je ne scauroye dire vers qui nostre Seigneur s'est montré plus courroucé, ou vers luy, qui mourut soudainement, et en ce champ sans guerres languir, ou vers ses subiects, qui oncques puis n'eurent bien ne repos, mais continuellement guerre : contre laquelle ils n'estoient suffisans de resister aux troubles qu'ils avoient les uns contre les autres, et en guerre cruelle et mortelle. Et ce qui leur a esté plus fort à porter, a esté que ceux qui les deffendoient, estoient gens estrangers, qui nagueres avoient esté leurs ennemis : c'estoient les Alemans. Et en effect, depuis ladicte mort n'eurent iamais homme qui bien leur vouldist, de quelques gens qu'ils se soient aidez.

Et a semblé à voir leurs œuvres, qu'ils eussent les sens aussi troublez, comme leur Prince un peu avant sa mort : car tout bon conseil

¹ C'est-à-dire : Il y a eu un temps, autrefois

² Signe qu'il ne durerait pas longtemps

³ Gr. § 60.

ils ont deietté, et cherché toutes voyes qui leur estoient nuyssibles, et sont en chemin que ce trou ne leur fauldra de grande piece, ou au moins la crainte d'y recheoir.

Je seroye assez de l'opinion de quelque autre que i'ay veu, c'est que Dieu donne le Prin ce, selon qu'il veult punir ou chastier les subjects : et au Prince les subiects, ou leurs courages ¹ disposer envers luy, selon qu'il veult elever ou abaisser : et ainsi fut ceste maison de Bourgongne à fait tout egal : car apres leur longue felicité et grandes richesses, et trois grands Princes bons et sages, precedens cestuy-cy, qui avoient duré six vingts ans ou plus, en bon sens et vertu, il leur donna ce Düc Charles, qui continuellement les tint en grande guerre, travail et despense, et presque autant aux iours d'hyver qu'en ceux d'esté, tant que beaucoup de gens riches et aisez, furent morts et destruits par prison en ces guerres. Les grandes pertes commencerent devant Nuz, qui continuerent par trois ou quatre batailles, jusques à l'heure de sa mort : et tellement qu'à ceste derniere bataille estoit consommée toute la force de son païs, et morts ou destruits ou pris toutes ses gens, qui eussent sceu ou voulu deffendre l'estat et l'honneur de sa maison. Et ainsi comme i'ay dit, semble que ceste perte ait esté egale au temps qu'ils ont esté en felicité : car comme ie dy, l'avoir veu grand, riche et honoré, encores puis-je dire avoir veu tout cela en ses subiects : car je cuide avoir veu et connu la meilleure part d'Europe : toutesfois ie n'ay connu nulle Seigneurie ne païs, tant pour tant, ny de beaucoup plus grande estendue encores, qui fust tant abondant en richesses, en meubles, et en edifices, et aussi en toutes prodigalitez, despences, festoyemens et cheres, comme ie les ay veus, pour le temps que ie n'y estoye. Et s'il semble à quelcun, qui n'y ai point esté pour le temps que ie dy, que i'en die trop, d'autres qui y estoient comme moy paraventure diront que i'en dy peu. Or a nostre Seigneur tout à un coup fait choir si grand et sumptueux edifice, cette puissante maison, qui a tant soustenu de gens de bien et nourry, et tant esté honorée et pres et loin, et par tant de victoires et de gloires, que nul autre à l'environ n'en reçoit autant en son temps.

¹ Lex.

C H A R T I E R .

1386 — 1458.

Jeanne d'Arc. Levée du siège d'Orléans.

Celuy an¹ ce mesme temps de Karesme, arriva vne jeune fille de l'eage de dixhuict à vingt ans, par deuers le Roy au Chastel de Chinon nommee Jehanne du Liz la Pucelle, laquelle estoit née et nourrie de aupres de Vaucoulour, d'un villaige assis dessus la riuiere de Meuse, et auoit esté toute sa ieunesse iusques à celle heure à garder les brebis : et vint deuant le Roy en le saluant, et luy dit ces parolles : Que nostre Seigneur l'enuoyoit deuers luy pour le mener couronner à Reims, et pour leuer le siege que les Anglois tenoient deuant la bonne cité d'Orléans, et que Dieu à la priere des Saints ne vouloit point que la dite cité feust prinse ne perie. Et à ces parolles le Roy la fist examiner par plusieurs sages docteurs de son royaume, ausquels elle respondit sagement, et par bonne maniere : et tellement que tous les Docteurs estoient d'opinion que son fait, son dit et ses parolles estoient dictes et faictes par miracle de Dieu. Et pour ce fut dit et ordonné en grant deliberation de conseil, que pour faire et accomplir les choses que elle auoit dictes, en intention de commencer et acheuer au plaisir de Dieu, on luy bailleroit cheuaux, harnois, et gens pour l'accompaigner, et veoir son fait, et que ce seroit. Et fut tout fait conseillé et ordonné audit chastel de Chinon, durant le temps de Karesme que vng chascun estoit en deuotion. Et la conduisoit le Mareschal de Rieux, et le Sire Cuelant, l'un Mareschal, et l'autre Admiral de France.

L'an mil CCCC. vingt et neuf fut leué le siege d'Orléans le douziesme iour de May. Et en ce temps se partit ladicte Pucelle du chastel de Chinon, et print congié du Roy et cheuaucha tant par ses iournees², qu'elle arriua dedans la bonne cité d'Orléans mau-

¹ 1428.² Lex.

gré les Anglois et leur enuoya lettres par vn herault publicquement deuant tout le monde, qu'ils s'en allassent et que Dieu le vouloit, ou sinon qu'il leur mescherroit, et que Dieu se courrouceroit à eux s'ils faisoient le contraire. Lesdits Anglois prindrent ledit herault, et iugerent qu'il seroit ars, et firent faire l'attache pour le ardoir. Et toutesuoies auant qu'ils eussent l'opinion et conseil de ceulx de l'Université de Paris de ce faire, ils furent leuez, morts¹ et desconfits, et partirent si hastiuement qu'ils laisserent en leurs logeis ledict herault enfermé et s'en fouirent. Ladicte Pucelle visita les bastilles qu'ils auoient emparees². Et estoient avecques elle le sire de Rieux Mareschal de France, le bastard d'Orleans, et Messire Loys de Cullant Admiral, et plusieurs autres Cheualiers et Escuyers dessus nommez. Et le landemain se partit ladicte Pucelle d'Orleans, et s'en vint à Blois pour auoir gens et viures. Et ce fait vint audit Orleans à tout vne grosse puissance de gens-d'armes. Et si tost que elle fut entree en ladicte ville, le peuple se partit d'Orleans du grand vouloir qu'ils auoient d'estre hors de la seruitude desdits Anglois, et assaillirent la Bastille de saint Lo, que les Anglois auoient prinse. Mais quant ils furent à mie-chemin ils apperceurent que le feu estoit dedens, et que elle estoit perdue pour eulx. Et estoient allez Monseigneur le bastard d'Orleans, le Sire de Rieux, et plusieurs autres, quant ils sceurent que le peuple estoit esmeu d'y aller : et fut le commencement du siege leué. Et là furent morts et ars soixante Anglois, et vingt deux prisonniers qui furent à Monseigneur le bastard d'Orleans. Et tenoit ceste dicte Bastille un Capitaine Anglois nommé Thomas Guerart, lequel estoit à Montereau, dont il estoit Capitaine pour lesdits Anglois. Et ce soir passerent les François en bateaux la ruiere de Loire, et allerent assaillir les bastilles du costé du Beausse, et puis celle des Augustins deuant la porte du pont, et les prindrent. Et ce soir se retrahirent lesdits François en ladicte ville, et ladicte Pucelle avecques eulx, et une partie des gens-d'armes demourerent au champ toute nuit. Et le lendemain au matin, qui estoit iour de Samedy, lesdits François passerent derechief ladite ruiere pour assaillir la Bastille du

¹ Lex.

² Lex.

pont, et donnerent l'assault de toutes parts à ladicte Bastille du pont, depuis le midy iusques au soleil couchant, et tant que par force d'armes ladicte Bastille fut prinse. Et y moururent les Seigneurs de Pongnis, et de Molins, et un Capitaine nommé Claridas Anglois, lequel estoit Capitaine d'icelle Bastille. En se cuidant retraire dedens la tour du bouleuart, le pont fondit ¹, et luy et tous ceux qui estoient sur ledit pont fondirent en la riuiere de Loire. Et là dedens furent que morts que prins de quatre à cinq cens Anglois. Et le landemain au matin, qui fut le Dimenche, se leuerent les Anglois de deuant Orleans et s'en allerent à Mehun sur Loire la plus part à pié, et laisserent leurs bastilles, viures, et artillerie, dont ceulx de ladite ville d'Orleans furent moult refaits. Et eurent assez grant confort des viures qu'ils trouuerent esdictes bastilles.

Entrée de Charles VII à Paris.

Le quatriesme iour de Novembre ² le Roy se partit de saint Denys, et vint à Paris accompagné de Monseigneur le Daulphin, et de Messire Charles d'Anjou son cousin, et frere de la Royne, Monseigneur le Connestable, les Comtes de la Marche, de Vendosme, de Tancarville, et de Vertuz, Monseigneur le bastard d'Orleans, et grant foison d'autres Seigneurs et Barons de son Royaume. Ceulx de Paris vindrent au deuant du Roy iusques à la Chappelle saint Denys. C'est assauoir le Preuost de Paris, le Preuost des Marchans, les Escheuins, et grant foison de notables bourgeois de ladite ville de Paris qui estoient en grands et riches habillemens. Et pareillement y vint l'Euesque de Paris accompagné grandement des gens d'Eglise de ladite Cité. Apres vint le premier President de Parlement, et avecques luy tous les Seigneurs de Parlement, et apres vindrent les Recteur, Docteurs, et Maistres en Theologie, et plusieurs autres estudians et clerks de l'Vniuersité

¹ Lex.

² 1437.

de Paris, et les Seigneurs de la Chambre des Comptes. Le Roy receut tous les Estats dessusdits, qui estoient venus au deuant de luy, luy faire la reuerance, moult doucement et humblement : et ainsi arriua au Ponceau saint Ladre. Et là vindrent au deuant de luy montez sur diverses bestes en maniere de personnages des sept vertus et des sept peschiez mortels moult bien faiz et habillez. Et à l'entree de la porte saint Denys vn enfant en guise d'vn angele, qui portoit vn escu d'azur à trois fleurs de lys d'or, et sembloit qu'il vollast, et descendist du ciel. Le Roy estoit armé de toutes pieces sur un beau coursier et auoit vn cheval couuert de velours d'azur en couleur semé de fleurs de lys d'or d'orfaurerie ; et deuant luy son premier Escuyer d'escuyerie sur vn coursier couuert de fin blanchet et d'orfaurerie semé de cerfs vollans. Et estoient quatre coursiers pareilz, dont y auoit trois Cheualiers avecques l'Escuyer, leurs coursiers pareillement couuerts que l'Escuyer, et eux habillez en armes de tous harnois. Et portoit ledit harnois une couronne d'or : et au milieu sur la croupe vne grosse fleur de lys d'or moult riche : et son Roy-d'armes deuant luy portant sa cocte d'armes moult riche, de velours azuré à trois fleurs de liz d'or, de brodeure : et estoient les fleurs de liz d'or brodees de grosses perles. Et vn autre Escuyer d'escuyerie sur un grant destrier, qui portoit vne grant espee en escharpe qui estoit toute semee de fleurs de liz d'or d'orfaurerie. Et puis deuant estoient les Heraulz des Princes de ce Royaume, et d'autres Roys et Princes des estrangers, portans les coctes d'armes des Seigneurs à qui ils estoient. Et plus deuant estoient les Archiers de son corps en plus grands habillemens. Et plus deuant estoient ceulz de Messire Charles d'Anjou comte du Maine, et estoient à ces deux compagnies de cent à six vingts Archiers. Et plus deuant estoit Monseigneur de Grauille, et huicts cens Archiers souz luy. Du costé du Roy estoit à la dextre derriere luy Monseigneur le Connestable vn gros baston en son poing : et à la senestre Monseigneur le Comte de Vendosme grant Maistre d'hostel du Roy. Et plus derriere du Roy estoit Monseigneur le Daulphin moult richement habillé, et couuert d'orfaurerie. Et à la dextre de mondit Seigneur le Daulphin estoit Messire Charles d'Anjou : et à sa senestre estoit Monseigneur le Comte de la Marche. Puis apres Monseigneur le Daulphin estoient les paiges du Roy, de mondit Seigneur le Daulphin, et ceulx des autres Sei-

gneurs et Princes, chacun selon son degré, chevauchans moult richement vestuz de diuerses manieres : et leurs chevaulx couuerts et enharnachez d'orfaurerie et de brodeure. Apres venoit Monseigneur le bastard d'Orléans armé de toutes pieces, qui gouvernoit la bataille, et estoit sur vn gros coursier couuert d'un moult riche drap d'or jusques aux pieds de mesmes, tenant en son poing vn gros baston, et sur ses espaulles une grosse chaisne d'or à grands feuilles de chesne qui pesoit cinquante marcs. Et derriere luy cheuauchoit vn Escuyer d'escuyerie du Roy monté sur un grant destrier portant en sa main vne lance vermeille, paincte d'estoilles de fin or. Et en sa lance auoit vn estendard, où estoit dedens Monseigneur saint Michel l'Angele : et le champ de l'estendart estoit tout semé d'estoilles d'or. Et apres son estendart venoient huict cens fusts de lance, où il y avoit Barons, Cheualiers, et Escuyers et plusieurs Capitaines qui estoient habillez moult richement, et leurs chevaulx couuerts d'orfaurerie blanche, les autres de drap d'or, et de velours, de drap de damas, de soye et de laine. Et en ceste maniere entra le Roy dedens Paris. Et luy fut apporté à l'entree de la ville vn drap d'or, que les quatre Escheuins porterent à quatre bastons dessus le Roy. Toutes les rues et les fenestres estoient pleines de monde. Et deuant les filles Dieu auoit vne fontaine, dont l'un des tuyaulz gettoit laict, l'autre vin vermeil, l'autre vin blanc, l'autre eau¹, et gens tenans tasses d'argent, pour donner à boire à ceulz qui passoient s'il leur plaisoit, duquel qu'ilz vouloient. Tout au long de la grant rue saint Denys aupres d'un iect de pierre l'un de l'autre, estoient faits eschaffaulx bien et richement tenduz, où estoient faiz par personnages l'Annonciation nostre Dame², la Nativité nostre Seigneur, sa Passion, sa Resurrection, la Pentecoste, et le Jugement, qui seoit tres-bien. Car il se iouoit deuant le Chastellet où est la iustice du Roy. Et emmy la ville auoit plusieurs autres ieux de diuers mysteres, qui seroient trop longs à racompter. Et là venoient gens de toutes parts crians Noel, et les autres plouroient de ioye. Le Roy cheuaucha depuis la porte saint Denys iusques à nostre Dame de Paris en l'ordonnance dessusdite, et descendit à la porte de ladicte Eglise, et alla faire son

¹ Gr. § 54.

² Gr. § 48.

oraison : et tost apres monta à cheual et s'en vint en son Palais, où il fut grandement receu, et là souppa et coucha, et fut faite grand feste. Et le lendemain vint ouyr sa Messe en la sainte Chapelle du Palais : et de là monta à cheual, et vint au long de la grant rue saint Anthoine descendre en son hostel pres de la Bastille. Et là ceulx de Paris, de Parlement, et de l'Vniuersité, luy vindrent faire plusieurs requestes, lesquelles il leur octroya moult benignement.

QUINZIÈME ET QUATORZIÈME SIÈCLES

CHRISTINE DE PIZAN.

1363 — 1420.

Ci dit de la vertu de justice ou roy Charles ¹.

Comme dit le philozophe, « nul ne doit estre appelé sage, se bonté ne l'esclaire, » laquelle est le principe de sapience, avec la crainte de nostre Seigneur, comme dit le psalmiste.

Or, soit donques traictié des vertus ou bontez d'icelluy Roy que nous disons sage, lequel, à l'exemple du bon empereur Trayan et mains autres jadis ameurs de justice, comme nous lisons, fu ² celluy Charles, pillier d'icelle ; et en telle maniere la gardoit que si hardis ne fust, ne tant grant prince, en son royaume, ne amé serviteur, qui extorcion osast faire à homme, tant fust ³ petit.

Et, entre les exemples qui en pourroyent estre dis : une foiz avint que un chevalier de sa court donna une buffe à un sergent faisant son office, de laquelle chose à tres grant peine pot ⁴ estre desmeu le Roy par prieres de ses plus amez princes, que icelluy chevallier n'encourust la loy et rigueur de justice, qui est, en tel cas, copper le poing ; toutesfoiz onques depuis ne fu en grace comme devant.

Item, à un Juif semblablement fist droit d'un tort et extorcion, que un Chrestien luy avoit faicte, et fu de luy avoir baillié un fauls

¹ Charles V, dit *le sage*, dont Christine de Pizan a écrit la *vie*.

² Gr. § 23.

³ Gr. § 27.

⁴ Gr. § 76.

gage pour bon ; et volt ¹ le Roy que la simplece du Juif fust vainqueresse de la malice du Crestien ; et comme il faist droit aux Juifs, n'est mie doubte qu'à toute personne vouloit que il fust entierement tenuz : et se, au contraire, luy venist ² à cognoissance d'aucun de ses justiciers, en exemple donnant aux autres juges de bien et sagement gouverner ³ justice, tantost commandoit qu'il fust desmis et punis selon sa desserte.

De mains cas particuliers luy mesme fist droit par bonne équité, et comme il est escript de l'empereur Trayan prealegué, que, une foiz, comme il fust jà montez sur son destrier pour aler en bataille, une femme grevée de tort, à luy venue complaignant, arrestast tout son host, descendy, ⁴ donnant sentence droicturiere pour la vefve.

Ci dit de la benignité et clemence du Roy Charles.

Notons quans grans princes, barons et chevaliers vindrent à luy subjuguez, à mercy, non pas seulement comme estoit Tigran, estrange aux Romains, mais ses propres hommes et subgiez d'ancien droit et seigneurie, rebelles contre Sa Magesté, que il receut à mercis tant de foiz et si doucement pardonna, non pas seulement traicta amiablement, mais donna tres largement du sien, comme plus pleinement peut apparoir esdites croniques, qui de ce font mencion ; mais j'en passe les noms, car n'affiert à ma personne et ne vouldroye ramentevoir chose à l'opprobre d'aucune noble ligniée qui indigner s'en pourroit.

Et, si comme il est escript de la debonnaireté du Roy Pirrus tres vaillant, dit Valere, que comme il luy fust rapporté que veneurs, buvans en taverne, en la cité de Tarante, disoyent mal de luy, il les manda et leur demanda s'ainssy estoit : et comme ilz respondirent, « se le vin ne fust sitost faillis, ce que on t'a rapporté

¹ Gr. § 76.

² Gr. § 26.

³ Gr. § 86.

⁴ Gr. § 23.

envers ¹ ce que nous eussions dit ne fust ² que jeux ; » et ainssi, la simple confession de la verité tourna l'ire du Roy en ris.

Plus grant sens en debonnaireté povons dire de nostre prince, lequel, une foiz ou ³ temps des pestillences de France, encore n'estoit couronné, entra à Paris en grant compaignie, apres une grant commocion en la ville qui contre luy ot esté, et ainssi comme il passoit par une rue, un garnement traître oultre cuidié, par trop grant presumpcion, va dire si hault qu'il le pot oyr : « Par Dieu, Sire, se j'en feusse creus, vous n'y fussiez jà entrés ⁴ ; mais au fort, on y fera peu pour vous. » Et, comme le conte de Tancarville, qui droit devant le Roy chevauchoit, eust oye ⁵ la parole, vouldist ⁶ aler tuer le villain, le bon prince le retint et respondi, en sousriant, comme se il n'en tenist ⁷ conte : « On ne vous en croira pas, beau sire. »

Le sens de cette pacience fait moult à noter aux vindicatifs, qui, sanz viser aux inconveniens qui en peuvent venir, de tous mes-fais se vueulent vengier, lequel ⁸ chose est encontre l'ordre des sages ; et visa ce tres prudent prince, nonobstant luy fut legiere la vengeance, s'il luy pleust que par celluy occirre, la ville, qui, par malvaise exortacion, estoit commeue, cité rebelle se fust bien peue esmouvoir, dont grant meschief fust venus ; ou, par aventure, la haultece de son noble courage ne deigna tenir conte de chose que un tel garçon deist. Et à celle mesmes entrée qu'il fist lors à Paris, qui trop luy ot esté rebelle, tous ⁹ ainssi comme jadis Othovien ¹⁰ à Hérode pardonna vers luy venu à grant humilité, despoullé de ses aornemens royaux, luy criant mercis de ce qu'il ot esté en l'ayde de Anthoyne et de Cheopatra, sa femme, et le receut en grace, luy remectant la couronne sur le chief ; sembla-

¹ Gr. § 39.

² Gr. § 83.

³ Gr. § 9.

⁴ Gr. § 97.

⁵ Gr. § 96.

⁶ Gr. § 27.

⁷ Gr. § 26.

⁸ Gr. § 16.

⁹ Gr. § 110.

¹⁰ Octave.

blement, nostre bon Roy fist à de ses princes subgiez et à maint de ses citoyens et autres esté¹ ses adversaires retournez à mercis.

Ci dit du Vitupere aux orgueilleux.

Par diverses manières prent Dieu vengeance des orgueilleux qui ne ressongnent ses jugemens.

Et que les mauvaiz soient hays et abominez devant Dieu et au monde, est escript de Denis le Tirant regnant en Cecile, tant oultre cuidiez et plain de perversité que ses subgiez mieulx voulsissent sa mort que vie². Une bonne femme vielle prioit tousjours à haulte voix que les Dieus lui donnassent longue vie ; et comme il l'oyst dire, la manda et volt sçavoir, qui la mouvoit : « Certes, dist elle, j'estoye pucelle chieux mon pere ; si avoit un roy en ceste terre moult mal et qui trop grevoit le peuple, je prioie aux Dieux que sa vie fust briefve ; il mouru ; apres celluy, nous omes pire : apres la mort duquel, tu es le pire de tous tes devanciers ; or, ay si grant paour, que apres toy nous ayons pire, que pour ce pryé aux Dieux qu'ilz te donnent longue vie. » Si fu ce tirant tout confus des parolles de la vielle bonne femme. Celluy Denis ne faisoit mie grant reverance aux Dieus que alors aouroient.

Il avint une foiz qu'il vit un moult riche mantel d'or, qu'on avoit mis à l'image de Jupiter, si le prist et en mist un de drap en lieu ; il volt appaisier en telle maniere les prestres qui s'en courrouçoient : « le mantel d'or, dist-il, estoit trop froit pour yver, et trop pesant pour esté : pour ce, luy en ay donné un plus convenable en toutes saisons. »

Une autre foiz, il vid l'image d'Esculapius, qui avoit une grande barbe d'or jusques aux piez, et Appolo, son pere n'en avoit point : si prist la barbe d'or, et dist aus prestres qui l'en reprenoyent, « qu'il n'estoit mie avenant, que le filz eust si grant barbe, puisque le pere n'en avoit point. » Et ainssy se moquoit des Dieux,

¹ Gr. § 24.

² Gr. § 63.

non mie par oppinion que ceste loy fust faulse, mais par le grant orgueil de luy, qui le faisoit si oultreuidier que il presumoit sa poissance plus grande que nulle deité. En la fin cestui fina ¹ villainement par lait trebuchement.

Et, en retournant à ma matiere que trop ay delaissé, à tant souffise des arrogans orgueilleus.

Cy dit du duc d'Orliens.

L'autre filz du sage roy Charles fu Loys, duc d'Orliens à present vivant, florissant par grace de Dieu en bien. Cestui Loys, accroissent la joie du pere, nasqui trois ans apres le susdit Charles dont nous avons parlé (d'une fille entre deus ne fais moult grant mention, ne de trois autres, moult belles dames, pour ce que assez jeunes trespasserent). Grant ²joye et solemnité fu faicte de sa naissance : le Roy, resjoy d'avoir deus beauls enfens masles, fist celebrer en chants et sons melodieus, par toutes esglises, louanges à nostre seigneur, grant feste fu entre les barons, et le peuple faisant grant feu par toutes les rues de Paris en signe de solemnisée ³joye.

Le sage roy, son pere, luy fist amenistrer nourreture propice en toutes choses ; l'administracion et garde commist à une bonne et sage dame, appelée madame de Roussel, qui, par grant soing le nourry, et la bonne dame, tres qu'il sceust aprendre à parler, les premieres parolles que elle luy apprist fu son *Ave Maria*, et par elle fu si duit, que c'estoit doulcete chose luy oir dire, enfencialement à genoulz, ses petites mains jointes devant l'image Nostre-Dame ; et de bonne heure aprist à Dieu servir : car il a tres bien continué en devociions, oroisons, à l'esglise estre longuement, et à oyr et dire grant service ; bonnes gens et devotz aime ⁴et voulent-

¹ Gr. § 29.

² Gr. § 11.

³ Gr. § 95.

⁴ Gr. § 112.

tiers ot leur enseignemens, comme il appert par la frequencacion qu'il fait chascun jour par long espace en l'esglise des Celestins, où a couvent de sains preudeshomes servant Dieu, et là ot¹ le service ; de laquelle frequencacion est impossible que son ame et ses meurs n'en vaillent mieulx, et que Dieu en ses fais ne luy soit plus propice ; donne volentiers aux povres et largement, et chascun jour de sa main ; est moult devot, par especial, ou temps de la passion de nostre Seigneur ; le service ot volentiers en la dicte devote place, soubstrait de toutes gens, fors des preudes hommes de leans ; visite ou dit temps, l'Ostel-Dieu et les povres malades, leur donne l'aumosne de sa main, et visite les saintes places.

Ce prince est de tres noble courage et grant volenté sur la confusion de nos ennemis, comme il y a paru et pert², parce que hardiement et de grant desir s'est mis entout debvoir, par ses lettres et messages envoyées en Angleterre³, comment la mort du bon roy Richart, à qui sa niepce par mariage estoit donnée, fust vengée, et luy mesmes offert⁴ son propre corps en preuve contre Henry de Lancastre, à present roy, et par maintes autres offres valeureuses d'armes, comme il appert⁵ par les lettres de ce escriptes, lesquelles dites armes offertes en plusieurs manieres n'a osé ledit Henry accepter, n'accomplir.

Cestui prince aime les gentilzhommes et les preux qui par vaillantise voyagent et s'efforcent d'accroistre l'onneur et le nom de France en maintes terres, les ayde du sien, les honneure et soutient. Cestui est aujourduy le retrait et refuge de chevalerie de France, dont tient noble court et moult belle de gentilzhommes jeunes, beauls, jolis et bien assesmez, tout apprestez d'euls embe-soingnier pour bien faire. A luy viennent de toutes pars pour sa belle jeunece et esperance de son bienfait, et il les reçoit amiablement, et entr'eulx est en maintien de prince tout tel qu'il appartient.

¹ Gr. § 24.

² Gr. § 31.

³ Il s'agit ici du défi que le duc d'Orléans envoya, en 1402, au roi d'Angleterre, Henri IV, qui avait détrôné et fait massacrer le roi Richard IV, mari d'Isabelle, fille du roi de France, Charles VI, et nièce du duc d'Orléans.

⁴ Le verbe auxiliaire sous-entendu.

En ses jeunes faiz, est entoutes choses tres avenant, bel¹ est de corps, et a tres doulce et bonne phinozomie, gracieux en ses esbatemens, ses riches et genz abillemens bien luy sieent; bel se contient à cheval; abillemens à feste se scet avoir, et tres bien dance; jeu par courtoise maniere; rit et soulace entre dames et avenamment.

Ses condicions sont telles : il aime les bons, comme dit est; il a sens naturel tel que nul de son aage ne le passe, maintieng hault et benigne, parolle rassise et agmodérée; n'a en luy felonnie, ne cruauté, doulce response et amiable rent à toute personne qui à luy a à besoingnier; et, entre les autres graces qu'il a, certes, de belle parleure aornée naturellement de rethorique, nul ne le passe; car, comme il aviegne souventefoiz, devant luy faictes maintes colacions de grant congregacions de sages docteurs en sciences et clerks solennelz, aussi au conseil et alieurs, où maint cas sont proposez et mis en termes de diverses choses, merveilles est de sa memoire et belle loquelle; car n'y aura si estrange proposicion que, au respondre, il ne repete de point en point, par ordre, à chascun, si bien et si vivement responde ou replique, s'il affiert, qu'il semble que de longue main ait estudié la matiere; et par si bel maintien et signorie contenance parle, attrait non de haulte ne de fiere parolle, mais rassisement et tout en paix, que ce est grant beaulté; et ce ay-je veu de mes yeulx, comme j'eusse affaire aucune requeste d'ayde de sa parolle, à laquelle, de sa grace, ne faillis mie; plus d'une heure fus en sa presence, où je prenoye grant plaisir de veoir sa contenance, et si agmoderement expedier besongnes, chascune par ordre; et moy mesmes, quant vint à point, par luy fus appelée, et fait² ce que requeroye.

Avec les autres bonnes condicions n'est mie moult vindicatif de desplaisirs receus, tout le peust-il bien faire; et certes, c'est moult noble condicion a prince. Pitié a de ceulz qu'il voit confus, si, comme une fois, entre les aultres demonstresances de sa benig-nité, avint, comme il regardast³ luictier de ses gens enemy sa court, un jeune homme, eschauffé d'ire trop follement, donna une

¹ Gr. § 10.

² Gr. § 57.

³ Gr. § 77.

buffe à un autre ; celui fu moult felonnessement pris et menaciez, pour l'injure faicte devant le prince, que le poing aroit coppé ; le bon Duc, comme il veist le cas d'omme moult confus, dist à ses gens tout bas : « Dictes, dictes, qu'on luy face paour, et que on le laisse aler. »

N'a cure d'oyr dire deshonneur de femmes, ne de nulluy mesdire, et ne croit mie de legier mal qu'on luy rapporte d'autrui, à l'exemple du sage, et dit telles notables parolles : « Quant on m'edit mal d'aucun, je considere se celluy qui le dit a aucune particuliere hayne à celluy dont il parle ; aussi se envie luy fait dire, ou se il tient à le despointer d'aucun degré pour y estre luy mesmes. » Et ceste sage et bonne condicion à prince, de non croire de legier, me ramentoit ce qui est escript à ce propos du vaillant empereur Julius Cesar, que, entre les autres vertus de luy, il ne creoit mie de legier mauvais rapports. Une foiz luy fu dit, que un de ses chevaliers avoit dit mal de luy ; l'Empereur respondy que il ne le croyoit mie ; et comme l'autre jurast et affermast ¹ que voir estoit, Cesar respondy que ce n'estoit mie chose creable, que il ne fust amez de celluy à qui il avoit bien fait. Aristode dit, que quant prince croit de legier, il ouvre la porte aux mençongeurs de luy raporter nouvelles.

Assez pourroye dire de cestui prince sage en jeune aage, de laquelle chose on peut jugier par ce que on voit de luy ; se il vit jusques au temps de viellece, ce sera prince de moult grant excellence, par qui mains grans biens seront faiz : moult s'est efforciez de mectre paix en l'Eglise, luy mesmes pour celle cause, est alez devers le Pape ; en toutes guises seouldroit travailler que tout bien fust fait et le mal laissié.

Noble dame a espousée et de grant prudence, fille ² au ³ duc de Millan, dont il a trois beaulx et gracieux filz, que Dieu, par sa misericorde, vueille accroistre entoute vertu !

¹ Lex.

² La célèbre Valentine, fille de Galéas I, duc de Milan.

³ Gr. § 48.

FROISSART.

1337 — 1410.

Comment une soudaine peur prit les Flamands environ minuit, tant que tous s'enfuirent chacun vers sa maison en grand'hate. — 1340.

(Robert d'Artois, auquel s'étaient joints les Flamands, assiégeait St-Omer, défendu par le duc de Bourgogne, le comte d'Armagnac et d'autres chevaliers sous les ordres du duc.)

Or aduint enuiron minuyt, que ces Flammens gisoient en leurs tentes et dormoient, ung si grand effroy vint et telle paour les print tous generalmente quilz se leuerent tous a grant haste et en telle paine quilz ne cuidoient iamais estre deslogez a temps. Si abatirent tantost tentes et pauillons et troussèrent tout sur leurs chariotz et sen fuyoient sans attendre lung lautre et sans tenir voye ne conroy. Quant ces nouuelles vindrent a ces deux cappitaines ilz se leuerent moult hastiuement et firent allumer grans feux et grans tortis et monterent a cheual et vindrent au deuant des flammens et leur dirent : Beaulx seigneurs dictes nous quelle chose il vous fault qui ainsi fuyez, nestes vous pas bien asseurez, retournez au nom de Dieu, vous auez grant tort quant ainsi fuyez et nul ne vous chasse. Mais combien quilz fussent ainsi priez ilz sen fuyrent tousiours et print chascun le chemin vers sa maison au plus droit qu'il peut. Et quant ces deux seigneurs virent quils nen auroient riens autre chose si firent trousser leurs harnoyz et mettre en voictures et vindrent au siege deuant tournay, et recorderent aux seigneurs l'aduanture des Flammens dont on fut moult fort esmerueille et dirent plusieurs quilz auoient este enfantosmez.

Comment le sénéchal de Beaucaire se partit du siège d'Angoulême et prit toute la garnison de Anchenis et bien huit cents grosses bêtes.
— 1346.

Le duc de normandie qui fut grant temps deuant la cité dangoulesme veit que par assault il ne la pouoit auoir ne gagner, car elle estoit si bien deffendue qu'il y perdoit chascun iour de ses gens. Si commanda que nul nallast plus a lassault et que chascun se deslogeast et allassent loger plus pres de la cite. Ce siege durant vint ung iour au duc le seneschal de beaucaire qui luy dist. Sire ie scay bien toutes les marches de ce pays sil vous plaisoit a moy prester six cens hommes armez, ie yroye aduanturer aual ce pays pour querre bestes et vitailles, car assez tost aurons deffaulte de viures. Tout ce pleut bien au duc et a son conseil. Si print le lendemain ledit seneschal plusieurs cheualiers et escuyers qui se desiroient a auancer et se bouterent dessoubz luy le duc de bourbon, le conte de ponthieu son frère, le conte de tancarville, le conte de forestz, le daulphin d'auuergne, le sire de pons et de partenay, le sire de coucy, le sire daubigny, le sire daussemont, le sire de beauieu, monseigneur guischard dangle, monseigneur de saintre, et plusieurs autres iusques a neuf cens lances. Lors monterent a cheual une vespree et cheualcherent toute la nuyt iusques au point du iour que l'aube creuoit. Si vindrent deuant une grosse ville qui nouuellement se estoit rendue aux anglois. Si l'appeloit on athenis¹. La endroit² vint une espie qui dit audit seneschal que dedans auoit bien enuiron six vingtz hommes armez tant gascons comme anglois et ccc archiers qui moult bien se deffendroient si on les assailloit. Mais iay veu dist lespie audit seneschal yssir la proye hors de la ville. Et y a bien enuiron cc grosses bestes, et sont au dessoubz de la ville es prez. Lors dist le seneschal aux seigneurs qui la estoient. Messeigneurs ie conseille que nous demourons en celle valee et ie men iray a tout LV compaignons a cueillir la proye. Si lameneray cy endroit³, et ie pense que les anglois sen ystront hors pour rescourre la proye si leur

¹ St-Jean-d'Angely.

² Lex.

prez au deuant. Et ainsi fut fait. Le seneschal a tout LV compaignons tresbien montez cheuaucha par voyes couuertes autour de la ville ainsi que lespie le menoit tant qu'il vint es beaulx prez ou les bestes pasturoient. Tantost fist espartir ses compaignons et mettre ces bestes ensemble puis les chasserent deuant eulx au dessoubz de la ville par une autre voye quilz n'estoient venus. Les gardes de la porte et du chastel qui ce veoient commencerent a faire grant noyse et a corner et esmouuoir ceulx de la ville et les compaignons qui par aduventure encores dormoient, car il estoit fort matin, lors saillirent sus hastiement, si sellerent tous leurs cheualx et se assemblerent en la place. Puis vindrent chascun qui mieulx mieulx. Si ne demourerent en la ville fors que les villains. Les angloys qui estoient yssus aux champs pour rescourre leur proye se hastoient moult fort en escryant aux francoys vous nen yrez pas ainsi. Le seneschal et sa route commencerent a eulx haster et sen vindrent ferir sur ces angloys qui les chassoient, lesquelz neurent pas loysir deulx retourner, ains estoient si espars que en briefue heure furent ruez ius. La fut pris le cappitaine messire estienne de lesy angloys et tous ceulx d'honneur qui entour luy estoient et le demourant tout mort. Puis cheuaucherent les francoys hastiement deuers la ville et entrerent dedans dassault, car elle estoit sans garde. Et la premiere banniere qui y entra se fut celle du duc de bourbon, si se saisirent lesdit seigneurs de la ville et la refreschirent de nouuel de gens et de cappitaine, puis ilz sen partirent a toute leur proye et leurs prisonniers et sen reuindrent lendemain deuant angolesme. Si acquist le seneschal de beaucaire grant honneur en ceste cheualchee combien quil y eust de plus grans seigneurs assez quil ne fust.

Comment le duc de Normandie commanda faire un pont sur la riuiere deuant Aiguillon, qui plusieurs fois fut depecé par ceux du chastel. — 1346.

Premierement les seigneurs de france regarderent quilz ne pouoient paruenir iusques à la forteresse silz ne passoient la riuiere qui estoit large, longue et parfonde. Si commanda le duc que ung

pont fust fait quoy quil coustast pour passer la riuere. Si y vindrent pour ce pont ouurer plus de CCC ouuriers qui charpentoient iour et nuyt. Quant les cheualiers qui dedans aguillon estoient veirent que ce pont estoit fait oultre la moitié de la riuere, ilz firent appareiller trois naues et entrerent dedans. Puis chasserent tous ces charpentiers en chemin et les gardes aussi. Si deffirent sans delay tout ce quilz auoient fait en ung grant temps. Quant les seigneurs de france virent ce, ilz firent appareiller autres naues a lencontre deulx, et mirent grant foison de gens darmes dedans, comme yenneuois, bidaulx et arbalestriers. Et commanderent aux ouuriers a ouurer sur la fiance de leurs gardes. Quant les ouuriers eurent ouure ung iour iusques a midy, monseigneur gaultier de manny et aucuns de ses compaignons entrerent en une nef et coururent sus aux ouuriers, et leur firent laisser leur œuvre et retourner arriere. Et fut lors tout deffait quant quilz auoient fait. Ce debat et celle riote recommenchoient de iour en iour. Et au derrenier les seigneurs de france y furent si estoiffeement et garderent si bien les ouuriers que le pont fut fait et acomply bon et fort.

Comment le duc de Normandie fit assaillir Aiguillon, et comment le pont d'Aiguillon fut conquis où il y eut moult de morts et de blessés. — 1346.

Ung jour fist on armer tous ceulx de lost et commanderent les seigneurs que ceulx de thoulouze, ceulx de carcassonne, ceulx de beaucaire et leurs seneschaucies assaillissent du matin iusques a midy, et ceulx de rouergue, de caours¹, dagenois a leur retraire iusques a uespres. Et celluy qui pourroit gagner le pont de la porte du chastel on luy donneroit cent escuz d'or. Le duc de Normandie pour mieulx fournir a celluy assault fist venir sur la riuere grant plante de nefz et de challans. Les plusieurs entrerent dedans pour raison de passer celle riuere, et les aucuns passerent au pont. Ceux du chastel se deffendirent. Finable-

¹ Cahors.

ment les aucuns se mirent dedans une petite naue en leaue par dessoubz le pont, et getterent grans crocz et hauetz audit pont levis, puis tirerent a eulx si fort quilz rompirent les chaines de fer qui le pont tenoient et lauallerent ius par force. Lors se lancerent francoys sur le pont si hastiuement quilz tresbuscherent lung sur lautre tout en ung mont car chascun deulx desiroit moult a gagner les cent escuz. Et ceulx damont gettoient pierres, potz plains de chaulx, grans mesrains et eaue chaulde. Si en y eut plusieurs bleuz, mors et trebuechez en leaue des fossez. Touttefois fut le pont conquis par force, mais il cousta plus qu'il ne valoit.

Comment ceux de Caen s'enfuirent sans coup ferir ; et comment le connestable et le comte de Tancarville y furent pris, et bien vingt-cinq chevaliers ; et fut la ville de Caen conquise.

En ce iour se leuerent les angloys moult matin et sappareillerent pour aller deuant caen. Puis ouyt le roy messe deuant soleil leuant. Et apres monta a cheual, et le prince son filz, et messire godeffroy de harcourt qui estoit mareschal et gouuerneur de lost et par quel conseil le roy ouuroit en partie. Si se trayrent tout bellement icelle part leurs batailles renees. Et cheuauchoyent les batailles des mareschaulx tout deuant. Si approcherent la grosseville de caen. Ceulx de la ville qui sestoient mis aux champs contre les angloys, quant ilz veirent les trois batailles des angloys approcher et bannieres et pennons a grant plante et virent ces archiers que ilz nauoient accoustumes a veoir, ilz furent si effrayes qu'ilz senfuyrent vers leur ville sans arroy malgre le connestable et tous les gens darmes qui la estoient. Adonc les angloys les poursuivirent aigrement. Et quant ce veirent le connestable et le conte de tancarville ilz se bouterent en une porte sur lentrete du pont a sauliete avec eulx aucuns cheualiers, car les anglois estoient ici entrez dans la ville. Aucuns cheualiers et escuyers et autres gens francois qui scauoient le chemin vers le chastel, si se trayrent celle part. Et le chastelain monseigneur robert de margny les recep-

noit tous, car le chastel est durement grant et plantureux. Si furent tous a sauluede ceulx qui la peurent venir. Les anglois qui combattoient les fuyans en firent moult grant occision, car ilz nen prenoient nulz a mercy, dont il aduint que le connestable de france et le conte de tancarville qui estoient montes en celle porte au pied du pont, regardoient amont et au long de la rue et veoient grant occision, car ilz n'en prenoient nulz a mercy. Si se doubterent quilz nen cheussent en ce party et entre mains des archiers qui point ne les cogneussent, mais ilz aperceurent ung chevalier qui n'auoit que ung œil appelle messire thomas de Hollande et cinq ou six cheualiers avec luy, lequel ilz auoient autrefois veu en pruce en grenade et entre autres voyages. Lors lappelerent qu'il les voullist prendre a prisonniers. Et adonc messire thomas se trayt celle part a toute sa route ¹ et descendit et monta luy, XVII^e, en la porte et trouverent les dessusditz seigneurs et bien XXV chevaliers avec eulx lesquelz se rendirent tantost a messire thomas qui les print prisonniers. Puis laissa des gens assez pour les garder. Si monta et vint sur les rues, et destourna ce iour mainte grant cruaulte faire et aussi firent plusieurs cheualiers et escuyers. Et cheut si bien adonc aux anglois que la rivièrre de caen qui porte gros nauires estoit si basse et si morte quilz la passoient et rappassoient sans le danger du pont. Ceulz de la ville qui estoient montes en loges et en soliers et en ces estroites rues gectoient pierres, bancz et mortiers, si en occirent et mehaignerent ce iour plus de cinq cens anglois dont le roy dangleterre fut si courrouce au soir quant il en ouyt la verite quil ordonna que le demourant on mist tout a lespee et la dicte ville en feu. Mais godeffroy de harcourt lui dist: Chier sire vueillez affermer ung peu vostre courage et vous suffise de ce que vous en auez fait, vous auez encores a faire un grant voyage aincois que vous soyez devant calais ou vous tirez ² a venir et si a encore en ceste ville moult grant foison de peuple qui se deffendroient en leurs maisons si on leur couroit sus et vous pourroit on gramment couster de vos gens aincois que la ville fust eueillee parquoy vostre voyage sen pourroit desrompre. Laquelle chose vous redonderoit a moult

¹ Lex.

² Lex.

grant honte et blâme, si espargnez vos gens qui nous viendront tres bien appoint dedans ung moys. Car il ne peult estre autrement que vostre aduersaire le roi philippe ne vous viengne combatre et trouuerez encores des destroiz, des passaiges, des assaultx et des rencontres plusieurs parquoy les gens que vous auez et plus encores vous auront bon mestier. Et sans nul occire nous serons bien maistres de ceste ville, et nous mettront volentiers hommes et femmes tout le leur a nostre bandon.

Lors dist le roy dangleterre: Messire godefroy vous estes nostre mareschal, si en ordonnez ainsi comme il vous plaira, car dessus vous quant pour ceste fois ne vueil ie point mettre regard. Adonc messire godefroy fist cheuaucher sa banniere de rue en rue et commanda de par le roy que nul ne fust si hardy sur la hart que nul ne boutast le feu ne occist homme ne femme. Quant ceulx de caen ouyrent ce ban ilz recueillirent aucuns des anglois en leurs hostelz sans riens forfaire et aucuns ouuroyent leurs corps et habandonnoient tout ce quilz auoient, mais quilz fussent asseurs de leurs vies. Ce nonobstant il y eut dedans la ville de villains faitz de meurtres et de roberies. Et ainsi furent les anglois seigneurs de la ville par trois iours et gagnerent moult grant auoir quilz enuoyerent par barques et par basteaulx en saint saulueur par la riuere de austerhen a deux lieues de là ou leur grosse naue estoit. Et adonc sappareilla le conte de hostidonne a tout cc hommes d'armes et cccc archiers pour ramener leur naue a tout leur conquete et leurs prisonniers arriere en angleterre. Et achepta le roy dangleterre le connestable de France et le conte de tancarville de monseigneur thomas de hollande et de ses compaignons et en paya vingt mille nobles ¹ tous appareillez.

¹ Le *noble* assez communément appelé *noble à la rose*, était une monnaie d'or qu'on frappa pour la première fois en Angleterre, sous le règne d'Edouard III, vers l'année 1344. L'or en était très-fin et leur taille était d'environ 25 au marc.

Comment le roi de Behaigne qui goutte ne veoit, se fit mener en la bataille et y fut mort lui et les siens, et comment son fils le roi d'Allemagne s'enfuit.

Le vaillant roy de behaigne ¹ qui s'appeloit Charles de luxembourg, car il fut au gentil roy et empereur henry de luxembourg, quant il qui estoit aveugle entendit l'ordonnance de la bataille, il dist ou est monseigneur Charles mon filz. Ses gens dirent nous ne scauons nous cuydons quil se combate. Lors dist a ses gens, seigneurs vous estes mes gens et mes compaignons et amys, a la iournee duy ie vous requiers que vous me menez si auant que ie puisse ferir ung coup despee. Les cheualiers respondirent quilz le lairroient envie. Et adoncques affin quilz ne le perdissent en la presse, il le lierent par les frains de leurs cheuaults tous ensemble et mirent le Roy tout deuant pour mieulx accomplir son desir. Et ainsi sen allerent sur les ennemys. Monseigneur charles de behaigne qui sescριοit, iay roi de behaigne et en portoit les armes, vint ordonnement iusques a la bataille, mais quant il vit que la chose alloit mal pour les francois, il sen partit, ie ne scay pas bonnement quel chemin il print. Le roy son pere alla si auant sur ses ennemis quil ferit ung coup de son espee, voire plus de quatre, et si combatit moult vigoureusement, et aussi firent ceulx de sa compaignie. Et si auant si bouterent que tous y demourerent et furent le lendemain trouuez sur la place autour du roy, et tous leurs cheuaults liez ensemble.

Les Brigands en France (1348).

Toute celle annee que la treue fut accordee se tindrent les deux roys ² en paix lung contre lautre. Mais messire guillaume de danglas et les escocois qui se tenoient en la forest de iadeours guerroyoient tousiours les anglois partout ou ilz les pouuoient trouuer.

¹ De Bohême.

² Edouard III, roi d'Angleterre, et Philippe de Valois (VI), roi de France.

Aussi ceulx qui estoient en gascongne, en poictou et en xaintonge tant francois que anglois ne tindrent oncques fermement les treues des deux roys, ains conqueroient souuent villes et chasteaulx les ungz sur les autres par force ou par pourchas par embler ou par exiller de nuyt ou de iour. Et leur aduenoit souuent de moult belles aduentures une fois aux francois, lautrefois aux anglois. Et tousiours gaignoient pources brigans a desrober les villes et les chasteaulx et deuenoient les aucuns riches qui se faisoient capitaines des aultres brigans tant quil y en auoit bien de telz qui auoient la value de XL mil escuz. Ils espioient telle fois et bien souuent une bonne ville ou ung chastel une iournee ou deux loingz. Puis sassembloient xx ou xxx brigans et alloient par voyes couuertes tant de iour que de nuyt et entroient en la ville ou chastel quilz auoient espie droit sur le point du iour et boutoient le feu en une maison. Et quant ceulx de la ville veoient ce si cuidoient que ce fussent gens d'armes a puissance qui voullissent ardre leur ville si sen fuyoient a qui mieulx mieulx. Et ces brigans brisoient maisons, coffres, et estuyers, et prenoient tout ce quilz trouuoient et sen fuyoient. Ainsi firent a donseurs ¹ et en plusieurs autres villes et chasteaulx quilz prenoient et puis les reuendoient. Entre les autres eut un brigant en languedoc qui espia le fort chastel de coubourne en limosin qui siet en tres fort pays. Si cheuaucha de nuyt avec trente de ses compaignons et vindrent au chastel et le prindrent et lexillerent. Et si prindrent le seigneur appelle le coubourne et l'emprisonnerent en son chastel mesmes, et occirent toute la mesnie de leans. Si le tindrent si longuement quil se ranconna a XXIV mil escuz tout appareillez. Et encores cedit brigant le chastel et bien le garnit et en guerroya le pays. Et depuis par ses proesses le roy de france le voulut auoir empres luy et achepta son chastel XX m. escuz. Et fut huissier darmes du roy de france et a grant honneur delez luy. Et appeloit on ce brigant bacon, et estoit tousiours bien monte sur beaulx courciers et doubles roucins et de gros pallefrois. Aussi estoit-il arme comme un conte et arme tresrichement. Et en celluy estat il demoura tant quil vesquit.

¹ Dousenac, petite ville ou bourg, dans le Limousin, à trois lieues à l'ouest de Tulle.

Cy parle dung paige appelle le croquart. — 1348.

En autelle maniere se maintint on en bretagne. Car il y auoit brigans qui guerroyoient villes, forteresses et bons chasteaulx, et les roboient et tenoient. Puis les reuendoient a ceulx du pays bien et chier. Si en deuenoient les aucuns qui se faisoient maistres dessus les autres moult riches. Et y en y eut ung entre les autres qui estoit appelle croquart qui auoit este en son temps un pource garson et long temps paige au seigneur dercle en hollande. Quant ce croquart commença a deuenir grant il eut congie, si sen alla es guerres de bretagne et se mist au seruice dung homme darmes et se porta moult bien. Si aduint quen une rencontre son maistre fut prins et occis. Lors par sa proesse les compaignons lesleurent pour leur cappitaine en lieu de son maistre. Et lors il prouffita tant par rancons et prises de villes et de chasteaulx que on disoit quil auoit bien la finance de XL mil escuz sans ses cheualx dont il auoit bien xx ou xxx coursiers bons et doubles roussins. Et auoit le renom destre le plus appert homme darmes qui fust au pays. Et fut esleu pour estre a la bataille des trente¹ et fut le meilleur combatant du coste des anglois, et luy fut promis du roy de france que sil vouloit deuenir francois le roy le feroit deuenir cheualier et le marieroit bien richement et luy donneroit deux mil liures de reuenue par an, mais croquart ne si voulut consentir. Si aduint une fois quil cheuauchoit ung ieune coursier fort en bride quil auoit achepte CCC escuz, et lesprouua si fort au courir que le cheual le porta outre sa volente. Si que au saillir dung fosse le coursier trebuscha et se rompit son maistre le col. Et ainsi fina croquart.

Comment messire Robert de Beaumanoir alla defier le capitaine de Ploermel, qui avait nom Brandebourch, et comment il y eut une rude bataille de trente contre trente².

En celle propre saison avint en Bretagne un moult haut fait

¹ Racontée ci-après.

² Ce fragment est extrait des additions à Froissart, tirées par M. Buchon de

d'armes que on ne doit mie oublier ; mais le doit-on mettre en avant pour tous bacheliers encourager et exemplier. Et afin que vous le puissiez mieux entendre, vous devez savoir que toudis étoient guerres en Bretagne entre les parties des deux dames, comment que messire Charles de Blois fut emprisonné ; et se guerroient¹ les parties des deux dames par garnisons qui se tenoient ens ès châteaux et ens ès fortes villes de l'une partie et de l'autre. Si avint un jour que messire Robert de Beaumanoir, vaillant chevalier durement et du plus grand lignage de Bretagne, et étoit châtelain d'un châtel qui s'appelle châtel Josselin, et avoit avec lui grand foison de gens d'armes de son lignage et d'autres soudoyers, si s'en vint par devant la ville et le châtel de Plaremiel², dont capitaine étoit un homme qui s'appeloit Brandebourch³, et avoit avec lui grand'foison de soudoyers allemands, anglois et bretons, et étoient de la partie la comtesse de Montfort. Et coururent ledit messire Robert et ses gens par devant les barrières, et eut volontiers vu que cils de dedans fussent issus hors ; mais nul n'en issit.

Quand messire Robert vit ce, il approcha encore de plus près, et fit appeler le capitaine. Cil vint avant à la porte parler audit messire Robert, et sur assésurance d'une part et d'autre. « Brandebourch, dit messire Robert, a-t-il là dedans nul homme d'armes, vous ni autre, deux ou trois, qui voulussent jouter de fer de glaives contre autres trois, pour l'amour de leurs amies ? »

Brandebourch répondit et dit : « Que leurs amis ne voudroient mie que ils se fissent tuer si méchamment que d'une seule joute ; car c'est une aventure de fortune trop tôt passée, si en acquiert-on plutôt le nom d'outrage et de folie que renommée d'honneur ni de prix ; mais je vous dirai que nous ferons, s'il vous plaît. Vous prendrez vingt ou trente de vos compagnons de votre garnison, et j'en prendrai autant de la nôtre. Si allons en un bel

la copie d'un manuscrit qui avait appartenu au prince de Soubise. Comme il ne se trouve pas dans les anciennes éditions de Froissart, nous en donnons le texte d'après M. Buchon. C'est pour cela que l'orthographe et le style ont une allure beaucoup plus moderne que dans les morceaux précédents.

¹ Gr. § 67.

² Ploërmel.

³ Les historiens de Bretagne l'appellent tous Brambro.

champ, là où nul ne nous puisse empêcher ou destourber, et commandons, sur la hart, à nos compagnons d'une part et d'autre, et à tous ceux qui nous regarderont, que nul ne fasse à homme combattant confort ni aye; et là endroit nous éprouvons, et faisons tant que on en parle au temps avenir, en salles, en palais, en places et en autres lieux de par le monde, et en aient la fortune et l'honneur cils à qui Dieu l'aura destiné. » — « Par ma foi, dit messire Robert de Beaumanoir, je m'y accorde; et moult parlez ore vassamment. Or, soyez-vous trente, et nous serons nous trente aussi, et le créante ainsi par ma foi. » — « Aussi le créantéje, dit Brandebourch; car là acquerra plus d'honneur, qui bien s'y maintiendra, que à une joute. »

Ainsi fut cette besogne affermée et créantée; et journée accordée au merkredi après, qui devoit être le quart de jour de l'emprise. Le terme pendant, chacun élisit les siens trente, ainsi que bon lui sembla, et tous cils soixante se pourvurent d'armures, ainsi que pour eux, bien et à point¹.

Quand le jour fut venu, les trente compagnons Brandebourch ouïrent messe; puis se firent armer, et s'en allèrent à la place de terre là où la bataille devoit être, et descendirent tous à pied, et défendirent à tous ceux qui là étoient que nul ne s'entremît d'eux, pour chose ni pour meschef que il vit avoir à ses compagnons, et ainsi firent les compagnons a monseigneur Robert de Beaumanoir. Cils trente compagnons que nous appellerons Anglois, à cette besogne attendirent longuement les autres que nous appellerons François. Quand les trente François furent venus, ils descendirent à pied et firent à leurs compagnons le commandement dessus dit. Aucuns dirent que cinq des leurs demeurèrent à cheval à l'entrée de la place et les vingt-cinq descendirent à pied, si comme les Anglois étoient. Et quand ils furent l'un devant l'autre, ils parlementèrent un peu ensemble tous soixante, puis se retrairent arrière, les uns d'une part et les autres d'autre, et firent tous leurs gens traire en sus de la place bien loin. Puis fit l'un d'eux un signe, et tantôt se coururent sus et se combattirent fortement tout en un tas, et rescouoient bellement l'un et l'autre quand ils véoient leurs compagnons à meschef.

¹ Qui leur fussent bien appropriées, dont ils pussent faire usage commodément.

Assez tôt après ce qu'ils furent assemblés, fut occis l'un des François, mais pour ce ne laissèrent mie les autres, le combattre, ains se maintinrent moult vassamment d'une part et d'autre, aussi bien que si tous fussent Rolands et Oliviers. Je ne sais à dire à la vérité : « Cils se tinrent le mieux et cils le firent le mieux ; » ni n'en ouïs oncques priser plus avant que l'autre ; mais tant se combattirent longuement, que tous perdirent force et haleine et pouvoir entièrement. Si les convint arrêter et reposer ; et se reposèrent par accord, les uns d'une part et les autres d'autre, et se donnèrent trêves jusques adoncques qu'ils se seroient reposés, et que le premier qui se relèveroit rappelleroit les autres. Adonc étoient morts quatre François et deux des Anglois. Ils se reposèrent longuement d'une part et d'autre, et tels y eut qui burent du vin que on leur apporta en bouteilles, et restreignirent leurs armures qui desroutes étoient, et fourbirent leurs plaies.

Quand ils furent ainsi rafraichis, le premier qui se releva fit signe et rappela les autres. Si recommença la bataille si forte comme en devant, et dura moult longuement ; et avoient courtes épées de Bordeaux, roides et aigües, et épieux et dagues, et les aucuns haches ; et s'en donnoient merveilleusement grands horions, et les aucuns se prenoient au bras à la lutte et se frapportoient sans eux épargner. Vous pouvez bien croire qu'ils firent entre eux mainte belle appertise d'armes, gens pour gens, corps à corps, et mains à mains. On n'avoit point en devant, passé avoit cent ans, ouï recorder la chose pareille.

Ainsi se combattirent comme bons champions, et se tinrent cette seconde empainte moult vassamment, mais finalement les Anglois en eurent le pire. Car, ainsi que je ouïs recorder, l'un des François qui demeuré étoit à cheval les débrisoit et défouloit trop mésaisément, si que Brandebourch leur capitaine y fut tûé, et huit de leurs compagnons, et les autres se rendirent prison quand ils virent que leur défendre ne leur pouvoit aider, car ils ne pouvoient ni devoient fuir. Et ledit messire Robert et ses compagnons qui étoient demeurés en vie, les prirent et les emmenèrent au châtél Josselin comme leurs prisonniers ; et les rançonnèrent depuis courtoisement, quand ils furent tous resanés, car il n'y en avoit nul qui ne fût fort blessé, et autant bien des François comme des Anglois. Et depuis je vis seoir à la table du roi Charles de France

un chevalier breton qui étoit y avoit, messire Yvain Charuel; mais il avoit le viaire si détaillé et découpé qu'il montrait bien que la besogne fut bien combattue; et aussi y fut messire Enguerrant d'Eudin, un bon chevalier de Picardie, qui montrait bien qu'il y avoit été, et un autre bon écuyer qui s'appeloit Hues de Raincevaus. Si fut en plusieurs autres lieux cette avenue contée et recordée. Les aucuns la tenoient à povreté et les aucuns à outrage et grand'outrecuidance.

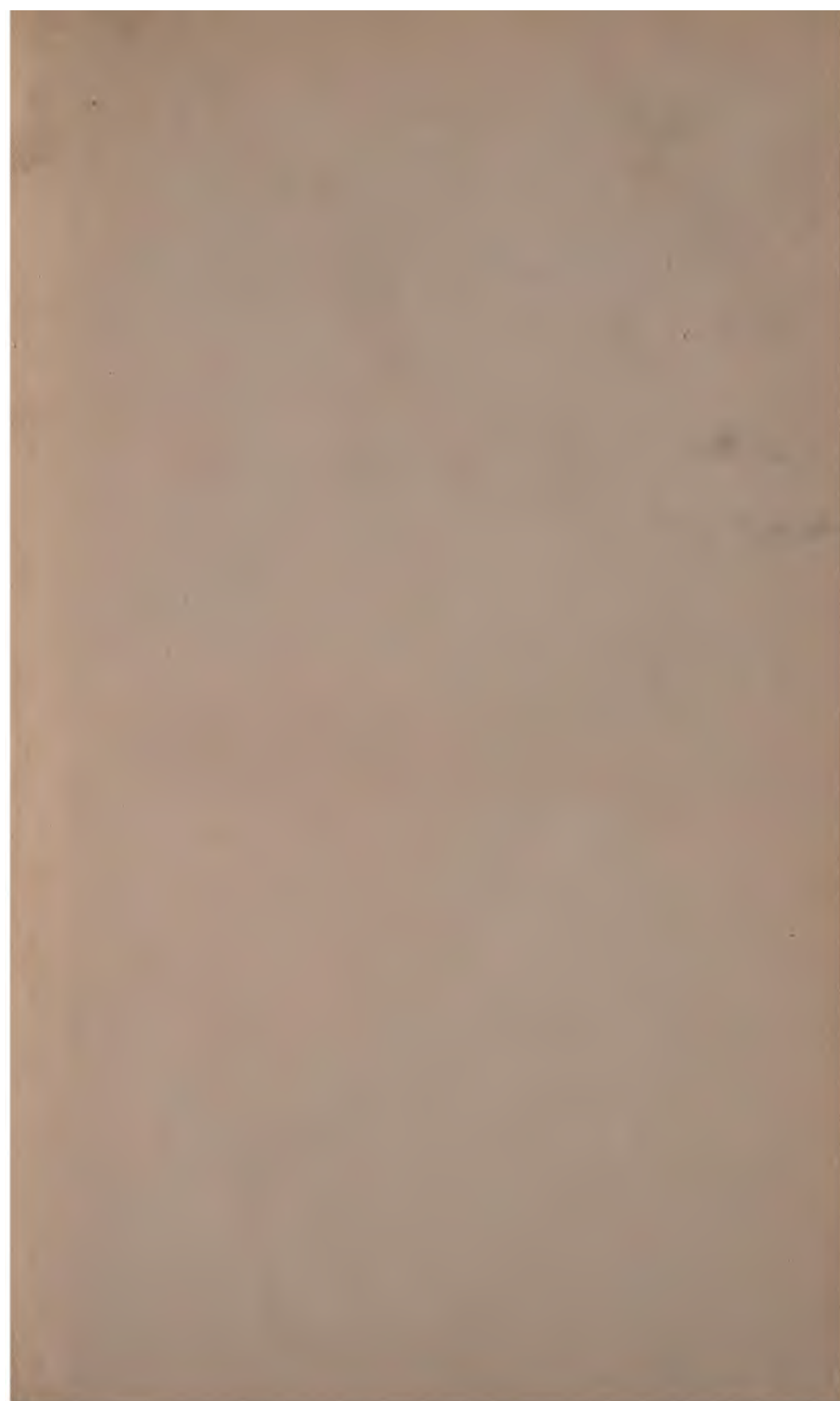


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
XVI^{me} siècle	8
Olivier de Serres	3
Palma Cayet	6
Montaigne	10
Pasquier	25
Brantôme	32
Amyot	37
Montluc	52
Calvin	60
Rabelais	68
XV^{me} siècle	80
Comines	80
Al. Chartier	92
XV^{me} et XIV^{me} siècles	98
Christine de Pizan	98
Froissart	106

Rathery - 2 Vol. / Raklais.
Demarete

palafroy - from paraveredue







3 2044 018 083 329

EP161885

